N° 376 — Tome CI 16 Février 1913

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-quatrième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

PAUL AESCHIMANN, HENRI ALBERT, GUILLAUME APOLLINAIRE,
DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS, EDMOND BARTHÉLEMY, MAURICE BOISSARD,
R. DE BURY, JANKO CADRA, PHILIPPE CHAMPAULT, HENRY-D. DAVRAY,
GEORGES DUHAMEL, JEAN DE GOURMONT,
REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH, GUSTAVE KAHN,
MADAME LAFARGE, ARMAND LE GAY, HENRI MAZEL, MICHEL MUTERMILCH,
RACHILDE, MARCEL ROBIN, E. DE ROUGEMONT, ANDRÉ ROUVEYRE,
CARL SIGER, DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXIII

SOMMAIRE

—

N° 376. — 16 FÉVRIER 1913

Philippe Champault	*Au Pays de Circé*	673
Mme Lafarge	*Lettres inédites à son Directeur de conscience (1845-1846)*, publiées par M. Boyer d'Agen (suite)	704
Paul Aeschimann	*Poèmes*	732
André Rouveyre	*Visages : CVI. Natalie Clifford Barney*	735
E. de Rougemont	*Portraits graphologiques : MM. Vincent d'Indy, Emile Verhaeren, Remy de Gourmont, Henri Bergson, André Rouveyre, Stuart Merrill, Mme Lafarge*	736
Armand Le Gay	*La Fabrique de Mandarins* (I-XII), roman	757

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : M. Croquant*	795
Georges Duhamel	*Les Poèmes*	799
Rachilde	*Les Romans*	803
Jean de Gourmont	*Littérature*	809
Edmond Barthélemy	*Histoire*	813
Docteur Paul Voivenel	*Sciences médicales*	820
Henri Mazel	*Science sociale*	826
Carl Siger	*Questions coloniales*	831
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	837
R. de Bury	*Les Journaux*	843
Maurice Boissard	*Théâtre*	846
Gustave Kahn	*Art*	850
Henri Albert	*Lettres allemandes*	854
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	859
Marcel Robin	*Lettres espagnoles*	864
Démétrius Astériotis	*Lettres néo-grecques*	870
Michel Mutermilch	*Lettres polonaises*	875
Janko Cadra	*Lettres tchèques*	880
Guillaume Apollinaire	*La Vie anecdotique*	884
Mercvre	*Publications récentes*	888
—	*Echos*	891

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

Eugène FASQUELLE, éditeur, 11, rue de Grenelle, PARIS (VII^e)

DERNIÈRES PUBLICATIONS

à 3 fr. 50 le volume in-18 jésus

PIERRE CUSTOT
TRAITS GALANTS ET AVENTURES
du Sieur PIERRE DEFLEURVILLE

ALFRED DUQUET
GUERRE de 1870-71
CHALONS ET BEAUMONT

PAUL GINISTY
MADEMOISELLE GOGO
M^lle BEAUMÉNARD, de la Comédie-Française (1730-1799).
Ouvrage illustré de 12 planches hors texte.

CHARLES-HENRY HIRSCH
LE SANG DE PARIS

JULES HURET
EN ARGENTINE
DE LA PLATA A LA CORDILLÈRE DES ANDES
Avec une carte de l'Argentine

WILLIAM LEE
L'ART DE LA POTERIE JAPON-FRANCE
Ouvrage illustré de 4 planches en couleurs et d'une carte hors texte.

MAURICE MAETERLINCK
LA MORT

ROGER MARX
L'ART SOCIAL

LUCIEN VICTOR-MEUNIER
L'ASSOMPTION DE MADAME BROSSARD

G. DE PAWLOWSKI
VOYAGE AU PAYS DE LA QUATRIÈME DIMENSION

MICHEL PROVINS
L'ART DE ROMPRE

JOSEPH REINACH
LA RÉFORME ÉLECTORALE

Envoi franco contre mandat ou timbres-poste

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN, 108, Boulevard Saint-Germain, Paris (VI^e)

Viennent de paraître :

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

La Classe ouvrière et les niveaux de vie *Recherches sur la hiérarchie des besoins dans les sociétés industrielles contemporaines*, par **Maurice HALBWACHS**, agrégé de philosophie, docteur en droit et docteur ès lettres. 1 vol. in-8 (*Travaux de l'Année sociologique* publiés sous la direction de M. E. DURKHEIM..... 7 fr. 5

La Liberté chez Descartes et la Théologie, par **Et. GILSON**, agrégé de philosophie, docteur ès lettres. 1 vol. in-8..... 7 fr. 5

Un Romantisme utilitaire. *Etude sur le mouvement pragmatiste*, par **René BERTHELOT**, membre de l'Académie de Belgique.
TOME II : *Le pragmatisme chez Bergson*. 1 vol. in-8..... 7 fr. 5
Précédemment paru : TOME I. *Le pragmatisme chez Nietzsche et chez Poincaré*. 1 vol. in-8..... 7 fr. 5

BIBLIOTHÈQUE GÉNÉRALE DES SCIENCES SOCIALES

Les Aspirations autonomistes en Europe, par MM. **J. AULNEAU, F. DELAISI, Y.-M. GOBLET, R. HENRY, H. LICHTENBERGER, A. MALET, A. MARVAUD, Ad. VIMARD**. Préface de **Ch. SEIGNOBOS**. 1 vol. in-8, cartonné à l'anglaise..... 6 fr

Les Divisions régionales de la France, par MM. **Camille BLOCH, L. LAFFITTE, J. LETACONNOUX, M. LEVAINVILLE, F. MAURETTE, P. DE ROUSIERS, M. SCHWOB, C. VALLAUX, P. VIDAL DE LA BLACHE**. Introduction de **Ch. SEIGNOBOS**. 1 vol. in-8, cartonné à l'anglaise..... 6 fr

NOUVELLE COLLECTION SCIENTIFIQUE

Les Atomes, par **Jean PERRIN**, professeur de chimie physique à la Sorbonne. 1 volume in-16..... 3 fr. 5

La Question de la population, par **Paul LEROY-BEAULIEU**, de l'Institut, professeur au Collège de France. 1 volume in-16..... 3 fr. 5

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

L'Œuvre législative de la Révolution, par **L. CAHEN** et **R. GUYOT**, agrégés d'histoire, docteurs ès lettres. 1 vol. in-8..... 7 fr

L'Alsace-Lorraine obstacle à l'expansion allemande par **J. NOVICOW**. Préface de M. le professeur Ch. RICHET. 1 vol. in-16 avec portrait hors texte... 3 fr. 5

Rappel d'actualité :

Nos Hommes d'Etat et l'œuvre de réforme, par **F. MAURY, M. Raymond Poincaré, M. Alexandre Ribot, M. Paul Deschanel, M. Joseph Caillaux. Le contrôle financier des affaires d'Etat. Les retraites ouvrières et paysannes. Le syndicalisme. L'éducation nationale.** 1 vol. in-16. 3 fr. 5

Viennent de paraître :

Le Logement dans les villes : la crise parisienne, par **GEORGES-CAHEN**, maître des requêtes au Conseil d'Etat. 1 vol. in-16..... 3 fr. 5

La Vie militaire en France et à l'Étranger. *Première année*, 1912. 1 fort vol. in-16..... 3 fr. 5

CH. GIDE. *La Grande Illusion*. — GÉNÉRAL PERCIN. *La Question de l'Obusier de Campagne*. — GÉNÉRAL COUPILLAUD. *La nouvelle loi militaire allemande*. — COLONEL CORDONNIER. *Stratégie d'hier et d'aujourd'hui*. — LIEUTENANT-COLONEL MONTAIGNE. *La Bataille : son visage, son âme*. — L^t DE VAISSEAU HACHE. *De l'utilisation de nos Forces navales*. — JEAN DANY. *Les Armées du monde en 1912*.

E. SANSOT & Cie, Éditeurs, 9, rue de l'Éperon, PARIS

Nouvelles Publications :

GÉRARDT HAUPTMANN

Michaël Kramer, pièce en 4 actes, traduite de l'allemand par Sébastien Voirol. (*Nouvelle Bibliothèque de Variétés littéraires*). 1 vol. in-18 jésus..... 1 60

ROBERT RANDAU

Celui qui s'endurcit, roman. 1 vol. in-18 jésus..... 3 50

PAUL FLAT

Figures du théâtre contemporain, (2e série). (Brieux, O. Mirbeau, P. Bourget, F. de Curel. Em.-Fabre, Paul Hervieu, Alfred Capus, H. Bernstein, etc.). 1 vol. in-18 jésus..... 3 50

PÉLADAN

L'Athlétie et la Sculpture antiques. 1 vol. petit in-12 couronne..... 1 »

JANE CATULLE-MENDÈS

La Ville merveilleuse, poèmes. Portrait de l'auteur d'après un pastel de Richard Hall. 1 vol. in-18 jésus..... 3 50

HÉLÈNE PICARD

Les Lauriers sont coupés, poèmes. 1 volume in-18 jésus..... 3 50

GEORGES PIERREDON

L'Esprit du XVIIIe siècle. 1 vol. in-18 jésus. 3 50

HENRI MYLÈS

Instantanés d'Extrême-Asie. 1 volume in-18 jésus..... 3 50

JEAN MALYE

La Littérature Irlandaise. Contemporaine. (Collection des études étrangères). 1 volume in-18 jésus..... 2 »

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine, PARIS

Nouveautés

VIE PRIVÉE DES ANCIENS

PAR

René MÉNARD & Claude SAUVAGEOT

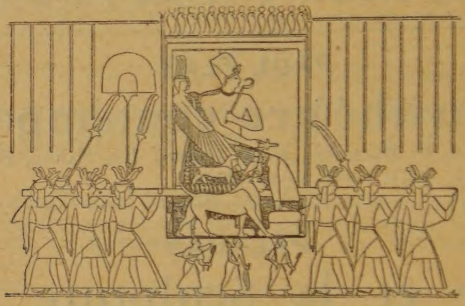
★

Les Peuples dans l'Antiquité

L'ÉGYPTE & L'ASIE

NOUVELLE ÉDITION PUBLIÉE PAR ÉDOUARD ROUVEYRE AVEC SOMMAIRES ANALYTIQUES ET DEUX INDEX DES NOMS PROPRES

ACCOMPAGNÉE DE TROIS CENT QUARANTE DOCUMENTS REPRODUITS D'APRÈS LES MONUMENTS ORIGINAUX



Aperçu géographique de l'Égypte. — l'Egypte sous les Pharaons. — Attributs royaux. — La Delta. — L'Heptanomide. — La Thébaïde. — L'Ethiopie. — La Lybie.

L'Asie connue des anciens. — L'Assyrie. — La Perse. — La Palestine. — La Syrie et la Phénicie. — L'Asie conquise.

Un volume in-8° écu, illustré de 340 planches et cartes. — Prix, broché..... 5 fr

★ ★

LA GRÈCE ET L'ITALIE

ET LES CONTRÉES ADJACENTES

Notions générales de la Grèce. — Le Péloponèse. — La Grèce propre. — Athènes. — Les îles de la Grèce. — Les contrées du Nord. — L'Empire d'Orient.

Notions générales de l'Italie. — Les monuments funèbres. — L'Italie méridionale. — La Campanie. — L'Italie Centrale. — Rome. — L'Italie Septentrionale. — La Gaule. — L'Espagne et l'Afrique.

Un volume in-8° écu, illustré de 382 figures et cartes. — Prix, broché..... 5 fr

LA VIE PRIVÉE DES ANCIENS formera **HUIT VOLUMES** à 5 fr., se vendant chacun séparément. — Un volume par mois.

DÉTAIL DES HUIT VOLUMES

Les Peuples dans l'Antiquité
722 figures

I. — L'Égypte et l'Asie..... Un vol.
II. — La Grèce et l'Italie..... Un vol.

La Famille dans l'Antiquité
815 figures

III. — Constitution de la famille, Le vêtement..... Un vol.
IV. — L'Habitation..... Un vol.

Le Travail dans l'Antiquité
750 figures

V. — Agriculture et Industrie... Un vol.
VI. — Architecture, Commerce, Beaux-Arts..... Un vol.

Les Institutions dans l'Antiquité
720 figures

VII. — Institutions civiles, Guerre, Science..... Un vol.
VIII. — Institutions religieuses, Éducation..... Un vol.

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine, PARIS

Nouveautés

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

DIRIGÉE PAR LE Dr GUSTAVE LE BON

HENRI POINCARÉ

de l'Institut

DERNIÈRES PENSÉES

n volume in-18, orné du portrait de l'auteur. — Prix..... **3 fr. 50**

Ce nouveau livre aura sûrement le succès de ses aînés. Il suffira de donner la simple énumération de quelques-uns des sujets qui y sont traités pour montrer leur intérêt :

Evolution des lois scientifiques. L'Espace et le temps. Pourquoi l'espace a trois dimensions. La logique de l'infini. Les rapports de la matière et de l'éther. La morale et la science, etc.

GUSTAVE LE BON

L'ÉQUITATION ACTUELLE ET SES PRINCIPES

RECHERCHES EXPÉRIMENTALES

Quatrième Édition entièrement refondue

Illustrée de 58 figures et d'un Atlas de 178 Photographies cinématographiques

DESTINÉS A MONTRER LES DIFFÉRENCES D'ALLURES ET D'ATTITUDES PAR LE MÊME CHEVAL SUIVANT LES VARIATIONS D'ÉQUILIBRE QUI LUI SONT IMPOSÉES PAR LE DRESSAGE

Cette 4e édition est précédée d'une lettre préface de l'écuyer en chef de Saumur, le Lieutenant-Colonel BLACQUE-BELAIR, au Docteur LE BON

Un volume in-8° écu. — Prix..... **7 fr. 50**

Nouvelle édition

VICTOR HUGO

Collection in-16. — Prix du volume broché..... **3 fr. 50**

Reliure toile pleine.. **4** fr. » — Reliure amateur.. **6** fr. »

Bug-Jargal, Le dernier jour d'un Condamné Claude Gueux

Un volume

Les Meilleurs AUTEURS CLASSIQUES Français et Étrangers

Prix du volume broché : 95 centimes. — Cartonné toile : 1 fr. 75

COLLECTION IN-18 JÉSUS

LA CHANSON DE ROLAND

POÈME DE THÉROULDE

Précédé d'une étude par L. VITET, de l'Académie Française et suivi de la Chronique de TURPIN

— Un volume —

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris-VI^e^)

HENRI MALO

Les Corsaires Dunkerquois et Jean Bart.

Des Origines à 1662. Vol in-18..... 3 5

MARCEL COULON

Témoignages

Troisième série. (J.-H. Fabre : L'Homme et l'Œuvre. — Moréas dévoilé. — L'Hellénisme d Maurice Barrès. — L'entomologie et J.-H. Favre. — André Rouveyre — Ephraïm Mikhaël). Vol. in-18..... 3 5

ALBERT HEUMANN

Le Mouvement littéraire belge d'expansion française depuis 1880.

Préfac par M CAMILLE JULLIAN, de l'Institut, Vol. in-18..... 3 5

GEORGES DUHAMEL

Paul Claudel.

Le Philosophe, le Poète, l'Écrivain, le Dramaturge. Vol. petit in-8... ..... 2 5

JEAN DES COGNETS

La Vie intérieure de Lamartine

d'après les souvenirs inédits d son plus intime ami, J.-M. DARGAUD, et les travaux les plus récents. Vo in-18..... 3 5

JULES ROMAINS

Odes et Prières.

Vol. in-18..... 3 5

PHILÉAS LEBESGUE

Les Servitudes,

Poèmes. (Le Cœur attendri. Les Silencieux. Les Travaux et les Songes. Le Métiers. Evasion). Vol. in-18..... 3 5

PIERRE LASSERRE

La Doctrine officielle de l'Université

Critique du haut enseignement de l'État. Défense et Théorie de Humanités classiques. Vol. in-18..... 3 5

JEAN DUBRETON

La Disgrâce de Nicolas Machiavel

Florence (1469-1527). Vol. in-18..... 3 5

HENRI MALO

Les Corsaires Dunkerquois et Jean Bart.

Des Origines à 1662. Ouvrage orné de plusieurs portraits et reproductions de documents. Vol. in-8..... 7 5

HAVELOCK ELLIS

Membre de la Société de Médecine légale de New-York.

La Sélection sexuelle chez l'homme

Toucher. Odorat. Ouïe. Vision. (*Etudes de Psychologie sexuelle : IV.*) Editi française, revue et augmentée par l'auteur. Traduite par A. VAN GENNEP, Directeur la *Revue des Etudes Ethnographiques*. Vol. in-8..... 5

Eugène FIGUIÈRE, Éditeur

7, rue Corneille, PARIS, VI^e

IÈCES PLAISANTES ET DÉPLAISANTES, par BERNARD SHAW, Version française faite sur l'instance de l'auteur, par AUGUSTIN ET HENRIETTE HAMON.

I. **PIÈCES DÉPLAISANTES** : *Non Olet, L'Homme aimé des Femmes, La rofession de Madame Warren.* Volume in-8° de 480 pages, avec portrait Bernard Shaw, préfaces des traducteurs et de l'auteur.. **5** fr. net.

Chacune des pièces ci-dessus est éditée séparément en plaquettes in-16, aque plaquette..... **1** fr. **75** net.

E MOLIÈRE DU XX^e SIÈCLE : BERNARD SHAW, par AUGUSTIN HAMON, cours libre professé à la Faculté des lettres de l'Université de Paris. Volume in-8° de 254 pages, avec 4 portraits de Bernard Shaw..... **3** fr. **50** net.

En vente chez tous les libraires et dans toutes les gares.

De ces ouvrages, il a été tiré sur Japon, vingt exemplaires numérotés la presse, au prix de **30** fr. pour **PIÈCES DÉPLAISANTES** et de **0** fr. pour **LE MOLIÈRE DU XX^e SIÈCLE : BERNARD SHAW.**

Certa igitur cum illo qui a te totus diversus est « ACAD »

All orders to be sent to

Librairie Universitaire

J. GAMBER

7, rue Danton, Paris (France).

La Société d'Éditions César MANSI et Cie

23, rue de Seine, PARIS VIe

En vente les ouvrages de :

M. JEAN DE BONNEFON

dont les titres suivent

Préface à l'Imitation de J.-C.	5 fr.	»
Les Visages divins	5 fr.	»
Roland Bonaparte, né Ruflin	2 fr.	»
Maurice-Auguste Barrès	2 fr.	»
Les Paroles françaises et romaines (3 années)	36 fr.	» (*ran*
Richemont, fils de Louis XVI	3 fr.	50
Les Souvenirs de la Ctesse d'Apchier (sur Louis XVII)	7 fr.	50
Les Curiosités héraldiques	10 fr.	»
La Corbeille des roses ou les Dames de lettres	10 fr.	»
Le Livre de la Noblesse pontificale	30 fr.	» (*ran*

JEAN DE BONNEFON & GEORGES WYBO

LES MAISONS DES CHAMPS
AU PAYS DE FRANCE

Curieux album avec texte montrant les 100 plus jolies Maisons de campagnes anciennes dans les provinces françaises. *Prix :* **10** *francs*

Ces livres sont envoyés franco contre mandat préalable adre
à la Société d'Éditions, 23, rue de Seine, PARIS, VIe

AU PAYS DE CIRCÉ

Ici même (1), de textes odysséens rapprochés et coordonnés, d'ailleurs toujours pris au pied de la lettre, nous avons naguère fait jaillir cette conclusion que l'île d'Ischia, à l'entrée du golfe de Naples, avait été la Schérie homérique, patrie des Phéaciens et de leur jeune reine Nausicaa.

Malgré certains côtés mystérieux, ces « illustres navigateurs » ont, n'en déplaise aux modernes, l'allure très vivante. Que nous ayons abouti pour eux à une géographie reconnaissable et certaine, il n'y a là, en fin de compte, rien qui doive surprendre. A un peuple réel répond, comme on aurait dû s'y attendre, un pays réel.

Mais à côté de ces hommes de chair et d'os, voici, en d'autres épisodes de l'Odyssée, des êtres fantastiques. Les Laistrygons sont tantôt des humains, et tantôt des géants hauts comme des montagnes, qui plus est, des géants anthropophages. Circé est une magicienne terriblement inquiétante : d'un coup de sa baguette, elle change les hommes en pourceaux ; elle a d'ailleurs peuplé les abords de sa demeure de loups et de lions enchantés, et son pouvoir va jusqu'à domestiquer les Saisons, jusqu'à en faire ses propres servantes. Puis c'est la Nekuia et la maison de Hadès ; nous voici dans l'Au-delà, au milieu des Ombres et des « têtes vides des morts ». En ces trois épisodes remplis de merveilleux, les sites ne vont-ils pas être purement imaginaires? N'est-ce pas une tentative

(1) *Mercure de France*, 16 juin 1912.

vaine que de chercher à identifier la côte des Géants, la terre de Circé et les régions Infernales?

Il faut le savoir : et pour cela soumettre les renseignements d'Homère sur ces pays à la méthode d'investigation qui a donné pour Schérie des résultats si nets.

Tout d'abord nous extrairons avec soin du texte tous les passages, tous les mots, pouvant se rapporter à la description des sites, aux noms des lieux, à la durée et à l'orientation des itinéraires; nous n'en laisserons volontairement aucun dans l'ombre; et pour tous nous nous efforcerons d'arriver au vrai sens de l'auteur. Sur toute la ligne, nous serons homériste outrancier.

En cela, nous différerons grandement de certains homérisants de l'heure actuelle, qui ont cependant le courage de croire à des réalités géographiques dans Homère : par exemple Victor Bérard en France, Grühn et Dœrpfeld en Allemagne ; mais leur foi n'est pas assez robuste ; bien qu'ils aient promis de suivre Homère pas à pas, ils n'en font qu'à leur tête, négligeant ici les distances, ailleurs ne tenant pas compte des orientations, prenant avec les sites des libertés grandes, donnant aux textes des interprétations dans lesquelles l'imagination domine, ou bien déclarant interpolés, et partant sans valeur, les passages qui les gênent. Pour moi, je le répète, je m'efforcerai d'être toujours et partout l'esclave du texte tout entier.

Ce premier travail conduira à des descriptions incomplètes sans doute, mais bien plus détaillées et bien plus caractérisantes qu'on n'imaginerait à première vue.

Nous chercherons ensuite à identifier chacune de ces descriptions. Or, l'examen des matériaux à utiliser nous convaincra que ce n'est pas là besogne au gré de nos caprices. Non seulement chaque site où nous croirons retrouver Ulysse aura à reproduire toutes les indications, vagues ou formelles, mises à sa charge ; mais encore il devra tenir compte des distances et des orientations, parfois imprécises, mais aussi parfois rigoureuses, qui le relient à ses voisins ; et, comme du pays des Morts nous distinguerons le fleuve Océan, ce sera sur quatre sites ainsi décrits et ainsi reliés qu'il faudra opérer; et presque sur cinq, car la station d'où est parti Ulysse pour le pays des Lestrygons aura aussi ses exigences : elle nous imposera au moins

une distance maxima. En résumé, nous serons en face d'un ensemble très cohérent de détails et de conditions géographiques qu'il faudra identifier d'un bloc, sous peine de ne rien identifier du tout. Notre situation sera tout à fait celle d'un astronome ayant à retrouver non pas dans tout le ciel, mais dans une région céleste déterminée, une constellation décrite en termes clairs et bien indicateurs, quoique incomplets et peu scientifiques. Si la description est de pure imagination, l'astronome n'est-il pas voué à un échec certain et qui sera vite constaté ?

Or, chose curieuse, ces identifications se feront; elles se feront après des recherches patientes, il est vrai, mais sans difficultés réelles ; elles se feront avec des lieux précis, déterminés, voisins les uns des autres, reliés comme il convient. Et ainsi les cadres où apparaissent les Géants, la Magicienne et les Morts du vieil aède, de l'aède d'il y a bientôt trois mille ans, se résoudront, comme pour Schérie, en des réalités géographiques que l'on peut, au XX^e^ siècle, voir de ses yeux, fouler de ses pieds et toucher de ses mains.

I

LA COTE DES LAISTRYGONS

A) LES DONNÉES DU TEXTE

Il y a six jours et six nuits, sans interruption, que navigue Ulysse, depuis qu'il a quitté Eole. Il note cette particularité qu'il faut beaucoup ramer, au point que les matelots sont rebutés de ce travail pénible (1). Puis :

Le septième jour, nous arrivons à la haute forteresse de Lamos et à Télépyle laistrygonienne; en ce lieu, où un berger rentrant interpelle un berger sortant qui entend sa voix (un homme vigilant gagnerait leurs deux salaires à faire paître les vaches du premier et les blanches brebis du second ; car ils sont tout voisins, l'un cheminant vers le couchant, et l'autre vers le levant) (2). Nous voici dans un beau port, entouré symétriquement à droite et à gauche par la roche dénudée (3). Vers l'entrée, les rives se faisant face avancent, se rapprochent et ne laissent entre elles qu'un étroit passage. Nos navi-

(1) *Od.*, X, 78.
(2) Mot à mot : car leurs routes du jour et de la nuit sont très rapprochées.
(3) Mot à mot : autour duquel la roche dénudée est complètement (ou tout à fait) de part et d'autre.

res s'y enfoncent, et s'amarrent lès uns à côté des autres ; autour d'eux, c'est calme plat : le flot est immobile. Pour moi, je reste seul en dehors : sur la lisière, j'attache mon câble à la roche. Puis je monte sur une hauteur bien découverte; de là je n'aperçois, ni travaux des hommes, ni travaux des bœufs. J'envoie alors deux compagnons et un héraut reconnaître quels gens mangent le blé de cette terre. Ils suivent une route facile, où les chariots descendent le bois des hautes montagnes. En avant d'une cité, ils croisent une jeune fille qui va chercher de l'eau : c'est la fille du laistrygon Antiphatès, descendant vers Artakiè, la fontaine aux belles eaux où puisent les habitants. Elle leur indique la haute maison de l'anax son père. Dans cette noble demeure, les voilà en face d'une femme grande comme une montagne, et la terreur les saisit. Cette femme appelle en hâte son époux, qui était à l'agora. Saisissant un de mes hommes, Antiphatès le dévore. Puis il pousse un cri à travers la ville. A sa voix, les puissants Laistrygons accourent, de ci de là, innombrables; non avec l'aspect d'hommes, mais de géants. De la côte, ils lancent des roches meurtrières, et aussitôt parmi les vaisseaux c'est un affreux tumulte d'hommes mourants et de nefs fracassées. Puis, perçant mes compagnons comme des poissons, ils les emportent pour un affreux repas. Pendant que s'accomplit ce désastre dans les profondeurs du port, je saisis mon épée, je coupe le câble de mon vaisseau, et j'ordonne à mes compagnons de se courber sur les rames ; ils font voler les flots dans la crainte de la mort. Ma nef s'échappe à travers une pluie de rochers; toutes les autres avaient péri là-bas (1) !

D'après cet étrange et pathétique épisode, que nous avons cité en entier pour que l'on puisse juger de notre « méthode d'extraction », ce que nous avons à retrouver ici :

1° C'est d'abord une station qui soit à six journées entières de navigation à partir d'Eole; mais en tenant compte de ce fait qu'il faut beaucoup ramer, au point que les matelots en sont rebutés. Il suit de là deux choses : d'abord, d'une façon certaine, que l'évaluation moyenne de la distance d'après le temps serait ici trop forte : on va à la rame une bonne partie de la route, et il est clair que l'on avance ainsi beaucoup plus lentement. En second lieu, si l'on recourt à un moyen de locomotion aussi pénible, n'est-il pas à croire que la voile serait peu pratique, et que par conséquent l'on se trouve dans une mer difficile, imposant des précautions ou de fréquents changements de direction ?

(1) *Odyssée*, X, 80 à 132.

2° Notre point d'arrivée doit être une « côte rocheuse des Palombes », ou un « écueil des Palombes », ou encore une « montagne des Palombes » ; comme le veut l'étymologie du terme transparent *lais-trygonie* (1), roche palombière ;

3° Puis sur cette côte, ou auprès de cet écueil, ou au pied de cette montagne, nous avons à découvrir une baie profonde et à entrée étroite : assez étroite pour être qualifiée de porte. « La Porte par où l'on pénètre au loin », tel est le sens non moins clair de *télé-pyle* (2) ;

4° Cette baie profonde est encadrée à droite et à gauche par des rivages plus ou moins parallèles et rocheux, au moins sur une bonne partie de sa longueur ;

5° Elle est assez fermée pour que la houle y soit inconnue;

6° Les piliers de la porte sont constitués par des roches se faisant face et se rapprochant ;

7° Il se pourrait que çà et là, sur les rives de la baie, des blocs éparpillés fissent songer à une bataille de géants lanceurs de rocs, comme les montagnes fendues évoquent dans les Pyrénées l'ombre de Roland ;

8° Non loin de l'entrée, s'élève une butte d'où la vue porte au loin ; ce que le vieux français appelle une guette ou une gatte ;

9° A une certaine distance de tout cela, distance que le texte ne permet pas de préciser, jaillit une fontaine Artakiè ; ce qui peut se traduire par fontaine de l'Ours (3) ;

10° La région comporte de hautes montagnes alors boisées ;

11° Néanmoins, dans le voisinage de la côte, les chariots cheminent facilement ;

12° Pour une raison à découvrir, les marins regardent les habitants comme apparentés à des géants mangeurs d'hommes ;

13° Reste à trouver le sens des premières lignes relatives aux deux bergers. Jusqu'ici elles ont paru à peu près incompréhensibles.

Les uns y ont vu les courtes nuits d'été des pays septentrionaux, les autres un régime pastoral, moitié diurne, moitié

(1) Λαας et λαΐς, pierre ; τρυγών, tourterelle.

(2) Τῆλε, au loin ; πύλος, porte.

(3) Ἄρκτος, ours. L'étymologie demanderait plutôt ἀρκταχίη ; mais dans un nom si dur à l'oreille, on comprend la chute d'une consonne.

nocturne, qui ferait supposer un climat très chaud. M. V. Bérard a préféré y voir une allusion à un genre littéraire : la poésie bucolique en honneur au milieu d'un peuple de bergers. Mais ces diverses interprétations font de notre passage un hors d'œuvre qui interrompt et retarde des indications topographiques dont ce serait tout à fait la place. Je fais l'hypothèse plus simple que, au lieu de retarder ces indications, il les commence : qu'il cherche à décrire une particularité de la rive par une naïve mise en scène, comme en imaginent volontiers les montagnards ou les riverains de la mer. à propos de roches qui présentent avec des êtres animés une ressemblance grossière ;

14° On pourrait voir dans le nom de Lamos une sorte de masculin du grec Lamia (monstre femelle mangeur d enfants vivants). Lamos signifierait ainsi *anthropophage*, et pourrait, comme d'ailleurs Lamia, être dérivé du sémitique *laham* (en hébreu, viande) ;

15° Sauf Antiphatès (contradicteur), qui paraît ne présenter aucun sens utilisable, je crois avoir extrait du texte tout ce qui est susceptible d'une valeur topographique.

B) L'IDENTIFICATION

La station odysséenne qui précède les Laistrygons, c'est l'île d'Eole. Dans un autre travail (1), avec le plus grand géographe du monde antique, Ptolémée, j'ai placé l'île d'Eole à la pointe de la Sicile, dans les Ægades (2) ; plus exactement à Marittimo, la plus occidentale du groupe. A cette autorité de premier ordre, j'ai alors ajouté une démonstration indépendante que je ne puis refaire ici (3).

On sait que, parti de chez Eole pour sa chère Ithaque, Ulysse a été brutalement ramené dans l'ouest, jusqu'à son point de départ, jusqu'à Marittimo, par le vent du sud-est. Cette fois Eole lui « refuse le retour », tout en lui enjoignant de déguerpir au plus vite. Je fais l'hypothèse que, repris par le vent qui lui a fait longer la Sicile méridionale, Ulysse, bon

(1) *Phéniciens et Grecs en Italie d'après l'Odyssée* (Ernest Leroux).

(2) Ptolémée énumère pour les Ægades : Phorbantia, Ægusa, Hiera, Paconia, *Æoli insula* ; Hiera et Paconia, ce sont Barrone et Longa, qui à une date relativement récente se sont soudées l'une à l'autre pour former Stagnone, mais qui, pendant toute l'antiquité, ont été séparées par le Longurus sinus.

(3) Voir pp. 384 à 399 de l'ouvrage ci-dessus.

gré malgré, continue dans la même direction, et arrive au midi de la Sardaigne. En fait, c'est toujours avec le vent du sud-est que le navigateur antique parti de Marittimo aborde en Sardaigne ; car c'est une grosse affaire de franchir pareille distance en haute mer, et l'on attend bon vent arrière pour se risquer. A partir du midi de la grande île, la ligne générale des rivages orientaux fait avec le vent du sud-est un angle trop prononcé, et la voile des nefs antiques rend peu dans ces conditions ; puis, quand on arrive au nord-est de la Sardaigne, les côtes profondément découpées, la mer peuplée d'îles et semée d'écueils font la navigation lente et pénible ; on est dans un vrai labyrinthe de passes et de détroits ; il est difficile de s'y reconnaître, et il faut constamment changer de direction. Voilà évidemment pourquoi nos gens rament beaucoup. Ainsi s'expliquent les six jours et six nuits demandés. Pour arriver au point où nous conduisons Ulysse, la première impression était que les deux tiers de ce temps pouvaient suffire.

Nous sommes en face du grand port militaire italien établi dans l'île de la Maddalena, mais sur la côte même de Sardaigne.

La mer, tout insulaire, que notre expédition traverse depuis quelque temps est étonnamment peuplée d'oiseaux. Les Romains y ont connu un *Columbarium promontorium*.

Voici, à peine détaché de la Sardaigne, un îlot, ou plutôt un écueil qui porte aujourd'hui encore un nom intéressant : c'est le *scoglio Colombo*, la roche aux Palombes.

En arrière de cet écueil, s'ouvre dans la côte un long bras de mer étroit, appelé *Porto Pozzo*, le port du Puits. C'est une sorte de fjord qui s'enfonce profondément dans la terre jusqu'à plus de trois kilomètres. Très resserré à son entrée, où il n'a que trois cents mètres, il atteint à grand'peine une largeur double à deux kilomètres de là.

C'est un long couloir granitique avec des rives presque toujours parallèles, parfois nues et escarpées, parfois moins raides, herbues et parsemées de blocs.

Dans ce port du Puits, « bien que l'entrée soit au nord, il n'y a jamais beaucoup de mer », disent les *Instructions nautiques* (1).

Tout ceci répond étonnamment à la lettre de l'*Odyssée*.

(1) *Instructions nautiques*, n° 731, p. 141.

Voici la « Porte par laquelle on pénètre au loin », la Porte profonde, signalée aux navigateurs par une roche des Palombes. La voici non seulement avec les traits décrits par Homère, mais aussi avec les noms connus du grand aède : Scoglio Colombo est la traduction de laïs-trygoniè (la roche colombière) (1). Port du Puits, « ou Porte profonde », c'est tout un : voyez comme naturellement les mots d'enfoncement et de profondeur se sont tout à l'heure trouvés sous notre plume. Télépyle n'est pas une ville des environs qui restait à découvrir : c'est notre baie elle-même (2).

A une dizaine de kilomètres dans l'est, au fond de l'anse de Palau, mouillage d'accès plus facile, jaillit une source abondante, laquelle a longtemps alimenté en eau l'île de la Maddalena. Cinq kilomètres encore plus loin le *capo d'Orso* dessine sur le ciel une silhouette d'Ours très reconnaissable (3) : aux gens de mer qui arrivent du sud, il signale l'aiguade voisine, qui devient ainsi l'aiguade de l'Ours, la fontaine Artakiè. La haute forteresse de Lamos pouvait s'élever sur un sommet de la Punta Sardegna ou des environs de San Pasquale. Entre ces deux points, une large région basse et peu accidentée s'étend de Porto Pozzo jusqu'à un sommet qui domine le cap de l'Ours ; les chemins qui la sillonnent sont « faciles » et en longues lignes droites. Mais tout le pays en arrière est montagneux, et encore à l'heure actuelle tellement boisé que Palau fait surtout l'exportation du charbon de bois.

Revenons à notre baie : le calme de ses flots, ses rives granitiques, le désordre des roches éparses çà et là sur leurs pentes répondent bien au décor supposé par Homère. La Punta Macchiamala, qui, sur sa rive orientale et à un kilomètre de l'entrée, domine les flots, d'une centaine de mètres, a fort bien pu être la guette d'où Ulysse a tenté de découvrir le pays. Si de là il n'a pas aperçu la ville de Lamos, c'est que, à plus de dix kilomètres peut-être, elle était trop éloignée. Aujourd'hui encore, de son sommet on découvrirait peu de tra-

(1) Le scoglio Colombo est au nord de Porto Pozzo : si pour Homère il signale la baie, c'est que les marines connues de lui arrivent ordinairement par le nord ; ce sont des bateaux venus de Circé, qui exploitent Télépyle comme ils exploitent Perséphoneia ; nous l'indiquerons plus loin.

(2) Pourquoi donc, après avoir reconnu cette baie, M. V. Bérard voit-il dans son nom tout autre chose : l'indication d'une ville *aux larges portes* ?

(3) Ἄρκτου ἄκρα, dit Ptolémée.

vaux des hommes, peu de travaux des bœufs : des maquis, des pâturages, des bois, c'est à peu près tout l'horizon.

Examinons de plus près le goulet lui-même. Déjà étroit, il est encore resserré de chaque côté par une sorte de môle naturel qui projette dans la passe ses blocs éboulés. En travers de ce goulet, quelques écueils ajoutent encore aux difficultés de l'entrée. C'est M. V. Bérard qui le constate, et il a vu tout cela de ses yeux. Pourquoi donc a-t-il passé trop rapidement, et n'a-t-il pas saisi tout l'intérêt de ce qu'il voyait ?

Les blocs éboulés, qui au-dessus s'étagent sur les rives, sont, d'après son texte et ses photographies, des roches granitiques, dont le temps a émoussé, puis arrondi, les formes sur toutes les faces, et jusque dans leurs assises. Dans un beau désordre de flancs pansus et de croupes rebondies, elles semblent posées simplement sur le sol; au milieu ou auprès des plaques de verdure qui couronnent la falaise, elles donnent assez bien l'illusion d'un troupeau au pâturage. Or les vaches qui paissent sur le flanc du pilier oriental sont les plus grosses, et la carte de l'état-major italien les appelle précisément *le Vacche*, les Vaches, en conformité avec Homère, qui place le Bouvier de ce côté. Evidemment les seize roches à fleur d'eau indiquées en face à l'occident par l'Hydrographie italienne, et leurs voisines qui sur la rive s'étagent au-dessus, ce sont pour le poète les Brebis qui descendent de la falaise en se dirigeant vers l'est, à la rencontre du troupeau de vaches.

Il semble certain d'ailleurs que l'imagination des pâtres de la Gallura voie toujours sur la rive occidentale les brebis homériques. Le cap dessiné par cette rive nord se termine par trois pointes qui s'appellent la *Cunchedda*, le *Rocciu*, et les *Strupiddos*. Or, en patois gallurien, une cunchedda c'est une de ces cavernes nombreuses dans l'île qui servent à loger le bétail ; le rocciu, c'est le bâton du berger (qui fait entendre le berger lui-même), et les strupiddos ce sont les pâturages clos où paissent les bêtes désentravées, le troupeau en liberté. En m'indiquant ces appellations, M. Sotgiu, le curé de San Pasquale, la paroisse voisine, a soin d'ajouter que la pointe Cunchedda tire son nom d'une grande caverne logeant effectivement des troupeaux. Evidemment, les deux autres noms ont été aussi suggérés par des détails du lieu.

Une étable sous roche, un berger debout sur la falaise, un troupeau éparpillé le long de la pente, n'y a-t-il pas là toute la partie occidentale de la scène homérique? De plus, indépendamment de la convention vieille comme le monde qui fait de l'ouest la région de la nuit et de l'abri nocturne, voici une explication nouvelle, et plus simple encore, des vaches qui rentrent et des brebis qui sortent : vaches et brebis ont leur commune étable dans la grotte de la pointe Cunchedda. En résumé, voilà, parfaitement reconnaissables, les deux troupeaux marchant en sens contraire, l'un vers l'ouest et l'étable, l'autre vers l'orient et les pâturages; les deux troupeaux qui sont tout proches et qu'un seul berger suffirait à garder.

Ce curieux exemple de la persistance des « lieux dits », au sein de populations dont le travail est resté le même à travers les siècles, ne rend-il pas évidente et définitive notre identification de la Porte profonde?

Et, du même coup, voici que nous comprenons tout à fait pourquoi les habitants de la côte des Palombes sont des géants anthropophages : nous avons mieux que les rocs lancés par des frondes prodigieuses; la Sardaigne est en effet peuplée de monuments mégalithiques appelés de tous temps *tumbas de los gigantes:* et dans les traditions locales, les géants hôtes de ces sépultures étaient associés aux *Orci*, monstres dévorateurs d'hommes qui avaient construit les nuraghes. C'est là une raison de plus, et une raison décisive, pour établir en Sardaigne les géants anthropophages de Lamos. En même temps se légitiment le sens et l'origine sémitiques que nous avons attribués à ce dernier vocable : *Lamos* est une traduction plus phénicienne que grecque du vocable italiote *Orcus*. Il est d'ailleurs inutile de rechercher dans les traditions galluriennes des traces de l'appellation de Laistrygons; c'était là une sorte de surnom ayant cours seulement parmi des marins, et les indigènes ne s'en sont jamais souciés. L'histoire de Cook et des premiers navigateurs en Océanie est pleine d'appellations semblables dues à des incidents de voyage; beaucoup sont aujourd'hui oubliées, même là où les habitants actuels sont d'origine européenne.

II
LA TERRE DE CIRCÉ

A) LES DONNÉES DU TEXTE

1° Ecrasé par l'affreux désastre, Ulysse oublie de noter dans quelle direction s'éloigne sa barque, maintenant solitaire. Il n'indique pas non plus la durée de ce nouvel « errement »; de cette dernière omission, on peut conjecturer, sans l'affirmer, qu'il lui faut peu de temps pour arriver chez Circé;

2° Le pays de la magicienne est une île; le héros le dit trois fois (1);

3° Cette île se détache nettement de toute terre voisine : « la mer infinie l'entoure de toutes parts comme une couronne (2). » C'est donc une île de haute mer. Il ne s'ensuit pas qu'aucune terre ne soit en vue : car l'épithète « infinie » est une épithète homérique, une épithète de nature;

4° Elle est plate : « elle gît basse » (3), dit le texte dans une expression énergique. Voilà un trait bien original, car presque toutes les îles de la Méditerranée sont montagneuses (4);

5° Cela n'exclut pas certain mouvement de terrain; et le poète indique dans Circé un vallon, des parties hautes, une guette rocheuse, et un lieu bien en vue (5);

6° Notre île est assez petite; d'un point découvert où il est monté, et d'où l'œil ne pouvait porter très loin, puisque ce point est, comme tout le reste, de faible altitude, Ulysse, nous le savons déjà, a vu l'île se découper de toutes parts sur les flots; si elle s'était prolongée au loin dans une direction quelconque, les terres mêmes basses auraient de ce côté arrêté le regard;

7° Cependant ce n'est pas un îlot; car des habitants y vivent, et puisqu'elle est en haute mer, forcément ils vivent en partie de ses produits;

8° Elle est donc favorable à la culture;

9° On y boit du vin; le plus probable est qu'il a été fabriqué sur place et que notre île produit de la vigne (6);

(1) *Odyssée*, X, 195; XI, 70; XIII, 3.
(2) *Od.*, X, 195.
(3) *Od.*, X, 196.
(4) Dans le même sens est l'épithète εὐρυοδείη (X, 149), à laquelle on ne voit pas d'autre sens que « facile à parcourir ».
(5) *Od.*, X, 148, 210, 211, 281.
(6) *Od.*, X, 235.

10° Elle est d'ailleur très boisée, et possède des massifs de chênes (1).

Voilà pour les traits généraux de la terre de Circé. Les premiers suffisent à exclure le site traditionnel, le cap Circeo, au sud du Latium, groupe de sommets s'élevant à pic de la mer, dont le plus haut approche de six cents mètres, et qui est très largement soudé sur trois faces au continent. Comment M. V. Bérard tient-il pour ce site, qui répugne si manifestement à la topographie homérique (2)?

Passons maintenant aux traits spéciaux à telle ou telle partie du pays de la Magicienne :

11° Le port où débarque Ulysse se trouve en un point de l'île « où sont les levers du Soleil et la maison de l'Aurore (3) ». La première expression désigne clairement pour nous l'est; la seconde le désigne non moins clairement dans la cosmographie chaldéo-égyptienne (4). Ajoutons que, aussitôt cette indication donnée, Ulysse ensevelit sur la rive de ce même port un de ses compagnons, Elpénor, c'est-à-dire dans les langues sémitiques « celui qui est vers la lumière (5) ». N'est-ce pas là une façon d'indiquer une fois de plus l'orientation du port, peut-être même de nous en donner le nom en lui fabriquant un héros éponyme?

12° Ce port est, au moins en partie, une marine à échouage, puisqu'on y peut tirer les nefs sur le sable (6 ;

13° Près de là, il y a une grotte s'ouvrant à quelques mètres au-dessus du flot. Car Ulysse ordonne d'y remiser non pas la nef elle-même qui est simplement amenée à terre, mais « les agrès et le bien de l'équipage (7) » ;

(1) *Od.*, X, 150.

(2) On s'est demandé si, il y a trois mille ans, ce cap ne pouvait pas être une île qui se serait depuis soudée à la terre ferme. Mais la géologie et l'archéologie prouvent d'un commun accord que, pendant cette période, la côte occidentale de l'Italie s'est abaissée et non pas élevée. — Comme notre île, le cap Circeo était fréquenté par les éperviers; le grec κίρκη est la traduction d'un vocable phénicien (l'hébreu dit *aia*) que reproduit par allitération l'αἰαίη de nos textes, île ou rivage de l'aia; l'un et l'autre signifient épervier. Lors des premières identifications, faites au petit bonheur et au gré des vanités locales, les Grecs de la région napolitaine logèrent la Magicienne près d'eux, là où ils furent enchantés de retrouver son nom. Le site voisin où ils mirent les Laistrygons est encore plus imprévu.

(3) *Od.*, XII, 3.

(4) Maspero, *Hist. anc.*, I, pp. 17 et 128; 543 et 586; et surtout *Recueil de Philologie*, XII, p. 78.

(5) *Od.*, XII, 10 et suiv.; l'hébreu dit *el pene or*.

(6) *Od.*, X, 403; XII, 5.

(7) *Od.*, X, 404.

14° Non loin de ce même port, se dresse la guette sur laquelle est monté le héros à son arrivée et d'où il a découvert toute l'île (1) ;

15° Sur le chemin qui va de cette guette au port, on trouve un abreuvoir qui doit être un ruisseau ou, à la rigueur, une source, un simple point d'eau (2) ;

16° Près de là, Ulysse tue un cerf énorme. Il faudra expliquer ce cerf avec ses dimensions anormales sur lesquelles insiste Homère (3), ce cerf subsistant dans une île restreinte à côté d'habitants évidemment munis d'armes ;

17° Notons encore que, au temps d'Ulysse, l'établissement principal, le palais de l'Enchanteresse, est situé vers le centre de l'île (4) ;

18° Et que du port on y arrive par une région basse, par un vallon (5).

Nous voici donc en face de dix-huit indications qui ressortent toutes de la lettre du texte, et composent un ensemble de haute valeur laissant peu de place à une fausse identification.

Plus loin nous en trouverons une dix-neuvième, plus particularisante à elle seule que tout ce que nous venons de dire.

B) L'IDENTIFICATION

Quand Ulysse est arrivé à Porto Pozzo, il venait du sud, et longeait la côte orientale de Sardaigne pour s'élever dans le nord. Lorsqu'il en repart pour aboutir à Circé, il est probable qu'il continue dans la même direction. Retourner sur ses pas serait d'ailleurs une folie; ce serait aller se heurter de nouveau à l'inexorable Eole, qui lui « interdit le retour ». Nous chercherons donc d'abord l'île de l'Enchanteresse dans le nord, risque à nous rabattre, s'il le faut, sur d'autres directions.

Voici précisément au nord-nord-est de Porto Pozzo, à moins de deux journées de navigation, une terre qui répond fort bien à la description homérique de Circé; c'est une île de

(1) *Od.*, X, 146.
(2) *Od.*, X, 159.
(3) *Od.*, X, 158, 171, 180.
(4) *Od.*, X, 196.
(5) *Od.*, X, 275.

l'archipel Toscan, située au-dessous d'Elbe, une île aujourd'hui peu connue : Pianosa.

Elle se détache nettement de toutes les terres voisines : Elbe est à 14 kilomètres dans le nord, la Corse à 47 dans l'ouest, la côte d'Italie à 70 dans l'est. Ce n'est pas une île d'où l'on n'aperçoive aucune terre, mais on peut fort bien dire d'elle que la mer l'entoure largement de toutes parts.

Comme son nom l'indique, elle est plate et basse. La *Pianosa* de nos jours était déjà *Planaria* dans l'antiquité. « De niveau avec la mer, elle échappe pour cette raison aux navigateurs », disait Pline l'Ancien.

Tandis que Elbe, Montecristo, la Corse et dans l'horizon la côte Italienne dressent leurs montagnes en pyramides ou en dômes prodigieux, Pianosa se rase au niveau des flots. Sur le pont du paquebot, pourtant bien modeste, de la Compagnie Rubattino, il semble que l'on soit au niveau de ses falaises. Et je n'oublierai jamais l'impression de radeau flottant qu'elle me fit un soir de novembre 1904, après le soleil couché, lorsque, du haut des collines de Marina di Campo, dans Elbe, je la vis, à travers une brume d'or, se dessiner, sans plus de relief qu'une carte d'atlas, sur la nappe azurée des flots (1).

A côté de ses voisines, qui atteignent toutes plusieurs centaines de mètres, elle se tient entre des altitudes de huit à vingt-quatre mètres. Ses deux points culminants en ont seuls vingt-neuf.

(1) Qu'on me permette ici, à propos d'Elbe, un souvenir personnel. En quelques heures, le matin, j'avais parcouru Portoferraio, préoccupé d'Homère, qui suivant moi place Actes, l'aigle, frère de Circé l'epervière, sur la roche qui domine ce port et s'appelle le *monte Falcone*, mais plus absorbé encore dans le grand souvenir de cet autre aigle, Napoléon. J'avais rencontré un édifice sous-préfecture ou municipe, je ne sais trop, faisant parade de deux grandes plaques de marbre prétentieuses et grandiloquentes, comme les aiment ces buveurs de mots que sont les Italiens : l'une consacrée à la patrie et à Mazzini ; l'autre à la nation sœur et à l'Empereur ? Non pas, s'il vous plaît, mieux que cela ! Je traduis la seconde : « Ici, à Portoferraio, en 1802, fut amené, tout petit enfant, Victor Hugo ; c'est ici que se forma cette parole, qui plus tard, torrent de feu sacré, devait courir à travers les veines des peuples ; sans doute, les trois années qu'il vécut de notre air enrichi des molécules du fer et de la mer, en fortifiant son corps bien débile, ont gardé à la France l'orgueil de sa naissance, au siècle la gloire de son nom, à l'humanité un apôtre et un génie immortel ! » Amusé par cet heureux mélange de sottise amphigourique et de réclame commerciale, j'en oubliais ma colère de n'avoir pu découvrir dans toute la ville un hommage à l'Aigle foudroyé : et m'adressant à un télégraphiste, grand garçon de dix-huit ans, évidemment au courant : « S'il vous plaît, lui demandai-je en italien, le plus court pour la maison de Napoléon ? — « Je ne connais pas, Monsieur; ce nom-là n'existe pas ici. » Je trouvai pourtant par mes propres moyens la *palazzina di Napoleone*, qui domine la ville. — Ajoutons, pour être impartial, que, depuis 1910, Portoferraio a, paraît-il, sa statue de Napoléon.

Elle est de dimensions restreintes : sa superficie n'est que de dix kilomètres carrés.

Cependant elle suffit à nourrir une population. Son sol est entièrement cultivable et vraiment fertile. Actuellement elle fournit les principaux moyens de subsistance à huit ou neuf cents habitants (1).

Elle est défrichée depuis quelques années seulement : mais naguère elle était, dans sa majeure partie, le domaine incontesté du maquis. Ses habitants d'alors, étant surtout pêcheurs, et moins nombreux, se contentaient de quelques jardins maraîchers.

Deux lieux dits, inscrits sur la carte de l'état major italien, rappellent des bois de chênes : c'est le *poggio alla Quercia,* et le *campo ai Lecci*. De tout temps ses vignes ont produit d'excellent vin.

Quelque plate que soit notre île, elle présente des mouvements de terrain appréciables et suffisant aux exigences, d'ailleurs modérées, de nos textes. Nous venons de parler du poggio alla Quercia : « poggio » veut dire colline ; le « campo » ai Lecci est par contraste une plaine. Au surplus la carte indique d'autres lieux dits se rapportant aux reliefs du sol ; et les courbes du niveau, sans l'encombrer, y jouent leur rôle.

Le point central et découvert qui a porté jadis le palais de Circé pourrait fort bien être celui qu'occupent aujourd'hui les bâtiments du *podere del Cardon,* le principal établissement de Pianosa après le port, et le centre des défrichements essayés à différentes époques. Comme le palais de l'Enchanteresse, ces bâtiments sont reliés au port par un vallon ; c'est ici une dépression, encadrée à droite et à gauche par des pentes douces la dominant d'une dizaine de mètres.

De l'un des points culminants de vingt-neuf mètres dont nous avons parlé, de celui qui porte aujourd'hui un belvédère, on embrasse du regard Pianosa tout entière, et on la voit encerclée de tous côtés par l'azur des flots.

C'est sur la côte orientale que se place le seul port que possède actuellement l'île. Deux criques assez abritées le composent. Immédiatement à côté, vers le nord, une plage en demi-cercle, la *cala San Giovanni,* constitue une belle marine à

(1) Il est vrai que la plupart n'ont pas le droit d'être difficiles en fait de nourriture ; on verra tout à l'heure pourquoi.

échouage. Partout ailleurs les rivages sont escarpés, coupés à pic, et formés par des lignes trop droites pour être hospitaliers. A la simple inspection de la carte, on se rend compte que Pianosa ne peut avoir eu d'autre port que le port actuel et la baie contiguë. Et, en fait, l'histoire ne lui en a jamais connu d'autre. Placé sur la côte orientale, et en plein est de la masse de l'île, cet ensemble est à la lettre tourné vers l'aurore et le lever du soleil. Les marins antiques préférant les plages à échouage, c'est la cala San Giovanni qui a dû être le port homérique.

Tout près de là et dans le nord, un peu dans les terres, la butte rocheuse du *Belvedere* répond bien à la guette sur laquelle monte le héros pour découvrir le pays.

Sur le chemin du Belvedere, près des ruines romaines du palais d'Agrippa, une des rares aiguades de Pianosa (il n'y en a que trois dans toute l'île) a pu être l'abreuvoir du Cerf.

Quant à ce dernier animal, de dimensions prodigieuses au dire d'Homère, il se retrouve à Pianosa avec les susdites dimensions, mais d'une façon imprévue au premier abord, à l'état de débris fossiles. Pianosa possède des brèches osseuses en assez grand nombre : elles sont à fleur de terre, d'un accès facile, très riches en ossements, et ont dû, de tout temps, attirer l'attention des habitants. Or ces brèches renferment des bois de cerf très reconnaissables, mêlés à des restes de grands mammifères: ours, bœuf et cheval. Evidemment assez forts en ostéologie pour reconnaître des ramures de cerf, mais incapables d'aller au delà, les premiers habitants de Circé ont attribué au cerf les débris d'animaux beaucoup plus grands, avec lesquels ils ont trouvé les ramures enfoncées et mélangées.

Les grottes sont nombreuses à Pianosa. L'une d'elles, située à quelque distance au nord de l'anse sableuse, est connue sous le nom de Grottone (la grande caverne). Une autre s'ouvre sur le flanc sud du port actuel, à une certaine hauteur au-dessus du flot; l'une et l'autre ont fort bien pu abriter les agrès de la nef et le bien de l'équipage.

Ajoutons une remarque suggérée par la carte de Pianosa. La baie la plus importante de la côte méridionale porte le nom de *cala della Ruta*. Or la *ruta*, c'est une plante fameuse en Italie, le *peganum harmala* de Linné, cette variété de rue

que l'on appelle chez nos voisins *ruta* tout court, et qui est pour eux, principalement dans la région napolitaine, et aussi pour tous les orientaux, le grand remède au mauvais œil. J'ai établi ailleurs (1) que ce devait être précisément la bienfaisante *moly* qui a préservé Ulysse des maléfices circéens. Le nom de notre baie n'en devient-il pas tout à fait intéressant? Ne témoigne-t-il pas au moins, dans l'île, de traditions magiques ayant longtemps persisté?

Mais ce n'est pas tout.

En relevant tout à l'heure les indications topographiques qui seraient à identifier, j'ai de propos délibéré laissé de côté un passage paraissant sans valeur pour nos recherches. Le voici :

> J'envoie, dit le héros, des compagnons à la maison de Circé pour en rapporter le cadavre d'Elpénor qui n'est plus. Nous coupons du bois, et sur le rivage, non loin du port, en un endroit où le sol se relève, nous l'ensevelissons en versant d'abondantes larmes. Après avoir brûlé son corps et ses armes, nous entassons un tumulus, et nous le surmontons d'une stèle; puis au sommet du tumulus (pas de la stèle) nous dressons sa rame bien faite (2).

Eh bien! ce texte, qui paraît étranger à la topographie, n'est pas autre chose que la description de la principale curiosité naturelle de Pianosa!

Je m'en rendis compte en arrivant en face du port. J'eu alors la stupéfaction et le vif plaisir de découvrir de mes yeux, à ma gauche, et tout à fait sur la rive, la tombe d'Elpénor. C'est une masse rocheuse dont l'aspect est vraiment celui d'un monument funèbre antique de dimensions gigantesques. Sur une plateforme légèrement relevée, la roche dessine une butte renflée en forme de tumulus suffisamment régulier. Une tour rocheuse surmonte ce tumulus, un peu forte à la vérité pour une stèle. Sur le côté qui regarde le port, au pied de la tour, et à la hauteur où, dans les monuments de l'époque classique, se placeront les trophées, la roche détache un piédestal où Homère peut supposer que, deux siècles avant lui, Ulysse a planté la rame bien faite. De l'endroit où stationnent les paquebots en avant du port, il faut y regarder à deux fois pour se rendre compte que l'on n'est pas en face d'un monument élevé,

(1) *Phéniciens et Grecs en Italie d'après l'Odyssée*, pp. 504-520.

(2) *Od.*, XII, 9 et suiv. J'ai ajouté « non loin du port » : mais c'est là une addition justifiée par les vers qui précèdent.

au moins en partie, de mains d'homme. Evidemment c'est l'aspect de cette roche qui a suggéré à l'aède l'épisode des funérailles d'Elpénor.

Remarquons d'ailleurs que l'ensemble, quoique gigantesque, n'excède pas des dimensions maintes fois réalisées ; il a environ vingt mètres de haut sur vingt-cinq mètres de diamètre à la base. Le tumulus seul ne s'élève pas à quinze mètres. Homère n'a pas fait ici la faute de goût que se permettra Virgile en imitant ce passage. La tombe que le poète latin fait dresser à Misène par le pieux Enée est une montagne de quatre-vingt-douze mètres de haut sur un demi-kilomètre de long.

Pianosa répond donc, trait pour trait, au texte homérique ; elle présente non seulement les caractères généraux de l'île de Circé, mais encore tous ses détails, et surtout l'un d'eux, le plus original et le plus particularisant que l'on puisse imaginer (1).

Notre tâche est achevée à Pianosa ; quittons donc l'île sans tarder. Elle est d'ailleurs aussi peu hospitalière que possible aux honnêtes gens. Pour les autres, elle l'est trop à leur gré. Depuis quelques années, on l'a transformée en bagne. Et maintenant, comme Circé sa devancière, elle garde, pour une captivité dégradante et souvent perpétuelle, ceux que le destin jette sur ses rives. Ceux là aussi, comme les prisonniers de la Magicienne, ont cessé d'être des hommes !

III

LE PAYS DES MORTS

A) LES DONNÉES DU TEXTE

L'île de Circé, maintenant Pianosa, a partie liée avec le Pays des Morts, qui reste à découvrir. Car une distance et une orientation, indiquées d'une façon claire, et aussi précise que le permet la notation d'alors, la rattachent au fleuve Océan, qui est à proprement parler le vestibule de ce Pays. Si bien qu'il va falloir trouver l'Océan et les Morts non

(1) Cette description de Pianosa est faite partie avec mes constatations personnelles, partie avec la carte de l'état-major italien au 1 : 20.000, partie avec les trois monographies que MM. Zuccagni, Gastaldi et Chierici ont consacrées à l'île, partie avec des renseignements et des photographies dus à l'obligeance de M. le directeur du pénitencier.

loin de Pianosa et dans des conditions strictes et difficiles à réaliser.

L'Océan. — La magicienne a déclaré au héros qu'il doit aller chez Hadès pour consulter l'ombre du devin Tirésias :

O déesse, s'écrie Ulysse, jamais sur une nef personne n'est allé chez Hadès ! Pour un pareil voyage qui donc sera mon pilote? — Sur la route que tu auras à suivre, reprend Circé, pas n'est besoin de pilote ; à la sortie du port, dresse ton mât, tends ta blanche voile et assieds-toi. Borée conduira ta nef au but (1).

Borée étant le vent du nord-est, c'est dans le sud-ouest qu'il mènera Ulysse, ou dans une direction voisine ; car l'orientation indiquée doit s'entendre avec une certaine latitude, Homère ne connaissant que quatre directions principales des vents.

Aussi précise que peut la donner l'aède, cette orientation était particulièrement embarrassante pour M. V. Bérard, qui place son pays des Morts, non pas au sud-ouest de sa Circé, mais à 90° de là, dans l'est-sud-est. Prudemment il a une première fois passé la difficulté sous silence (2). Mais il jouait de malheur ; car il a cru, grâce à un contre-sens, retrouver cette malencontreuse orientation au départ du Pays des Morts (3). Et alors il a bravement imprimé que l'on part non de chez les Morts, mais *de chez les Laistrygons* (4). N'est-ce pas une façon par trop simple de sortir d'embarras ?

Sans se soucier des querelles de ses futurs commentateurs, le héros obéit à la déesse. Il quitte le port circéen à l'aurore (5). « Tout le jour, la nef voyage *sur la mer ;* jusqu'après le coucher du soleil, et l'heure où les chemins s'emplissent de ténèbres », c'est-à-dire jusqu'à la nuit close. Et ensuite elle est *dans l'Océan* (6).

Que représente une journée de navigation ainsi comprise ? Environ dix-huit heures, pour deux raisons : d'abord les navigations homériques doivent se calculer en journées d'été, parce

(1) *Od.*, X, 501-507.
(2) *Les Phéniciens et l'Odyssée*, II, p. 314.
(3) *Od.*, XII, 3, 4.
(4) *Les Phéniciens et l'Odyssée*, II, 261 et 264.
(5) *Od.*, X, 541 et suiv.
(6) *Od.*, XI, 11, 12, 13. Le début du chant XII indique plus nettement encore s'il est possible la distinction entre l'Océan et la mer.

que l'on ne navigue pas pendant la mauvaise saison. Puis, dans le cas particulier qui nous occupe, un trait montre bien que nous sommes au cœur de l'été : un compagnon d'Ulysse a passé la nuit qui précède le départ sur le toit de la maison de Circé, où il est allé chercher le sommeil à cause de la chaleur (1). Dans le nord de la mer tyrrhénienne où nous sommes et dans une île naturellement rafraîchie par la brise marine, on n'aime à dormir sur les toits que pendant la canicule. C'est donc bien une durée de dix-huit heures qu'il faut entendre ici.

Or, d'après l'ensemble des documents anciens, dix-huit heures de navigation représentent en vitesse moyenne cent dix kilomètres environ, et en vitesse maxima, encore assez fréquente, aux alentours de cent soixante kilomètres (2).

C'est donc au plus à cent soixante kilomètres de Circé, et dans une direction voisine du sud-ouest, que nous devrons découvrir l'Océan.

Mais là, qu'aurons-nous à retrouver au juste ? Qu'était-ce que l'Océan dans la pensée d'Homère ? Qu'est-ce que ce nom représentait pour ses contemporains ? L'Odyssée parle plusieurs fois de ses courants profonds et violents, mais c'est tout. Par contre, si nous interrogeons la géographie d'alors, elle montre à l'occident de la Méditerranée, à un endroit où les terres du sud et du nord paraissent se rejoindre pour enclore définitivement cette mer, elle montre, dis-je, un détroit resserré et balayé par des courants violents, qui emportent, à de certaines heures, les nefs vers l'au de là sans bornes. Dans les idées géographiques et religieuses d'alors, ces courants appartiennent au gigantesque fleuve l'Océan, qui entoure le monde entier de ses eaux tumultueuses, et qui, à l'endroit où le Soleil se couche dans ses ondes, baigne les régions habitées par ceux qui sont allés dans les ombres du Couchant éternel.

Au delà du détroit, les terres occidentales qui s'écartent vers le sud et vers le nord sont donc considérées comme le pays des Morts ; et le détroit aux grands courants est lui-même l'Océan et l'accès à ce pays.

Notre nef odysséenne, dont les courses précédentes se pla-

(1) *Od.*, X, 549 et suiv.

(2) La vitesse moyenne ordinaire des navigations antiques est de 150 kilom. par 24 heures. Cependant pour certains itinéraires, Scylax indique 220, Strabon 260, Hérodote 230 kilom (Scylax, dans *Geogr. Min.*, Didot, p. 90 ; Strabon, p. 612 ; Hérod., IV, 86).

cent dans la mer de Tyrrhénie, reste bien loin du détroit de Gibraltar ; elle n'atteint donc pas l'Océan que nous venons de dire. Mais sans doute, ce sont des conditions analogues de lieu qu'elle trouve, et que nous devons retrouver après elle, aux frontières de cette mer Tyrrhénienne : des conditions analogues de lieu ayant suggéré des analogies de croyances.

Le site infernal. — Qu'est-ce que Homère indique au delà de l'Océan ?

Trois choses : le peuple et la ville des Cimmériens, le havre de Perséphoneia, et le site proprement dit de l'Enfer ou plutôt de l'Evocation des Mânes.

Tout cela doit d'ailleurs se rencontrer à une distance faible du point où le héros pénètre dans l'Océan ; car sans doute, ici comme là-bas, l'Océan est le vestibule et le commencement des funèbres régions ; et, en fait, le récit paraît bien sous-entendre que la navigation océanienne est très courte (1) : entré dans l'Océan à la nuit close, Ulysse débarque chez les Morts quelques heures après.

1° Parlons d'abord des Cimmériens.

Ce sont, dit le texte, des hommes enveloppés de ténèbres et de brumes : jamais le soleil ne les éclaire de ses brillants rayons, ni quand il monte dans le ciel étoilé, ni quand du ciel il redescend vers la terre ; sur ces mortels tremblants d'effroi s'étend une funeste nuit (2).

Qu'y a-t-il sous ces phrases imprévues et mystérieuses ?

Une conception étrangère à toute réalité, mais qui se rattache au système du monde tel que l'avaient imaginé les astronomes de la Chaldée et de l'Égypte, inaugurant la série des explorateurs en chambre. Les dernières régions de l'Occident, celles qui baigne le fleuve Océan, ne voient jamais le soleil. En ces régions déshéritées, la trajectoire de l'astre passe au-dessous de l'horizon, elle est souterraine ; le soleil s'emploie à éclairer non pas les Vivants, mais les Morts, habitants des profondeurs. Il s'ensuit que la surface de la terre n'a que les pauvres reflets d'une lumière diffuse, et des ténèbres visibles. Tel est le lot lamentable qu'on imaginait sous les

(1) *Od.*, X, 508 ; XI, 13.
(2) *Od.*, XI, 14 et suiv.

splendeurs du ciel tyrien pour les dernières terres occidentales.

Leurs voisines n'étaient guère mieux partagées. Un trait relatif au pays de la Magicienne l'a bien montré auparavant : Trois fois, pour Ulysse et son équipage, le soleil s'est couché sur l'horizon de Circé, et trois fois il s'est levé. Chaque soir et chaque matin le héros s'est rendu compte du phénomène, mais sans arriver à savoir dans quelle partie du ciel il se passait.

« Causons de la situation, mes compagnons, quelque terrible qu'elle soit! dit-il le quatrième jour. Vous le voyez, pauvres amis, nous ne savons où est le Nord, où est l'aurore, ni où disparaît sous terre le soleil, ni où il s'élève au plus haut. Que faire en un pareil pays ? Pour moi tout est perdu (1)! »

Ce qu'Ulysse décrit là, c'est un ciel qui donne comme un autre la lumière du jour (il n'est pas question de ténèbres), mais sous lequel on ne peut s'orienter; car le soleil lui-même reste invisible. On approche de l'Océan, et c'est précisément ce que cet état du ciel a pour but d'indiquer ; mais on n'y est pas arrivé : voilà pourquoi le phénomène, terrible là-bas, se contente ici d'être incommode.

Du ciel Circéen pas plus que du ciel Cimmérien, nous n'avons rien à tirer, au point de vue géographique; cela est clair. Nous savons bien que l'un et l'autre n'ont jamais existé en dehors des imaginations chaldéo-égyptiennes. Ce qui se dit ici du bout du monde tyrrhénien, se dit ailleurs du bout du monde mauritanien, et s'est dit auparavant de tous les bouts du monde plus rapprochés du Nil qu'avaient, aux siècles précédents, admis nos astronomes.

Sauf le respect que nous devons à ces premiers ancêtres de la science, ce n'est là qu'un conte à dormir debout. N'empêche, par exemple, que, de toute la description Circéenne, M. Dörpfeld ne retient que cela : et il jette tout le reste pardessus bord. Assaisonnées de commentaires fort érudits, ces quelques lignes lui font, sans broncher, établir Circé à l'extrême pointe de la Libye méridionale : sans doute au cap de Bonne-Espérance !

Voilà comment trop d'imagination, s'ajoutant à un tri arbitraire des documents, arrive à gâter beaucoup de science.

(1) *Od.*, X, 189-194.

Garé de ces chimères par la sévérité de notre méthode, nous comprendrons que ces cieux étranges sont un accompagnement obligé des idées d'Océan, d'Extrême-Occident, de pays des Morts, une sorte de décor infernal, et nous n'en retiendrons rien au point de vue de nos recherches.

Sauf pourtant une remarque : rattachés l'un à l'autre par ce même enjolivement cosmographique, les pays de Circé et des Morts sont, dans la pensée d'Homère, voisins l'un de l'autre, et appartiennent bien pour lui à une même région. Ainsi l'on prévient une objection possible, à savoir : que la navigation « surnaturelle » d'un jour aurait pu mener Ulysse de la mer Tyrrhénienne aux extrémités du monde.

Mais il est grand temps de dire adieu aux ténèbres cimmériennes, et de nous occuper des réalités topographiques indiquées par Homère à côté de cette fiction.

Notons pourtant que l'étymologie du nom Cimmériens confirme bien nos explications et l'origine orientale que nous lui attribuons. Dans les langues sémitiques, le radical *K. m. r.* exprime l'idée d'*obscur*, de *ténébreux*.

A ce nom, notre texte accole une épithète qui pourrait n'avoir pas de rapport avec les ténèbres imaginaires du pays : ce sont, dit le texte, des gens « en proie à la terreur, tremblants d'effroi ». N'y aurait-il pas là une allusion au vrai nom des habitants du pays ? Il faut se le demander.

2° Passons maintenant au havre de Perséphoneia.

Il doit répondre à quatre indications. Il y faut évidemment une disposition de la côte présentant un port. Du large, un rivage « petit », c'est-à-dire bas et étroit, le signale au navigateur (1). Non loin de la rive, s'élève un bois sacré dédié à Perséphoneia (2), c'est donc un lieu de culte infernal. Notons encore que ce bois se compose de hauts peupliers et de saules stériles (3).

3° Au delà commence le site infernal proprement dit. Nous en connaissons plusieurs particularités topographiques.

On y rencontre d'abord l'Achéron. Le poète n'en dit rien de

(1) *Od.*, X, 509. On a également traduit « un rivage pouvant être creusé », c'est à-dire un port. Mais c'est un contre-sens dans les marines primitives, où l'on tirait les nefs sur le sable. Un port odysséen, c'est une plage abritée, et se relevant en pente douce.

(2) *Od.*, X, 509.

(3) *Od.*, X, 510.

particulier. Mais l'antiquité a présenté ici et là, dans les pays grecs et latins, des sites infernaux et des pèlerinages à Pluton, dans le voisinage desquels elle plaçait un Achéron : c'était toujours ou une rivière pestilentielle ou des marécages. Il semble qu'ici il faille préférer un marécage ou un lac fangeux; car deux rivières s'y jettent, aussitôt après avoir mêlé leurs eaux. Ce confluent de deux rivières qui se réunissent si près d'un marécage (1) est tout à fait à noter.

De ces deux rivières ou ruisselets (le terme grec laisse cette latitude), l'un s'appelle le Pyriphlégéton, c'est-à-dire le brûlant ; l'autre le Cocyte, c'est-à-dire le pleurant (2). Le premier pourrait être caractérisé par une source chaude ; le second semble devoir être un ruisseau gémissant, un filet d'eau courant sur une pente raide et caillouteuse, par conséquent un torrent à faible débit ; un grand torrent serait plutôt le tonnant ou le tempêtueux.

Tout près du confluent des deux rivières, le héros rencontrera une roche remarquable (3). Ce sera le lieu même de l'Evocation. Au moins dans une direction, ce lieu touchera à une prairie d'ailleurs couverte d'asphodèles (4). Pendant l'Evocation, ayant tourné le dos à l'ouest, Ulysse verra les Mânes surgir devant lui des eaux du fleuve principal (5).

Voici donc, dégagée de la lettre du texte pour l'Océan et les Morts, une série d'indications topographiques, dont la complexité serait bien embarrassante en cas de fausse identification, surtout si l'on se rappelle que le tout doit se grouper dans un espace restreint. J'insiste d'ailleurs sur ce que, en tout ceci, pas plus que pour Circé ou les Laistrygons, je n'ai sciemment rien omis, rien ajouté, rien présenté sous un jour inexact.

Ici encore, un simple coup d'œil sur les lieux, ou même sur une carte, suffit à constater que l'identification classique avec les Champs Phlégréens n'est pas soutenable. Aux Champs Phlégréens, il n'y a ni confluent, ni deux rivières, ni une ri-

(1) *Od.*, X, 513 et 515.
(2) *Od.*, X, 513, 514.
(3) *Od.*, X, 515.
(4) *Od.*, XI, 516; XI, 539. Cette évocation fait défiler devant Ulysse d'abord une foule de morts les uns après les autres ; puis, devenue plus intense, des scènes entières avec leur décor infernal. Mais à aucun moment le héros ne « descend aux Enfers ».
(5) *Od.*, X, 527-530.

vière, ni roche remarquable, ni rien qui puisse être l'Océan avec ses courants profonds, en un mot rien qui soit homérique. Ce qu'il y a là, c'est tout autre chose : c'est un culte local de Hadès ou de Pluton à l'usage des premiers habitants de Naples, que Virgile s'est chargé d'immortaliser.

Or, malgré cette absence de toute note homérique, M. V. Bérard accepte et défend l'identification traditionnelle. Pour faciliter sa tâche, il déclare d'ailleurs interpolés les vers qui le gênent le plus (1) !

b) L'identification

L'Océan. — Nous avons quitté Pianosa ; contournant la tombe d'Elpénor, nous cinglons vers le sud-ouest. Mais voici que, sur notre droite, se dresse, comme un rempart infranchissable, la muraille Corse, prolongée à perte de vue par la muraille Sarde. Cependant, tout à coup, dans l'interminable obstacle, une percée se fait ; entre les Lavezzi et les Razzoli, voici dans l'ouest des flots jusqu'à l'horizon. Les courants d'un détroit resserré, des Bouches de Bonifacio, enlèvent la barque (par certains vents ils seraient au contraire assez forts pour lui barrer la route) ( ). A mesure qu'elle avance, l'horizon s'élargit, tandis que la moindre déviation à droite ou à gauche semble fermer la passe en arrière. Déjà les côtes occidentales de Corse et de Sardaigne s'écartent les unes vers le nord, les autres vers le sud, et bientôt elles abandonnent l'audacieux esquif, s'il pousse droit devant lui. C'est une mer nouvelle, c'est l'inconnu sans bornes !

Le site est tout à fait celui des Colonnes d'Hercule, avec des dimensions moindres. Ici comme là-bas, après les courants d'un détroit resserré, en face d'une mer infinie dans l'ouest, le navigateur antique a dû se croire arrivé à la fin des terres, au fleuve Océan, qui précède et baigne le Pays des Morts, et aux derniers rivages occidentaux qui constituent le funèbre séjour.

Au delà des Bouches de Bonifacio, le fleuve Océan et les Morts ont donc pu fréquenter, au moins un temps, les côtes Sardes, et cela d'autant mieux que la Sardaigne était dès lors couverte de milliers de nuraghes, édifices bizarres que les

(1) *Les Phéniciens et l'Odyssée*, II, p. 320.
(2) D'après les *Instructions nautiques*, n° *563*, *Sicile et Sardaigne*, p. 228.

indigènes appellent encore des maisons de Pluton ou des Morts, *domos de Orcu*. Pour les étrangers qui débarquaient dans l'île, c'était tout un peuple voué aux cultes infernaux. Sans doute les Phéniciens de Mauritanie et d'Ibérie appriren bientôt à leurs frères de la mer Tyrrhénienne que l'Océan était beaucoup plus loin dans l'ouest ; mais la croyance primitive avait suffi à créer là une tradition qu'Homère devait par la suite mettre en œuvre. L'Océan tyrrhénien a donc baigné là les dernières terres connues des navigateurs tyrrhéniens ; comme l'Océan grec a baigné, en Epire, les dernières terres grecques (1), comme l'Océan méditerranéen a baigné les dernières terres méditerranéennes (2).

Les Bouches sont d'ailleurs à 150 kilomètres de Pianosa, et dans le sud-sud-ouest par rapport à cette dernière. Elles se trouvent donc tout à fait dans les conditions de distance et d'orientation requises par le texte. La vitesse de la barque odysséenne est ici celle des navigations rapides; il n'y a pas à s'en étonner ; on a vent arrière, et les conditions du voyage sont à peu près surnaturelles.

Les Morts. — Et maintenant, nous aussi, franchissons le détroit. Nous dépassons à notre gauche, sur la côte sarde, le cap della Testa, qui, dans l'antiquité, portait le nom d'Erebantion, c'est-à-dire cap de l'Erèbe. N'était-ce pas l'annonce du pays où le couchant ne finit plus ?

A 40 kilomètres plus loin, toujours sur la côte sarde, voici bien, si l'on s'en rapporte à l'état actuel des lieux, ce qui a pu être la station de Perséphoneia.

Depuis l'embouchure du *riu* d'Enas, c'est-à-dire depuis six à sept kilomètres, le rivage n'est plus constitué que par un cordon littoral assez bas, qui maintenant va s'abaissant encore, et disparaît bientôt en pointe amincie au milieu des flots. Il laisse alors place à l'estuaire du Coghinas, un fleuve modeste, quoique le second des fleuves sardes, qui se jette à la mer sous un angle très aigu. Doublons la pointe de sable qui appartient au fleuve autant qu'à la mer, et abordons sur la rive opposée.

Nous sommes à San Pietro, reste d'un petit port d'échanges

(1) *Od.*, XXIV, 11.
(2) *Od.*, IV, 563, 567, 568.

dont l'église a été une cathédrale, et qui au moyen âge s'appelait Ampurias, peut-être Emporium à l'époque romaine (1). L'estuaire du fleuve offrait un havre commode aux petits vaisseaux des anciens ; il va de soi que, sur ces grèves abritées, il est facile de tirer les nefs hors du flot. Remarquons en outre que, par son nom actuel, le site est sous le patronage d'un saint qui détient les clefs du Paradis, et qui pourrait bien avoir bâti son église sur les ruines du temple de la déesse infernale pour christianiser une dévotion païenne : on sait que, aux premiers siècles de l'ère chrétienne, ces superpositions étaient chose courante.

Quand j'aurai ajouté que les alentours présentent ici et là des bouquets de peupliers et de saules caractéristiques des maremmes sardes, on me permettra de répéter que, dans l'état actuel des lieux, San Pietro répond très suffisamment à ce que nous savons de Perséphoneia.

Mais la vaste plaine de vingt à vingt-cinq kilomètres carrés qui s'étend en arrière n'est qu'un delta fluvial dû aux apports millénaires du Coghinas ; à sa place, vers la fin des temps quaternaires, un golfe largement ouvert s'enfonçait de sept kilomètres dans les terres, et le flot marin venait battre partout l'amphithéâtre de sommets qui l'encadrent au loin. Un correspondant, aussi obligeant qu'érudit, M. Benetti, inspecteur des fouilles et monuments pour la région, me fait observer qu'il y a vingt-cinq à trente siècles, notre delta était encore en formation et se limitait probablement au fond du golfe. Deux faits témoignent de cet état très différent des choses : au bas des montagnes les plus éloignées de la mer la station romaine de Juliola avait un port à tout le moins fluvial. Auparavant une station carthaginoise, peut-être même phénicienne, occupait Monte di Campo, plateau abrupt et isolé maintenant au milieu des marécages et à plus de 3 kilomètres du flot, sorte de Mont Saint-Michel définitivement enlisé. Dans cette citadelle, élevée par la nature et à peu près inabordable même par terre, des fouilles récentes ont mis au jour une nécropole contenant environ deux mille lampes et bustes d'Astarté en terre cuite. Et la question se pose de savoir si Perséphoneia ne se placerait pas mieux à Monte di Campo.

(1) La colline voisine et la « région » (le cadastre français dirait le climat) portent le nom à peine déformé d'Império.

Je n'y verrais pas d'inconvénient. En tout cas, ces remarques nécessaires sur les siècles écoulés ne font qu'améliorer mon identification à deux points de vue. D'abord, de l'endroit où il vient de débarquer, Ulysse doit, d'après le texte, longer au moins quelque temps la rive marine avant d'atteindre le théâtre de l'Evocation (1). Aujourd'hui il lui serait difficile de trouver le rivage à suivre ; mais qu'il passe étroitement sur la grève de jadis entre le flot et le marais à partir de Monte di Campo, ou que, depuis San Pietro, il longe la falaise du golfe d'alors, il réalise ici ou là cette partie du programme : dans les deux cas, il va un certain temps « le long du fleuve Océan » avant d'arriver au monte Serra sur la rive occidentale du golfe.

Puis le fond de ce même golfe, envahi par tout ce que charrie le fleuve, déroule devant lui un Achéron à souhait. Actuellement la plaine, quoique partiellement asséchée, est couverte de marécages surtout au nord ; le Coghinas s'y éparpille à travers mille canaux vaseux ; et l'ensemble constitue une des régions les plus malsaines de l'île ; les amis du texte seraient déjà mal venus à se plaindre. Mais, dans le lointain du passé, nous avons mieux à leur offrir ; ce chaos de lagunes et de fondrières, de méandres stagnants et de marécages pestilentiels, ce chaos bouleversé à chaque crue du fleuve que présente un delta en formation, est bien fait pour contenter les plus difficiles.

C'est donc un Achéron de la meilleure marque que longe notre héros. Après les pentes du mont Serra, il traverse le site occupé maintenant par le village de Santa Maria. Il va bientôt atteindre le point origine du delta de plus en plus rétréci, et voici que devant lui grandit un sommet trachytique aux falaises escarpées et farouches : c'est la roche sur laquelle le moyen âge établira un château fort inexpugnable, le Castel Doria. Sans difficulté, Ulysse a franchi un ruisselet qui descend du flanc ouest de la redoutable montagne, ruisselet gémissant qui, au travers des rocs désolés, de cascade en cascade, de rapide en rapide, se fraie un chemin jusqu'au Coghinas, qu'il rejoint tout près de là. Le héros s'est avancé de quelques centaines de mètres encore, entre la montagne qui se dresse à sa droite et le Coghinas qui se rapproche sur sa gauche.

(1) *Od.*, XI, 21.

Bientôt le fleuve s'infléchit et lui barre la route. Il s'arrête, il est arrivé au lieu de l'Evocation.

Il a parcouru depuis San Pietro environ sept kilomètres, ou bien huit ou neuf à partir de Monte di Campo : distances permettant bien d'emmener avec soi les brebis destinées au sacrifice (1). Le Castel Doria est la roche qui marque la maison de Hadès ; le ruisselet gémissant, franchi tout à l'heure, est le Cocyte ; le Coghinas est le Pyriphlégéton. Dans la direction du confluent des deux rivières, éloigné de quelques centaines de mètres, et au delà, s'étend une prairie couverte d'asphodèles, la plante la plus apparente des pâturages de l'île. Si, avec le couchant derrière lui, le héros fait quelques pas en avant, il domine le Coghinas de façon à voir les âmes apparaître au-dessus des flots. Elles pourront ensuite errer sur la prairie à sa gauche.

Toutes les indications du texte sont remplies à la lettre. De plus, le site, plein d'une mystérieuse horreur, est aussi infernal que possible. Non seulement Castel Doria avec ses trachytes noirs et ses escarpements est la plus terrifiante des montagnes d'alentour, mais encore, sur son flanc, le fleuve, dont il est comme la sentinelle et le farouche gardien, sort en mugissant d'un long couloir rocheux aux parois à pic, encore assombri jadis par d'épais ombrages surplombants. Et ce n'est pas tout : au point précis où Ulysse est arrivé, jaillit du lit même du fleuve une source aux eaux brûlantes (74°) empestant l'air d'émanations sulfhydriques. C'est du couloir enténébré et au-dessus de cette source effrayante que surgissent les âmes...

Nous voyons du même coup pourquoi notre fleuve s'appelle le Coghinas, en patois sarde le cuisant ; pourquoi, à l'époque romaine, c'était le Thermos, c'est-à-dire le très chaud, pourquoi enfin Homère l'avait déjà baptisé le brûlant, le Pyriphlégéton. Malheureusement nous ignorons le nom de notre montagne avant l'établissement du château ; de son côté, notre ruisselet gémissant ne porte plus que le nom de riu di Castello ; la construction des Génois a effacé tout souvenir antérieur. Sans doute notre Cocyte est bien modeste pour être une dérivation du Styx souterrain. Mais il a cela de commun avec le Simoïs et le Scamandre ; ces grands noms qui voisinent

(1) *Od.*, XI, 20.

avec lui dans l'œuvre d'Homère sont eux aussi des fleuves que l'on traverse sans s'en douter (1).

Trouverions-nous, en terminant, une explication sarde à l'épithète « tremblants de peur » attribuée aux indigènes? Il se pourrait.

A l'ouest du Coghinas s'étend la région occupée de toute antiquité par les Sassari, qui eux-mêmes prononcent leur nom *Tatari*. Et pour ce nom, l'historien Vico a déjà proposé la forme primitive *Tartari*, avec le sens d'Infernaux. D'où une nouvelle raison de placer un pays des Morts dans notre région. Remarquons-le d'ailleurs, que Vico ait eu tort ou raison de proposer cette étymologie, la chose importe assez peu : le nom de Sassari a évoqué pour lui l'idée d'habitants du Tartare; cela suffit à montrer qu'il a pu en être de même pour des marins assurément moins lettrés.

D'autre part, l'étymologie grecque de Tartaros, nom de l'Enfer, paraît donnée par la répétition du radical τρ, qui éveille l'idée de terreur et d'effroi. Tartaros c'est donc étymologiquement le *très effrayant*. Ainsi s'explique à son tour l'épithète « tremblants de peur » appliquée par Homère aux indigènes.

Vico ne soupçonnait rien de notre thèse, mais il faisait un rapprochement entre le nom de Tatari et celui de Tartessos en Espagne, et supposait un établissement des gens de ce dernier pays au nord de la Sardaigne. Sa théorie avait d'ailleurs à sa disposition des arguments plus solides. En effet, si l'on regarde de près aux plus vieilles traditions gréco-sardes, ou plutôt sardo-phéniciennes connues par les auteurs, on remarque que certaines légendes, en particulier des légendes infernales, sont communes aux alentours du détroit de Gibraltar et au nord-ouest de la Sardaigne. En poussant cette étude, peut-être arriverait-on à démontrer non pas une invasion des Ibères d'Espagne, mais une efflorescence sarde de mythes infernaux que les siècles suivants ont confondus avec les mythes infernaux d'Ibérie; ce serait la preuve d'un enfer tyrrhénien en Sardaigne avant Homère et indépendamment d'Homère; ce

(1) Cette description du Coghinas et de ses alentours est faite avec la carte de l'État-major italien au cinquante millième, le *Nuovo itinerario di Sardegna* de Cuggia (2 vol., Ravenne), les ouvrages connus de la Marmora et du chanoine Spano, et surtout avec les documents inédits que je dois à l'obligeance de M. Benetti, auquel j'adresse ici tous mes remerciements.

serait ainsi une confirmation très intéressante de notre thèse.

En résumé, de tout cet ensemble il résulte que la toponymie et la topographie s'accordent à faire retrouver tout le pays homérique des Morts sur la côte nord-ouest de Sardaigne, aux alentours de l'embouchure du Coghinas.

Le Pays des Morts est donc bien là.

Comme le fleuve Océan est bien aux Bouches de Bonifacio.

Comme la terre de Circé est bien à Pianosa.

Comme la côte des Laistrygons est bien à Porto Pozzo.

Malgré sa complexité, le problème qui s'était posé devant nous est résolu.

Une fois de plus, la géographie homérique est sortie victorieuse de l'épreuve.

Et cette fois-ci l'épreuve était particulièrement redoutable (1).

PHILIPPE CHAMPAULT.

(1) C'eût été la place de confirmer les identifications de Circé, du Pays des Morts et des Laistrygons, et de montrer leurs relations de voisinage et de commerce, au moyen de la généalogie *géographique* de Circé, « sœur d'Aiétès, et comme lui née du Soleil qui éclaire les vivants et de Persé, fille de l'Océan » (*Od.*, X, 137.) Cette généalogie s'interprète ainsi : la station de Circé (Pianosa) et celle de l'Aigle sa voisine (Portoferraio) doivent leur commune existence et leur commune prospérité aux minerais embarqués dans le sud en terre des vivants (Porto Pozzo) et à Perséphoneia (Coghinas) au pays des Morts. Mais il y faudrait une démonstration demandant de longs développements. On la trouvera d'ailleurs dans mon ouvrage *Phéniciens et Grecs en Italie d'après l'Odyssée* (pp. 540 et suiv.).

LETTRES INÉDITES DE Mme LAFARGE
A SON DIRECTEUR DE CONSCIENCE
(1845-1846[1])

—

IV

Ce Jeudi-Saint.

Aussitôt que ma pensée s'est envolée vers vous, mon frère, j'attends, je désire, j'espère votre réponse. Ensuite, le temps me semble boiteux et je prie Dieu de vous laisser une minute dont vous puissiez disposer pour la pauvre captive. Le mois écoulé, je serais tentée de bouder votre souvenir. En pensant à vous, je pense, Monsieur, et je vous respecte tant que je mesure strictement la distance qui nous sépare et que j'essaye d'échanger ma profonde amitié, contre une superbe vénération. Cela dure huit jours ; le neuvième, je pèse chaque mot de ma lettre. J'ai peur qu'habitué aux formules graves et austères... qui vous conviennent, mon style, qui n'est que l'ombre même de la pensée qui passe sur mon front et bat dans mon cœur, ne vous ait déplu et que votre silence ne soit sa punition. Ensuite, encore, je vous crois malade ou peut-être oublieux et, lorsque la lettre attendue arrive, lorsque je l'ai portée sous mon regard inquiet pour y trouver le généreux, le doux, le cher mot « ma sœur », je m'accuse, je me boude, je me sermonne, je me dis que je suis indigne de la touchante sympathie que vous daignez accorder à mon malheur. Ne me demandez donc jamais votre absolution! Une seule de vos paroles efface les révoltes de mon impertinente exigence. Et puis, ce n'est jamais que ma tête qui doute; et ma tête, je vous la dénonce, est ce qu'il y a de plus indompté en moi.

Vous devez être cruellement fatigué. Souvent, « j'ai mal à votre poitrine »; mais, plus souvent encore, je vous écoute de loin, je vous entends, je suis heureuse et fière de vos nobles succès. Il y a huit jours, j'ai appris là-dessus ce que vous ne

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 375.

me dites pas, mais ce que je devinais bien toute seule, je vous assure. J'étais près du lit d'une de mes pauvres malades et j'y fus surprise par un médecin renommé de Bordeaux. C'était un ami de M. Pourchet, c'était un fidèle et dévoué croyant de mon innocence ; de sorte que, malgré mon costume, je ne me suis pas enfuie et lui ai tendu la main. Nous avons causé longtemps et, comme il me demandait quelle influence avait pu me décider à mettre cette robe de bure, comme je lui ai répondu que je l'avais mise pour obéir aux conseils de l'abbé Coural et aux vôtres, à ma conscience de chrétienne et d'innocente, il me raconta que ses nièces vous avaient entendu et que votre parole donnait des ailes aux âmes. J'ai écouté ces nouvelles avec recueillement, il me semblait qu'elles me grandissaient et je ne saurais vous exprimer avec quelle pieuse émotion je vous disais, tout bas, « mon frère » ; tandis que, tout haut, je m'avouais seulement « honorée de votre indulgent intérêt ».

Oh ! gardez-moi mon trésor, cher frère ! Je ne le mérite pas, sans doute, mais j'en comprends le prix. J'essayerai de m'en montrer digne et votre amitié restera toujours la plus féconde vertu de mon cœur.

La lettre de la bonne sœur Mélanie m'a rendue heureuse ; c'est une douce âme, ouverte à l'infortune et compatissante à toutes les agonies de la douleur. Que vous dirais-je du souvenir resté en route ? Vous lisez dans les consciences, à livre ouvert : il faut donc que je réponde à votre point d'interrogation, non pas précisément ce que je devrais vous dire peut-être, mais seulement ce que je sens. Eh bien ! ce que je sens c'est que votre contrition me rendrait triste, c'est qu'en lisant cette page de votre lettre, tout bas, je me suis surprise à vous crier « Merci ! » Oh ! quel oubli ! J'aurais dû vous écrire cela en langue morte; car, en cas d'incorrection, vous auriez accusé mon latin et vous vous seriez souvenu que, s'il y a faute, il faut s'en prendre à ces francs Romains qui disent quelque part : *Non pudeat dicere quod non pudet sentire.* Que faire, pour réparer cet oubli ? Vous demander, mon cher frère, de vous bien persuader que, si j'ai écrit « Merci » en français, j'ai dû le penser en latin.

Vous irez à Toulouse, en quittant Bordeaux. Et après Toulouse, où irez-vous ? Montpellier serait-il oublié ? Cependant

vous y avez trois foyers, autour desquels vos filles s'essayent pour gagner le ciel en faisant le bien. Cependant l'amour de Dieu commande la sollicitude en faveur du prochain. Faut-il donc des *révolutions*, pour vous amener ici ! Moi, toujours si heureuse quand vous m'annoncez une longue lettre, je me suis effrayée, cette fois. Ecrire, c'est tromper l'absence, et vous nous aviez dit « au revoir » l'an dernier, mais non pas « adieu ». Notre excellent père, le bon abbé Coural, vous espérait avant son départ pour Paris. Je crois que vous aurez un petit billet de lui dans cette lettre ; il veut du moins essayer de vous voir à Toulouse et nous avons calculé que, partant tous deux le lundi de Quasimodo, vous pourriez vous rencontrer facilement. Je l'envie ! L'évêque a approuvé ses statuts et doit vous les soumettre. Ma vénération pour ce bon père est extrême, c'est un diamant enchâssé dans de la ouate, un saint sublime quand son cœur vibre, d'une naïveté biblique, d'une bonté infinie, se laissant seulement un peu trop dominer par la bonne Sœur Philomène qui, elle-même, est conduite par la petite Marie.

Depuis six ans, sa bonté pour mon malheur ne s'est pas démentie un instant. Presque chaque matin, il monte me donner quelque papier à lui écrire ou me confier quelques nouveaux projets miséricordieux. Sachant que je ne dors jamais, la nuit, il défend à ma femme de chambre de me réveiller, s'assied, dit son bréviaire, parle à mes colombes qui ont une profonde vénération pour ses miettes de pain. Et quand j'appelle, quand j'ouvre les yeux, je le vois entrer, avec son livre gros de papier sous le bras, son sourire plein de sollicitude sur les lèvres. Je lui dis que je suis triste. Il répond : « Occupez-vous ; je vous apporte de l'ouvrage. » Je lui dis que le soleil m'appelle, que le printemps réveille la vie en moi et que je voudrais ressusciter avec la nature tout entière. Il répond : « Copiez mes conférences ; écrivez à M. de Montalembert... » Enfin si je pleure devant lui, il m'assure que la fin de l'épreuve avance, que « j'aurai bientôt *gagné ma mort* et obtenu d'être rappelée là-haut où je prierai pour son *Refuge de Nazareth* ». Ah ! quelle différence, entre cette sainteté primitive et les foudres de l'abbé Combaillot ; comme cette belle *déséloquence* du cœur repose l'esprit ! Quelquefois aussi, quand je lui lis le travail dont il m'a chargée, il s'écrie avec sa bonhomie patriarcale :

« C'est singulier! vous pensez avant moi ce que je pense aussi. Quand j'aurai un peu gâté tout cela, pour *faire voir que c'est de moi*, je vous promets que cela frappera les esprits. »

J'ai été cruellement éprouvée, cet hiver : j'ai perdu l'ombre protectrice de ma grand'mère, la comtesse de Valence, fille de Mme de Genlis. Son dernier mot a été pour moi, et la maréchale Gérard, sa fille, a écrit à mon oncle que, « déjà saisie par la mort », sa mère avait voulu écrire au roi pour lui demander de se souvenir que j'étais innocente et que je souffrais, depuis sept ans. La maréchale ajoute que le legs de sa mère lui sera sacré et que la reine recevra cette dernière parole d'un cœur déjà à l'agonie. Est-ce là une espérance, mon frère? On le dit, je n'y crois pas. La réparation coûte davantage aux hommes que le dévouement; l'un ne demande que du courage, l'autre de l'humilité. Non! je n'espère pas. Et puis, que serait la vie pour moi? Mes amis ont leurs intérêts, leur bonheur, renfermés dans le cercle, ceux-ci d'une famille, ceux-là d'une ambition. Nul ne m'attend, nul ne m'appelle; morte en apparence, j'en suis arrivée, au contraire, à ne plus comprendre que des affections immenses, que des affections pouvant, comme l'arc en ciel, unir le fini et l'infini, l'humanité et Dieu. Je ne crains pas la mort. On s'aime au delà de cette vie, et se dire « adieu! » c'est bien plus sûrement s'essayer au revoir que de se dire dans le langage du monde « à demain! »

Ce que je crains, c'est l'oubli; car, là, je sens le néant. Je crains ces attaches pesantes, comme des chaînes, qui vous rivent à l'indifférence, à l'égoïsme. Dites-moi, mon frère, avant d'être monté sur la montagne, vous n'avez pas quelquefois éprouvé un sentiment d'adoration infinie pour la nature, le ciel bleu qui tamise la lumière, les fleurs qui distillent des parfums; tandis qu'au contraire, en regardant vers le monde, un indicible effroi, un douloureux découragement vous saisissaient soudain. Souvent je regarde celles de ces existences qu'on appelle heureuses. Quel vide! Ce ne sont plus des affections qu'on fait bénir par Dieu, ce sont des contrats. Les cœurs ont perdu leur foi, en même temps que les âmes. On raisonne tout, on veut tout approfondir; et l'on perd tout parce que ce sont précisément les croyances, les sentiments, les pensées auxquels nous ne pouvons atteindre, qui sont sublimes en restant surhumains.

Ces magnifiques expériences sur l'*éther*, qui isolent l'âme du corps et forcent à reconnaître la divisibilité de notre double nature, seront peut-être un bienfait pour notre siècle incrédule et scrutateur. L'âme plane sur le corps anéanti, la douleur ne la mord plus, le fer laboure ses chairs, elle entend et ne sent pas. Ah! quel résultat superbe, quel démenti jeté par la grâce de Dieu aux matérialistes et aux athées ! Le voilà donc retrouvé, démontré, ce mystère de la béatitude et de la puissance du premier homme. La douleur n'est donc que la punition d'une faute. Elle pouvait ne pas être la conséquence de notre humanité et nous pourrions en être affranchis. Permettez-moi une question, mon frère ! Pourquoi l'Eglise reste-t-elle en deçà de la science et n'en tire-t-elle pas ses preuves ? On ne peut pas lire dans le grand Livre de vérité une ligne nouvelle, sans que Dieu le permette. S'il le permet, c'est que cette révélation est utile à l'humanité. Les grandes découvertes n'appartiennent-elles donc pas, de droit, à la Religion et, quand la lettre morte qu'on en retire, c'est-à-dire quand le résultat tombe dans le domaine de la Société, l'Esprit ne doit-il pas aller augmenter le trésor des successeurs des Apôtres ? Je ne sais qui a dit : *Dum in dubio est animus paulo momento atque illuc impellitur*. Il ne faudrait donc pas laisser à la raison humaine le droit de jeter, la première, son poids dans la balance.

Oh ! le grave sujet !... Me voici honteuse, de vous en avoir entretenu. Peut-être mes pensées là-dessus sont-elles autant d'hérésies, peut-être est-ce tellement au-dessus de l'intelligence d'une femme, que j'aurais dû humblement retourner sur mes pas. Pardon ! effacer ce que je vous ai écrit, ce serait reculer devant l'ombre de votre chère indulgence, ce serait me montrer à vous tout autre que je ne suis. Grondez-moi, c'est votre droit de frère. Mon devoir, à moi, n'est-il pas de me confier à mon aîné, pour qu'il me corrige et que je lui obéisse ? Je n'oublierai pas mon devoir, n'oubliez pas vos droits.

Notre bon père, l'abbé Coural, me charge de vous dire que ses confessions l'empêchent de vous écrire, que, « si vous veniez, il attendrait quelques jours; qu'au contraire si vos affaires vous retiennent à Toulouse, il vous y verra ». Il me charge « de vous dire qu'il ne peut qu'appuyer sur l'urgence des re-

mèdes à apporter aux faits qu'il vous a signalés, à mots couverts, dans sa lettre de lundi ».

Pour ma part, je crains que vous n'ayez de bien délicates questions à traiter. Il faudra tout votre esprit et toute votre fermeté pour dénouer ces nœuds gordiens de plus en plus embrouillés. A l'hôpital surtout, les choses sont au pire. Et cependant vous avez là une Sœur excellente, pleine de cœur, de pitié et de douceur. Pour ma part, j'agis de toutes mes forces auprès de M. Pourchet, mais ma position est très fausse. Le directeur est excellent pour moi ; c'est un homme de cœur et d'esprit, qui cependant manque absolument de jugement et fait en même temps autant de tort à lui qu'à vos religieuses. M. de Villars a pour vous une haute estime, cependant je n'ose pas désirer votre chère et bien attendue visite, tant je la vois d'ici prise par les affaires qui n'en laisseront rien à votre pauvre sœur Marie.

Il faut savoir aimer ses amis, pour eux ; mais, à Toulouse, madame votre mère vous fait mille affectueuses fêtes. Le foyer s'illumine en votre honneur, les amitiés d'enfance reviennent y attacher le charme du souvenir. Ici, au contraire, ce sont des préoccupations, des verroux, des grilles. Il n'est qu'une seule chose que vous y trouverez aussi profonde, aussi sincère, aussi absolue que dans votre patrie. Je ne vous dis pas laquelle. N'est-ce pas vous qui m'avez appris que les amis avaient leur parenté, leurs alliances et leurs saintes amours ?

Adieu, mon frère ! A Dieu, mon frère !

Au moment où je vais fermer ma lettre un rayon de soleil glisse sur mon papier. J'y attache une pensée, un souvenir, un sourire, une larme. Si vous le voyez briller à votre fenêtre, ce rayon blond et doré qui vous apporte mon message, recevez-le en ami, en frère. Je ne mets ici, pour finir ma lettre, que l'assurance de ma respectueuse considération, trop lourde pour la lui confier.

MARIE CAPPELLE.

Franchement, mes lettres ne sont-elles pas trop longues ? Vous écrire ce qu'on écrit à tout le monde me paraîtrait ne pas vous parler. Mais j'ai peur d'être indiscrète.

V

Dimanche.

Mon frère, vous avez pris le deuil de mes morts aimés, vous avez uni votre prière à mes prières, vos larmes à mes larmes ; vous avez voulu que, devant ces jours si tristes pour les orphelines, je ne sois plus seule à invoquer Dieu pour les pauvres chers regrettés de mon cœur. Vous avez ajouté un nouveau lien à la sainte parenté de nos âmes, soyez-en béni !

Votre amitié sera, pour ma vie, ce qu'était autrefois le sel qu'on répandait sur la tête des victimes. Elle me préservera de la corruption du mal, elle me consacrera au bien. « Noblesse oblige », dit le monde. « Fraternité oblige », dit mon cœur. La femme seule ne peut rien. Il faut que sa vie se partage, pour qu'elle se double. Mais moi qui ne vis plus, moi si faible, si désolée, moi, la fiancée du malheur, je redemanderai ma force à l'amour fraternel. Et parce que j'aurai confié mon âme à Dieu pour que Dieu la confie à mon frère, je serai consolée. Je gagnerai ma vie pour le ciel, et je n'envierai plus celles qui gagnent seulement leur bonheur pour la terre. Elles disent : « Un jour ! » Nous, mon frère, avec la grâce de notre père qui est aux cieux, nous espérerons toujours.

J'ai lu votre lettre et puis relue, je l'ai doublée ainsi pour me faire une belle douce illusion de six pages. Ensuite, j'ai ouvert saint Paul à ce superbe passage que vous m'avez indiqué, dans une autre de vos lettres. Cette langue du ciel, qui porte la prière, m'a transportée en esprit aux pures régions que votre pensée habite. Il m'a semblé que j'étais une des âmes qui formaient votre pieux auditoire, il m'a semblé que votre parole me ferait mesurer l'immensité et concevoir Dieu, et que vous me prêtiez deux ailes de feu pour franchir l'espace.

Mon frère, vous n'avez pas compté ces mois qui nous séparent encore du printemps. Moi je les ai comptés. J'ai calculé que vous auriez beaucoup à faire pour imprimer une entente cordiale et constitutionnelle aux relations intérieures de vos filles avec l'Administration. Le directeur est un homme de cœur et d'intelligence, mais qui ne comprend nullement la grandeur de la mission religieuse des Sœurs, qui parle sans

conclure, qui a des idées sans principe, qui a besoin de votre influence pour trouver sa voie. Vous serez donc forcé de nous donner quelques jours.

Le dimanche, j'aurai le bonheur de vous entendre peut-être prêcher une fois. Dans la semaine, ce seront vos prières qui offriront pour nous à Dieu le saint Sacrifice de la messe. J'aime le printemps, mon frère ! Je voudrais hâter la chute des dernières feuilles pour hâter la venue des premiers bourgeons.

J'ai fini un premier volume de « Mémoires » en prison. Je le garderai manuscrit, jusqu'à ce que votre chère et vénérée censure vienne me donner ses avis. Je veux être forte et souffrir pour Dieu, afin que vous me trouviez digne de rester votre sœur, afin que ce ne soit plus seulement M. Brunet que j'attende, mais encore *mon frère* que j'espère avec lui. Le mal m'éloigne de vous. La vertu seule sanctionne notre parenté spirituelle. J'ai bien de l'ambition, mon frère, je voudrais..... (*Ici, une rature supprimant la suite de la lettre.*)

Mardi.

C'est encore moi, mon frère ! Ce matin, j'ai eu avec mon bon abbé Coural une longue et grave conversation qu'il m'a priée de vous transcrire de sa part. Je l'avoue : d'abord, je m'y suis refusée. Secrétaire, depuis six ans, de notre excellent ami, il me semble tout naturel de partager toutes ses préoccupations ; et je ne crains pas, en m'occupant d'affaires au-dessus de mon intelligence et de mon humble position de femme, de paraître me mêler de ce qui ne me regarde pas. Ici, mon frère, j'avais peur de perdre votre touchante indulgence fraternelle en m'adressant à M. le Grand-Vicaire ? Il a fallu que M. Coural me prouve que je vous *servais*, pour vaincre mes résistances. Frère, vous servir c'est mon *devoir* et mon *droit*. Voulez-vous écouter la pensée de M. Coural, à travers les phrases de ma pauvre plume ? Il vous en prie et je vous demande de me pardonner mon intervention.

Vous avez pu juger, lors de votre second voyage ici, l'esprit de l'Administration. Le directeur est un homme de cœur et d'esprit auquel il manque le tact administratif, les principes religieux, le savoir-faire pratique, regardant ce système du « régime en commun » avec la règle du silence, comme un sys-

tème faux et déplorable dans ses résultats, — ce qui est vrai, selon moi. Il a le tort de vouloir remédier à ce qui est irrémédiable ; il gouverne sa maison avec les idées convenables pour la direction d'une prison cellulaire ; il en résulte qu'il ne comprend pas l'action morale que peuvent exercer les Religieuses dans ce système actuel, qu'il ne se trouve pas secondé par elles, qu'il les blesse par des reproches injustes, et peut faire beaucoup de tort à l'Ordre en niant *à tout propos et à toute personne* leur aptitude à l'œuvre de dévouement à laquelle leur vocation les voue et le Gouvernement les destine.

Dans le système cellulaire, les Religieuses exercent seulement une surveillance consolante. Elles parlent au cœur isolé, lui jettent une parole qu'il puisse méditer, étudient le caractère de l'individu et le traitent avec des ménagements ou des rigueurs appropriés à ses antécédents, à sa valeur morale et intellectuelle, à sa position d'éducation, etc., etc... Ici, devant l'égalité adoptée par la loi, les Religieuses, qui sont les interprètes de la loi, doivent nécessairement en respecter le premier principe. *On ne doit pas parler*, le Règlement l'exige. Peut-il être permis à la Religieuse de distinguer la parole utile de la parole inutile, la parole morale de la parole dangereuse? Peut-elle expliquer à tout un atelier de prisonnières le motif de ses restrictions? Ne serait-elle pas injuste aux yeux de quarante femmes pour éviter d'être, une fois par hasard, trop sévère, injuste peut-être, vis-à-vis d'une seule?

Le crime étant le même, la loi veut que l'expiation soit égale, au risque d'atteindre bien plus fortement telle nature cultivée que telle autre dure et insensible. C'est une apparence d'égalité, sans nul doute, très inégale ; mais enfin, la loi étant souveraine, les Sœurs peuvent-elles établir un régime d'exceptions dans le régime niveleur du système actuel? Peut-on exiger qu'elles découvrent ce que les magistrats n'ont pas découvert et qu'elles tiennent les balances plus justes que les juges? Une Supérieure pourrait peut-être exercer cette influence providentielle sur les détenues. De jeunes Sœurs ne le peuvent pas, sans tomber dans les plus graves abus. Les Religieuses, qui sont là pour faire respecter le Règlement, ne sauraient même l'essayer sans se mettre en opposition blâmable avec la lettre et l'esprit de la loi.

Voilà, mon frère, ce que le directeur comprendrait si vous

étiez ici, et ce qu'il ne comprend pas. Il est hostile aux Sœurs non seulement dans l'intérieur de sa maison, mais il l'est avec tous les étrangers auxquels il confie ses griefs, il l'est même avec le préfet. Il va jusqu'à laisser entendre aux prisonnières que les Sœurs sont trop sévères, injustes, sans éducation, sans cœur... Mon frère ! voici, entre autres, deux traits que M. Coural m'a chargée de vous citer.

Il y a quelques jours, on changea l'aide-infirmière en chef; on mit à cette place une jeune personne, fille d'un médecin, qui a été institutrice, jeune personne douce, bonne, instruite, mais sans esprit de conduite, en ce sens que je crois assez qu'elle a accepté un rôle d'agent examinateur et rapporteur, qui n'est pas honorable. Eh bien! M. Coural a su que l'*on* avait dit à un étranger : « Je la mets à cette place, non qu'elle « ait de l'intelligence et beaucoup d'esprit, mais parce qu'elle « connaît les Sœurs et sait les juger à ce qu'elles valent. »

La Sœur de l'hôpital m'ayant prévenue, j'ai été à l'Infirmerie et, sans paraître rien savoir, j'ai dit à cette demoiselle que les Religieuses n'étaient dans les prisons qu'à la condition de faire respecter la loi. Elle ne pouvait les juger d'après cette mesure de charité individuelle qui fait qu'une personne est bonne, dévouée envers une autre. J'ai dit tout ce que je devais dire, mais serai-je écoutée ?

Hier soir, sœur Saint-Louis me racontait qu'un ami du directeur, dont elle ne connaît pas le nom, avait été visiter l'Infirmerie et, à propos de rien, s'était permis de lui dire qu'elle était sévère... Pourquoi un étranger se croyait-il permis d'intervenir dans la direction d'un établissement de l'Etat, sans aucun titre pour motiver une pareille impertinence et un semblable manque de tact envers une femme, une Religieuse et une Supérieure ? Sœur Saint-Louis n'a pas répondu. Elle a été froide et digne. C'est un mérite que je n'aurais pas eu.

A côté de cette hostilité, ou plutôt de ce manque d'entente entre le Directeur et les Sœurs, il y a l'Inspecteur, homme faux avec des semblants de bonhomie, qui veut renverser le Directeur en le mettant *mal* avec les Religieuses et veut se venger de certains griefs qu'il a conservés contre Mère Sainte-Foy, en nuisant à la communauté de tout son pouvoir et de toutes ses médisances continuelles. Le directeur tient en grande estime votre intelligence, mon frère; vous seul pourriez renverser ses

préventions, établir une ligne de conduite qui permettrait à vos Sœurs de suivre quelques-unes de ses idées bonnes et lui montrerait ce qu'il doit à leur dévouement et à leur zèle. Vous le gagneriez, en deux heures de conversation. Comme c'est un homme franc et qui ne manque pas de cœur, vous sauriez de lui-même tout ce que je viens de vous dire, vous lui ôteriez ses idées pour lui donner vos principes. Par enchantement, l'ordre et l'entente succéderaient au désordre.

Le directeur est lié avec tous les membres de la Société de Patronage, de Paris. Il est correspondant des revues pénitentiaires, il écrit beaucoup de rapports et de remarques pour servir à M. Bérenger, lors de la discussion sur la loi des prisons. Lui laisserez-vous ses préventions? Doit-il lui être permis d'écrire contre la communauté ce qu'il dit contre ses membres à tous ceux qui visitent la maison, et c'est considérable!... Lui laissera-t-on surprendre la confiance du préfet qui est fort bien au Ministère?

Voilà, mon frère, ce qui inquiète notre bon abbé, voilà ce qui le désespère. Car il a l'ambition de voir l'Ordre de Marie-Joseph reconnu et accepté par le Gouvernement, comme le seul capable de venir en aide à ses projets de régénération pour les prisonnières.

Puis-je vous prier maintenant de brûler cette lettre? Le Directeur a toujours été parfaitement bien pour moi. Si je ne croyais *vous* servir et même *le* servir, en vous donnant les moyens de mettre fin à un état de choses désastreux, je ne me permettrais pas cette confidence. Notre bon abbé voulait aller trouver le préfet, mais je l'en ai empêché. Il faut, dans ces sortes de choses, beaucoup de prudence; il faut être le plus fort, pour que les intérêts de la Religion n'en souffrent pas. Or, je crois que le directeur, assez bien avec le préfet, aurait eu gain de cause. Je crois qu'il faut arranger à l'amiable toutes ces choses avant d'en appeler à l'administration supérieure, je crois surtout qu'on ne peut tenter une semblable démarche qu'avec la certitude de réussir. Le directeur ayant dit plusieurs fois à sœur Saint-Louis qu'elle était trop sévère, qu'elle marquait les femmes *sans discernement*, sœur Saint-Louis a donné l'ordre à ses sœurs de se montrer plus faciles. Aussitôt que les prisonnières s'en seront aperçues, elles en abuseront; il y aura du désordre, l'Inspecteur en profitera pour montrer

que le Directeur est incapable de gouverner ; le Directeur rejettera tout sur le compte des Sœurs, et le Ministre donnera tort à tout le monde. Or, voilà, je crois, ce qu'il faudrait éviter au moment de la discussion de la Loi sur les Prisons, discussion qui pourra amener à parler des Religieuses affectées au service moral des pénitenciers.

M. Coural, à qui je communique cette dernière partie de ma lettre, vous demande une réponse directe sur ces diverses observations. Il veut que je vous dise qu'il croit votre présence nécessaire. Il veut que j'ajoute que, M. l'aumônier n'étant pas très bien dans l'esprit du directeur, son intervention aigrirait tout, au lieu de tout pacifier. Il paraît que M. Chambrol ayant trouvé justement mauvais que le directeur fît « un sermon dans l'église », à propos des grâces, se serait dispensé d'y assister en forme de protestation. Le directeur choqué affectait de quitter l'église avec sa femme aussitôt que l'aumônier montait en chaire, chaque dimanche, après la messe. C'est bien petit, n'est-ce pas? Mais comment voulez-vous qu'en présence de ces faits les détenues avancent dans la voie du bien?

Pardon, mon frère! et veuillez relire ma lettre pour me prouver que vous m'excusez de vous entretenir de choses aussi graves. C'est la plume de l'abbé Coural qui vous écrit ces mots. Voudrez-vous ne pas le confondre et l'oublier... [*Ici, une lacune dans le manuscrit*] une petite place dans le ciel, non loin de la grande place que vous y occuperez. Voulez-vous prier Dieu pour qu'il me l'accorde, frère?

Ma lettre ne compte pas. Ceci voudrait vous dire que vous m'aviez promis que la vôtre ne compterait que pour un quart. Et ceci dit, pour vous rappeler que j'en attends la fin.

Je suis un peu moins solitaire, cette semaine. J'ai ici une vieille amie d'enfance, la mère de ma petite Marie-Jacqueline, qui a gardé la couleur du Paradis dans ses yeux, qui sourit en dormant, sourit au réveil, me fait déjà un collier rose et blanc de ses petits bras. Je vous en parle parce qu'une page, égarée dans une de vos lettres, vous a appris quelque chose de cette belle petite fille, encore la *désirée* il y a six mois. Je vous en parle, mon frère, parce que je pense tout haut, près de votre souvenir. Cette vie de famille, d'affection, d'intérêts mondains, m'a fait, d'abord, un peu mal. Il n'est pas bon pour

une morte d'écouter battre si près d'elle, dans un cœur ami, tous les plus grands sentiments de l'humanité. Cependant, après un jour, j'ai mesuré ces pauvres amours qui tiennent des convenances, de l'habitude, bien plus que du cœur. J'ai été épouvantée de ces unions limitées par l'oubli et la mort, auxquelles les âmes n'ont point part, avec lesquelles les intelligences ne sauraient sympathiser. J'ai relu les derniers mots de votre lettre et, détournant la tête de ces folles joies, je me suis dit que la mort, après m'avoir tout ravi, pourrait seule tout me rendre. J'ai cru au réveil du tombeau, j'ai prié au pied de la croix.

A Dieu! mon frère. A Dieu! Ces mots, qui séparent nos cœurs, réuniront nos âmes. A Dieu !

MARIE CAPPELLE.

VI

Samedi.

Mme la Supérieure sort de chez moi. Elle vous écrira, mon cher frère, le résumé de notre conversation, et je viens vous écrire, pour ma part, ce qui a amené mon entrée en scène dans de déplorables malentendus auxquels je ne voulais pas me mêler.

Vous savez que la tête est la folle de mon logis. Vous savez que le cœur en est peut-être la vertu. Eh bien! la tête gardant rancune à quelques-unes de vos Sœurs qui m'ont traitée en *paria*, le cœur reste au service de votre Ordre, par droit de justice et de conscience et par droit d'amitié, c'est-à-dire en souvenir de vous, de mon bon frère l'abbé Coural et de celles de vos sœurs qui m'ont osé pleurer et que j'ai su aimer.

La tête a un peu péché, le cœur a réparé la faute. Hélas! ne dirait-on pas que j'en sois réduite à ne jamais commencer autrement que par une confession les lettres que je vous envoie? J'en souffre un peu; car, si j'étais parfaite, je serais plus digne déjà de votre chère amitié. Je ne m'en désole pas trop; car, pour une sœur s'adressant à son frère, confier c'est aimer. Et pour un frère, répondant à sa sœur, gronder c'est... comment dirai-je ?... Vous êtes mon aîné et je vous respecte tant, mon frère, que souvent je pense mon affection pour vous en latin, afin de l'élever au-dessus de toutes les affections vulgaires de cette vie. Je n'essayerai donc pas de trouver mon

mot oublié, mais je serai reconnaissante que vous vouliez bien le penser.

Revenons à ma confession. Depuis ce printemps, je suis malade assez sérieusement pour ne pas quitter ma chambre. Sœur Stéphanie, autrefois à l'infirmerie, avait pour moi des bontés maternelles. Me sachant un peu dégoûtée, elle-même faisait les potions ordonnées par M. Poncelet. Elle-même soignait mes tisanes. Si j'avais une des crises nerveuses qui me jettent presque durant des heures entières à la mort, elle était au chevet de mon lit, aussitôt que ma famille. Une nuit même, elle m'a veillée, consolée, résignée, en priant pour deux, à mes côtés. Le directeur l'ayant prise en grippe, grâce aux délations de Mlle Saint-Léger (Prost), une sœur que je ne connais pas est venue la remplacer et, à partir de ce jour, non seulement les soins cessèrent, mais une négligence quasi habituelle, un mauvais vouloir absolu, le refus même de rien me donner succédèrent à la douce et chère charité de sœur Stéphanie. Je me hâte de vous dire que les scènes continuelles qui avaient lieu à l'infirmerie expliquaient cette étrange conduite. Mais je ne le savais pas et, un soir que la sœur m'avait refusé un emplâtre d'opium destiné à calmer des douleurs névralgiques aiguës à me rendre folle, un soir, après douze heures de crise, j'écrivis à M. de Villars ce qui se passait depuis trois mois, et je l'écrivis avec la fièvre et l'irritation bourdonnant sous mon front. M. de Villars saisit l'occasion pour se plaindre, à son tour, à M. Poncelet. Le docteur, qui a pour moi une bonté parfaite, me gronda d'être restée trois mois sans lui faire part de cette mauvaise volonté de la Religieuse infirmière. Enfin, on fit beaucoup de bruit pour moi et un peu *à cause* de moi.

Je n'eus pas plus tôt obtenu la recommandation que je demandais que je fus désolée de m'être plainte. L'Inspecteur général arriva sur ces entrefaites, et M. de Villars me l'amena pour me faire recommencer mon *rapport*. Une première fois, je répondis évasivement; à la seconde, la conversation s'engagea. M. de Villars voulut dire du mal de ma bonne chère sœur Stéphanie. Et le cœur parlant sans que rien ne l'arrête, comme avait parlé la tête, j'en arrivai à reprocher au directeur sa prédilection pour Prost, sa confiance dans des délations indignes.

De sang froid, je n'aurais pas osé dévoiler tous ces abus. j'aurais craint de faire du tort à M. de Villars que je crois un excellent homme. J'aurais évité, dans ma position, de m'attirer des ennuis, en me mêlant seule de dire ce que personne n'osait exprimer. Mais, animée par ma conscience et par l'intérêt même que je porte au directeur, qui se perdra s'il continue ainsi, voulant réparer les torts de ma tête, j'ai trouvé le courage de dire la vérité. L'Inspecteur général m'approuvait du geste et me soutenait.

M. de Villars, emporté par sa nature nerveuse, détaillait ses griefs devant moi et en arrivait peu à peu à des accusations si extraordinaires, si incroyables, contre les pauvres Sœurs, que les forces de les défendre me venaient à mesure que l'attaque dépassait toutes les bornes du sens commun et de la plus vulgaire équité. Bref, mon cher frère, le lendemain, M. Boillé (?) vient me remercier d'avoir osé le mettre à même de blâmer le directeur et de savoir la vérité. Le surlendemain M. de Villars vient me gronder et me dire que je ne pensais pas un mot de ce que j'avais dit, que j'étais vendue à l'abbé Coural et au parti prêtre. Quel dommage que les hommes d'esprit soient si bêtes !

Maintenant, je crois que vous m'approuverez d'avoir donné les moyens à Mme la Supérieure de vous mettre au courant de ce qui se passe. Je crois que, dans l'intérêt de tous, il est plus que temps que vous interveniez. L'Inspecteur général est un journaliste, bon homme, homme spirituel, comprenant que le directeur est déplorablement prévenu. Il l'a engagé à changer Prost; devant moi, il a fait sentir à M. de Villars l'inconvenance qu'il y avait à faire surveiller les Sœurs par une détenue. Mais M. de Villars est décidé à ne rien faire de cet avis donné *amicalement*. Depuis huit jours que cette scène a eu lieu, il redouble de malveillance.

Les plus ridicules cancans sont ceux même dont rit l'Inspecteur général; il n'y croit pas, mais s'en amuse et plaisante. Cela transpire. Les détenues savent qu'on accuse les Sœurs de boire leur lait et qu'on leur a ôté la charge de le distribuer. Aujourd'hui, M. de Villars fait de même pour le vin. Mme la Supérieure, ne trouvant pas grande entente des prisons dans l'Inspecteur général, n'a pu remettre dignement à leur place les calomniateurs.

Intervenez, mon frère : il en est temps. Votre œuvre sera même une œuvre de charité. Ce pauvre M. de Villars se perd; c'est un père de famille, votre pouvoir moral est grand sur son esprit. Il ne peut manquer de se rendre à vos raisons. C'est, je vous l'ai dit souvent, un excellent homme, un excellent cœur; mais cette Prost l'a pris par la pitié, et il y voit trouble. Il appelle ces délations des « actes de conscience ». Il se croit forcé de soutenir « une femme qui se dévoue à la haine des Sœurs, pour remédier aux abus et empêcher qu'on ne fasse tort aux pauvres malades ».

Vous savez qu'il avait de l'estime pour moi. Il n'en a plus, depuis que j'ai osé dire que Prost jouait un rôle ignoble et que des Religieuses étaient une *garde*, plus (?) que des *geôliers*. Cependant, mon frère, précisément parce que j'ai tout osé dire devant M. de Villars, précisément parce que j'ai été courageuse et juste en me refusant de faire parler une rancune personnelle dans une question où les intérêts de la religion et de la morale sont en jeu, je ne désespère pas de rentrer en grâce dans l'amitié de M. de Villars. Si vous voulez accepter mon humble participation, je vous la donnerai de tout mon cœur *contre ma tête*, en causant ces deux soirs avec sœur Saint-Louis. J'ai compris que, si j'avais pris le parti de lui dire les griefs de M. de Villars, elle serait parvenue peu à peu à tout pacifier. Mais sœur Saint-Louis est très froide. Elle s'est toujours tenue, vis-à-vis de moi, à l'écart et je n'ai pas trouvé, dans nos sympathies, une sympathie réciproque, le moment d'entraînement nécessaire pour amener la confiance et lui offrir une sincère amitié. Ainsi, mon frère, avec M. de Villars, il faut tout à la fois être gracieux et coulant sur les minuties; ferme, au contraire, dans les choses importantes. Il est habitué à être mené par sa femme. Il se laisserait diriger par les Sœurs, si elles lui montraient *révérentieusement* le chemin et surtout si, tout en le précédant, elles avaient l'air de le suivre.

Avec lui, il ne faut rien laisser d'inexpliqué, il faut avoir raison des moindres défiances qu'il témoigne. Je suis sûre que s'il avait eu une explication froide et sérieuse avec sœur Saint-Louis, il en serait venu à rougir de cette accusation presque de vol qu'il ose jeter à des femmes dévouées au service de J.-C. dans les pauvres.

Ainsi qu'aurait-il dit, si Mme la Supérieure, le jour où le lait fut ôté à sœur Régine, avait demandé les preuves de la calomnie avancée et si elle eût fait quitter le poste de l'infirmerie à la Sœur, laissant l'hôpital aux espions qui méritent seuls la confiance ? Les médecins eussent été pour les religieuses, le préfet également. Prost aurait été changée et la Sœur serait revenue, sans que la dignité de l'Ordre en eût souffert.

Je vous dis cela, mon frère, non pas, vous le comprendrez, pour me donner le ridicule de donner un conseil, mais pour vous faire sentir par un exemple le faible de M. de Villars. Il est bon, franc aussi; devant un reproche franc de ses mauvais procédés contre les Sœurs, sa colère ne tiendrait pas un moment d'entendre dire qu'on sait qu'il se plaint de toute part des religieuses, qu'il leur fait tort, les condamne sans les entendre et agit aussi avec déloyauté. Ce serait le mettre au désespoir, lui faire toucher ses torts et l'amener à les réparer.

S'il croyait les Sœurs assez fortes, — et elles le sont, — pour demander au Ministre de leur rendre justice ou de les ôter d'une maison où leurs services ne sont pas appréciés, M. de Villars regarderait de plus près aux calomnies qu'il accepte toutes faites, comme vraies. Sa femme et sa belle-sœur craindraient qu'il ne se fasse mal noter au Ministère et, au lieu de le monter contre les Religieuses comme elles le font quelquefois, elles calmeraient son esprit sans cesse aigri par des rapports de deux heures et des délations de vingt pages.

Je n'ajoute pas, mon frère, que je vous supplie de ne pas mêler mon nom à ces tristes discussions. Je suis sous les verroux de M. de Villars ; quand il me force à *parler*, je suis forcée de le faire et je n'hésite pas à ne m'inspirer que de ma conscience. Mais je voudrais rester en dehors, vous être utile *tout bas*, garantir le directeur des ennuis qu'il se prépare et préserver votre bel Ordre, que j'estime, de sottes délations fausses, sans aucun doute, mais laissant toujours un nuage dans l'esprit des sots et des méchants. Croyez, mon frère, croyez bien que je ne l'oublierai jamais.

Je sais vos deux lettres par cœur. Je ne les lis plus, pour les penser tout bas en vous bénissant.

Vendredi.

Voici une semaine que ma lettre est commencée... J'ai trois

heures de santé, par jour; le reste de mon temps, j'ai la fièvre, des douleurs de tête nerveuses. Je me porte bien au chevet des malades ; rentrée dans ma cellule, je souffre. Il me semble que la vie me manque pour me porter, écrire, envoyer mes pensées aux absents. Ce malaise vous fera excuser cette lettre, mon frère ; ce qu'elle vous dit mal, mon cœur le sent profondément.

Je vous en supplie, écrivez-moi encore. La sœur de charité se croit presque le droit de vous le demander. Je vais désormais consacrer à ceux qui souffrent quelques heures de ma journée ; comme vous, mon frère, avez consacré à la grande famille chrétienne toute votre vie, toutes vos pensées, toutes vos actions. Il me semble qu'ainsi je me rapproche de vous, que l'absence sera moins l'absence, que la pauvre femme osera mieux nommer son frère, ainsi que je le fais dans mon âme, celui qui comme vous, Monsieur, compte parmi les aînés des fils du Seigneur. Je vous en prie, ne m'oubliez pas, restez mon frère et, je vous le jure, je deviendrai digne d'être votre sœur Marie.

Tous mes amis ont approuvé ma résolution. Le directeur a rendu mon sacrifice aussi doux que possible en le laissant devenir fécond pour les pauvres détenues. Je suis surveillante de l'infirmerie des invalides et des cachots. A quatre heures, les portes de la maison se ferment aux étrangers et je descends voir mes malades de corps ou d'âme. Le dimanche, j'ai la permission de faire demander chaque femme, l'une après l'autre; le jeudi, celle de traverser tous les ateliers. Quand une jeune fille, qui me semblera en disposition d'être sauvée, m'aura frappée, je pourrai la prendre plus directement sous ma surveillance. M. le directeur m'a confié une Arabe qui veut se faire chrétienne et ne sait point parler français. Je vais essayer de faire parvenir à son cœur quelques mots d'italien, pour qu'elle comprenne l'esprit, l'âme de notre belle religion. La première jeune fille à laquelle j'ai parlé, avec l'habit de bure, est une protestante qui était au cachot et dont j'avais obtenu la grâce, à titre de récompense pour ma première heure de courage.

— Est-ce que vous êtes de ma religion? dit-elle en me souriant. Oui, puisque vous me protégez!

— Mon enfant, lui répondis-je, je suis de la grande religion

qui ordonne d'aimer tous les malheureux, je suis catholique ; j'espère vous le prouver, par ma conduite de mère envers vous.

J'espère, mon frère, que vous m'approuverez. Je crois qu'il faut montrer l'excellence du culte par le dévouement qu'il inspire. Je crois que l'on arrive aux esprits par le cœur, je crois que nous devons être au-dessus de l'intolérance, que la femme catholique doit être celle qui doit savoir le mieux aimer, comme les prêtres catholiques sont ceux qui ont mission de plus fortement prouver et convaincre.

J'ai cru pouvoir dire à M. Moreau, qui vous estime infiniment, l'intérêt que vous avez bien voulu accorder à mon malheur. Je lui ai lu le passage de votre lettre sur le costume, il en a été touché et même reconnaissant ; car il a compris de quel poids m'étaient vos avis dans la lutte ouverte alors entre les conseils et la vanité de mon honneur humain.

Il croit excellent le moyen de pétition près de la reine, par l'entremise d'un de messieurs les curés de Paris. Si vous y allez cette année, mon frère, il vous parlera de ses projets pour mon avenir, c'est-à-dire pour arriver à la liberté. M. Moreau est un grand cœur qui sait battre haut et fort, quand sa croyance et ses sympathies sont fixées.

Je l'ai vu quatre fois seulement, car vous savez, sans doute, qu'il a été forcé de rester à Amiane (?) pour verbaliser sur les suites d'une petite révolution intérieure. Son collègue, homme d'esprit, ami de mes amis, croyant en mon innocence, m'eût semblé aimable dans un salon ; mais, dans ces heures de lutte, sa présence m'a fait souvent bien mal, un seul trait vous le fera comprendre. Le vendredi qui a précédé le jour de ma prise d'habit, il est entré chez moi, comme j'essayais cet uniforme infâme. L'émotion que je ressentis fut si violente que je dus me retenir sur mon fauteuil pour ne pas me trouver mal. M. C... me regarde, me sourit et me dit :

— Madame Marie, me voilà rassuré sur les suites de votre sacrifice. Vous êtes trop à votre avantage, sous ce travestissement, pour ne pas vous consoler vite d'un malheur qui vous embellit ainsi.

Mon frère, voilà donc les jugements du monde, voilà ses injustices. Ainsi, cet homme d'honneur, ami de mes amis et se disant respecter mon caractère, estime mon malheur et avoue

qu'il me croit capable de ne pas souffrir de la fange qu'on me jetterait au visage, si cette fange devenait, sur ma joue, un grain de beauté.

Hélas ! j'aime mon prochain, pour l'amour de Dieu ; mais souvent c'est chose difficile, en ce siècle. Ainsi, mon frère, je vous le demande en grâce, je vous le demande à genoux, gardez-moi votre amitié. Elle est si pure, si précieuse, j'en comprends si bien le prix... et si je n'en suis pas digne encore, j'ai une si ferme volonté de la mériter tout entière.

Adieu ! adieu, mon frère. Ce mot, quelquefois si triste aux amis de la terre, me semble bien doux s'adressant à vous, par la grâce du Très-Haut. Adieu ! c'est-à-dire à toujours, c'est-à-dire à notre réunion dans la patrie ; adieu ! c'est-à-dire, pour la pauvre prisonnière, courage, persévérance, résignation où l'on se retrouve pour ne se séparer plus.

MARIE CAPPELLE.

En prison, 17 juillet (1846).

Je m'étais aperçue de la perte de ma feuille volante, parmi les feuillets de votre lettre. C'est mon bon ange qui l'y avait égarée, puisqu'elle m'a valu un conseil de plus de votre expérience. Je vais mettre mon imagination à la *grammaire* du devoir quotidien : Merci, frère !

VII

Mon frère,

Les jours où je reçois vos lettres sont mes jours de soleil. Elles arrivent, je regarde le cachet, la devise, la croix, arme parlante de votre mission d'apôtre ; et puis, sans les ouvrir, je vais les poser dans un sachet où je garde la croix d'honneur de mon père et une boucle de cheveux de ma mère. Il me semble que, sous leur enveloppe, vous avez caché ma bénédiction et j'attends l'heure où je serai seule, pour la recevoir sur mon front incliné et recueilli. Oui, comme vous, mon Père, je crois aux rencontres prédestinées des âmes, je crois aux saintes parentés nouées à la grâce de Dieu, d'une douceur partagée, d'une pensée à laquelle répond un mot, d'une larme qu'un regard console. Je crois que les affections de ce monde, semblables aux fleurs qui croissent sur la terre, durent l'espace d'un matin ; tandis que les saintes amitiés qui viennent de

Dieu et retournent à Dieu, semblables aux étoiles d'or qui fleurissent au ciel dans la nuit, nous forcent à élever nos regards et nos cœurs, à rejeter au loin le lest des passions qui nous rivent à la vie, pour oser dire :

« A Dieu! En Dieu! »

Vous l'avouerai-je, mon frère, après votre départ, après cette heure où j'avais confié mes larmes à la garde du frère, je fus saisie d'un grand trouble. Je comprends qu'il y ait des affections saintes qui *obligent* une paternité de l'âme qu'on devrait repousser du moins humblement, si on ne se sentait pas le courage de s'élever jusqu'à elle pour la mériter. J'ai appris que, dans l'ancienne Loi, les familles des serviteurs de Dieu habitaient l'enceinte même du temple et se nourrissaient des victimes consacrées. Je voulais, mon frère, que vous fussiez *ma vertu* comme, par la grâce de Dieu, vous étiez devenu mon espérance et mon conseil. Aujourd'hui, je ne tremble plus... je faiblirais, sans doute encore ; mais je viendrai à vous et vous me soutiendrez. Je pourrai broncher le long du chemin, mais je crierai vers vous, et notre Père qui est aux Cieux permettra que vous soyez, pour la pauvre et faible femme, une sorte de Providence visible.

Mon frère, aujourd'hui, je ne tremble plus ; car j'ai offert à Dieu un dernier sacrifice pour que sa bonté l'accepte en action de grâce de la bénédiction qu'il m'a faite, en vous donnant à mon malheur. Je ne tremble plus, car il n'est rien en ce monde que je ne me sente prête à sacrifier encore, pour être reçue au ciel sous ce doux nom de votre sœur que j'aurai eu l'honneur de porter sur la terre.

Une seule prière, pour m'ôter un dernier scrupule. Vous en souvient-il ? vous m'avez raconté avoir été élevé à l'ombre de la prière et de l'autel, comme s'élèvent les fils aînés de l'Eglise et de Dieu. Moi, pauvre enfant du siècle, j'ai eu pour hochets des vanités, pour leçons d'autres vanités plus sérieuses. J'ai vécu par la tête : une tête à rêver, aimer, aspirer. Aujourd'hui, au contraire, je sens que c'est le cœur qui s'éveille, qui prie, qui espère, qui aime. Mais laissez-moi vous le confier, je crains sans cesse en vous écrivant qu'un accent, qu'une réminiscence du monde ne vous blesse ; je veux me montrer telle que je suis naturellement, pour ne pas surprendre votre précieuse amitié, et j'envie les saintes paroles auxquelles vos saintes

filles vous ont habitué. Je me désespère de cette indépendance de pensées, de cette imagination indomptable qui ne permettent pas à votre pauvre sœur Marie d'être la femme forte que vous pourriez aimer.

Je vous le demande donc en grâce, grondez-moi, mettez-moi au pain sec de l'esprit, réprimandez, ordonnez ; j'allais écrire, prêchez ; mais ce serait un bonheur que j'essayerais de m'attirer, au lieu de l'*expiation* méritée. O ! combien de fois, en méditant vos paroles, ne me suis-je pas rappelé, entre autres, cette magnifique image des Esprits rebelles roulant, de cieux en cieux, pour essayer d'éteindre l'infernal orgueil qui leur a ravi l'espérance et l'amour ; de ces esprits dont l'angoisse est si grande qu'ils veulent s'abîmer dans le sein même de la terre pour y trouver le néant et qui, par un effet terrible de la justice de Dieu, deviennent le foyer même du feu où ils sont condamnés et où ils viennent l'allumer pour y brûler éternellement. Les âmes des hommes qu'ils ont perdus se verront ainsi servir d'aliment aux tortures qu'ils voulaient fuir et qui les dévorent.

Les paroles de saint Paul sont sublimes. Elles font une trouée dans l'infini et nous laissent apercevoir de magnifiques perspectives qui, comme elles, sont vraies. Quand le malheur atteint l'homme du monde, celui-ci s'irrite, son cœur se ferme ; il voit des poutres partout, excepté dans son œil. Il se demande ce que c'est que ce soleil qui, tout à la fois, féconde les moissons et pompe les orages ; ce que c'est que ces fleurs qui, par année, ont une heure de vie et tant de jours de mort. Il se demande, insensé, ce que fait la providence de Dieu qui ne lui rend pas prompte justice. Il souffre et doute. Mais si, une fois, son cœur s'ouvre assez grand pour que l'amour éteigne toutes ces lâches révoltes de l'esprit, si, une fois, un élan de son âme a pu communier avec la grande âme du Père, s'il a pu comprendre que sa justice est lente parce qu'elle est éternelle, la vie douloureuse parce que les douleurs seules peuvent lui gagner l'éternité, parce que les larmes et la mort peuvent toutes nous racheter de la chute ; s'il le comprend, il aime encore et, s'il aime, il est sauvé.

Vous souvient-il du désespoir de la Madeleine, en face du sépulcre vide ? Vous souvient-il que c'est à la voix seule du Christ, c'est-à-dire par le cœur, qu'elle reconnut son Sauveur?

Les femmes, je le crois, reconnaîtront toutes Jésus de la même manière. Comme Thomas, elles n'ont pas demandé à toucher la plaie; comme sur les disciples, Dieu n'a pas fait descendre le Saint-Esprit sur leurs fronts. La femme aime et c'est l'intelligence du cœur qui engendre, en elle, la foi. Aussi n'est-ce pas à l'homme pécheur que Dieu a dit, par son fils : « Allez, vos péchés vous sont remis, parce que vous avez beaucoup aimé ! » C'est à la femme, la créature de tous les dévouements et de tous les sacrifices, à la femme qui aime pour ses actes, comme Marthe ou comme Marie, laissant s'épancher les parfums de son âme aux pieds du Maître.

Notre siècle a des passions, il n'a plus ce feu qui consume tout ce que les joies mauvaises peuvent flétrir. Oh! n'est-ce pas horrible, frère, que ces liens humains qui rivent les corps aux corps et laissent les âmes désunies, ces liens entre la foi et le doute, l'innocence et la satiété, ces liens qui unissent au monde des êtres qui seront désunis par le jugement de Dieu dans l'éternité? N'est-ce pas une douleur qui doit être insupportable pour la femme, que celle d'aimer, de tout le dévouement de son cœur, un époux qui est réprouvé du Dieu qu'elle adore de toute la religion de son âme; n'est-ce pas horrible pour une mère, que de donner jour à des êtres qui se suicideront peut-être? Et ils aimeraient assez, ces hommes, un cœur de femme, pour le combler? Hélas! combien cela me fait souvenir de ce que vous me disiez, hier matin :

« Les amitiés, lorsqu'elles deviennent égoïstes et exclusives, « quand elles n'ont pas pour base le grand amour, deviennent « semblables à ces étoiles filantes qui, détachées du ciel par la « puissance de je ne sais quel attrait, glissent vers la terre et, « avant d'y descendre, pâlissent, s'éteignent et meurent. »

Ce mercredi

J'ai repris, ces jours passés, mes accès de fièvre nerveuse et, quand je vois cette longue lettre, je tremble de vous l'envoyer, Monsieur, sans cependant trouver le courage de la jeter au feu. J'interroge la voix intérieure de mon âme, et cette voix me dit que vous êtes l'œil du Seigneur, ayant pour mission de porter la *bonne nouvelle* aux malheureux, de les relever de leur déchéance, de guérir les cœurs brisés par la souffrance et par la force inique de l'oppression. Et comme mon angoisse

est grande, comme mes yeux se lassent à chercher l'horizon de la justice et de la vérité, je viens à vous pour que vous me meniez à mon Père qui est aux Cieux, je viens à vous parce que je sens que vous pourriez me dire :

« Voici la route nouvelle : pauvre âme en peine, allez en paix ! »

Sans doute, ces détails sont longs ; mais en me permettant de vous demander des conseils, vous m'accorderez aussi tacitement la permission de vous ouvrir les voiles de ma conscience afin de pouvoir, Monsieur, me guider d'après mes faiblesses, mes défauts et la nature de mon caractère.

Le bon M. Coural joindra une pétition pour la reine à celle de mon oncle. Sa position d'humble et haute piété, ses fonctions de second aumônier pour ainsi dire dans la Maison Centrale, les soins qu'il me donne avec une si touchante bonté rendront son intervention d'un grand prix. Mme la comtesse de Valence, fille de Mme de Genlis et par conséquent sœur maternelle de ma grand'mère, fille de M. le duc d'Orléans et de Mme de Genlis (ceci, mon frère, est pour *vous seul, votre cher titre* m'obligeait à vous dire ce que j'appelle nos *hontes de famille;* car je ne saurais reconnaître, ainsi que quelques-uns de mes parents, comme un titre de *noblesse illégitime* ce qui a été une faute devant Dieu et un scandale devant les hommes) ; Mme de Valence, amie intime de Mlle Adélaïde d'Orléans, a été profondément reconnaissante de l'intérêt que vous voulez bien porter à la pauvre Marie. Elle croit que, dans une audience particulière de Madame ou de Sa Majesté la Reine, vos paroles, à l'appui de la lettre du bon abbé Coural, pourraient produire un « effet providentiel », ce sont ses termes. Elle sera bien heureuse de vous voir, si vous trouvez un moment à lui donner, lors de votre voyage à Paris. Je crois aussi, mon frère, que vous trouverez en elle, surtout en la maréchale Gérard, sa fille, et en Mmes de l'Aigle et de Caumont-Laforce, ses petites-filles, de véritables mères pour les Filles-de-Marie-Joseph que vous pourriez établir à Paris. Ce sont des femmes d'une piété plus haute encore que leur haute position sociale.

M. l'abbé Coural voulait donner une seconde pétition au sieur Inspecteur Général remplaçant M. Moreau, mais j'ai de sérieuses raisons pour ne *vouloir rien accepter de son*

entremise. C'est un homme d'intelligence, mais je n'ose dire à M. Coural tout ce qui est, à ce sujet. Cependant, je dois éloigner le moindre prétexte de lettres ou de nouvelles visites, de sa part. Hélas! mon frère, le malheur n'est pas comme la foudre qui, chez les Anciens, rendait sacré tout ce qu'elle touchait. L'an de disgrâce 1846, il y a des hommes qui croient qu'en se passionnant devant l'orgueil de la fille d'Eve on peut impunément blesser la fille de Marie. J'ai porté le front haut et sans tache dans ma prison, je ne courberai pas la tête pour en sortir. J'aime le soleil, la vie, la liberté, j'aime surtout l'honneur; mais l'honneur qui brille aux regards de Dieu, avant de briller à celui des hommes, — un honneur qu'on ne va pas conquérir en traversant un bourbier.

Mon frère, mes pauvres malades ont voulu, hier, attacher à ma robe de bure un bouquet blanc. C'était ma fête. Cette attention m'a profondément émue. Je détache une fleur du bouquet et je vous l'envoie. Mes larmes sont tombées sur elle et l'ont flétrie. La pauvre petite fleur d'humilité, mais de reconnaissance, qu'elle me rappelle, vous revient. Dans vos mains, elle ne se flétrira pas. N'est-ce pas *votre sœur* qui a voulu avoir le courage de se faire sœur de charité? N'est-ce pas à vos pieux conseils que je dois le bonheur de ne plus être aussi complètement inutile et de me rapprocher de Dieu, en me rapprochant de ses pauvres?

Toute votre famille en Dieu va bien. Sœur Saint-Louis est une très digne supérieure. Sœur Judith n'est pas encore bien remise de sa maladie. Quelques autres Sœurs sont fatiguées, ce qui augmente pour les Sœurs actives le poids et le mérite des bonnes œuvres quotidiennes. Le bon abbé Coural a souffert d'un genou, il est mieux et fait imprimer un compte-rendu, qui est une vraie mosaïque de pensées collées dans un mortier de phrases sans gradation, sans nuage, sans effet. Vous le recevez, mon frère; veuillez ne pas en accuser le secrétaire intime de notre cher et vénérable père. La brochure, faite sur ses idées, était courte et simple; mais, mon bon père ayant consulté sœur Philomène, qui a fait retoucher à droite, son neveu l'architecte qui a taillé, nivelé, rebâti à gauche (je ne sais combien d'amis ont ôté un mot par-ci, ajouté un mot par-là), il en est résulté quelque chose d'assez informe. Enfin, si Dieu veut y verser un rayon de sa grâce, l'effet se produira néan-

moins et les cœurs ouvriront les bourses, en faveur de Nazareth. Amen ! La solitude le mérite bien.

Adieu, mon frère ! Je confie la prière que j'offre, chaque matin, au Seigneur pour la garde de votre vie, au premier rayon de soleil dont le reflet atteint à peine mes grilles, mais dont la lumière doit faire étinceler les vitres de vos fenêtres. Je confie les pensées que j'envoie vers vous à la brise du soir, qui vient pleurer à ma croisée et qui, peut-être, ira chanter à travers les grands arbres de l'évêché. Brise et rayon, accordez-leur un souvenir, pour qu'ils les apportent à la pauvre recluse. Confiez-leur une prière, pour qu'ils viennent garder la pauvre désolée.

Mon frère, je m'incline devant votre sainte bénédiction et si je n'essaie pas d'effacer cette larme roulée de mes yeux sur mon papier, c'est qu'auprès de votre cœur d'apôtre une larme est plus puissante qu'un sourire, pour préserver votre sœur de l'oubli.

Marie Lafarge

J'ai encore la fièvre. Mais souffrir, c'est un peu mourir, chaque jour ; et avouez que, pour moi, ce serait une belle grâce du bon Dieu, que la mort !

—

HOPITAL GÉNÉRAL
Asile public des Aliénés

Montpellier, le [ ]

— *SUPPLIQUES de l'abbé Coural, Aumônier de la Maison Centrale de Montpellier,*

A Sa Majesté le Roi des Français,

Sire,

Ma voix est humble et j'hésiterais à l'élever jusqu'aux marches du trône, si je ne savais avec quelle bonté Votre Majesté daigne accueillir toute prière en faveur des faibles et des opprimés.

Appelé depuis six ans, par les fonctions de mon ministère, auprès de l'infortunée Marie Cappelle, veuve Lafarge, je cède au cri de ma conscience en osant demander à Votre Majesté grâce et pitié pour elle.

Loin de moi, de méconnaître le respect qui est dû à la chose jugée. Je sais que la justice humaine est inviolable dans ses arrêts ; mais, s'il arrive qu'on la trompe, la clémence royale vient au secours des malheureux qu'elle a frappés.

Sire, j'ai la conviction profonde de l'innocence de Marie Cappelle. Et cette conviction, je ne la dois à aucune influence étrangère, mais à une étude consciente et réfléchie du caractère, des sentiments et des actes de la pauvre condamnée. J'espère de la bonté divine, dont j'adore les impénétrables décrets, que la lumière de la vérité qui a déjà dissipé tant de préventions se manifestera, un jour, à tous les yeux.

A deux reprises différentes, les journaux, trompés par de faux bruits, ont annoncé la mise en liberté de madame Lafarge, et pas une voix ne s'est élevée contre elle. Sire, n'est-ce pas là une preuve de l'intérêt de justice ou de commisération qu'elle inspire ?

Que Votre Majesté me permette de le dire, j'ai vu madame Lafarge presque mourante. Je l'ai assistée dans ces terribles moments où le délire de la fièvre ne permet plus à la conscience de garder ses secrets, et j'ai entendu des paroles qui auraient convaincu les esprits les plus prévenus.

Sire, ne rejetez point ma prière : grâce pour l'infortunée, grâce ! C'est un pauvre prêtre qui tombe aux pieds de Votre Majesté et qui écrit son humble supplique dans l'asile même que Dieu a ouvert par son faible ministère aux condamnés libérés, sous l'auguste patronage de la Reine des Français, si digne de partager votre couronne et de s'associer à vos bienfaits.

Je suis, etc.

A Sa Majesté la Reine des Français,

Madame,

Aumônier d'une œuvre à laquelle Votre Majesté a daigné accorder sa royale protection, moi, humble prêtre, j'ose intercéder la Reine pour une grande infortune, et la supplier de mettre sous les yeux de son auguste époux la demande que je lui adresse.

Grâce, Madame, grâce pour une pauvre femme innocente et prisonnière, depuis sept ans ! C'est ma conscience, ma conscience seule, qui parle spontanément pour M^me^ Lafarge, au cœur magnanime de Votre Majesté, providence visible de tous les malheureux.

Je ne tiens pas de la prisonnière les faits qui plaident si puissamment en sa faveur. Ma conviction est l'œuvre d'une étude approfondie qu'aucune impulsion étrangère n'a influencée. Je serai probablement à Paris vers la fin de ce mois, et je suis prêt à répondre à toutes les objections qui pourraient m'être faites.

J'ose espérer, Madame, que le cœur si précieusement miséricordieux de notre Reine bien-aimée ne refusera pas au mien la grâce que j'implore et qu'une parole seule tombée de Sa bouche auguste rendra la vie à une infortunée digne de sa clémence, et l'honneur à une noble famille qui, depuis six ans, partage les douleurs et presque la captivité de la pauvre orpheline qu'elle a recueillie.

J'ai l'honneur, etc.

(*A suivre*).

POÈME

La vie énigmatique aux éternels retours
d'hommes et de soleils, de saisons et de jours,
irrésistible force et désir de lumière
qui sans cesse jaillit aux flancs blessés des mères,
lait que les seins veineux secrètent, chair et sang
couleur des lys, du froment pur et des couchants,
la vie où nous tombons sans rien savoir commence
par ce jardin caché qu'on appelle l'enfance.

D'abord, longtemps bercé par les bras maternels,
imprimant à son corps le rythme originel
qui déjà l'animait dans les entrailles sombres,
l'être nouveau, traînant en lui des morts sans nombre,
s'atteste à l'univers par des cris dérisoires.
O crépuscule flou d'un matin sans mémoire
dont nous ne garderons qu'un incessant désir
d'instinctive tendresse où nous aller blottir.
Mais la terre et le temps, qu'il nous faudra connaître,
de leur rumeur lointaine ébranlant la fenêtre
close sur nous qui dormons tout blancs d'innocence,
nous éveillent toujours à plus de conscience.
Et lentement, plus fortement les mains apprennent,
en refermant leurs doigts sur l'objet qu'elles tiennent,
à le marquer d'un sceau vivant de volonté ;
les yeux qui, d'heure en heure, absorbant la clarté,
révèlent leur nuance où l'on voit apparaître
les reflets fugitifs de prunelles d'ancêtres,
témoignent, clairs de joie ou de pleurs embrumés,

qu'une âme tremble en eux, divine à s'affirmer
passionnément humaine et pourtant solitaire.
Enfin, victorieux du balbutiant mystère
où passent les désirs obscurs du nouveau-né,
le premier mot, comme un éclair, vient rayonner
sur la bouche et voici que dans le doux langage,
façonné par sa race, assoupli d'âge en âge,
qui gardera pour lui la musique et l'accent
de la voix maternelle inclinée, fredonnan
les berceuses du soir aux refrains séculaires,
l'enfant nomme à son tour les choses familières,
et donne sans savoir aux vieux mots qu'il répète
un sens vierge et charmant qu'on dirait d'un poète.

Puis dès qu'il est sorti de son cocon de langes,
encor tout secoué par le vertige étrange
de l'être qui, surgi du noyau de la terre,
sentirait sa rotation dans les artères,
il pose en titubant la plante de ses pieds
sur le sol, comme un gauche et novice ouvrier
de l'avenir qu'il va pétrir à son image,
par le livre ou l'argent, la pioche ou les voyages.

O jeune chair où bat le cœur d'un nouveau temps,
te voici dévolue à la vie, et portant
son espoir qui sourit aux faces éternelles
des dieux que le sculpteur pieusement modèle.
Te voici, glaise offerte, où l'empreinte des jours
va marquer le travail, la douleur et l'amour,
enfant pareil à ceux qui jadis ont ouvert
sur leurs premiers matins de soyeuses paupières,
et pareil à ceux-là dont les pas fouleront
l'herbe nourrie de toi qui couvrira ton nom.

Mais avant que d'atteindre à la borne prescrite,
tu seras, à ta place et selon tes limites,

l'homme qui continue et projette la vie
par des sens frémissants que l'esprit magnifie;
et ses contrastes, sa violence, son odeur,
autour de la maison dont l'ombre paternelle
tendrement te protège encore ainsi qu'une aile,
te pénètrent déjà ! Tu découvres la peur
qui grignote derrière un meuble au crépuscule;
et la tristesse monte en toi lorsque circulent
les lanternes des chars sur la nuit de la plaine.
Ton corps frissonne aux attouchements de la laine,
et tu prends un plaisir étrange à déchirer
le phalène engourdi sur les rideaux tirés.
Tous ces frémissements de la petite enfance
que tu n'oses jamais dire et que ton silence
plein de timidité farouche avive encore,
t'enveloppent comme une trame où s'élabore
celui que tu vas affirmer plus tard, et tel
que tu es aujourd'hui, sensible ou sensuel,
fiévreux de pétulance ou de mélancolie.
O toi qui fus moi-même et dont la jeune vie
me pousse hors de la vie et me force à vieillir,
Que vas-tu devenir ? Que vas-tu devenir ?

PAUL AESCHIMANN.

NATALIE CLIFFORD BARNEY

PORTRAITS GRAPHOLOGIQUES[1]

VII

M. VINCENT D'INDY

Dominantes.

Très claire.	Grande clarté d'esprit.
Très inclinée.	Tendresse vive, passion, susceptibilité.
— nette.	Culture, précision.
Simple.	Simplicité.
Très naturelle.	— droiture.
Ordonnée.	Ordre, soin, politesse.
Liée.	Logique, suite dans les idées.

Secondaires.

Modérément arrondie.	Douceur.
Harmonieuse.	Equilibre, art.
Surélevée.	Orgueil.
Modérément montante.	Ardeur, activité.
Nombreuses inégalités,	Sensibilité :
mots de hauteur différente.	Grande émotivité.
lignes sinueuses.	Sensibilité de l'esprit.
— montantes, puis horizontales.	Sensibilité contenue.
marge de gauche s'élargissant.	Nervosité, activité.
Serrée à la fin de la page.	Souplesse d'esprit.
Barre de *t* fine, courte, régulière, constante.	Volonté constante.
Base du *t* anguleuse.	Entêtement.
Lettre *c* commençant par un enroulement.	Egoïsme.
Lettres *o*. *a*, etc. plus souvent fermées.	Réserve.
Lettres mouvementées.	Imagination.
Ponctuation soignée.	Soin, ordre, minutie.
Signature mouvementée et écriture calme.	Ardeur contenue par convenance.
— *y* final très fortement incliné.	Tendresse passionnée.
— *V* majuscule très grand.	Orgueil.
— — couvrant le mot.	Autoritarisme, protection.
Paraphe enclavant.	Grande réserve, exclusivisme.

Résultantes.

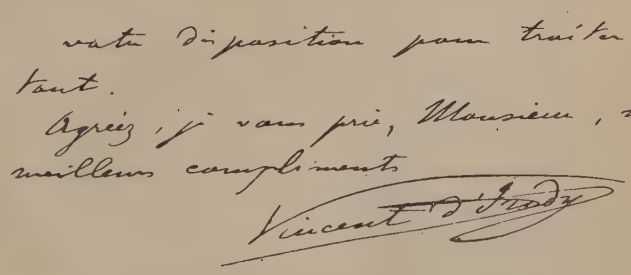
Naturel, simplicité.	Sincérité.
Sincérité, franchise.	Loyauté, vérité.
Loyauté, intelligence, énergie.	Justice.
Loyauté, justice.	Droiture.
Sensibilité, imagination vive.	Passion.
— vivacité.	—
— intelligence, bienveillance.	Dévouement.
— orgueil —	Protection.
— —	Susceptibilité.

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 372.

Sensibilité, imagination.	Inspiration.
Douceur, bienveillance, intelligence.	Amabilité.
Grande activité, intelligence.	Esprit entreprenant.
Intelligence, activité.	Esprit actif.
— vivacité, bienveillance.	Colères d'un instant.
Fermeté, activité.	Persévérance.
— ardeur.	Décision.
Grâce, imagination, esprit vif.	Gaîté.
Gaîté, ardeur.	Entrain.
Gaîté, causticité.	Moquerie.

On a spirituellement écrit, à propos de la première série de portraits publiés ici, que je mettais les coudes dans l'âme des gens. Je me sens souvent en effet très indiscret ; parfois j'en ai de la joie et parfois de la gêne. Je suis un peu comme ce voyageur qui, aux bains de mer de Cronstadt, eut la stupéfaction de voir tous les gens sans costume et une charmante jeune fille de sa connaissance venir lui dire le bonjour sans honte de sa nudité. M. Vincent d'Indy a une âme pudique et belle ; je suis troublé de vouloir la déshabiller publiquement.

Il montre vis-à-vis des inconnus une politesse sans affectation, qui peut être cordiale, mais aussi intimidante. Il en impose par sa parfaite et sereine dignité. On se sent vis-à-vis d'un homme conscient de sa grande valeur et qui l'affirme sans effort, en étant simplement lui-même. Le respect qu'on éprouve dès le premier abord devient vite de l'estime, qui se



change, à mesure que l'on approfondit ce caractère, en une déférente admiration.

M. d'Indy croit son âme à l'abri derrière un voile magique et se persuade qu'on ne la devine pas. Il ne lui déplairait point qu'on le trouvât mystérieux. Et, cependant, il ne l'est guère, même s'il veut avoir la candeur émouvante de le croire. Le respect qu'il a des convenances lui impose une attitude derrière laquelle il abrite sa fougueuse sensibilité. Il ne saurait

longtemps la cacher et on sent vite que l'on n'a pas affaire simplement à un homme d'une remarquable intelligence, mais surtout à un être d'une tendresse enveloppante et chaude. M. Vincent d'Indy ne réserve pas sa vivifiante affection à un petit nombre d'amis. Il la dispense au contraire et elle prend chez lui la forme d'une protection paternelle et ferme. C'est un maître dont l'autorité vive et souvent nettement entêtée ne se discute pas. Il est tout dévoué à ceux qu'il prend sous son égide et sa bonté clairvoyante l'empêche de laisser triompher ses tendances au despotisme.

Sans qu'il le laisse paraître, il ressent vivement les manques d'égards, mille et un petits riens peuvent le blesser, sans qu'il y attache d'importance, son esprit n'étant pas mesquin.

C'est un caractère d'une droiture intransigeante, incapable de biaiser malgré une souplesse d'esprit suffisante et une intelligence subtile ; il dédaignera toute habile transaction et se montrera toujours d'une intégrité parfaite, méprisant les intrigues. Dès qu'on le connaît bien, il abandonne son attitude correcte et se montre d'une humeur charmante, pleine d'entrain; il laisse percer une verve moqueuse. Ce n'est nullement un mélancolique; il a une grande sérénité et la vie ne lui semble pas morose. Son intelligence est souple, conservatrice, cultivée, très minutieuse. Une imagination fougueuse, disciplinée et souvent ardemment combattue par une raison clairvoyante l'échauffe et le sert admirablement pour la création artistique. Sa vibrante sensibilité trouvera à s'y exprimer tout entière et c'est de cette lutte contre la tendresse passionnée et la réserve pudique de l'âme que résultera toute l'originalité de ses œuvres. Ame parente de celle de Vigny, avec moins de rancœur, son œuvre sera hautaine et vibrante comme celle du poète. Son esprit actif est entreprenant, et une volonté tenace, impatiente, parfois très entêtée, le sert dans la réalisation de ses projets. Il fait preuve d'une très stricte logique et suivra son idée avec rigueur. Il n'est pas toujours commode à vivre ; son impressionnabilité pourra souvent altérer son calme et le pousser à des colères, d'ailleurs sans durée. Sa fierté et son orgueil ne le rendent pas dédaigneux des témoignages d'admiration et de sympathie ; il éprouve une grande jouissance à se sentir compris.

C'est une nature extrêmement riche et noble d'artiste délicat et sincère, dont le contact élève l'âme et l'enrichit.

—

VIII

M. ÉMILE VERHAEREN

Dominantes.

Claire.	Clarté d'esprit.
Simple.	Simplicité.
Naturelle.	— droiture.
Rapide.	Activité.
Arrondie.	Douceur, grâce, art.

Secondaires

Modérément montante.	Ardeur, activité.
— inclinée.	Sensibilité affective.
Ponctuation négligée.	Négligence, étourderie.
Marges de gauche s'élargissant.	Nervosité, activité fébrile.
Enroulements aux lettres minuscules.	Sens personnel.
Mots gladiolés.	Sens critique.
— grossissants.	Enthousiasmes.
Barre de *t* fine, courte, irrégulière, inconstante.	Paresse, volonté faible.
Mots coupés à peu près par syllabes.	Equilibre, réalisation.
Lettres *o*, *a*, ouvertes en haut.	Franchise, droiture.
Majuscules très grandes.	Orgueil, exaltation.
Signature près du texte.	Abord facile.
— à initiale très grande.	Orgueil.
Paraphe soulignant.	— vanité.
— oblique à gauche.	Défensivité.
— enclavant.	Egoïsme.

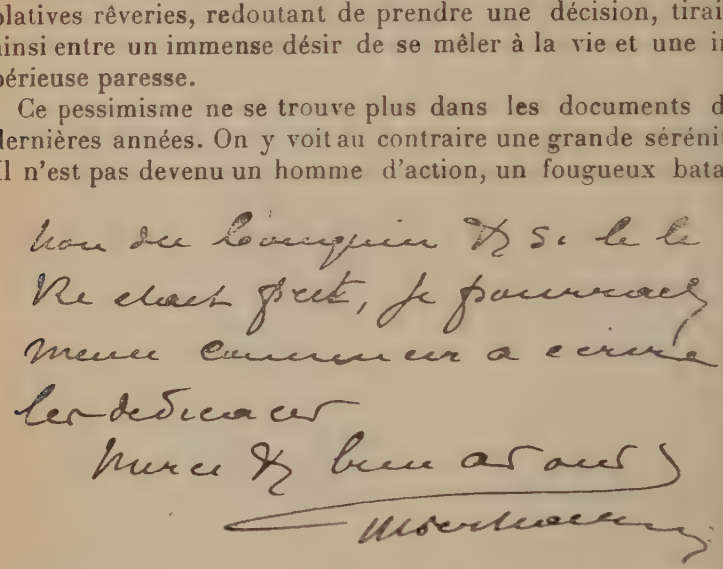
Résultantes.

Sensibilité, imagination.	Passion.
— vivacité.	—
— égoïsme.	Jalousie.
— orgueil, bienveillance.	Protection.
— —	Susceptibilité.
— imagination.	Grâce, art.
Imagination, ardeur.	Enthousiasme.
— volonté faible.	Indécision.
— étourderie, ardeur.	Entreprises hasardeuses.
— mollesse.	Contemplation, rêverie.
Douceur, bienveillance.	Amabilité.
— volonté faible, imagination.	Esprit rêveur.
Susceptibilité, vivacité, imagination.	Vindicatif.
Sensibilité, volonté faible.	Timidité.

Ce qui se manifeste avec le plus d'intensité dans l'écriture de M. Verhaeren, c'est la simplicité, la nature et la douceur. Si l'on examine des autographes de diverses époques, on constate que la sérénité actuelle a été précédée par une période de tristesse et de luttes. Toujours une ardeur enthousiaste et pas-

sionnée vivifia son esprit, mais une faiblesse de volonté non moins grande opposait à ces facultés une résistance passive terrible à vaincre, et l'amenait à un pessimisme nonchalant. L'imagination avait beau s'exalter, inciter à l'effort et prodiguer ses tentations, M. Verhaeren s'abîmait dans de contemplatives rêveries, redoutant de prendre une décision, tiraillé ainsi entre un immense désir de se mêler à la vie et une impérieuse paresse.

Ce pessimisme ne se trouve plus dans les documents des dernières années. On y voit au contraire une grande sérénité. Il n'est pas devenu un homme d'action, un fougueux batail-



leur, mais son ardeur triomphe de sa paresse et il semble que l'effort lui soit devenu moins pénible.

C'est un homme simple, d'un abord facile et aimable, qui donne l'impression de beaucoup de bonté. Sa sensibilité affectueuse et vite éveillée ne saurait demeurer indifférente aux émotions d'autrui. Il aime à sympathiser et ne peut se complaire en tête à tête avec lui-même. Il a besoin des autres. Doué d'une imagination parfois très exaltée, d'une grande chaleur de cœur et d'une sensibilité artistique vive, l'émotion doit le conduire au lyrisme. L'expression de ses émotions est la condition du développement de son individualité.

Malgré une confiance en lui-même foncière, il a des timidités qui ont dû le gêner beaucoup et le gênent encore, mais n'excluent pas un orgueil, épanoui parfois naïvement. Il ne lui déplaît pas, malgré sa simplicité, de se sentir entouré d'admirateurs, il aime à protéger ceux qui lui adressent le tribut

sincère de leur vénération. D'une franchise insouciante, il est incapable de feindre et les entreprises requérant de la diplomatie ne sont pas pour l'attirer. Il aime les situations nettes ; tout ce qui est obscur le rebute. Sa spontanéité autant que son étourderie et sa trop grande négligence des détails même nécessaires le mettent dans l'impossibilité de ruser. Il dit franchement son opinion quand il juge bon de la dire, il se défend avec vivacité si on l'attaque. Son intelligence est surtout claire et spontanée. Il s'enthousiasmera facilement pour ce qui est animé d'un généreux mouvement d'humanité. Il n'est pas à l'abri des piqûres d'amour-propre et sa susceptibilité est vindicative.

Il est incapable de faire des concessions ; c'est un beau spectacle que celui de cette nature sans aucune feinte, qui se montre à la fois très orgueilleuse, simple et, malgré sa fierté, bienveillante envers tous.

—

IX

M. REMY DE GOURMONT

Dominantes.

Très claire.	Grande clarté d'esprit.
— simple.	— simplicité.
Espacée.	Clarté, ordre, générosité.
Petite.	Finesse, minutie.
Verticale.	Réserve, énergie.
Naturelle.	Simplicité, droiture.
Légère.	Délicatesse.

Secondaires.

Inégalités nombreuses : lettres droites et lettres inclinées.	Sensibilité contenue.
arrondie, puis anguleuse.	Vive sensibilité, susceptibilité, colère, nervosité.
marges inégales.	Susceptibilité contenue, réserve.
droite et inclinée selon les autogr.	Souplesse d'esprit.
Serpentine.	Culture.
Simplifiée.	Art, goût.
Typographique.	Finesse, subtilité.
Gladiolée.	Volonté constante et sûre.
Barre de *t* fine, courte, régulière, constante.	
Lettres commençant par un enroulement petit.	Egoïsme conscient et voulu.
Mots séparés à peu près par syllabes.	Equilibre, raison.
Lettres renflées.	Sensualité.
Première lettre séparée.	Pénétration.
Lettres *o* et *a* fermées, *ou bien*	Réserve.
Ouvertes en haut.	Franchise.
Ponctuation soignée.	Ordre, clarté.
Points légers et superflus.	Gêne respiratoire.

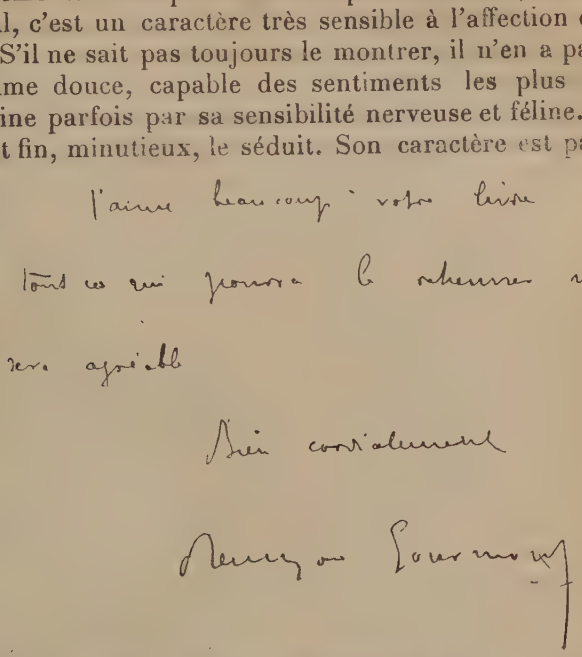
Signature loin du texte.	Taciturnité.
— simple.	Simplicité.
— plus grande que le texte.	Orgueil.
Paraphe vertical descendant.	Indépendance farouche.

Résultantes.

Naturel, simplicité, énergie.	Droiture.
Goût, art, intelligence.	Sensibilité artistique vive.
Supériorité, sensibilité, s. intellectuelle.	Très vive sensibilité morale et intellect.
Sensibilité, égoïsme.	Jalousie.
— intelligence, bienveillance.	Dévouement.
— orgueil.	Protection.
Grande sensibilité, susceptibilité.	Colère.
Finesse, souplesse d'esprit.	Diplomatie.
Imagination, sensibilité.	Inspiration.
— intelligence.	Grâce dans l'esprit.
— prudence.	Défiance.
Grande activité, intelligence.	Esprit entreprenant.
Nervosisme, vivacité.	Impatience.
Fermeté, ténacité.	Persistance.
— — ardeur.	Résolution.

Cette écriture nous révèle dès le premier abord des qualités de grande supériorité qui rendent le caractère éminemment sympathique. Mais M. Remy de Gourmont ne les laissera probablement pas voir à chacun et tout de suite. C'est un de ceux en l'âme de qui Monsieur Tout le Monde n'est pas admis. Il choisit ses amis, il les observe longuement, il se livre peu; si les élus sont rares, ils peuvent compter sur une fidélité foncière, une droiture absolue, et une franchise au besoin sans ménagements. Défendant farouchement sa Tour d'Ivoire, il pourra se montrer misanthrope, taciturne, et d'un mot ou d'un geste brusque éloigner l'assaillant qui s'apprêtait à gravir les degrés de la tour. On le trouvera froid, peu causeur, d'une amabilité ennuyée et bougonne. Il n'est d'ailleurs pas d'humeur égale et, comme les gens à sensibilité vibrante, il peut se montrer fantasque. Il se mettra dans de subites colères, dira des choses désagréables, s'en prendra aux autres des difficultés qui l'agacent, aura des lubies. C'est que brusquement il aura éprouvé l'envie d'être tranquille, seul, et senti les inconvénients de la compagnie qui tout à l'heure lui plaisait. Doué d'un épiderme d'âme extrêmement sensible et d'un sens critique très affiné il est à tout moment choqué par quelque chose dans les paroles ou dans les actes ; il perçoit des nuances infiniment délicates dont les autres ne se doutent pas et il y a des choses, insignifiantes pour autrui, qui sont crispantes pour lui. « Celui qui ne comprend pas » est l'hydre qui le blesse le plus. Il ne faut donc pas s'étonner de son attitude froide et

prudente à l'égard des inconnus et comprendre sa susceptibilité quelquefois hargneuse. Tout cela cache des qualités que ses amis apprécient : sa grande droiture, sa fidélité et son dévouement. Bien que ce ne soit pas un tendre, ni un sentimental, c'est un caractère très sensible à l'affection et à l'estime. S'il ne sait pas toujours le montrer, il n'en a pas moins une âme douce, capable des sentiments les plus délicats, féminine parfois par sa sensibilité nerveuse et féline. Tout ce qui est fin, minutieux, le séduit. Son caractère est patricien :



rien ne le choque et ne l'effare comme la lourdeur d'esprit et le manque de tact qui privent les êtres grossiers de cette intuition merveilleuse guidant les actions, indiquant la nuance, tout ce qui se sent et ne se comprend pas aussi aisément. Il est absolument naturel, répudie toute feinte, déteste les hypocrites politesses et les amabilités conventionnelles. Il est néanmoins accueillant et, surtout envers les gens simples, sans morgue aucune, et capable de dévouement. Mais ce n'est pas ce qu'on peut appeler un altruiste ni un philanthrope. Il a trop horreur des promiscuités pour sympathiser avec les bruyants, occupés du sort de l'Humanité. Il se contente de partager toutes les émotions vraiment humaines, sans sensiblerie et sans affectation. Chez lui la tête surveille et dirige le cœur sans le priver de liberté. Il a un système nerveux admirable, toujours vibrant et heureux de sentir. C'est un délicat,

un affiné, mais nullement un malsain. Sensuel et gourmand, il ne saurait se contenter de lyrisme lamartinien ; mais il est aussi loin des débauchés, car chez lui la raison ne faiblit point et l'énergie est très constante. L'écriture ne donne pas l'impression d'une force robuste, mais elle indique bien une volonté sûre d'elle-même, opiniâtre et qui joue tout naturellement sans effort inutile.

L'intelligence est tout à fait supérieure ; l'esprit, extrêmement lucide, est très actif, souple, fin, subtil. Le sens critique est fort avisé et s'exerce aisément, sans acrimonie, mais non sans causticité. M. Remy de Gourmont sera prêt à défendre ses idées, et à attaquer vivement celles qui lui semblent fausses. Très cultivé, il peut s'exercer aux choses les plus diverses : sa souplesse, son discernement, sa minutie lui permettent aussi bien les travaux d'érudition que la critique. Il s'assimile tout, et son intelligence est éminemment douée pour les œuvres de comparaison, de recherche ; son attention est soutenue et le détail ne lui échappe pas. Il joint à la logique dominante de son esprit une intuition heureuse. Il perçoit d'abord intuitivement, puis raisonne, et détruit. Tandis que beaucoup sentent et ne savent pas expliquer, il sait, lui, se rendre compte avec précision de ce que lui dit le troublant inconscient. C'est dire à quel point il est doué pour l'art. Il a l'émotion initiale du créateur et la raison du critique. Son imagination est modérée et ne risque pas de l'entraîner dans des fourrés inextricables ; il sait où il va, il aime certes les sentiers peu connus, mais il n'ira pas s'embourber dans les théories des rêveurs, esthéticiens ou humanitaristes.

Bien que généreux et aimant le confortable, il ne gaspille pas l'argent dont il connaît bien la valeur.

En résumé, un caractère très riche et original, de grandes qualités de cœur et d'intelligence qui le mettent très au-dessus de beaucoup, mais, malgré son amabilité un peu froide, taciturne, aimant sa coquille et souvent mal jugé et incompris.

—

X

M. HENRI BERGSON

Dominantes.

Très claire.	Très grande clarté d'esprit.
— simple.	Grande simplicité.

Très nette.	Culture, précision.
— ordonnée.	Classement, minutie, politesse.
— naturelle.	Franchise, droiture.
Inclinée.	Sensibilité affective.

Secondaires.

Lente et harmonique.	Calcul, réserve, prudence.
Calligraphique.	Ordre, soin, réflexion.
Simplifiée.	Culture, activité.
Lettres gladiolées, *a* changés en *o*.	Impatience.
Hampes massuées.	Résolution.
Lettres juxtaposées dans un autographe (1).	Intuition.
— liées dans autre.	Logique, déduction.
Finales ascendantes.	Idéalisme.
Accents, barres de *t* liées à la lettre suiv.	Assimilation.
Arrondie.	Douceur, grâce.
Légère.	Sensibilité délicate.
Inégalités diverses, de hauteur, d'inclinaison, etc.	Sensibilité.
Renflée.	Sensualité.
Barre de *t* serpentine.	Enjouement.
— fine, courte, régulière, constante.	Volonté constante et sûre.
— terminée par un harpon.	Ténacité dans l'action.
Lettres *o* et *a* plus souvent fermées.	Réserve.
Ponctuation très soignée.	Ordre, minutie.
Signature sans paraphe et plus grande que le texte.	Orgueil et simplicité.
— montante.	Ardeur, confiance en soi.
— dont l'initiale est séparée.	Expectative.
Jambages de l'*H* très rapprochés.	Timidité, gêne.

Résultantes.

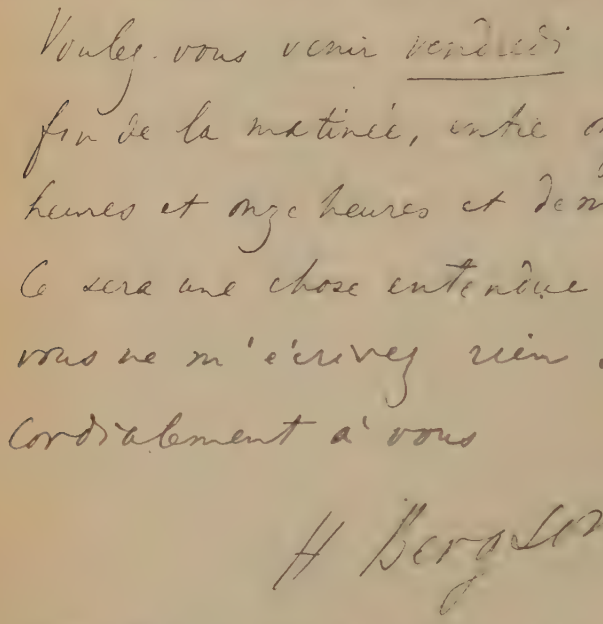
Supériorité, sensibilité intellectuelle, sensibilité.	Très vive sensibilité morale et intellectuelle.
Intelligence, sensibilité, bienveillance.	Dévouement.
Orgueil — —	Protection.
— —	Susceptibilité.
Sensibilité, ambition.	Désir d'approbation.
Finesse, souplesse d'esprit.	Diplomatie.
Imagination, sensibilité, intelligence.	Grâce dans l'esprit.
— — art.	Admiration pour le beau.
— — délicatesse.	— — les choses délicates.
— — idéalisme.	— — le merveilleux.
— prudence.	Méfiance.
Douceur, bienveillance, intelligence.	Bonté.
Intelligence, calme, constance.	Patience.
Vivacité modérée, supériorité.	Jugement sain, intelligence vive.
Assimilation, activité.	Curiosité intellectuelle.
Fermeté, ardeur.	Persistance.
Gaîté, ardeur.	Entrain.

Dans l'écriture de M. Bergson dominent la clarté, l'ordre, la simplicité ; la netteté et la vigueur du graphisme autant que sa parfaite lisibilité nous indiquent un cerveau remarquablement lucide et un esprit très cultivé. L'attention et la réflexion

(1) Cf. l'autographe reproduit dans : JOSEPH DESAYMARD, *la Pensée d'Henri Bergson*.

servent une intelligence pénétrante, fine, subtile, d'un idéalisme très grand. Voilà une série de dons précieux qu'il est rare de rencontrer ensemble manifestés avec autant d'intensité.

Il semble qu'à cela doit correspondre une activité cérébrale intense. Ici, nous sommes arrêtés par la lenteur du tracé. Mais nous voyons aussitôt se révéler de l'impatience et de la


Voulez-vous venir vendredi à la fin de la matinée, entre onze heures et onze heures et demie ? Ce sera une chose entendue si vous ne m'écrivez rien. — Cordialement à vous

H Bergson

résolution. La lenteur n'est donc que retenue et prudente circonspection. Le tracé un peu calligraphique indique que la pensée de M. Bergson a le plus grand respect des formes. Il s'applique à la traduire dans une langue voisine du langage courant, il redoute tout ce qui n'est clair que pour des esprits privilégiés. La vraie distinction ne consiste-t-elle pas à faire mieux, et non pas autrement, que les autres? Mais la pensée et son expression forment un tout; l'intelligence de M. Bergson étant pénétrante, il s'ensuit que son style sans artifices ne peut manquer d'être très personnel. On voit rarement une écriture présenter à un tel degré une si belle et précieuse union des deux moyens de penser : l'intuition et la déduction. Trop

de logique conduit au sophisme et trop d'intuition mène au paradoxe. M. Bergson va jusqu'aux extrêmes limites dans les deux domaines. A certaines heures, l'intuition l'emporte et un génie créateur l'anime ; il se laisse griser par des conceptions originales et d'autant plus audacieuses qu'une tendance fortement idéaliste l'entraîne. Il redoute alors de s'éloigner trop de la pensée commune, et de s'élever dans les nuages de la mysticité, il se surveille, une discipline rigoureuse lui interdit à tout instant des écarts. La logique intervient et avec une rigueur déductive d'homme de science il revise ce qu'il a pensé, descend dans le détail, trouve des rapports stricts entre les idées conçues et unit le tout en une argumentation très serrée. Son cerveau, éminemment éclectique et pénétrant, reçoit des impressions très vives. Ce n'est pas avec des idées pures, ces résidus des sensations, qu'il le satisfait ; il prend contact avec la réalité et se laisse profondément émouvoir par elle.

Son jugement, d'une grande sûreté, apte à détailler les nuances et à sentir l'ensemble, s'exercera avec beaucoup de perspicacité dans les domaines variés et notamment dans celui de l'art. Il est éminemment doué pour percevoir la grâce, l'harmonie des lignes, tout ce qui sans heurt s'enchaîne. Il a horreur de l'ostentatoire, du mépris pour les efforts du passé, de l'œuvre sans lien avec la tradition et qui prétend s'imposer par de brutales qualités d'original. Il aime le simple, l'harmonieux, l'équilibré, ce qui révèle par l'émotion une nature riche et sincère. A l'égard des inconnus, il observe une prudente expectative, sans se départir d'une grande politesse envers tous. Loin de juger les règles de l'étiquette vaines et hypocrites, il les trouve naturelles, nécessaires et respectables pour chacun. Bien que très conscient de sa valeur, il est d'une simplicité timide qui, chez un homme réunissant tant de dons divers, peut s'appeler de la modestie. Il séduira par là autant que par son esprit ironique, gai, spirituel, enjoué. Il aime la discussion courtoise et posée où l'on défend ses idées avec conviction et sans acrimonie, respectant l'amour-propre et la susceptibilité d'autrui. Se sachant très sensible et passionné, il redoute les écarts auxquels pourrait l'amener une discussion vive ; aussi ne se livre-t-il pas à ces joutes intellectuelles sans avoir au préalable jugé la sincérité et le calme des interlocuteurs. Il fuit les

gens pressés incapables de se complaire dans la discussion approfondie d'une question. Il a si bien habitué son esprit à la réflexion patiente que la lenteur intensive est devenue son mode de penser.

Prudent, réservé, M. Bergson se liera très difficilement, mais il montrera à ses intimes une amitié affectueuse nullement cérébrale, tendre et fidèle. Il aura à leur égard une franchise parfaite, simple et toujours polie. Il est très peu spontané : chez lui rien n'est laissé au hasard ni dans le domaine des idées ni dans celui de la vie pratique, tout est ordonné, classé minutieusement ; il serait facilement maniaque. Son énergie est extrêmement constante et sûre. C'est un caractère qui a du charme, mais dans l'intimité pourra se montrer susceptible, autoritaire et tâtillon.

—

XI

M. ANDRÉ ROUVEYRE

Dominantes.

Petite.	Minutie.
Floue.	Imprécision, paresse.
Naturelle.	Simplicité franchise.
Spontanée.	Spontanéité.
Désordonnée.	Désordre.
Typographique.	Art, culture.
Rapide.	Activité, impatience.

Secondaires

Hachée.	Intuition.
Traînante.	Laisser aller.
Finales sans netteté.	Irrésolution.
Légèrement montante.	Ardeur modérée.
Ratures fréquentes.	Fatigue.
Lettres omises.	Inattention.
Mots filiformes.	Négligence
Pâteuse.	Gourmandise, sensualisme.
Normalement espacée.	Modération.
De plus en plus montante.	Excitation.
Marge de gauche inégale.	Mobilité.
Barre de *t* irrégulière, inconstante.	Volonté inégale.
Angle à la fin des mots.	Entêtement.
Lettres plus souvent ouvertes.	Expansion.
Ponctuation ordonnée.	Observation.
Adresse à gauche.	Hésitation, pessimisme.
Signature loin du texte.	Taciturnité.
— simple.	Simplicité.
— au milieu.	Prudence.

Résultantes

Naturel, simplicité.	
Intelligence et énergie suff.	Droiture.
Simplicité, spontanéité.	Bienveillance, altruisme.
Sensibilité, imagination.	Vivacité, passion.
Intelligence, sensibilité, bienveillance.	Dévouement.
Imagination, sensibilité.	Inspiration.
— loyauté.	Admiration pour le vrai.
— hésitation.	Perplexité.
— prudence	Méfiance.
— volonté faible.	Indécision.
— mobilité.	Caprice.
Intelligence, vivacité.	Esprit vif et actif.
— douceur, bienveillance.	Amabilité.
Volonté faible, douceur, imag.	Esprit rêveur.
Sensibilité, vol faible.	Timidité.
Activité, vivacité, nervosité.	Agitation.
Agitation, volonté faible, imagination.	Caprice.
Vivacité, entêtement, vanité.	Contradiction.

Le caractère dominant de cette écriture est la négligence, la précipitation, le laisser aller ; ce qui manque le plus, c'est la discipline, la méthode, la volonté arrêtée. Par excès de liberté et d'esprit d'indépendance, on arrive à une insouciance telle que le caractère en est sérieusement influencé. M. Rouveyre s'en f.... complètement. Les avis, les conseils, les critiques n'ont sur lui aucune influence ; mais il aime, de certains, les éloges. Il est d'un entêtement irréductible, c'est là sa force ; sans cela il serait terriblement ballotté par la vie et par les hommes. Car il manque de cette belle énergie calme qui fait les forts, qui joue aisément et, comme un gouvernail solide, résiste aux lames imprévues. Tandis que ces caractères-là savent où ils veulent aller et disciplinent les tendances de leur être, M. Rouveyre sait seulement qu'il va quelque part, qu'il tient à se laisser glisser au fil de la vie « comme ça ira », qu'il ne faut pas qu'on le contraigne, qu'on le pousse ou qu'on le tire. Ce n'est pas qu'il ait en lui-même une confiance exagérée ; parfois, il est inquiet, pessimiste, timoré. Très émotif, il tient avant tout à ce que ses émotions s'expriment sans contrainte, et même sans surveillance de sa part. — C'est cela, pour lui, la sincérité réelle. Il a peu de patience et ne saurait s'astreindre à des efforts persévérants. Il sait tenir compte des détails et cependant il manque de précision dans l'ensemble.

Il plaira par cette nonchalante simplicité ; il est aimable sans effort, ce qui ne veut pas dire qu'il se lie facilement ; il est prudent, il a des perplexités sceptiques à l'égard de certains et

volontiers il demeure à l'écart. Quand il se livre, c'est sans arrière-pensée, avec même une certaine tendance à en dire plus qu'il ne voudrait. Il n'est pas égoïste, il a un naturel cordial et ne manque pas de bienveillance. Mais il est capricieux, quelquefois porté au noir, d'autres fois confiant et facile, exigeant à l'égard de la vie, puis satisfait de peu.

Pour le prochain je vous donnerai
mon bon ami d'Esparbès. Le chien
Samedi sera dans votre sein.

Adieu, délicieux patron

Rouveyre

Son esprit, qui est surtout intuitif, est actif et impatient; l'imagination lui inspire des théories que la logique oublie de venir développer et critiquer. Il a des idées, mais elles manquent un peu de cohésion, et il est plus utopiste que pratique. Il ne se donne pas la peine d'ordonner harmonieusement les pensées qu'il a : le kaléidoscope tourne et le jeu des combinaisons imprévues suffit à l'amuser. C'est toujours la même absence de discipline, le laisser-aller voulu. Il a l'esprit cultivé, une opinion personnelle sur les choses; il est très doué

pour l'art, mais ce qui est gracieux, aisé, souple lui semble mièvre et inintéressant.

Au résumé, une nature riche, mais qui ne se soucie nullement de cultiver ses dons, qui manque de patience et de discipline.

XI

M. STUART MERRILL

Dominantes.

Mouvementée.	Gaîté, impressionnabilité, exaltation.
Verticale.	Réserve, froideur.
Très arrondie.	Douceur, grâce, mollesse.
Confuse.	Imagination vive et mal réglée, confusion.
Vive.	Logique, suite dans les idées.

Secondaires.

Compliquée.	Manque de précision.
Descendante.	Tristesse.
Lente.	Prudence, mollesse.
Bizarre.	Bizarrerie.
Mots grossissants.	Emballement.
Mal ordonnée.	Négligence, désordre.
Lettres droites et lettres inclinées.	Froideur apparente.
Hampes très grandes.	Imagination, bavardage.
Absence de marge à gauche.	Parcimonie.
Grande marge à droite et nulle à gauche.	Caractère inquiet.
Finales longues.	Imagination, générosité, largesse.
— massuées.	Emballement, exagération.
Barres de *t* régulières constantes.	Effort persévérant.
— — ascendantes.	Agression.
Lettres *o* et *a* fermées.	Réserve.
Senestrogyre.	Concentration, méfiance.
Ponctuation très haute et légère.	Idéalisme nuageux.
Point d'*i* très en avant.	Etourderie, bavardage.
Signature simple.	Simplicité.
— au milieu de la ligne.	Prudence.
— descendante.	Manque de confiance en soi.
— à initiales petites.	Modestie.

Résultantes.

Intelligence, sensibilité.	Inspiration.
— — largesse	Générosité.
— — imagination.	Grâce dans l'esprit.
Imagination, vivacité.	Enthousiasme.
— prudence.	Méfiance.
— étourderie.	Légèreté.
— mollesse.	Réserve.
Imagination, volonté affaiblie, sensibilité.	Amabilité.
Douceur, bienveillance, intelligence.	Réserve.
— imagination, volonté diminuée	Manque de courage, paresse.

M. Stuart Merrill est un exalté dont le cerveau bout perpétuellement; les idées y danseraient une vraie sarabande s'il ne modérait cette ardeur. L'imagination est ici presque souveraine; elle pourrait bien emmener par aventure la raison dans l'extravagance si quelque ombrage venait lui faire prendre le mors aux dents; ce serait dans le sombre domaine des neurasthénies qu'elle s'en irait verser l'attelage. Heureusement M. Stuart Merrill pressent le danger et il oppose à cette course une force de résistance faite de contrainte et de douceur. Il évite de s'enfermer trop souvent seul avec lui-même pour des soliloques de désenchanté. La compagnie lui agrée fort et il se met en frais pour plaire. Son amabilité un peu précieuse est nonchalante. Il s'abandonne très volontiers à des bavardages étendus sur des sujets divers; sans se livrer beaucoup il cause avec facilité et une grâce un peu affectée, donnant alors libre cours à son imagination. La vie sédentaire lui déplaît autant que la solitude exclusive et, s'il est paresseux pour les travaux intellectuels, il redoute encore plus la fatigue physique.

C'est un compagnon d'abord réservé, puis agréable, aimable et cordial. Il a des mouvements de réelle générosité et se laissera facilement persuader par les inventeurs de paradis sociaux, dont les rêves témoignent souvent moins de la bonté de leur cœur que d'une psychologie candidement simple. La rêverie, s'il s'y abandonne, l'attire dans de brumeux domaines où les mirages déforment le monde réel, l'estompent d'une tristesse vaguement sans espoir.

Il sent alors son énergie se dissoudre dans des spleens et il voudrait que la vie s'écoulât sans peine à contempler indolemment des songes colorés. Ses opinions peuvent paraître

Merci vous encore ces
quelques lignes auxquelles je joins
toutes les miennes
Votre
Stuart Merrill

bizarres, chantournées. Il les soutient avec une obstination calme et logique contre laquelle tous les arguments sont vains. Il provoque volontiers la discussion en taquinant autrui. Ce sera sans aucune méchanceté et tout au plus avec un peu de causticité sans grande finesse.

Sa loyauté n'est pas à mettre en doute, mais, par suite de son imagination extravagante, on n'obtiendra pas tout de suite de lui quelque chose de net, de précis.

Son esprit n'a rien qui sente l'érudition. Il est peu désireux de se bourrer de lectures et d'acquérir des connaissances diverses sur les choses. Paresseusement il lit ce qui lui tombe sous la main, il en prend prétexte pour imaginer à son gré. Il serait peu apte à des travaux exigeant une attention soutenue; son esprit manque d'ordre et, s'il n'est absolument indifférent aux détails, il ne les voit pas dans leurs rapports avec les choses essentielles. Il manque aussi de souplesse et, jugeant par le sentiment, il se laisse volontiers emballer; les conséquence de ce naturel ont pu l'amener à une réserve même défiante et inquiète à l'égard des inconnus.

Son caractère enferme des forces contradictoires; elles se manifesteront au gré des circonstances et des milieux. Il sera tour à tour froid et exubérant, paresseux et actif, silencieux et bavard, parfois parcimonieux et d'autres fois prodigue. C'est un homme impressionnable qui peut montrer de la gaîté et dont le caractère assez complexe est, en somme, ainsi qu'il en a le plus vif désir, sympathique.

XIII

Mme LAFARGE

Dominantes.

Très claire.	Grande clarté d'esprit.
Simple.	Simplicité, naturel.
Sobre.	Prudence, activité, réserve.
Gladiolée.	Finesse, subtilité.
Descendante (1).	Dépression, tristesse.
Très inclinée.	Susceptibilité, tendresse.
Anguleuse.	Fermeté, raison.
Naturelle.	Simplicité, droiture.
Liée.	Logique, suite dans les idées.
Légère.	Délicatesse.

(1) Dans le second document, l'écriture de plus en plus descendante, les points inutiles indiquent un état de dépression pathologique, des troubles respiratoires prononcés, un affaissement complet de l'être. — Ces signes de fatigue nous ont fait

Secondaires.

Mots filiformes (1).	Négligence, précipitation, fatigue.
Points superflus nombreux.	Gêne respiratoire prononcée.
Majuscules au lieu de minuscules (L).	Enthousiasme, exaltation.
Minuscules au lieu de majuscules.	Modestie, négligence.
Traits inutiles entre les mots.	Réserve, méfiance.
Finales tantôt longues.	Générosité.
— courtes.	Réserve, prudence.
Inégalités : mots grands et petits.	Grande émotivité, enthousiasme.
— marge de gauche inégale.	Nervosité.
Barre du *t* longue et fine.	Volonté très faible, vivacité.
— serpentine.	Enjouement.
Signature très lisible.	Franchise, droiture.
— simple.	Simplicité.
— descendante.	Découragement.
Lettres fermées, ou bien ouvertes en haut.	Réserve, franchise.
Points hauts et légers.	Idéalisme, délicatesse.

Résultantes.

Supériorité, sensibilité intellectuelle, sensibilité.	Très vive sensibilité morale et intellectuelle.
Sensibilité, vivacité.	Passion.
— intelligence.	Bonté.
— — imagination.	Grâce dans l'esprit.
Imagination, vivacité.	Enthousiasme.
— prudence.	Méfiance.
— volonté faible.	Indécision.
Intelligence, vivacité.	Esprit vif.
— activité.	— actif.
— douceur, bienveillance.	Amabilité.
Vivacité modérée, supériorité.	Intelligence vive, jugement sain.
— sensibilité, volonté faible.	Colère et dépit.
Supériorité, activité, assimilation.	Curiosité intellectuelle.

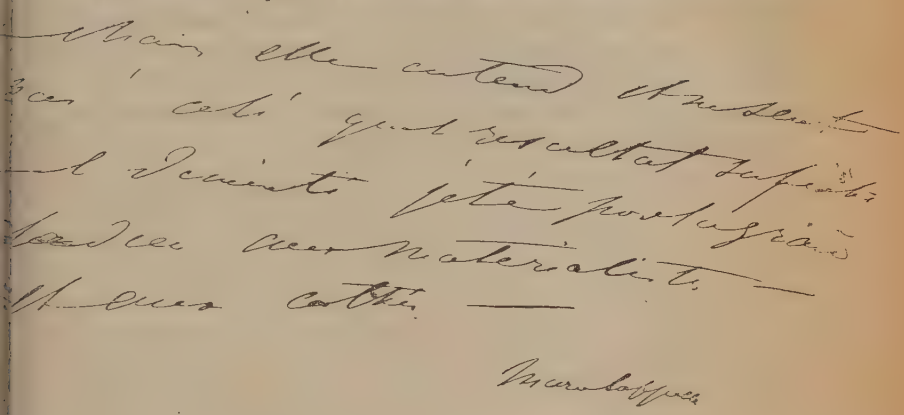
Les deux documents que j'ai pu examiner ont quelque chose d'anormal : le chagrin se manifeste dans le premier et le second témoigne d'un état de dépression tout à fait pathologique aggravé par des troubles respiratoires.

Néanmoins, on peut tenter de retrouver les constantes du caractère de Mme Lafarge et, sinon induire en toute sécurité ce qu'elle fut, trouver ce qui est demeuré d'elle.

Les qualités de l'esprit dominent et s'imposent. Nous avons affaire à une femme remarquablement douée. Son intelligence lucide, extrêmement logique, subtile et compréhensive, s'assimile les choses avec une grande facilité et peut s'exercer dans les domaines les plus divers. Elle montrera toujours un jugement sain, très sûr et personnel. Idéaliste, enthousiaste, sensible à tout ce qui est fin, distingué, délicat, d'un esprit enjoué, son charme est fait de retenue et de naturel. L'esprit très cul-

(1) attribuer peu d'importance aux mots filiformes qui, dans une écriture sans indice de fatigue ou de précipitation, peuvent signifier mensonge et même fourberie.

vé, attentif, méthodique, est capable d'emballements, mais elle veut ne pas se laisser s'égarer à la suite de l'imagination. Elle conserve toujours une grande maîtrise d'elle-même : la réserve et la prudence alliées à une intelligence souple et fine lui donnent une habileté très grande. C'est une diplomate avisée. Sa retenue et sa méfiance gênent son expansion, mais, lorsqu'elle s'abandonne, c'est sans arrière-pensée et surtout sans feinte. Il faudrait être bien fin pour ruser utilement avec elle. Elle voit clair dans le jeu d'autrui elle est très fine et saura élu-



der les questions. Son savoir-faire autant que sa prudence naturelle peuvent être une cause d'erreurs à son égard, mais on serait injuste en suspectant sa sincérité. La feinte lui est absolument inutile.

Le premier document (1843) révèle, malgré la dépression causée par le chagrin, une grande fermeté. Dans les lettres postérieures on peut voir que cette énergie, bien épuisée, se manifeste encore par des efforts constants. Ces dernières lettres indiquent aussi un caractère bien plus affectueux, de l'abandon et de la générosité. Sa froideur apparente n'était donc due qu'à la surveillance exercée sur la sensibilité et non à de la sécheresse de cœur, comme on aurait pu le croire. Peu liante, elle a sans doute toujours été d'une amabilité discrète, et elle a toujours éprouvé du plaisir à se sentir aimée. Sans prétention ni orgueil, dépourvue aussi de coquetterie, elle ne se montre pas trop susceptible, bien qu'elle sente très vivement.

On ne peut dire que c'était une nature douce ; sa fermeté,

sa raison et sa réserve ont pu souvent la faire passer pour manquant de tendresse. Mais elle avait du cœur et pouvait même se laisser aller dans de très rares moments à un abandon sentimental très éloigné de la froideur.

L'impression que produit ce caractère se modifie. Ce qui séduit au premier abord, c'est la grâce de l'esprit et la grande intelligence. Sa froideur polie et sa fermeté arrêtent le premier élan de sympathie, puis on craint de voir dans sa très grande habileté de la ruse. Enfin, quand on la connaît bien, on se persuade de plus en plus que c'est une femme sincère, dont le cœur peut être généreux et aimant et qui a un réel besoin d'affection. Par suite de sa réserve discrète, bien peu de personnes ont pu arriver à la connaître assez pour l'aimer, tandis que beaucoup ont dû la méjuger.

E. DE ROUGEMONT.

LA
FABRIQUE DE MANDARINS

—

I

D'artisan plus pauvre que I le marchand d'eau chaude il n'en était guère dans la ville de Shanghaï au bord de la mer orientale. Il vivait chichement du produit de sa grosse marmite toujours bouillante, installée au coin de l'échoppe du savetier Tsi. Car chacun sait qu'au prix d'une sapèque le litre vendu aux ménagères économes et criardes, cela ne fait pas beaucoup de mesures de riz au bout d'une lune.

Sa femme Si-Tseu l'aidait de son mieux, c'est-à-dire encore plus maigrement, le métier auquel elle employait ses doigts agiles étant de ceux qui ne pouvaient guère faire entrer dans la bourse commune autre chose que du vent. Elle était en effet trieuse de thé chez le grand marchand de la rue du Consulat, à la boutique dorée.

Mais si tous deux étaient pauvres entre les pauvres, il convient de dire que c'étaient des gens pieux qui observaient fidèlement les rites et pratiquaient religieusement le culte sacré des ancêtres. Aussi leurs prières, portées sur la fumée subtile d'humbles bâtonnets d'encens, avaient-elles été entendues de l'Etre Suprême, du premier Vénérable Céleste, des trois lumières qui tombent du Soleil, de la Lune et des étoiles, des cinq planètes et du divin génie Wu-Tao.

Et la mesure de leurs vœux avait été remplie de telle façon que le Fils du Ciel lui-même que protège Pwan-ku, le premier qui sépara le Ciel de la Terre, n'eût pas souhaité davantage.

La bonne Si-Tseu avait donné à I, qui n'eût pas changé son sort contre celui d'un roi, un fils qu'on nomma Yu, c'est-à-dire l'ardemment désiré.

II

Mais ceci n'était rien encore. Par un rare privilège, Yu n'é-

tait pas né comme les autres enfants un jour ordinaire. Il avait vu la lumière le treizième jour de la septième lune qui est, comme nul n'en ignore, le jour où les membres de la confrérie des ossements abandonnés célèbrent la fête de l'illustre empereur Wen-Wang, leur fondateur.

C'était là une circonstance bien remarquable pour le fils d'un petit marchand d'eau chaude, et les parents émerveillés en tirèrent le présage que cet enfant était appelé aux plus hautes destinées.

— Nous en ferons un mandarin ! s'écria I en recevant précieusement dans ses bras la petite chose vagissante, lourde déjà de si grosses espérances.

Et d'enfant plus choyé il n'en fut point sur toute la Terre fleurie. Quand il atteignit sa troisième année d'âge, ce fut un grand déchirement de cœur pour la tendre Si-Tseu, car il fallut selon la loi le sevrer du sein de sa mère, après quoi celle-ci observa avec son époux contristé, plus sévèrement que ne le font les autres pères et mères, les trois années de deuil prescrites par les rites.

III

Les jours passèrent. Le ver rongeur de l'ambition creusait toujours plus avant son chemin dans le cœur paternel de I, et, tout en vendant son eau chaude, il lui arrivait parfois de faire sourire la clientèle en marmottant à demi voix ces paroles orgueilleuses qui étaient devenues son refrain :

— Nous en ferons un mandarin.

Il les répétait encore le soir quand, après la fatigue d'une journée bien remplie, il se reposait sur la galerie de bois de sa petite maison, à prendre le frais et à boire une tasse de thé en compagnie de la fidèle Si-Tseu et du voisin Ssé, le médecin ambulant.

Mais celui-ci était un homme d'âge et d'expérience revenu depuis longtemps des mirages de la vie. Quand il rentrait au soir, harassé d'avoir tout le jour donné des consultations sur les marchés en plein vent, ausculté, fait tousser et cracher des gens, administré des drogues et arraché des dents, l'échine rompue pour avoir emporté sa table sur son dos, et tout cela pour une poignée de sapèques, il ne lui plaisait point d'entendre les discours extravagants de I. Il savait trop ce que valent ces

rêves de dormeur éveillé qui sont autant de bulles de savon que le bon sens crève comme un coup d'épingle.

— C'est, disait-il, avec un regard désapprobateur à travers ses grosses besicles rondes en écaille, marcher sur une glace fragile. L'avenir ne nous appartient pas, voisin. Laissez donc cet enfant grandir et devenir un honnête artisan comme nous qui gagne son riz à la sueur de son front.

— A la sueur de son front ! se révoltait I indigné. Un enfant né le jour de l'empereur Wen-Wang !

— Le fils d'un marchand d'eau chaude tout de même, répliquait le médecin. Allons, allons, voisin, l'orgueil paternel vous égare. C'est pure folie d'avoir des visées si hautes. Pourquoi vouloir s'élever au-dessus de sa condition ?

La sagesse parlait par sa bouche. Mais il n'y a pire sourd que celui qui ne veut pas entendre, et I tenait à son idée. Il répondait donc, non sans l'apparence de quelque logique :

— Fou-Youé ne fut-il pas élevé au rang de ministre de l'état de maçon ? Et Kia-Koé, de marchand de sel et de poisson qu'il était, ne devint-il pas conseiller d'Etat ?

— En furent-ils plus heureux ? demandait Ssé.

— Vraiment ils le furent, répondait aussitôt I sur le ton de la plus grande assurance.

Et avec un clignement d'yeux plein de malice à l'adresse du médecin étonné, il lui posait ces questions artificieuses :

— A votre avis, voisin, quel est le comble de la félicité pour un homme ?

— C'est sans nul doute de pratiquer la plus haute des vertus.

— Et quelle est la plus haute des vertus ?

— La plus haute des vertus est la piété filiale.

— Et quel est le plus haut degré de la piété filiale ?

— Le plus haut degré de la piété filiale est de pourvoir à l'entretien de ses parents.

— Donc, s'exclamait I triomphant, Fou-Youé et Kia-Koé, en se voyant élevés malgré l'humilité de leur naissance aux premières charges de l'Etat, connurent le comble du bonheur puisqu'il leur fut ainsi permis d'honorer magnifiquement leurs parents, et qu'entre toutes les marques d'honneur que nous puissions témoigner à nos père et mère, rien n'est comparable à l'entretien que nous leur procurons sur les revenus de l'Etat.

Et le petit marchand d'eau chaude, tout fier d'une dialecti-

que aussi serrée, concluait avec la même logique de son cœur de père :

— Alors, en quoi est-il déraisonnable d'espérer que ce qui est arrivé à Fou-Youé le maçon et à Kia-Koé le vendeur de poisson pourrait bien arriver aussi à Yu, le fils d'I, marchand d'eau chaude ? Pourquoi ne pourrais-je rêver pour mon fils une destinée semblable à celle de ces hommes illustres, s'il est écrit sur le mandat du ciel qu'il en sera ainsi ?

Mais Ssé, le médecin ambulant, n'était point convaincu par les raisonnements subtils de I, et il répondait en hochant la tête :

— Non... non... Le ver-luisant ne doit point espérer qu'il ira prendre un jour la place d'une étoile du ciel. Qu'il reste sur son brin d'herbe à briller de sa chétive clarté et que chacun en fasse autant. Croyez-moi, voisin, c'est là qu'est le bonheur. Le sage Lao-Tsé l'a dit : « *Vivre et vieillir dans la simplicité des ancêtres, revenir au temps des cordes nouées...* »

IV

C'étaient là des conseils dictés par le bon sens et l'expérience, mais le marchand d'eau chaude les méprisait et pensait dans son aveuglement que le grand âge de Ssé le faisait radoter.

Aussi toutes les paroles du bonhomme glissaient-elles sur l'esprit de I sans laisser plus de traces que n'en laissent sur le ciel bleu les nuées emportées par un grand vent.

Au contraire, il ne faisait que s'entêter davantage dans son idée. Et son rêve devenait de jour en jour plus resplendissant. Soit qu'il attisât le brasero sous sa marmite bouillante aux flancs rebondis, soit qu'il disposât en triangle devant la théière fumante les trois tasses pour lui, pour sa femme et pour le voisin Ssé, soit qu'il se prosternât devant l'autel des ancêtres après avoir allumé une baguette d'encens piquée au brûle-parfums, c'était toujours la même image qu'il voyait et qui grandissait petit à petit comme celle d'une personne qui vient au-devant de vous du bout d'une route interminable.

D'abord ce n'avait été qu'un point brillant à l'horizon, changé bientôt en une silhouette minuscule, mais si lointaine encore et si bien enveloppée dans un poudroiement d'or éblouis-

sant, comme il convient à une chimère, qu'il était impossible d'en reconnaître les traits.

Mais à mesure que la petite forme humaine se rapprochait, elle se précisait davantage. Elle se précisait même si bien que maintenant I, à sa grande joie, en notait tous les détails.

C'était Sa Seigneurie, le haut directeur du grenier public de la province de Shanghaï, et, qui l'eût cru? son fils à lui, l'humble marchand d'eau chaude, oui vraiment, son fils Yu, n'en déplaise à ce vieux radoteur de Ssé !

Il s'avançait, le ventre grave et rebondi, comme un homme bien nourri, secoué par la galopade de son coolie pousse-pousse qui crachait son bétel en soufflant. La riche soie de sa robe couleur de la fleur d'hibiscus s'ornait sur la poitrine d'une broderie en or de l'oiseau fabuleux Feng-Houang qui est l'insigne des mandarins civils. A sa gauche cliquetait un sabre légèrement recourbé et dont la poignée de jade s'enrichissait d'un lotus en pierres précieuses, le lotus sacré où manque un pétale.

Tout criait sa puissance : l'empressement obséquieux des passants à s'écarter pour lui livrer passage, et les mines respectueuses d'autres lettrés qui s'en allaient répétant avec des hochements de tête admirateurs qu'il commandait à un territoire de plus de soixante-dix lieues carrées.

Et I s'émerveillait encore plus que tout le monde jusqu'au moment où sa bienheureuse vision s'évanouissait, brusquement soufflée par une voix aigre à ses côtés qui le faisait sursauter.

C'était le marchand de pastèques, qui se tenait derrière lui, ses balances sur l'épaule :

— Eh bien! compère, êtes-vous sourd? Voilà trois fois que je vous parle et vous ne me répondez pas plus que si je m'adressais à votre marmite.

Ou bien encore c'était Si-Tseu, qui lui reprochait doucement :

— A quoi rêves-tu, mon pauvre homme?... Ne vois-tu pas que l'eau passe par-dessus la théière?

I passait la main sur son front comme quelqu'un qui revient de très loin et haussait les épaules avec mauvaise humeur. Aussi je vous le demande, c'était bien la peine de faire un si beau rêve qu'il croyait déjà toucher du doigt, pour que ce gros poussah de marchand de pastèques, ou l'ignorante Si-

Tseu, qui n'y voyait pas plus loin que le bout de son nez, vînt l'interrompre par des questions misérablement terre à terre!

V

Cependant des années nombreuses avaient une à une allongé leur ombre sur les champs du passé. Depuis longtemps Yu avait mis de côté sa robe de printemps et coiffé le bonnet de virilité.

Son intelligence précoce avait parcouru comme en se jouant tout le cycle des connaissances humaines qui font le bon lettré et tenait au centuple la promesse de ses fleurs.

Ainsi qu'un jeune arbre nourri des sucs bienfaisants d'un terreau gras et bien arrosé, il portait maintenant les fruits magnifiques de la science.

Seulement, voilà. Il ne les portait tout de même pas tous. Il lui en manquait un sans lequel tous les autres ne sont que du vent dans la main.

Yu n'était pas mandarin.

Pourtant vingt-quatre lunes s'étaient déjà succédé depuis qu'il avait été planter pour la dernière fois de toutes sa tente dans le camp des lettrés. Et avec quel retentissant succès! De mémoire d'examinateur on ne se rappelait pas avoir jamais entendu pareil docteur.

Mais à quoi cela pouvait-il bien avancer, sinon à faire sentir d'une façon mille fois plus amère la distance qui sépare la coupe des lèvres? Il y avait une toute petite chose que I, dans son ambition pour son fils, avait oubliée : c'est que pour faire un mandarin il ne suffit pas d'être une lumière de la science, il faut encore avoir beaucoup d'argent.

Beaucoup d'argent! Il n'en avait guère, le pauvre homme, ou, pour mieux dire, il n'en avait pas du tout. Le peu qu'il avait gagné chaque jour avec Si-Tseu en se tuant à l'ouvrage pendant tant et tant d'années avait été mangé par l'entretien ruineux de ce fils qui n'avait jamais rien rapporté, mais qui coûtait si cher.

Et il aurait fallu une somme effrayante, une somme qui représentait bien le double de tous leurs gains quotidiens à eux deux ajoutés bout à bout depuis qu'ils s'étaient mis en ménage.

I en avait le vertige et faisait des réflexions mélancoliques. Ainsi ils s'étaient saignés aux quatre membres pour cet enfant si chéri qu'ils n'avaient pas d'yeux assez grands pour le voir, et ils ne seraient pas repayés de leurs sacrifices. Ils avaient été à la peine et ils ne seraient jamais à l'honneur. Ils ne rentreraient même pas dans leurs déboursés.

La belle affaire que Yu fût capable de réciter d'un bout à l'autre sans hésiter le Livre des Rites et le Livre des Vers, et de le tracer du bout de son pinceau expert plus de dix mille caractères, si toute cette science prodigieuse ne pouvait lui faire obtenir un poste lucratif dans l'administration par où se trouverait assurée une vieillesse heureuse pour ceux qui l'avaient élevé !

Hélas ! au train dont allaient les choses, cela en prenait bien le chemin ! Yu ne serait jamais mandarin, et I, désolé, commençait à reconnaître qu'il avait eu grandement tort de ne pas écouter la sagesse des paroles du voisin Ssé. Que n'avait-il fait de son fils un simple marchand d'eau chaude comme lui ?

VI

Il était devenu bien vieux, le voisin Ssé. C'était même merveille qu'il vécût encore. Mais il était de ceux qui prennent plaisir à s'attarder sur la terre, et il ne semblait point pressé d'aller retrouver les ancêtres.

Il est vrai de dire que quoique les années eussent rendu sa barbiche aussi blanche que la neige du cerisier, et que la tête lui branlât un peu, il n'avait point d'infirmités. L'œil était toujours bon derrière la grosse besicle d'écaille, seulement un peu plus forte, et la main ne tremblait point.

Il aurait pu rester chez lui bien tranquille à ne rien faire, et passer le soir de sa vie uniquement à se reposer d'avoir tant travaillé, en buvant une tasse de thé tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, et en devisant du passé. Car l'Etat, fidèle gardien des lois, avait pourvu à tous ses besoins, en lui accordant, sur la cassette impériale, la haute pension de deux complets, un d'hiver et un d'été, et de vingt mesures de riz, par an, à laquelle lui donnait droit son grand âge.

Mais l'amour de son art lui était resté, et s'il ne portait plus lui-même sa table trop lourde pour ses vieilles épaules,

et qu'il en prît un peu plus à son aise, tout de même il ne se passait guère de semaine qu'on ne le vît sur les marchés en plein vent, où il continuait à soulager de sa science, de ses drogues et de son bistouri, les misères des petites gens.

Loin de s'affaiblir, sa sagesse n'avait fait que s'accroître, comme un grenier bien rempli, des trésors de l'expérience, et s'exprimait plus que jamais par des sentences concises qui avaient la saveur des fruits mûrs.

Tous ses conseils étaient autant de bonnes graines qui n'attendaient pour germer que de tomber sur le terrain bien préparé d'une oreille attentive.

Est-ce à dire pour cela qu'il gardait rancune à ceux qui ne les suivaient pas? Non, car il savait trop bien que les bonnes paroles, à l'envers des mauvaises, entrent pour la plupart par une oreille pour sortir aussitôt par l'autre. Ainsi va le monde, et il semble bien que les conseils sont faits tout exprès pour ne pas être écoutés.

Donc il ne pouvait en vouloir à I de ce qu'il n'avait pas suivi les siens, car il ne le jugeait sur ce point pas plus mauvais que les autres hommes qui sont myopes quand il s'agit d'arranger leur vie au mieux de leurs intérêts.

Au contraire, il le prenait en pitié, et loin de lui faire la morale, comme certain pédagogue qui, voyant un enfant se noyer, le sermonnait d'importance au lieu de lui tendre la main, il bandait tous les ressorts de son esprit pour chercher le moyen de le tirer d'embarras.

VII

Or, un soir que I se désolait encore plus que d'habitude, il vit entrer chez lui le voisin Ssé dans un état d'agitation extraordinaire. La tête lui branlait encore davantage et derrière la besicle son œil brillait d'un éclat inaccoutumé.

— J'ai trouvé, dit-il simplement.

Mais cela suffisait. Car que pouvait-il avoir trouvé sinon la solution de l'unique question qui occupait l'esprit de I à en perdre le boire et le manger? Le petit marchand d'eau chaude en devint plus jaune d'émotion.

Cependant Ssé, au lieu de dire tout de suite la cause de son contentement, se borna à résumer les tenants et les aboutis-

fiants de sa découverte dans cette image sentencieuse qui enveloppait un reproche discret à l'inertie de son compère :

— L'oiseau qui reste sur la branche ne peut rien trouver.

Néanmoins, comme il n'avait pas de malice et qu'il était au fond tout aussi pressé de parler que l'était de l'entendre le pauvre I qui le regardait la bouche grande ouverte comme un petit oiseau qui attend après la becquée, il lui conta sans le faire languir davantage la triomphante nouvelle.

Voilà, c'était bien simple. Il est écrit qu'un bienfait est toujours agréable aux ancêtres et n'est jamais perdu. Pour en avoir fait l'expérience maintes et maintes fois dans sa longue carrière, le vieux médecin ne l'avait pas oublié. Mais aujourd'hui il en avait reçu une nouvelle preuve qui tenait véritablement du prodige.

Ki-Lou, le marchand d'oiseaux apprivoisés, s'était approché de lui sur le marché, et, après l'avoir salué respectueusement en agitant ses poings joints sous son menton, lui avait tenu ce langage reconnaissant :

— Très illustre Prince des Remèdes, il y a huit jours, quand tu es venu appuyer ton oreille perspicace sur sa poitrine, mon unique fils maigrissait et dépérissait à vue d'œil. Une fièvre maligne le consumait et ses paupières étaient près de se fermer à la lumière du Soleil. Aujourd'hui il court et joue dans la rue, comme si de rien n'était, avec les autres enfants de son âge.

Et sans plus de commentaires, Ki-Lou tendait au vieux médecin ambulant une méchante bourse en vessie de cochon, dont le col s'étranglait d'un lacet de soie rouge usée.

— Qu'est ceci ? avait demandé Ssé.

— Le prix bien indigne de tes inappréciables services, vénérable Lumière de la médecine. Une bourse qui contient cinq cents misérables sapèques. C'est sans doute dix mille fois moins que tu ne mérites, mais c'est tout ce que je possède.

— C'est dix mille fois trop. Je t'ai déjà dit que je ne voulais pas d'argent. Garde ta bourse pour toi.

Le marchand d'oiseaux avait fait une grimace de contrariété et remis la bourse dans sa poche avec un gros soupir de regret. Mais il ne se tenait pas pour battu, et décrochant l'une des cages pendues à son épaule :

— Alors que ta savante Seigneurie accepte au moins de son

très insignifiant esclave l'offrande du plus joli de mes oiseaux chanteurs, ce merle mandarin dont l'aile s'orne d'un trait de jaune impérial.

— Certes non. Son chant bruyant troublerait la paix de mon sommeil matinal.

Ki-Lou avait toussé par trois fois pour cacher son dépit contraire à la politesse. Cependant plus il se voyait refusé, plus il s'entêtait dans son amour-propre. Il n'entendait pas que sa dette fût ainsi escamotée, et il voulait à tout prix trouver un moyen de la payer.

Il insista donc :

— Enfin, très intelligent Ssé, si tu ne veux accepter de ma vulgaire personne ni argent ni cadeau, du moins n'auras-tu pas la dureté de refuser que je te rende quelque humble service par où j'essayerai de te prouver faiblement ma reconnaissance ?

— Et que pourrais-tu faire pour moi, chétif ?

— Le rat n'a-t-il pas rongé les mailles du filet d'où sans lui le lion n'aurait pu s'échapper ? Et la fourmi n'a-t-elle pas sauvé la vie de la colombe en mordant au talon le chasseur qui la visait?

— Je n'ai point d'ennemis, ayant passé sur la terre en faisant le bien, et je ne cours aucun danger.

— Soit. Mais peut-être désires-tu quelque chose, charitable dispensateur des drogues bienfaisantes. Le cœur de l'homme est ainsi fait que le plus comblé désire toujours quelque chose.

— Je ne désire rien pour moi.

— Pour toi, mais pour les autres ?

Le vieux médecin tressaillit, car les paroles adroites du marchand d'oiseaux avaient enfin touché leur but. Mais la pensée que cet avorton de Ki-Lou pouvait avoir la prétention de tirer le voisin I de son cruel embarras lui parut si présomptueuse qu'il en sourit de pitié et répondit :

— Il est vrai, je désire quelque chose pour un ami qui m'est cher, mais ce que je désire est tellement hors de ma portée, et à plus forte raison de celle d'un méchant dresseur d'oiseaux comme toi, qu'il est bien inutile d'en parler.

— Qui sait? Mets-moi toujours à l'épreuve.

— Eh! bien, maudit entêté que tu es, sache que j'ai pour

voisin I, le marchand d'eau chaude, qui se lamente du matin au soir comme l'oiseau criard Kioué, parce que son fils unique Yu, malgré qu'il ait passé avec éclat tous ses examens, n'est point mandarin, faute d'argent.

Et Ssé, qui s'apprêtait déjà à rire de la confusion méritée de Ki-Lou, ajouta :

— Maintenant, ose dire, ô ver de terre plein de suffisance, qu'il est en ton pouvoir que le fils de mon ami obtienne par ton aide débile pareille satisfaction ?

Mais le marchand d'oiseaux, loin de se troubler, répliqua avec plus d'assurance encore :

— N'en déplaise à tes infaillibles paroles, maître très perspicace, c'est là précisément de tous les services que tu aurais pu me demander celui qu'il m'est le plus facile de te rendre.

Ssé fronça le sourcil.

— N'oublie pas le respect que tu dois à un vieillard, je te prie, et cesse ton impudente raillerie. Où trouverais-tu l'argent qu'il faut pour faire ce dont tu te vantes ? Tu sais bien que tu mens effrontément, car tu es si pauvre que c'est à peine si tu gagnes le millet nécessaire à ta nourriture quotidienne.

— Tu es un grand savant, illustre docteur, mais je vois bien tout de même qu'il y a des choses que tu ignores. As-tu ouï parler du Chem Kuang Hoeï ?

— Je n'en ai même jamais entendu prononcer le nom de ma vie.

— Eh bien ! apprends que c'est une très haute et très puissante société secrète dont j'ai l'insigne honneur, moi indigne, de faire partie.

— Un gueux comme toi ?

— Il y a des membres plus gueux que moi encore. Qu'importe ? L'union fait la force. Un seul cheveu se casse sous le doigt d'un petit enfant, mais mille et mille cheveux tressés ensemble forment une natte qui supporterait sans se rompre la statue du Bouddha de bronze de la grande pagode.

— Et que fait-on dans ta belle société ?

— On y fabrique des mandarins, comme son nom l'indique, puisque les caractères qui le composent, dans tout l'Empire du centre aussi bien qu'au pays des hommes aux doigts de pieds écartés, signifient : *la Société des nominations mandarinales*.

— Alors que vas-tu faire, toi, écume de l'humanité, dans une société où, comme tu le dis d'une façon si étrange, on fabrique des mandarins ?

— C'est que, j'en demande pardon à tes yeux très observateurs, moi aussi je sais manier le pinceau et je possède mes grades de bachelier et de licencié.

— J'aurais dû m'en douter à ta parole distinguée. Mais c'était si invraisemblable. Tu te présentes à moi sous les traits d'un oiselier très obscur.

— Il faut bien vivre. Mon histoire est celle de Yu, le fils de I le marchand d'eau chaude, et de milliers d'autres auxquels la fortune a manqué.

— Pardon !... Ceci est contradictoire, mon fils. Si j'ai bien compris tes paroles, tu es entré dans le Chem Kuang Hoeï avec l'espoir que tes frères te fourniraient l'argent nécessaire pour que tu deviennes un mandarin... C'est bien cela, n'est-ce pas ?

— Parfaitement exact.

— Alors comment se peut-il que cette société n'ait pas fait pour toi ce que tu prétends avec tant d'assurance qu'elle ferait pour Yu ?

— Le divin génie Wu-Tao, qui préside à la destinée des hommes, m'a été contraire, très généreux maître, quoique le jour de ma naissance trois vieillards soient entrés dans la maison de mon père. Toute ma vie j'ai été un candidat malheureux, car chaque fois que les doigts de notre vénérable président ont plongé dans l'urne, quand il s'est agi de tirer au sort celui d'entre nous dont nous devions faire un mandarin avec notre argent, c'est un autre nom que le mien qui est sorti. Et voilà pourquoi je n'ai jamais pu laisser pousser les ongles de ma main droite comme il convient à un lettré.

— Voire. Mais ne crains-tu pas qu'il puisse en arriver autant au fils de mon ami ?

— C'est du moins une chance à tenter, ô docteur très avisé. Le héron qui reste planté sur une patte dans les roseaux au lieu d'aller au bord de la rivière n'attrape point de poisson. Envoie-moi donc demain sans faute à la neuvième heure du soleil levé ton petit ami Yu. Il y a justement grande réunion du Chem Kuang Hoeï. Je lui servirai de parrain.

VIII

C'était au bout de la rue des porcelainiers, près du marché couvert, un modeste débit de thé dont l'enseigne portait en grands caractères d'or qui resplendissaient au soleil sur leur fond de laque noire, cette inscription :

A l'Eternel Espoir.

Yu en conçut le meilleur augure, mais comme il n'oubliait pas pour cela les règles de la politesse, il s'effaça pour laisser passer devant, ainsi qu'il sied à un jeune homme bien élevé, Ki-Lou, le marchand d'oiseaux.

Ils traversèrent la boutique entre les colonnes de bois équarri peint en rouge, en répondant avec urbanité aux saluts des consommateurs qui buvaient leur thé, et quand la cloison de bambou du fond eut glissé dans ses coulisses pour leur permettre d'entrer et se refermer aussitôt, ils se trouvèrent dans une vaste salle emplie de fumée, où il y avait beaucoup de monde.

Oui vraiment, beaucoup de monde. Jamais Yu n'en avait vu autant entre les quatre murs d'une pièce, et ce n'était pas sans une profonde émotion que ses regards couraient de l'un à l'autre des visages inconnus de cette foule bigarrée dont dépendait son avenir.

Des miséreux évidemment comme lui, et même de plus misérables encore. Cela se voyait assez à leurs vêtements dont la soie fine, jadis verte ou bleu de ciel, avait tourné au gris sale et s'effilochait aux coudes et aux genoux.

Mais des lettrés aussi comme Yu. Cela se remarquait tout de suite à l'élégance de leurs manières et à la tournure fleurie des réponses pleines de politesse qu'ils faisaient de temps à autre, tout en buvant leur thé, à un personnage qu'ils semblaient écouter avec la plus grande attention, mais qu'on entrevoyait à peine, comme à travers un brouillard, à cause de l'épaisse fumée qui se dégageait des courtes pipes au fourneau de cuivre bien fourbi, ou de ces ridicules petits rouleaux de papier dont les diables d'Occident ont donné la fâcheuse habitude à la nation centrale.

Ce personnage, qui trônait avec une majestueuse autorité dans un grand fauteuil d'apparat sur une estrade dressée au

fond de la salle, était, au contraire des autres, richement habillé de soie brochée, légèrement bordée d'une fourrure d'un grand prix, et sa tête, mille fois ridée au souffle des ans, se recouvrait d'un bonnet orné du bouton de corail qui attestait la gloire passée de son haut grade dans le mandarinat.

Devant lui, une table bien lavée où fumait une théière avec une tasse et un plateau de laque chargé de gâteaux secs.

A sa gauche, une autre table plus petite, où un scribe à lunettes, le nez sur les carrés de son papier, tenait procès-verbal de la séance, enregistrant sans relâche les demandes et les réponses du bout de son pinceau agile.

Cependant Yu, poussé par Ki-Lou, avait traversé l'étroite allée centrale formée par les bancs, qui divisait la salle en deux, et s'était avancé jusqu'au pied de l'estrade, où, après s'être incliné profondément, il avait hasardé d'une voix timide :

— Que votre Seigneurie vive des milliers d'années !

A quoi le président, abaissant sur le nouveau venu son œil interrogateur, avait répondu selon le rite :

— Qui es-tu, toi qui oses te présenter devant moi ?

— Mon nom très vulgaire est Yu, le licencié, et je suis le fils de I le marchand d'eau chaude et de Si-Tseu la trieuse de thé.

— Comment peux-tu prouver que tu sois bien Yu le licencié, fils de I le marchand d'eau chaude et de Si-Tseu la trieuse de thé ?

— Je le prouve par Ki-Lou, le marchand d'oiseaux, ici présent, qui est un bachelier et qui connaît ma parenté.

— Et je jure sur l'autel des ancêtres qu'il dit la vérité, attesta l'oiselier avec force.

— Bien. Mais quel est ton but en te présentant devant moi ?

— Ma chétive personne désirerait être admise dans le giron de votre très respectable confrérie.

— Les portes en sont closes au profane.

— Je connais les paroles qui peuvent les ouvrir.

— Quelles sont ces paroles ?

— Un vers.

— Quel est ce vers ?

— La pluie rende la terre féconde !

— Que peut le soleil sans la pluie? répondit le président avec un sourire satisfait.

Mais il ajouta :

— Et pourquoi désires-tu être reçu dans notre société?

— Parce que je suis le Vase.

— Et quel vase?

— Un vase dont l'enveloppe est si commune qu'il ne se distingue en rien extérieurement des autres vases et qu'on l'a laissé vieillir dans un coin. Mais la précieuse liqueur qu'il contient n'en a que mille fois plus de valeur, et il attend qu'une main bienveillante et perspicace vienne le tirer de son obscurité pour le mettre à la place d'honneur qui lui convient, et l'offrir en régal au palais des hommes délicats.

— C'est bien, approuva le Président en hochant la tête avec bienveillance, car Yu avait fait preuve dans ses réponses d'une parfaite connaissance des formules prescrites par le rite de l'initiation. Tu compteras donc parmi nous à partir de ce jour, et nous essayerons par notre argent et par notre influence de faire de toi un mandarin ainsi que tu le désires. N'est-ce pas, vous autres?

Toute l'assemblée s'était levée d'un seul mouvement.

— Nous en faisons serment par les dieux du ciel et de la terre, Liu-Pi, Kwan-Yu et Chang-Si, qui ont juré fraternité dans un jardin de pêchers.

Le président poursuivit :

— Répète le même serment en faveur de l'association, mon fils, non pas du bout des lèvres, mais du fond du cœur, et réfléchis bien en le prononçant à quoi tu t'engages.

Yu le répéta fidèlement.

— C'est-à-dire, expliqua le Maître vénérable de la Loge, que lorsque l'association aura fixé la somme que chacun de ses membres devra verser dans la caisse commune pour obtenir la nomination de celui que favorisera le sort, tu mettras aussitôt tes parents et amis à contribution, et tu ne reculeras toi-même devant aucune privation pour réunir les taëls nécessaires, dusses-tu te laisser mourir de faim plutôt que de dépenser les quelques sapèques indispensables à ta nourriture. Sache bien enfin que l'engagement que tu prends est si sacré que, plutôt que d'y faillir, l'un dernier, l'un de nos frères, dont nous honorons la mémoire comme celle d'un héros, fut

décapité pour avoir assassiné et volé un marchand ambulant, afin de ne pas être exclu du tirage au sort.

— Je suivrai son exemple s'il le faut, déclara Yu fermement.

— J'en accepte l'assurance, termina le président, et j'espère que le sort te récompensera plus vite qu'il n'a fait pour ton parrain le marchand d'oiseaux que nous appelons ici Ki-Lou, le malchanceux. Maintenant, va prendre place sur ces bancs avec tes frères, modestement et en silence, car, comme la caisse de notre association vénérable est encore veuve de tes cotisations, il ne convient point que ton nom soit placé dans l'urne, ni que tu participes aux opérations par lesquelles nous allons tâcher de pourvoir à la place de collecteur général des impôts, qui se trouve vacante.

IX

Mais il est écrit que les bonnes choses, tout comme les mauvaises, vont toujours deux par deux, car c'est la volonté du divin Principe d'harmonie que rien de ce qui concerne les hommes ne saurait boiter, et que, pour qu'un corps ne viole point les lois de l'équilibre universel, il faut qu'une jambe réponde à l'autre jambe.

C'est pourquoi ce jour-là devait être pour Yu de ceux que l'on marque en caractères rouges dans le calendrier.

Cela commença de façon très vulgaire et bien indigne en vérité du dénouement plein de félicité que cachaient d'aussi insignifiantes prémisses. Mais il est à remarquer que les événements les plus importants de notre vie ont souvent pour début un de ces mille et un petits faits quotidiens qui ne laissent nul souvenir dans notre mémoire à cause de leur misérable banalité.

Quoi de plus banal, en effet, que la visite du petit tailleur Tchi, et en quoi Yu eût-il pu y prêter plus d'attention que tel autre soir, puisqu'elle se répétait bien en moyenne trois fois par semaine quand le temps était beau, accompagnée toujours de la même invitation formulée invariablement dans les mêmes termes ?

— La chaleur du jour commence à tomber, voisin. C'est le moment d'aller faire un tour sur le rempart avec nos oiseaux.

Était-ce parce que, ce soir-là, le bonhomme Tchi était escorté de ce grand bavard de Tseu-Lou, le barbier, portant comme

lui au bout de son bras une cage étroitement recouverte d'une gaîne de soie ?

Mais en était-il jamais autrement, et n'était-ce pas une vieille chanson connue dans le quartier qu'on ne voyait jamais les deux compères l'un sans l'autre ainsi qu'un couple de perruches inséparables, le dernier suivant le premier sur les talons comme l'ombre suit le corps ?

Alors ? Alors, rien. Tout s'était passé comme à l'ordinaire, absolument comme à l'ordinaire.

A l'invite du tailleur irrésistible comme un coup d'aiguille dans la laine, et rendue plus pressante par l'éloquence professionnelle du barbier qui maniait la parole avec la même dextérité que le rasoir, I le marchand d'eau chaude avait répondu par l'offre d'une tasse de thé, ainsi que l'exige la politesse.

Après quoi, le thé bu avec tout le respect dû à un thé qui vient de chez le grand marchand de la rue du Consulat, à la boutique dorée, I avait décroché la cage où son merle mandarin, que la chaleur avait tenu tout l'après-midi immobile sur une patte, les yeux clos et les plumes hérissées en boule, commençait de s'étirer les ailes au sortir de sa sieste et sautillait d'un barreau sur l'autre, histoire de se dégourdir les jambes.

Histoire de témoigner sa joie aussi, car il ne se trompait point à la signification de ces préparatifs infaillibles qui lui annonçaient avec une exactitude solaire l'heure de la promenade au grand air dont il était friand.

I, qui ne s'en promettait pas moins d'agrément, avait donc décroché la belle cage dorée et l'avait à son tour encapuchonnée de soie pour que l'oiseau ne fût ni effarouché ni distrait par les incidents de la route, et pût garder toute sa voix afin de remporter le prix avec éclat dans le tournoi de chant, là-bas, sur les remparts.

Chacun partageait d'ailleurs dans le secret ambitieux de son cœur le même espoir ou plutôt la même certitude sur l'issue de la joute harmonieuse : car si Tchi, le petit tailleur, ne doutait point que son serin huppé trouverait dans son gosier des roulades triomphales dont la pureté cristalline ferait pâlir la chanson de ses rivaux, de même le barbier Tseu-Lou était bien sûr de la victoire de son rossignol du Japon. Ne lui

avait-il pas, la semaine passée, suivant une recette infaillible, crevé les deux yeux au premier chant du coq ?

Or c'est une chose bien connue que le rossignol aveugle est un artiste divin qui éclipse les autres chanteurs ailés, ni plus ni moins que le soleil de simples étoiles.

Cependant Yu balança un moment s'il suivrait son père. Le bel amusement vraiment que d'aller sur un talus entendre chanter des oiseaux ! C'était bon pour ce bavard gratteur de peau de Tseu-Lou, ou pour ce dos rond tireur d'aiguille de Tchi, qui n'étaient pas capables à eux deux de réunir quatre idées dans leur étroite cervelle. Il n'osait aller jusqu'au bout de sa pensée et ajouter : bon aussi pour un misérable marchand d'eau chaude, car la piété filiale l'empêchait de formuler un pareil jugement qui eût offensé grandement les ancêtres.

Mais il le pensait. Il ne pouvait pas s'empêcher de le penser. Il y a des pensées comme cela qui nous font honte, mais que nous ne pouvons pas ne pas avoir.

Et le cœur vaniteux de Yu s'emplissait d'une pitié méprisante pour le faible esprit de son père qui trouvait du plaisir à des jeux aussi puérils. Comme si chacun ne prenait pas son plaisir où il le trouve et comme si l'amusement d'un simple marchand d'eau chaude ne valait pas celui d'un bachelier !

Que ceci vous serve de leçon, bonnes gens qui vous saignez aux quatre membres pour élever au-dessus de votre condition un fils qui vous trouvera un jour indignes de nouer les cordons de son manteau de voyage !

Et pourtant Yu était le meilleur des fils. Mais voilà : depuis ce matin, où Ki-Lou, le marchand d'oiseaux, l'avait fait affilier à la puissante Société des Nominations mandarinales, le vent des grandeurs avait soufflé sur son esprit mobile comme sur une girouette affolée, et l'orgueil lui avait tourné la tête ; il se voyait déjà mandarin, sans songer, avec la présomption aveugle de la jeunesse, que peut-être, ainsi que pour son parrain le malchanceux, de nombreux fils d'argent se glisseraient sournoisement un à un dans sa natte, alors qu'il serait toujours aussi loin du but chimérique.

Heureusement Ssé, le vieux médecin ambulant, avec sa grande habitude de déchiffrer l'énigme des visages, lut l'irrésolution qui se peignait sur celui du jeune homme et devina

qu'elle puisait sa source dans les eaux troubles d'une pensée irrespectueuse.

Aussi décida-t-il incontinent de le ramener, comme il convenait, dans la droite voie par ces paroles empreintes de la plus haute sagesse :

— Viens avec nous, petit, et abandonne pour un temps tes rêves dorés en laissant aux Dieux, s'il leur plaît, le soin d'en faire des réalités. Il n'arrive que ce qui doit arriver par leur volonté, et notre destinée est réglée sur le mandat du ciel depuis les jours lointains où les premiers hommes fils du chaos primordial vivaient vêtus d'écorces et perchés sur les arbres.

Yu fit malgré lui une petite moue de dépit qu'il cacha aussitôt sous un sourire demi-consentant pour ne pas manquer gravement aux devoirs de la politesse envers un vieillard qu'il vénérait.

Ssé continua :

— Au surplus, il n'est pas bon que l'esprit reste toujours tendu sur le même objet. C'est pourquoi il n'est point d'amusement puéril ni de temps perdu s'il sert à reposer notre cerveau fatigué. Le sage Khoung-Tseu se délassait de ses hautes spéculations philosophiques en suivant d'un œil attentif, pendant des heures, le travail patient de l'intelligente race des fourmis. En quoi, je te prie, est-il plus ridicule de rester penché sur une fourmilière que d'écouter chanter des oiseaux, et ce que faisait un grand philosophe comme le vénérable Khoung-Tseu, ne peux-tu le faire aussi, toi un simple bachelier ?

— Assurément, répondit Yu avec autant de honte de voir percée à jour sa mauvaise pensée que d'admiration pour la profonde perspicacité du vieillard.

L'œil de Ssé pétilla de malice satisfaite derrière la besicle d'écaille.

— Tu es encore bien jeune, mon fils, et peu de chose suffit pour t'étonner. Ne te souviens-tu déjà plus, toi qui es frais émoulu du camp des lettrés, qu'il est écrit dans le Livre des Vers :

Quoique le poisson en plongeant se cache dans l'eau, cependant la transparence de l'onde...

— *Le trahit et on peut le voir tout entier*, acheva Yu, heureux de montrer qu'il possédait ses textes.

— Je rends grâces à l'infaillibilité de ta mémoire, triompha le vieillard. Alors conclus toi-même ; quelle onde, dis-moi, peut-être plus transparente que le visage d'un adolescent ?

Yu ne répondit pas cette fois et l'on se mit en route.

X

Mais voici bien autre chose : un vacarme extraordinaire emplissait l'étroite rue des nettoyeuses de riz au moment où la petite troupe en tournait le coin.

Des gens couraient en brandissant de longs bambous dont l'extrémité se terminait par une griffe en fer à deux dents acérées. D'autres agitaient frénétiquement de grosses lanternes de fer-blanc, allumées quoiqu'il fît grand jour encore.

Tous gens de mauvaise mine et d'allures débraillées dont la compagnie semblait peu désirable, de ceux enfin que le passant attardé prie le génie qui préside aux rencontres d'écarter de son chemin une fois la nuit tombée.

Ceux qui couraient vociféraient comme pour s'exciter à courir plus vite :

— Au Wang-Poo !... Au Wang-Poo !

Et de fait ils couraient, les diables, comme si ces mots eussent eu la vertu magique de leur faire pousser des ailes aux talons.

Ceux qui secouaient leurs grosses lanternes de fer-blanc ne montraient pas moins d'agitation, et déployaient une activité sans pareille à entrer dans chaque échoppe qu'ils rencontraient sur leur chemin. On eût dit des fourmis affolées se précipitant au secours de la fourmilière en danger.

Eux aussi ils criaient à tue-tête. Mais c'était une autre chanson.

— Donnez votre obole, braves gens ! Donnez votre obole pour le cercueil du pauvre noyé !

Même un de ceux-ci, en sortant d'une boutique avec l'aveugle étourderie d'un gros hanneton qui essaye ses élytres au crépuscule, faillit renverser le vénérable Ssé.

Mais au lieu de s'excuser de son inconvenante maladresse, il tendit aussitôt avec effronterie sa main arrondie et creuse en forme de sébille au vieillard en lui adressant ces paroles pleines d'impudence, quoique fleuries de respect :

— C'est l'Etoile du Bonheur qui vous a guidé sur mon chemin, illustre Prince de la Science, car je sais que votre cœur est aussi grand que votre esprit. Daignez donc laisser tomber quelques misérables sapèques dans la paume de votre esclave bien indigne.

— Et pourquoi faire? demanda Ssé en jouant l'étonnement, quoiqu'il sût parfaitement à quoi s'en tenir. Es-tu un mendiant ?

— N'en déplaise à votre Seigneurie, répliqua l'autre sur un ton de dignité offusquée, je gagne pauvrement mais honnêtement ma vie, tandis que si j'appartenais à la riche Société des mendiants dont le Roi est à Pékin, mes haillons seraient cousus de taels et je n'aurais pas besoin d'implorer la charité sur la voie publique.

— C'est pourtant ce que tu fais, ne t'en déplaise à ton tour.

— Si je le fais, ce n'est pas pour mon insignifiante personne, maître magnifique. Je vis de rien et suis content de tout : un rayon de soleil pour me chauffer, quelques grains de mil pour ma nourriture quotidienne, des vêtements où il n'y ait pas trop de trous pour laisser passer la bise, et je suis trop heureux pour réclamer autre chose.

— Sauf ces quelques misérables sapèques, l'interrompit Ssé avec ironie.

— Sauf ces quelques indispensables sapèques, répliqua l'homme sans se décontenancer. Mais c'est bien uniquement pour me rendre agréable aux ancêtres.

— Naturellement. Et en quoi, je te prie, cet argent de poche peut-il être agréable à quelque autre qu'à toi-même, qui en profiteras certainement pour la satisfaction de ton ventre?

— En ceci qu'il me permettra d'offrir une sépulture décente à un malheureux noyé qui autrement serait impitoyablement exclu du ciel, car il ne pourrait jamais rentrer en possession de son corps. N'est-ce pas là une œuvre agréable aux ancêtres?

— Sans doute.

— Mais est-il possible, ô aïeul très perspicace, que vos yeux infaillibles n'aient pas reconnu à sa lanterne en votre humble serviteur un frère emprunteur de lumière, et en mes

compagnons armés de gaffes destinées à fouiller la profondeur des eaux, les zélés frères du crochet?

— Ma vue baisse malgré mes besicles, et mon oreille devient dure, répondit Ssé.

— Soit, mais du moins un grand savant, et de plus un homme pieux comme vous attaché aux traditions millénaires de l'empire des quatre mers, ne peut pas ignorer l'existence du Fu-Tche-Hoeï, l'antique confrérie des sauveteurs de noyés dont la création remonte aux premiers cycles de la noble dynastie des Tcheou, bien des années avant que le plus grand instituteur du monde qui ait paru dans les dix mille siècles, le saint homme Khoung-Tseu, ne vît la lumière du jour?

Ssé haussa les épaules avec impatience.

— N'essaye point de m'égarer plus longtemps dans les dédales de discours oiseux, ô intarissable bavard, et venons tout de suite au fait.

— Je ne demande pas mieux, répondit le frère emprunteur de lumière en recommençant de tendre la main.

— Non, tu es trop pressé. Réponds-moi d'abord. Ainsi tu prétends avec toute cette menue monnaie...

— Faire l'achat d'un cercueil pour un noyé, poursuivit vivement l'affilié du Fu-Tche-Hoeï.

— Et où est-il ton noyé?

— Dans les eaux du Wang-Poo, à la hauteur du Pont du Milieu.

Le petit tailleur Tchi s'esclaffa :

— Ah! ah! ah! qui l'a vu, ton noyé? Les gros yeux rouges des jonques probablement!...

Et le barbier renchérit :

— Eh bien! si les poissons du Wang-Poo comptent dessus pour manger, ils peuvent s'apprêter à un fameux jeûne!...

Mais le vieux médecin imposa silence aux sarcasmes des deux compères, et comme le frère emprunteur de lumière ouvrait la bouche pour faire entendre une protestation indignée :

— Non, prononça Ssé sévèrement, ils ont raison. Tu n'auras pas une sapèque de moi. Tu en as d'ailleurs déjà reçu beaucoup trop comme cela.

L'homme prit l'attitude la plus humblement servile qu'il pût prendre, et reprocha avec une tristesse hypocrite :

— Que la volonté de votre vénérable Seigneurie soit faite. Je l'accepte sans murmurer, et je me retirerai donc sans avoir reçu sa précieuse obole. Mais est-il croyable, ô très intelligent Ssé, que votre esprit équitable méconnaisse à ce point le zèle et le dévouement de notre pieuse confrérie ?

Le barbier voulut ricaner.

— Tais-toi, manieur de rasoir, gronda Ssé, choqué de ce manque à la politesse, et, se tournant vers le frère emprunteur de lumière qu'il tint sous le regard méprisant de ses besicles avec plus de sévérité que jamais :

— Voilà des paroles que je te trouve bien impudent d'oser prononcer. Du zèle et du dévouement de tes pareils il ne saurait être question. Ce sont des mots vides de sens et qui pire est, impies, tu le sais bien toi-même qui as sans cesse le mot de piété dans la bouche. Car il est écrit dans le Livre des Vers : *On ne monte pas sur un arbre pour attraper des poissons.* De même on ne demande pas de l'argent pour acheter le cercueil d'un noyé qui n'existe pas.

— Qui n'existe pas... ? essaya de protester l'affilié, qui crut devoir répondre par un redoublement d'effronterie à l'accusation de ce bonhomme dont les vieilles lunettes voyaient si clair.

Mais Ssé dédaigna de réfuter la protestation et continua :

— Ne viens donc plus me parler du zèle et du dévouement de vauriens comme toi. Sans doute il fut un temps où la confrérie du Fu-Tche s'acquittait avec ardeur de sa mission sacrée. On voyait alors ses membres passer des journées entières, sous le soleil et sous la pluie, le long des fleuves, guettant avec patience le passage des cadavres qu'ils s'efforçaient de ramener sur les berges, au mépris de leur propre vie. Mais depuis, cette noble ardeur s'est bien refroidie...

— Comme les corps des noyés du Wang-Poo, gouailla l'incorrigible barbier.

Décidément cet homme était bien mal élevé. Ssé en fronça les sourcils.

— Ah ! ça, compère, te faudrait-il trois chevaux pour retenir ta maudite langue? Il n'est point séant d'interrompre le discours d'un ancien par une mauvaise plaisanterie.

Tseu-Lou baissa la tête par respect pour cacher le rire qui lui chatouillait le poil au coin des lèvres, car il trouvait au con-

traire sa plaisanterie excellente et du goût le plus fin. Chacun son amour-propre, n'est-ce pas?

Et le vieux médecin ambulant reprit:

— Aujourd'hui qu'est devenue cette respectable confrérie du Fu-Tche, dont tu vantes si haut la piété? Qu'en avez-vous fait, toi et les tiens, une bande de chenapans qui exploitent cyniquement une tradition sacrée pour remplir leurs poches? Vous laisseriez tranquillement dix hommes se noyer sans seulement décroiser vos bras pour leur porter secours. A quoi bon, puisque cela ne rapporte rien? Mais un mort, à la bonne heure!... Sournoisement vous faites répandre le bruit qu'un cadavre a été aperçu dans la rivière voisine et vous voilà partis menant grand tapage, mendiant et quémandant, menaçant au besoin, pour extorquer les sapèques soi-disant nécessaires à l'achat d'un cercueil et des torches. Personne, naturellement, n'est dupe de votre manœuvre, car on sait bien que le noyé n'existe que dans votre imagination et qu'on ne le retrouvera jamais, pas plus que l'argent du reste que vous vous garderez bien de rendre, trouvant qu'il est beaucoup mieux employé à quelque bonne ripaille.

— Ça, c'est vrai, ajouta vivement le petit tailleur Tchi, et je l'ai vu cent fois de mes propres yeux. Chaque soir de sauvetage on est sûr de vous trouver attablés à la rôtisserie du vieux Lao, faisant un train d'enfer et vous gorgeant goulûment de vin et de victuailles. Et ce ne sont point certes des mets de pauvres gens accoutumés comme vous le dites à se suffire d'une poignée de riz, qu'il vous faut. Non, non, vous réclamez les plats les plus succulents que n'avancent point à vous préparer les cuisiniers dont le torse nu se dore aux feux de la rôtissoire : bouillon de tortue, bisques épicées aux crevettes et aux champignons, canards délicatement séchés dans la graisse de porc, ailerons de requin, confitures de gingembre, le tout arrosé de vieille eau-de-vie de riz, en jarres scellées, que vous buvez à pleins bols, jusqu'à ce que vous rouliez ivres-morts sur les nattes comme des porcs vautrés sur un fumier.

Le frère de la lumière, qui avait écouté en silence, les yeux fixés sur sa lanterne comme s'il eût attendu d'elle qu'elle lui inspirât sa réponse, releva la tête et repartit hypocritement :

— Je suis trop peu de chose pour contredire à vos injustes paroles, mes frères. Sans doute avez-vous des raisons de les

croire fondées, encore que l'esprit du plus grand sage soit sujet à l'erreur. Mais voulez-vous permettre à ma chétive personne de vous poser une question?

— Fais, accorda Ssé.

— Eh bien! si tout ce que vous venez de dire est vrai, et si nos généreux donateurs le savent, pourquoi ne nous refusent-ils pas leur argent?

L'homme accompagna ces paroles insidieuses d'un sourire ironique, car il pensait avoir trouvé le moyen de mettre en défaut la perspicacité du vieillard.

Mais la clairvoyance de Ssé était encore plus pénétrante que la malice du frère de la lumière et il répondit sans hésiter :

— Ils ne vous le refusent pas pour deux raisons. La première est qu'ayant toujours entendu vanter la générosité des ancêtres vis-à-vis du Fu-Tche-Hoeï, ils ne veulent point manquer à une tradition que leurs pères leur ont transmise comme un flambeau sacré à se passer de génération en génération. Et ceci est à leur louange. La seconde, c'est que, comme vous montrez toujours malgré vous le bout de l'oreille, ils vous savent gens de sac et de corde qui ne reculent jamais devant un mauvais coup, et ils redoutent votre vengeance. J'ai dit. Maintenant aie la pudeur au moins de débarrasser mon chemin de la présence d'une bête immonde, et va exercer tes talents ailleurs.

Vous croyez peut-être que le tire-laine fut confus de se voir ainsi arracher le masque?... Oh! que non! Il était habitué à envisager la vie avec bien trop de philosophie pratique pour être sensible à de pareils coups d'épingle.

Il ne vit qu'une chose, c'est que la partie était perdue parce qu'il avait rencontré un partenaire décidément trop fort pour lui. L'enjeu d'ailleurs était si petit qu'il ne valait pas vraiment la peine de s'en chagriner.

Et comme il était beau joueur, il s'en fut sans rancune sur un salut plein d'obséquiosité au malin vieillard qui l'avait si bien battu.

Par exemple il s'agissait de rattraper le temps perdu. Aussi le vit-on, suivi d'une marmaille galopante et d'une brouettée de femmes que poussait un coolie vigoureux, se précipiter

vers la boutique voisine, où il entra en criant derechef de sa voix larmoyante :

— Donnez votre obole, braves gens ! Donnez votre obole pour le cercueil du pauvre noyé !

XI

Il y avait déjà beaucoup de monde sur le talus des remparts et un grand nombre de cages de toutes formes et de toutes grandeurs, alignées côte à côte, qui emplissaient la fraîcheur du soir tombant d'un gazouillis d'oiseaux chanteurs.

Une foule de badauds allaient, venaient, s'accroupissaient pour écouter plus à leur aise et discutaient avec une pantomime animée les mérites des petits artistes ailés. Les propriétaires se rengorgeaient ou faisaient la moue suivant les jugements de l'auditoire et, comme chacun prétendait remporter le prix, excitaient les concurrents emplumés par de petits clappements de langue.

Le spectacle n'était pas nouveau pour Yu. Nous savons d'ailleurs que, dans l'état d'esprit où il se trouvait, il le jugeait indigne de lui. Il ne s'y arrêta donc point, et tandis que Tseu-Lou, Tchi, et son père décapuchonnaient leurs cages, que Ssé essuyait ses besicles, le jeune homme laissa errer son regard distrait sur le panorama qu'il avait devant lui.

Les nuages croulaient au couchant comme dans un immense brasier dont le centre était l'orbe incandescent du soleil, et sur ce fond d'incendie moutonnaient les toits à tuiles rouges et grises de la ville des Fou-Lang-Saï. De loin en loin, jaillissait vers le ciel l'architecture élancée des pagodes surmontées de dragons, et assez hautes pour que d'autres dragons, ceux qui volent dans le mystère de la nuit, puissent venir s'y poser. Au bas du rempart c'était le fossé que la marée montante commençait à emplir d'eau, et l'œil de Yu s'attarda un instant sur les tréteaux bien achalandés des bouquinistes qui le bordent, autour desquels des gens à lunettes s'absorbaient à feuilleter les vieux tomes jaunis ou se livraient à d'âpres marchandages.

Mais bientôt la musique nasillarde d'une flûte détourna l'attention du jeune bachelier sur un groupe de flâneurs formé autour d'un gros saltimbanque qui lançait d'une voix criarde un singulier appel à la charité du public. Il avait imaginé de

faire asseoir par terre un enfant — son fils probablement — qui se tenait le corps replié en avant, les mains cramponnées aux pieds, et, monté sur cette frêle échine qu'il écrasait de tout son poids au risque de la rompre, l'acrobate menaçait de rester là jusqu'à ce qu'on lui eût jeté l'argent qu'il exigeait.

Le visage de l'enfant s'empourprait, ses veines étaient gonflées à éclater et de grosses larmes coulaient de ses yeux. On s'attendait à tout moment à entendre craquer ses os. Mais l'homme était sans pitié, car les sapèques pleuvaient. C'était un profond connaisseur du cœur humain.

Yu détourna la tête pour ne pas en voir davantage, car la souffrance répugnait à son cœur comme une des pires laideurs de la vie.

Et tout de suite, bien qu'il mît tout son amour-propre à vouloir s'en défendre, il eut une compensation dans cette toute petite chose qu'il était venu avec le parti-pris de ne pas même écouter.

Le rossignol du Japon chanta.

Grands Dieux, comme il chanta ! Tout son petit corps frémissant dressé sur ses pattes frêles et la gorge gonflée d'harmonie, l'aveugle préluda par une série de notes graves, presque funèbres. On eût dit d'un hymne désespéré à ce soleil magnifique dont ses yeux éteints sentaient encore la réchauffante caresse, mais qu'ils ne verraient jamais plus.

Et c'était d'une tristesse mortelle, d'une tristesse si poignante que Yu en fut retourné jusqu'à l'âme, encore qu'il essayât de se mépriser pour cet émoi inattendu à des amusements de boutiquiers.

Mais ses oreilles étaient prises et, bon gré mal gré, il fallait bien qu'il se laissât aller au charme, tout comme un simple barbier ou comme le fils d'un petit marchand d'eau chaude qu'il était.

Il n'était pas d'ailleurs au bout de ses étonnements, et cet humble chanteur des bois à la modeste livrée grise lui tenait en réserve au fond de son gosier une bien autrement forte émotion, la plus forte assurément qu'il eût éprouvée de toute sa vie.

Soudain, sur une note finale où semblait expirer son désespoir, l'oiseau changea brusquement de ton. Sa voix, jusque-là en sourdine douloureuse, se dégagea de la tristesse qui la voi-

lait comme d'un crêpe, et éclata en fanfares joyeuses qui sonnaient à ne pas s'y méprendre la joie de vivre.

Alors, comme sous le coup de baguette d'un prestigieux magicien, les yeux de Yu s'ouvrirent à l'enchantement d'un monde qui lui parut délicieusement nouveau, parce qu'il n'en avait pas encore soupçonné l'âme. A travers les trilles évocateurs qui s'envolaient de ce petit bec enfiévré, il vit défiler devant son regard ébloui toute la féerie coutumière du Printemps avec son jeune soleil qui fait rire les diamants de la rosée sur les herbes, son ciel savonné de frais par les gros nuages blancs des pluies hivernales, ses milliers de bourgeons pareils à de tous petits seins gonflés qui palpitent sous la tiède caresse de la brise, et son cortège pudique de vergers vêtus de blancheur virginale ; cela il l'avait vu vingt fois, mais cette fois le soleil lui parut plus brillant, le ciel d'un bleu plus profond, les bourgeons d'un vert plus tendre et la neige odorante des cerisiers et des pêchers, d'une senteur mille fois plus pénétrante.

Pourquoi ? ah ! oui, pourquoi ? C'est que ce n'était pas seulement le Printemps que le rossignol du Japon chantait. C'était l'Amour. Et qu'est-ce que le printemps sans l'amour, bonnes gens, sinon un char sans timon, une boussole sans aiguille ?

Yu écoutait avec ravissement. Le philtre divin opérait. Un trouble étrange se glissait dans ses veines et lui serrait la gorge. Il n'avait jamais rien éprouvé de semblable et il en eût crié. C'était comme une douleur, mais une douleur qui était en même temps une volupté, car il n'eût voulu la céder en cet instant pour aucune autre jouissance au monde.

Il est de ces parfums subtils dont la seule idée vous grise, bien que nous ne les connaissions pas encore, mais que la force obscure de l'instinct nous fait deviner. Ainsi le jeune bachelier, par la toute puissance mystérieuse du chant d'un petit oiseau, s'enivrait de l'amour qu'il sentait bien au trouble de ses sens l'envelopper de toutes parts. Il ne lui manquait qu'un objet où porter ses aspirations vagues et la fougue ardente de ses jeunes désirs.

Il ne lui manquait que cela, et il le ressentait avec une vivacité qui l'aidait à de forger complaisamment une image qu'il parait de tous les charmes. Déjà il souriait au joli visage de

femme qu'il voyait se dessiner devant lui et dont il empruntait chaque trait à ce que ses yeux avaient rencontré de plus beau.

Mais il semble que le génie qui se divertit à la trame de nos rêves prenne un plus grand plaisir encore à ce que jamais ils ne s'achèvent, et s'amuse malicieusement à les faire évanouir au moment que nous y prenons le plus de plaisir.

C'est comme un coup d'épingle dans une bulle de savon. Un petit incident de rien du tout, et pan! voilà la belle bulle irisée et chatoyante qui éclate avec, pour tout souvenir, une douleur cuisante dans les yeux.

C'est ce qui devait arriver pour Yu, qui, tout lettré qu'il fût, ne possédait pas le privilège d'échapper à la loi commune des choses, à cette différence sensible pourtant que, parce que son rêve était plus beau que ceux du vulgaire, il devait souffrir davantage de le voir lui échapper.

A l'instant même où il souriait à son enivrante chimère, il sentit le chatouillement de quelque chose de soyeux qu'on lui glissait dans sa main qu'il tenait derrière son dos.

Il la retira vivement et vit qu'il avait entre ses doigts une enveloppe mince de papier rouge.

D'abord il ne comprit pas, et, non moins vivement, il se retourna avec autant d'étonnement que de colère pour l'intrus qui se permettait de si indiscrète façon de le faire tomber du ciel sur la terre pour le ramener à la laideur des réalités ambiantes.

Ce n'était pas un homme. C'était une vieille femme dont la mise décente annonçait une servante de confiance dans une maison riche, et qui répondit au regard courroucé du jeune homme en portant un doigt à ses lèvres.

En même temps ses yeux s'abaissèrent sur le papier que Yu tenait à la main avec une expression suffisamment significative pour que celui-ci comprît qu'avant de se fâcher il eût à en prendre connaissance.

Malgré son inexpérience en tout ce qui ne touchait point les livres, le bachelier n'était point un sot, et ne voulut pas perdre une nouvelle occasion de s'instruire qu'il devinait agréable. Cependant, avec la prudence que lui commandaient les façons mystérieuses de la vieille, il commença par jeter un coup d'œil autour de lui pour s'assurer que son entourage n'avait point

remarqué ce manège intrigant. Mais non, le marchand d'eau chaude et ses compères étaient bien trop absorbés à écouter chanter le rossignol du Japon qui continuait de plus belle, et Ssé, accroupi, clignait les yeux derrière ses besicles dans une béatitude assoupie pour ne pas perdre une seule note du régal.

Alors Yu, rassuré, se retira un peu à l'écart et ouvrit l'enveloppe d'une main qui tremblait légèrement.

Elle contenait une courte poésie dont voici le texte, fleuri comme il convient à un message galant :

Je suis le roseau des eaux qui flotte
Sans trouver où m'attacher.
Je suis la fleur de lotus qui soupire
Ardemment après le baiser de la libellule
Aux ailes de gaze frémissante.
Mais si la fleur de lotus se dessèche de désir
Pour la libellule, la libellule semble ignorer
Qu'il soit une fleur de lotus au monde.
Ah ! si du moins, puisque la fleur de lotus,
Prisonnière de ses longues racines
Qui l'enchaînent au fond vaseux de l'étang,
Ne peut aller s'offrir à la libellule,
Si la libellule voulait venir prendre la fleur de lotus ?
Ce lui serait si facile et elle serait
Payée de tant de bonheur en retour !
Mais comment ? Il lui suffirait pour cela
De se rendre, une fois la nuit tombée,
A la riche fumerie des dix mille félicités
Du vieux Kao-Yao, dans la rue Ku-Ka-za,
Et de dire au boy qui viendrait lui ouvrir....

Yu n'en lut pas davantage. A quoi bon? Le mot de passe que contenaient les dernières lignes il avait bien le temps d'en prendre connaissance tout à l'heure. Ce qui lui importait davantage et le faisait nager dans la joie, c'est que, contre toute vraisemblance, son rêve continuait, prenait un corps. Il n'avait qu'à étendre le bras pour le saisir.

Le papier lui brûlait les doigts. Il le cacha précipitamment dans son sein, et, comme il était trop troublé pour pouvoir répondre autrement, il fit une lente inclinaison de tête en signe qu'il irait au rendez-vous, à la vieille qui attendait à une distance respectueuse.

Sur un remerciement rapide de ses petits poings ridés agités sous son menton, la fluette messagère était déjà loin, glis-

sant plutôt qu'elle ne marchait sur le sol à la manière d'une ombre.

Elle avait disparu depuis longtemps que Yu était toujours là à se ronger d'impatience. Il avait hâte d'être libre et, d'un autre côté, il ne pouvait quitter décemment ses compagnons, qui, par un véritable fait-exprès, s'attardaient plus que de coutume, car ce soir là, au grand désespoir du bachelier, le merle mandarin paternel, piqué d'émulation sans doute, témoignait d'une verve fâcheusement abondante.

Heureusement tout a une fin, même les concerts d'oiseaux, et celui-là s'acheva, comme toujours, par des contestations, car si le rossignol du Japon méritait le prix sans aucun doute, il n'y avait que le barbier Tseu-Lou pour en convenir.

C'est pourquoi les mots aigres-doux gâtèrent une partie du chemin du retour, tandis que Yu s'absorbait à mûrir un plan pour fausser compagnie qui ne choquât pas les convenances et qui, en même temps, n'éveillât pas la méfiance de son père, ou, chose plus difficile, celle bien autrement perspicace du voisin Ssé.

Mais l'amour, qui donne de l'esprit aux plus sots, ne pouvait, à plus forte raison, laisser à court un gentil garçon qui n'en manquait déjà point.

Aussi le bachelier n'eut-il pas besoin de se creuser longtemps la tête. Il faut dire, à la vérité, que les lieux se prêtaien à stimuler les ressources de son imagination par une heureuse association d'idées.

En effet, Yu arrivait en ce moment à un carrefour où se croisaient les rues des marchands de soie, des tresseurs de bambous et des porcelainiers.

La rue des porcelainiers! La réunion secrète de ce matin des membres du Chem-Kuang-Hoeï!

C'était plus qu'il n'en fallait pour l'esprit d'un lettré qui, dit-on, doit comprendre à demi mot.

Yu tressaillit à ce trait de lumière. Il avait trouvé le prétexte que toutes sortes de bonnes raisons, entre autres la connaissance de la vanité paternelle, lui faisaient juger infaillible.

Il s'arrêta donc brusquement en se frappant le front comme quelqu'un qui vient de se rappeler soudain un fait oublié.

— Que je suis étourdi! s'écria-t-il de la voix la plus natu-

relle qu'il pût prendre, et comment se peut-il que cela me soit passé de l'esprit? Il faut assurément que le chant de ces oiseaux m'ait tourné la tête!

— Qu'est-ce qui t'est passé de l'esprit, mon fils? demanda I étonné.

— Ne vous ai-je donc point parlé mon père, répondit le bachelier en feignant le plus grand étonnement à son tour, du rendez-vous que m'ont donné pour ce soir à la nuit tombée mes nouveaux frères de la Société des Nominations Mandarinales?

— Non, mon fils, non, tu ne m'en as pas touché le moindre mot.

— Alors excusez cet oubli contraire à la déférence que je vous dois, mon père, et souffrez que je répare l'infirmité de ma mémoire.

Le marchand d'eau chaude sourit complaisamment à cette marque de piété filiale.

— Faute avouée, faute pardonnée, laissa-t-il tomber avec indulgence. De quoi s'agit-il?

— Le vieux Pou Loun, le collecteur général des impôts, est mort. Son successeur est tout désigné, mais il laisse derrière lui une vacance, et comme ce matin tous les membres du Chem-Kuang-Hoeï n'étaient pas présents, on a résolu de tenir ce soir une assemblée extraordinaire pour fixer le montant des cotisations d'une façon définitive et procéder au tirage au sort. Que ceci reste entre nous, mon père, car c'est là un de ces secrets qui doivent entrer par une oreille et sortir par l'autre. Je parle aussi pour vous, compères, ajouta-t-il en se tournant vers le barbier et le tailleur.

— C'est bien perdre ton temps, grommela Ssé à part soi. Secret sur la langue d'un barbier est comme l'oiseau sur la branche. Il ne demande qu'à s'envoler.

Mais ces paroles, Yu ne les entendit pas. Il était trop attentif à lire sur le visage de son père l'effet de ses paroles, et s'il éprouvait quelque honte à s'entendre mentir avec tant d'aplomb et d'à-propos, il ressentait encore plus de joie à constater qu'il avait frappé juste.

C'était là, comme on dit, faire vibrer la corde sensible, et le bonhomme I se trouvait chatouillé au bon endroit. Jamais il n'avait été si fier de son fils, encore que quelquefois il se laissât

aller à le taxer de nonchalance. A présent il s'émerveillait de l'empressement avec lequel Yu sautait sur le premier moyen de réussir. Allons, allons, il s'y mettait, le petit, et avec de pareilles dispositions il ne pouvait manquer de faire son chemin !

Aussi approuva-t-il avec enthousiasme.

— Va donc à tes affaires, mon fils. Je ne te retiens pas. L'occasion est une déesse chauve qu'il faut saisir par le seul cheveu qui lui reste.

Et le bachelier, qui était trop bien lancé pour s'arrêter en si belle voie, risqua avec une impudence imperturbable :

— La séance sera très chargée, mon père. J'ai peur de rentrer bien tard.

— Qu'à cela ne tienne, mon fils. Prends tout le temps qu'il te faudra pour accomplir ton devoir.

— Soyez certain que je l'accomplirai jusqu'au bout, mon père, et plutôt dix fois qu'une avec le zèle qui convient.

— J'aime à te voir cette belle ardeur qui sied à l'impétuosité de ton jeune âge.

Mais Yu, insensible aux effusions paternelles à présent qu'il avait la permission tant désirée, avait déjà tourné les talons, cependant que le marchand d'eau chaude lui jetait de loin cette indication d'une sollicitude plus terre à terre :

— Hé ! petit !... Tu trouveras la lampe allumée au pied de l'escalier.

Mais le vieux Ssé, qui y voyait plus clair que son compère I, quoiqu'il eût prétendu tout à l'heure que sa vue baissât, souriait avec une indéfinissable ironie, et on l'entendit mâchonner indistinctement, entre les poils blancs de sa moustache, je ne sais quoi sur le chant du rossignol qui se termina par cet apophtegme en sourdine :

— Quand la poule glousse, le coq accourt...

— Qu'est-ce que vous dites, voisin? demanda I, qui n'avait saisi qu'un vague murmure.

— Je dis, répondit Ssé, avec un sourire plus ironique encore, que de tous les marchands d'eau chaude présents et à venir, tu es bien le plus vaniteux et le plus sot qui soit.

Et sans donner d'autre explication de ces paroles énigmatiques à I, qui les interpréta dans le sens qu'il voulut, c'est-à-dire excepté dans le bon, le vieux médecin ambulant, tout en

suivant de son regard narquois derrière la grosse besicle d'écaille le jeune homme qui s'éloignait d'un pas allègre dans la rue des porcelainiers, se récita *in petio* ces deux vers du vieux poète :

Les choses n'ont point changé depuis le temps des Dieux ;
Le flax des eaux, ni le chemin de l'amour.

XII

— Qui es-tu ? demanda le boy qui se tenait sur le seuil de la fumerie des dix mille félicités, scrutant la rue comme s'il attendait quelqu'un.

— Je suis le Papillon, répondit Yu, non sans un battemen de cœur.

— Que veut le Papillon ? poursuivit le jeune garçon.

— Le Papillon cherche la Rose.

— Très bien. Tu es celui que j'attends et je vais te conduire auprès d'elle. Daigne donc me prendre pour guide.

Et sans attendre une réponse qu'il jugeait probablement inutile, le boy rentra dans la maison, traversa rapidement, avec moins de bruit qu'une souris, le hall d'entrée, tourna à droite, puis à gauche, puis encore à droite, monta un escalier feutré d'un épais tapis où devaient s'étouffer tous les pas, car c'était bien là la maison du Silence.

Il semblait possédé de la même hâte que Yu, qui pourtant avait de la peine à le suivre. Au haut de l'escalier, il fit quelques pas et s'arrêta devant une porte comme pour écouter.

Une voix de femme venait de quelque part mêlée aux sons d'un instrument à cordes, et étrangement assourdie par l'épaisseur des draperies. Mais d'où ? Etait-ce de derrière cette porte ?

Yu pensa qu'il n'en pouvait être autrement et son cœur battit plus fort encore quand le jeune garçon poussa la porte toute grande.

Il allait se trouver en présence de celle qui l'avait convié au festin d'amour.

Ah ! bien oui !... Il en fut pour ses frais d'émotion, car quand le boy eut tourné le commutateur qui l'inonda de lumière électrique, Yu vit que la chambre était vide, parfaitement vide. Ses narines ne perçurent même pas le parfum pré-

féré que toute femme laisse après elle et qui suffit à trahir son passage.

C'était une chambre de fumerie, et rien de plus. Mais quelle chambre! Le bachelier n'avait jamais rien vu de pareil. Il connaissait bien la fumerie des dix mille félicités pour être passé devant cent fois, et il en avait admiré l'extérieur qui lui imposait respect par sa richesse. Mais qu'était-ce en comparaison de la somptuosité et du luxe raffiné du dedans? Quelle différence avec les bouges où l'ennui l'avait conduit quelquefois fumer des pipes en compagnie d'autres miséreux comme lui!

Un moment il en oublia sa déception et ne pensa plus qu'à laisser ses yeux savourer le régal délicieux qui leur était servi.

Et vraiment cela en valait la peine, car nul décor n'eût été plus suggestif pour encadrer les féeries de l'opium.

La chambre où Yu se trouvait était entièrement tendue d'étoffe verte où, sur un ciel d'un vert pâle, se profilaient des paysages irréels et étranges.

Dans le lointain, des montagnes bleues aux arêtes dures, rendues plus dures encore par le globe énorme du soleil rouge comme un bloc d'or en fusion. Aux premiers plans, des arbres noirs, rabougris et tordus, avec des feuilles fines, raides et piquantes, pareilles à des bouquets d'aiguilles. Le tout traversé d'un vol triangulaire de cigognes d'argent s'enfuyant vers l'Occident à tire d'ailes, leurs longues pattes allongées sous elles.

Mais bientôt l'œil de Yu, après avoir caressé ce panorama de rêve auquel il ne manquait que la figure principale pour l'animer, tomba sur des détails qui le ramenèrent à la réalité en lui rappelant la véritable destination de la chambre.

Près de lui se dressait un lit de camp pliant à pieds en X sur lequel était jetée une natte magnifique de Mongolie qui le couvrait dans toute sa longueur.

A la tête, un coussin de soie du Chan-Toung, d'un vert glauque, où l'artiste avait brodé de longues tiges de pavots coudées à angle droit et couronnées de grosses capsules d'or.

Derrière le chevet, l'enveloppant de ses replis, un paravent du même ton vert-tendre sur lequel s'inscrivaient en caractères rouges quelques sentences propices à l'éclosion des pensées d'amour.

Cependant le boy avait approché du lit, à portée de la main, un petit guéridon aux incrustations de nacre et aux pieds tor-

ses étirant sur le tapis leurs griffes acérées, et sur lequel il avait disposé en silence avec un soin méticuleux tout l'attirail de fumerie.

Et aussitôt il tourna de nouveau le commutateur. La lumière s'éteignit. Il ne resta plus dans la chambre qu'une clarté de tombeau qui tombait faiblement d'une seule ampoule électrique entourée d'un gros ballon de papier épais et vert lui aussi, sur lequel s'enroulait un serpent noir qui se mordait la queue, symbole de l'amour, éternel comme le monde, qui n'a jamais eu de commencement et qui n'aura jamais de fin.

Et toujours, toujours cette voix mystérieuse, assourdie et lointaine, accompagnée des sons d'un instrument à cordes, qui chantait on ne sait où...

Alors le boy laissa tomber soudain dans le grand silence :

— Tout est prêt, Seigneur. Couche-toi et fume. Ton esprit délivré par l'opium divin de son enveloppe grossière planera dans l'extase au-dessus des misérables erreurs des sens, plus léger qu'un de ces atômes impondérables qui dansent par milliers dans la joie lumineuse d'un rayon de soleil.

Yu ne put s'empêcher de faire la grimace. Ce n'était point là l'extase qu'il attendait, et pour grossière que fût son enveloppe, il l'estimait nécessaire à d'autres jouissances moins chimériques que celle de fumer des pipes.

Mais à la réflexion, en se remémorant les termes de la lettre rouge qu'il possédait par cœur, il jugea que ces préliminaires devaient faire partie du programme, et que le reste ne pouvait manquer de venir après.

Il se résigna donc, et s'étendit sur le lit, comme il convient, couché sur le côté gauche et la tête appuyée sur le coussin.

Déjà de ses doigts agiles aux ongles pointus, le jeune garçon avait piqué une longue aiguille pareille à une aiguille à tricoter, dans le pot de bronze curieusement ciselé dont les flancs rebondis recélaient le poison brun et sirupeux du pavot.

Il la ressortait aussitôt avec à la pointe une boule de la grosseur d'un petit pois qu'il tournait et retournait rapidement comme sur un tour au-dessus du verre renflé de la petite lampe de fumerie.

Enfin, prenant une pipe à l'épais et long tuyau de bambou avec une monture de vieil argent, il y déposa la gouttelette

d'opium et la tendit à Yu, qui porta à ses lèvres l'embouchure d'ambre et aspira de toutes ses forces, d'un seul trait, en même temps qu'il tenait le petit fourneau de terre rouge incliné au-dessus de la flamme de la lampe.

Un grésillement léger, et la fumée lourde de l'opium monta pour retomber bientôt laissant traîner à terre ses volutes grises qui rampaient comme des serpents dans la lueur indécise, avec une pénétrante odeur d'amandes amères.

Yu posa la pipe, et tandis que le jeune garçon apportait sur le grand plateau de cuivre repoussé une théière enfermée dans un petit panier d'osier capitonné, et une tasse minuscule, son regard s'arrêta à déchiffrer machinalement les inscriptions du paravent.

L'une disait :

Les loquets de nos cœurs sont fermés.
Un petit mot suffit à les ouvrir,
Si petit, mais si doux à prononcer.
Et ce mot magique c'est : « Je t'aime ! »

Une autre :

Vous et moi ensemble,
Lis qui croissent dans le jardin d'Amour,
C'est le temps de notre floraison,
Hâtons-nous, si nous ne voulons pas que notre fleur
Se dessèche sur sa tige
Sans même s'être épanouie...

Une autre encore :

L'heure est fugitive : dépêche-toi de la cueillir
Avant qu'elle passe !
Trois années je pensai à la bien-aimée ;
Cinq années je la cherchai :
Une nuit seulement je la tins dans mes bras.
L'heure est fugitive :
Ce que tu ne saisis pas à la seconde,
L'éternité déjà le tient dans son giron...

Yu s'arrêta de lire ces invitations alléchantes à un amour qui se faisait bien attendre et lui semblaient pleines d'ironie. Ah ! ça, se moquait-on de lui ? Autant parler d'une coupe remplie d'un nectar d'une fraîcheur délicieuse à un homme assoiffé par la fièvre !...

Il saisit à deux mains, pour l'élever d'abord à la hauteur de

ses yeux, la petite tasse que le boy lui tendait, pleine jusqu'aux bords de la liqueur dorée d'où montait une légère vapeur odorante.

Quand il l'eut vidée avec une lenteur dévotieuse malgré son dépit, le jeune garçon avait disparu.

ARMAND LE GAY.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

M. Croquant.

M. Croquant avait un sens particulier de la langue française, qui se révèle dans un amas de notes prises au cours de ses lectures et dont j'ai copié une part, sous un titre modeste, mais bien pédagogique, quoique à l'envers, *Ne dites pas...*, *Dites...* J'en fus d'abord éberlué, car ses préférences n'étaient pas les miennes, en étaient même le contraire ; mais quand on accepte un legs, il faut le remplir et je m'exécute, avec une certaide pudeur. Ceci est atténué par l'idée du plaisir qu'éprouveront à cette lecture tant de salutaires écrivains, qui y reçoivent la récompense de leur mérite : avoir plu à M. Croquant.

Ce travail appartient aux dernières années de sa vie, où j'eus l'occasion de le fréquenter (il m'en reste encore de la peinture aux doigts), et cependant il n'y fit jamais devant moi aucune allusion ; cela nous évita peut-être bien des discussions, peut-être un dissentiment. Sur quel principe basait-il ses préférences? On ne sait, mais il est certain qu'un instinct sûr le guidait. On s'en apercevra au choix des exemples et aux remarques dont il les accompagne. On devine cependant qu'il goûtait les mots bien établis sur trois, cinq, sept ou neuf pattes, les mots qui gondolent comme une tôle, qui flanchent comme un faîtage en zinc. Ce n'est pas une critique. Les dieux me gardent de blâmer ce qui séduisait M. Croquant, homme de progrès.

NE DITES PAS...	DITES...
1. Surprendre.	1. Stupéfactionner.
2. Emouvoir.	2. Emotionner.
3. Suggérer.	3. Suggestionner.
4. Confondre.	4. Confusionner.
5. Joindre.	5. Jonctionner.
6. Convulser.	6. Convulsionner.
7. Recevoir.	7. Réceptionner.

On ne peut relever toutes ces formations élégantes. Je citerai encore celles que je rencontrerai ou qui me viendront à l'esprit. Ne pas oublier non plus les substantifs tels que

jonctionnement et les adverbes tels que *confusionnément*. D'ailleurs, un simple accent aigu suffit à transformer l'un en l'autre. Mécanisme admirable.

8. Considérable.
8. Corpulent.

8. Conséquent.

Ex. : *Un événement conséquent; une dame conséquente.*

9. Longuement.

9. Compendieusement.

Ce n'est pas l'avis général. Mais un mot si long ne peut pas signifier une chose brève. C'est l'évidence même.

10. Riche.

10. Fortuné.

Fortune, fortuné. Pourquoi chercher midi à quatorze heures?

11. Autrefois.

11. Naguère.

Mais cela m'a l'air un peu précieux. Bon pour les poètes. *Jadis et Naguère*, il y a là un beau pléonasme.

12. Femme.
(Ne s'emploie que dans le langage des carabins et dans l'expression : *les petites femmes*.

12. Dame.

Ex. : *Comment va votre dame? La main aux dames. Côté des hommes. Côté des dames.*

13. Fille.
(Ne se dit plus qu'à l'état civil.)

13. Demoiselle.

Ex. : *Votre jeune demoiselle.*

14. Entrer.

14. Rentrer.

Cet *R* renforce le mot.

Ex. : *Une épingle lui rentrait dans le cou.*

15. Parler.

15. Causer.

Ex. : *Si Ismerie était bavarde, par contre Marie Renaud ne causait jamais.*

16. Ennuyeux.

16. Ennuyant.

Par cette finale, le mot se trouve rajeuni.

17. Grièvement.

17. Gravement.

Dans tous les cas. Je ne comprends rien à toutes ces nuances.

18. Mélancolique.

18. Mélancolieux.

Même observation qu'au mot *ennuyant*. Puis, que vient faire ici la colique?

19. Thésauriser.

19. Trésoriser.

C'est le bon sens opposé au pédantisme.

20. Matière.

20. Matériau.

Ex. : « *Le béton armé est un matériau si résistant...* »

21. Mouvement.

21. Mécanique.

Ex. : « *Lorsqu'on parle, il se fait une mécanique tout autre que lorsqu'on écrit.* » Emile Zola, *Discours aux étudiants*.

22. Voyageur.
22. Touriste.

22. Globe-trotter.

Ou, selon la forme que préférait M. François Coppée : *trotte-glober*.

23. Méchanceté.

23. Mauvaiseté.

Les mots ont besoin d'être renouvelés. Puis cela rend service à ceux qui ne connaissent pas bien l'usage des anciens.

24. Intense.

24. Intensif.

25. Personne.

25. Personnalité.

26. Résoudre.

26. Solutionner.

27. Difficile.

27. Difficultueux.

Même remarque que pour *Méchanceté*.

Ne voit-on pas comme ces mots, d'un si bon goût, appuient sur l'idée qu'ils expriment ? Il semble qu'on soit empêtré dans *difficultueux*, et *solutionner* vous a un petit air contre-maître fort coquet.

28. Infecter.

28. Infester.

28. Infester.

28. Infecter.

Confondez hardiment ces deux mots. Cela donnera plus de variété à vos discours. Dites : *Une maison infestée de mauvaises odeurs*, par exemple. On comprendra tout de suite.

29. Se connaître en...

29. S'y connaître en...

Les exemples abondent : « *Il s'y connaissait en vins ; elle s'y connaît en peinture et en musique.* » Ce double complément renforce heureusement l'expression et vous n'êtes nullement tenu de décomposer mentalement vos phrases. C'est un casse-tête. On peut être sans cela un bon citoyen et un vrai patriote.

30. Capter.	30. Capturer. Ex. : « Ce magistrat tâchait de capturer une héritière. » Ne dirait-on pas que les héritières sont des espèces de cavales qui galopent dans les pampas et qu'on capture au lasso ? C'est du Gustave Aimard, et du meilleur. C'est comme cela que je parlerai désormais, et je voudrais bien avoir une source à capturer dans mon jardin. C'est avec de telles hardiesses qu'on donne aux langues un petit air guilleret qui marque les renouvellements.
31. Texture.	31. Tessiture. Bien que j'aie relevé ce mot dans un excellent écrivain d'un excellent journal, je ne le conseille pas. C'est un peu précieux et, vraiment, je ne comprends ni l'un ni l'autre. Voici mon exemple : « ...Non plus d'ailleurs que la *tessiture* du drame, très compliquée aussi (1)... »
32. Applaudir.	32. Ovationner. Applaudir est bien dédaigneux. La simple politesse exige que cette idée soit exprimée avec plus d'enthousiasme.
33. Agonir.	33. Agoniser. Agonir ne signifie rien. Je ne l'ai jamais vu dans les bons feuilletons.
34. J'ai fixé mon regard sur lui.	34. Je l'ai fixé. Tout simplement, comme un clou.
35. A la brune.	35. A la brume. Et plus élégamment : *A l'heure de la brume.* Il n'y a pas de brume tous les soirs, mais il devrait y en avoir.
36. Il a du talent, du génie.	36. Il est talentueux, génial. Je ne sais pas pourquoi, mais cela me semble plus décisif.

Remarque générale. — J'ai observé que les meilleurs écrivains sont prodigues des épithètes les plus caractéristiques. Avec eux une *dou-*

(1) M. Croquant, toujours minutieux, a presque toujours cité ses sources. Je les tiens à la disposition des amateurs qui douteraient des progrès récents de la langue française.

leur est toujours *émouvante;* un *accident* est toujours *épouvantable;* une *vengeance* toujours *atroce ;* un *mystère* toujours *angoissant*, etc. Exemple à suivre, soit qu'on parle, soit qu'on écrive. D'ailleurs, toutes les épithètes sont bonnes. Cela donne au style une grande précision.

NOTA. — Pour mystère et angoissant, on renverse les termes et on dit : *un angoissant mystère.*

Ces notes, que j'ai choisies un peu rapidement dans un gros tas, sont très mal classées. J'y ai suppléé provisoirement par des numéros d'ordre.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Jules Romains : Odes et Prières (Mercure de France, 3 fr. 50). — Il semble qu'en composant le volume qu'il intitule *Odes et Prières*, Jules Romains, qui ne se soucie guère de témoigner de la complaisance au lecteur, ait toutefois tenu à confronter, sous une même couverture, trois œuvres qui représentent trois états successifs d'une même pensée : les *Odes*, *les Prières* et, en dernier lieu, l'*Ode à la foule qui est ici*. Cette grande Ode, couronnée naguère à l'Odéon, rappelle les plus ardents poèmes de *la Vie Unanime*. On sait avec quelle brutale autorité cet ouvrage considérable fit soudain comprendre au public les intentions de Jules Romains. Avec *la Vie Unanime* toutes les espérances apparurent soudain comblées qu'avaient fait naître deux petites brochures antérieures : *l'Ame des Hommes* et *le Bourg régénéré*. Les moins dociles des critiques durent alors reconnaître qu'un nouveau pathétique venait d'apparaître, qu'il ne suffisait pas pour l'expliquer de recourir aux traités de la psychologie des foules, et que les plus hardies des propositions formulées par un jeune homme ne se trouvaient en germe dans aucun des ouvrages consacrés jusqu'alors à l'étude des âmes collectives.

Dans une époque où les rapports que l'homme entretient avec les hommes semblent les plus passionnants et les plus exigeants des objets offerts à la méditation des poètes, *la Vie Unanime* fut et demeure un acte de connaissance poétique, efficace et nécessaire entre tous.

Un an après *la Vie Unanime*, paraissait *le Premier livre de prières*, qui donnait, en quelques pages, la substance et le sens de cette vaste doctrine que Jules Romains s'apprêtait à mettre en œuvre.

Ce sont ces *Prières*, tirées alors à quelques rares exemplaires, que nous retrouvons aujourd'hui à la suite des *Odes*. Romains peut librement republier ce mystérieux et inquiétant recueil d'oraisons, maintenant qu'il a largement pourvu à l'illustration de ses plus chères idées en donnant son double poème épique et lyrique, *Un Etre en marche*, les poèmes en prose de *Puissances de Paris*, et, par ailleurs, *Mort de quelqu'un*, le *Manuel de Déification* et *l'Armée dans la Ville*.

Il ne m'est pas inutile, au moment de parler des *Odes* qui constituent le plus récent ouvrage de Jules Romains, de considérer ainsi rapidement l'ensemble de son œuvre. Cette œuvre d'un jeune homme est cohérente et belle; je ne saurais m'empêcher de l'admirer et de l'aimer. Je n'ai perdu aucune occasion de manifester librement mon goût, ce qui n'a pas manqué de faire dire maintes sottises à ceux que le spectacle de la constance et de l'amitié incite à mille calculs et à mille hypothèses. Mais, dois-je le dire, la balance avec laquelle le critique peut peser un jour l'œuvre de M. Paul Claudel et le lendemain celle de M. Jean Cocteau demeure indifférente aux mouvements du cœur; je prétends que le poids seul en sollicite les plateaux.

Tandis que l'*Ode à la foule qui est ici* traduit encore avec éloquence l'enthousiasme du prosélyte, *les Prières* attestent déjà le recueillement et le recul. Après avoir, dans *la Vie Unanime*, dans *Un Etre en marche* et dans *Puissances de Paris*, évoqué pour l'auditoire l'âme animale et divine des groupes, des villages et des villes, Romains les évoque pour lui-même : il les prie. Si la prière est une élévation de l'âme vers le dieu qu'elle s'est choisi, si la prière est une tentative de l'âme pour s'isoler devant son dieu, si la prière est l'acte par lequel l'homme demande à son dieu diverses grâces, dont celle, tout d'abord, d'exister, les poèmes de Romains sont bien des *prières*. J'ai déjà parlé, il y a quelque temps, de ces prières, mais pas plus alors que maintenant je ne me suis préoccupé de savoir si les êtres auxquels elles sont adressées sont personnes dignes d'oraisons. Des chrétiens lettrés, et qui s'intéressent aux créations de Jules Romains, se sont indignés de le voir emprunter la terminologie du culte. Outre ce qu'elle comporte d'irrespectueux pour leur propre dieu, leur inquiétude théologique fait sourire. Tant vaut la prière, tant vaut le dieu et tant vaut l'homme. Une belle prière à Bouddha, une belle prière au soleil valent mieux qu'une sotte prière au Christ. En invoquant les êtres mystérieux qu'il *connaît*, le poète des *Prières* leur donne tout d'abord l'existence. N'auraient-ils précisément l'existence que dans ces prières et par ces prières, cela suffirait encore. Prier, pour Jules Romains, c'est s'isoler en face d'un concept jusqu'à ne plus rien concevoir d'étranger. Et

penser exclusivement une chose, c'est souvent la penser avec force, c'est plus souvent encore la penser avec fruit.

Je n'ai pas l'intention de revenir une fois de plus sur ce que veut dire pour Jules Romains le mot *dieu*, et d'expliquer encore une fois ce qu'est le couple, ce que sont la rue, la ville ou le groupe. Je ne peux pas davantage insister sur la haute valeur *poétique*, purement poétique, de ces prières. Mais je tiens encore à revenir sur ce point qu'en écrivant de tels poèmes Jules Romains s'est résolument écarté de la rhétorique, du développement, de l'acrobatie et du charme... Il a fait œuvre austère, profonde et gratuite. Il a dépouillé et dénudé sa pensée ; il a refréné une imagination des plus généreuses ; il a fait un effort efficace vers l'art le plus noble et le plus difficile, effort que la sottise et le mauvais goût se doivent de méconnaître, bien entendu.

Il est pénible à l'esprit qui s'engage dans une telle voie de n'aller pas plus avant. C'est à un besoin sans cesse plus grand d'ordre, de densité et de simplicité que nous devons les *Odes*. Ces poèmes sont importants à beaucoup de titres. Il me semble que Jules Romains, auteur de dix ouvrages dédiés à la gloire des dieux, a brusquement souhaité une solitude telle que la voix même des dieux n'y parvînt plus qu'assourdie. Il s'est retiré dans un lieu élevé d'où l'on découvre parfois les agitations des foules sans, le plus souvent, en percevoir la rumeur et, là, il a écrit trente poèmes pleins de tristesse et de fierté. J'aime ces poèmes. Leur accent sourd et pénétrant émeut la meilleure partie de mon âme. Jules Romains m'a peut-être donné des occasions plus éclatantes d'apprécier les ressources de son talent, mais il ne m'en a jamais fourni de telles d'estimer son esprit et son cœur.

Malgré l'apparente variété des quatre livres d'odes qui composent le recueil, un petit nombre de thèmes, toujours les mêmes, reviennent avec une sorte de douloureuse opiniâtreté. La solitude, la connaissance de soi, l'attente de la mort, tels sont les éternels motifs de méditation qu'avec inquiétude et humilité s'est proposés Jules Romains. Certes on ne se défait pas facilement d'une emprise comme celle que Romains subit depuis dix ans. Il parle dans la retraite, mais il lui arrive de s'interrompre et de frissonner parce qu'il a entendu le sifflement lointain d'un train qui s'éloigne ou parce qu'il a soudain songé à de solitaires promenades dans la ville :

Tout de même, si j'étais
En train de passer au pas
Sur un pont dont j'ai mémoire
Dans un noir quartier du Sud ;

Si je sentais maintenant
Trembler sous mon corps en marche

Le trottoir du pont de fer
Qu'ébranlent des camions ;

Une rumeur oublieuse
Emporterait toute peine ;
Et je dormirais au bras
D'un rêve grand comme un dieu.

Mais le temps n'est plus de regretter les dieux et leur enivrante puissance. Des tourments sont venus arracher l'âme d'un poète à la contemplation des spectacles favoris. Contraint par la vie de changer de nature, le lyrisme de Romains s'est emparé avec une sombre ferveur d'objets non plus choisis, mais imposés. De ce changement soudain résulte une poésie nouvelle et des accents que nous ne connaissions pas encore :

Ma vie est au milieu
D'événements cruels
Qui rient comme une foule
Autour d'un homme saoul.

Je ne me défends plus ;
Et si mes mains se crispent
C'est que ma chair fidèle
Veut m'aider à souffrir.

L'homme qui écrit ces strophes désespérées ne commande plus : il cède et il obéit. — Alors que tant d'autres poètes sont réduits à eux-mêmes par la pauvreté des images que leur propose le monde, celui-ci est ramené à soi par la perception tout à coup plus forte et plus douloureuse de son être.

Je suis triste tellement
Que ma chambre me fait mal;
Je l'éprouve comme un creux
Plein de tournantes odeurs.

Mais il faudrait de l'espoir
Pour quitter ce lieu flétri !
Vienne un malheur plus épais
Qui m'enterre jusqu'aux reins !

Il considère avec l'étonnement d'un convalescent la saison, ses souvenirs et ses espérances, il semble pour la première fois voir les choses pour elles-mêmes et non dans leurs relations précises avec un ordre de phénomènes observés par prédilection.

Ce fut un été vaste
Où fuyaient pêle-mêle
Des nuages, des pluies,
Et des événements.

S'il serre une femme dans ses bras, il le fait avec une si exclusive passion qu'il en oublie le plus souvent le *Dieu couple*, auquel naguère il ne se fût pas livré sans réticence.

S'il s'entretient avec un homme, c'est sans espoir de résorption, sans espoir du divertissement libérateur, comme en témoigne ce court et beau poème que je vais citer :

Le sable du chemin
Luisait cruellement ;
Une chaleur amère
Fourmillait par mes membres.

Je faisais à quelqu'un
Des réponses polies.
Il y avait deux mois
Que je voulais mourir.

L'espace de la terre
Semblait se contracter ;
L'horizon montagneux
Me serrait comme un casque.

Il y avait deux mois
Déjà que nuit et jour
J'inventais des raisons
De différer la mort.

Si les *Odes* de Jules Romains n'étaient point écrites pour le seul soulagement d'une âme inquiète et troublée, je dirais qu'elles sont comme un défi à la littérature, à l'éloquence et au bavardage. Que Messieurs les artistes du Verbe, comme ils s'appellent, et autres amants de la *beauté verbale* n'y trouvent pas leur compte, il n'importe ! Il y a longtemps que la beauté a délogé de chez ces accessoiristes bruyants, chassée qu'elle fut par le bruit des cymbales et de la caisse.

En une langue stricte, chaste et sévère, Jules Romains me fait confidences des choses qu'il sait : je l'écoute en silence, et je respire aussi doucement que possible pour ne rien perdre de ses paroles.

GEORGES DUHAMEL.

LES ROMANS

Valentin Mandelstamm : *L'Affaire du Grand théâtre*, P. Lafitte, 3,50. — Guillaume Livet : *Pietro Daréna*, J. Tallandier, 3,50. — Baron Heinrich Von X. : *Le Satyre de Berlin*, A. Méricant, 3,50. — Albéric Chabrol : *La Maison des dames*, Ollendorff, 3.50. — Alexis Callies : *La Tutrice*, Figuière, 3,50. — Jean Marsol : *Djelal*, Champion, 3,50. — Hubert Fillay : *Etapes sociales*, Figuière, 3,50. — Henri Davignon : *Un Belge*, Plon, 3,50. — Henri Baraude : *Le Glas des monarchies*, Grasset, 3,50.— Maryan : *L'Echo du Passé*, Hachette, 3,50. — Henry Soulié : *La Route s'éclaire*, Grasset, 2,50. — René des Pomeys : *L'Illustre Athanase Bonsang*, Figuière, 2,50. — Marcel Azais : *Le Double amour de Patrice*

Legrand, B. Grasset, 3,5o.— Paul-Louis Garnier : *Visages voilés*, Ollendorff, 3,5o. — Yvonne Durand : *Les Abeilles*, Temps présent, 3,5o.— Ange Desroses : *Mère, et Enfant*, Vic et Amat.

L'Affaire du Grand théâtre, par Valentin Mandelstamm. **Pietro Daréna**, par Guillaume Livet. **Le Satyre de Berlin**, par le baron Heinrich Von X. Je réunis dans le même compte rendu ces trois échantillons du roman dit feuilleton parce que depuis quelque temps des auteurs qui se respectent semblent vouloir s'intéresser à la cause, que l'on croyait perdue, de l'aventure, littéraire ou non. Il ne faut pas se le dissimuler, le premier roman fut un conte merveilleux et la première Histoire de l'histoire a dû se recommander au public par son manque absolu de documentation. Je crois que le roman psychologique le plus sincère est un leurre et qu'il vaut mieux rendre très franchement du poison que du lait falsifié, même avec de l'eau pure. Alexandre Dumas, père ou fils, Mme Sand, le grand Balzac lui-même ont écrit des feuilletons. Et personne, à leur époque, ne songeait à le leur reprocher. Aujourd'hui un feuilleton c'est une chose très convenue, signée de n'importe qui, reléguée au rez-de-chaussée du journal quotidien, et que les gens d'un certain monde ne lisent pas. Comme j'ai l'excellente habitude de porter tous mes mondes avec moi, même en voyage, et de ne vouloir faire partie d'aucun cénacle, j'avoue que je lis les feuilletons! Je soupire quand ils sont mal écrits et je respire quand ils sont bien écrits. Là se bornent toutes les manifestations de ma fureur feuilletonnesque... mais j'aurai le courage d'avouer aussi que je préfère un feuilleton intéressant à un roman psychologique très intimement documenté! Les beaux adultères m'assomment, si beaux soient-ils, et le tendre jeune homme, la tendre jeune femme qui m'écrivent l'histoire de leurs premières défaillances de cœur ou de corps sur vélin satiné avec un cure-oreille me semblent toujours de tristes héros. Par métier, je suis polie ; cependant, lorsqu'une révolution littéraire permettra d'étrangler le dernier des psychologues avec le fil blanc reliant son dernier livre psychologique, je ne verrai pas la nécessité d'intervenir. Un écrivain dont on ne peut guère suspecter le goût, André Gide, au cours d'un roman de très fine étude psychologique, a découvert tout à coup le piment de l'aventure d'âme augmentée par l'aventure simple, celle qui arrive parce qu'on ne l'attend jamais et qu'aucune cause interne ne l'explique. Son œuvre n'en fut que plus passionnante. Et bien d'autres romanciers qu'il serait intempestif peut-être de nommer ici suivront un jour leur penchant, déjà très indiqué, de sortir du cercle de l'âme solitaire pour aller se promener sur les grandes routes... qui passent quelquefois par la forêt de Sénart! Rosny aîné nous montre, en ses contes, qui sont toujours des aventures, comment on peut relier la vie cérébrale à la vie courante, celle qui sta-

gne à celle qui nous projette en avant et c'est justement le secret de son art. Les bons écrivains de jadis pensaient, avec une modestie que devraient bien leur envier les jeunes psychologues du jour, qu'on ne peut intéresser le lecteur à une étude de l'âme qu'en faisant exécuter au corps, non pas une série de tours de forces, mais au moins quelques gestes très en dehors des exercices contemplatifs. Certes les fameux drames intérieurs existent, et ils ont, hélas! presque tous le caractère des maux de dents : ils ne désespèrent sincèrement que la personne qui en est affligée. Pour parler sérieusement, seul un être génial ou original porte en lui des mystères dont nous pouvons être assez curieux pour en tolérer l'étude. Il me demeure indifférent de savoir pourquoi tel potache ou telle muse en herbe ont du vague à l'âme. Maintenant que si vous aimez à tirer une morale d'un sujet traité devant vous, puisque c'est une noble façon d'en finir avec lui, disons qu'il serait très utile de conserver au feuilleton une tournure vraiment littéraire, car c'est la seule chose que déguste le peuple au comptoir de la librairie. Il lit *Trompe la Mort*, *Cœur de Française*, etc... car la philosophie, restant l'apanage exclusif de Messieurs les cambrioleurs-anarchistes, la psychologie demeure naturellement aux mains des gens du monde, c'est-à-dire de ceux qui bâillent discrètement Moi j'ai lu avec une joie non dissimulée *l'Affaire du Grand Théâtre*; je savais d'avance que ce serait écrit en français, parce que l'auteur de *l'Amoral* écrit bien. Je me suis laissé aller à suivre l'insaisissable Varnier et malgré tous les pourchas en automobile, je n'ai pas eu le vertige. Deci delà j'ai cueilli une fleurette et j'ai aperçu un brave garçon. Le temps a passé le mieux possible, on ne m'a pas abrurie sous une avalanche d'explications visant l'âme du traître. Remarquez que la psychologie à la mode vous lasse en ce que le traître est presque toujours le portrait de notre meilleur ami. Là c'était aussi un bon ami du héros, mais le héros le tue proprement... parce que la vie réelle se hérisse d'autant de révolvers que de difficultés, ne l'oublions pas! Quant à *Pietro Daréna*, de Guillaume Livet, c'est la plus violente, la plus abracadabrante satire qu'on puisse faire des mœurs médicales. M. Archdeacon, dans sa nouvelle Revue *la Controverse*, a découvert quelques monomanies de nos Esculapes, mais il n'a pas osé les déplorer toutes (ou, fort habilement, il attend qu'on lui apporte les autres!). Par nature, l'esculape (je ne nomme personne) est un criminel. Il ne diffère de l'assassin ordinaire que dans sa prétention de soigner ses victimes, voilà tout. Or, la victime d'un médecin, celui qu'il appelle le patient, n'est qu'un sujet d'étude pour lui. Chien massacré ou homme charcuté, c'est tout un. Un esculape qui cherche son tour de main ou un apache qui surine me semblent unis dans la même intention assez vile : l'espoir de soulager le bourgeois... de sa bourse!... Et Pietro Daréna faisant bouillir sa mar-

mite de bouillon vivant n'a rien d'exagéré... comme métaphore! Que vous dirai-je du *Satyre de Berlin*, sinon que c'est là le mauvais feuilleton, celui qu'il ne faut pas écrire même en français? Je suis patriote au point de préférer nos satyres à ceux de Berlin, mais assez bien élevée pour ne pas croire, même avec preuves à l'appui, aux vilaines mœurs de nos voisins. Je ne conçois pas la France pudique faisant la leçon à l'impudique Germanie. Je m'imagine que les dessous sont partout les mêmes. Il suffit de prendre la statistique des naissances des deux pays et de comparer. Si la morale amoureuse peut se mesurer à l'ampleur de la famille, c'est certainement la Prusse qui l'emporte sur nous... pour la gaucherie du geste. Alors, un petit avortement aristocratique de plus ou de moins n'y ajoute aucun vice.

La Maison des dames, par Albéric Chabrol. La jeune fille qui dissèque, sans autre repugnance que celle d'avoir à les prendre avec les mains, les grenouilles vivantes me dégoûte beaucoup plus que celle qui avoue son fatal penchant pour la prostitution. Aux risque de révolter ces dames, princesses de sciences ou de lettres, j'aime mieux qu'on devienne une pauvre fille qu'un monstre! La maison des dames, élégante, pourvue de tout le confort moderne, est celle où vivent en harmonieuse communauté (que d'instruments de musique dans cet enfer de l'étude!) des jeunes personnes du meilleur monde se destinant aux arts, aux cliniques et un peu aussi, tout naturellement, à cause des promiscuités, à devenir de libres compagnes de ces Messieurs, étudiants ou professeurs. Deux sœurs choisissent l'une la... liberté, l'autre le devoir. Il y en a une qui souffle des ballons de verre pour expérience scientifique et l'autre qui, dès sa première expérience en la science de l'amour, découvre que la fantaisi n'est jamais qu'une bulle de savon tôt éclatée et elle en meurt. L'autre se fait épouse, par conséquent arrive à vivre de sa transcendantale vertu. Le roman est moderne, très éclairé à l'électricité jupponnée de rose, plein de cet amour désordonné pour la haute philosophie, la grande science qu'éprouvent un nombre incalculable de petites personnes prétentieuses et romanesques. Depuis certaines aventures retentissantes d'une célèbre princesse de... l'éprouvette, j'ai pris en grippe les demoiselles en blouse d'hôpital. On demandait un jour à une vraie princesse pourquoi elle voulait empêcher sa fille d'étudier un livre de médecine: « Parce que ça pue! » répondit-elle avec une adorable naïveté. Faites la *maison des dames* aussi fraîche qu'une corbeille de roses... ces dames, empressées vers tous les savoirs masculins, auront des odeurs fortes, telles les anciens guerriers... et puisque ça ne les moralise pas...

La Tutrice, par Alexis Colliès. Où il est démontré qu'une sage créature peut fort bien, avec les meilleures intentions du monde,

faire le malheur des ménages confiés à ses soins. On rencontre, dans cette promenade à travers le bon monde provincial, quelques camelots du roi vraiment amusants, un brave garçon pas malin, mais très capable de plaire à sa cousine, parce qu'il est nature, et un avocat girouette prêt à se tourner du côté de la fortune. Des détails de mœurs nimoises sont intéressants, mettent une note gaie, d'ailleurs d'excellent ton, dans cette étude ardue d'un égoïsme de vieille demoiselle comme il faut.

Djelal, par Jean Marsol. Histoire turque, donc une histoire à la mode. Une jeune Française toute dans les brumes d'un amour couchant (amour est ici employé pour soleil) rencontre un jeune Turc lui servant à la fois de guide et de consolateur discret. Nous passons en revue, avec gravures à l'appui, les beautés de Constantinople et de ses environs. Puis nous assistons à l'éclosion du nouvel espoir sentimental de la jeune femme durant que s'accomplit la révolution jeune-turque... dont le principal but, m'a-t-il semblé, à moi qui ne suis pas sentimentale, était de flanquer dans une île déserte de braves chiens beaucoup plus innocents et probablement beaucoup plus forts que n'importe quels turcs vieux ou jeunes. Le héros de cette histoire-guide meurt victime d'une contre-révolution, puis la Française s'éloigne en emportant, je suppose, le remords d'avoir fait tuer inutilement son ami.

Etapes sociales, par Hubert Fillay. Je ne veux pas contrarier le doux M. Gagnebien, mais les braconniers ne sont pas du tout des personnages de roman : ce sont des malfaiteurs très ordinaires. Le bonhomme qui s'amourache de la fille du garde et finit mal parce qu'on ne veut pas la lui donner est un mythe. J'aime le franc-parler de Fricoteau et j'admire sa philosophie, au moins égale en simplicité romantique à celle de son éducateur ; seulement Fricoteau, c'est le bandit pour les cœurs tendres. J'ai connu un Fricoteau, plusieurs même, et je n'ai jamais conversé avec eux que le revolver à la main. J'ai l'horreur de l'assassin nocturne de la bête, de celui qui fait l'hécatombe en employant les moyens sournois. Je félicite cependant l'auteur de nous laisser sur sa vision de *demain;* ce coin de ruralité revenue à l'âge d'or fait rêver... et pourvu qu'on rêve, le revolver sous le traversin, on peut attendre les réalisations promises.

Le Besoin d'aimer, par Augustin Bar. Oh ! ces jeunes gens tourmentés des frissons de l'adolescence et qui citent leurs classiques, se racontent leur lecture ! Le jeune homme cherche une liaison de cœur exactement comme on se choisirait un paletot... et la pauvre petite, à la fin, ne voyant venir ni l'amant ni le mari, part effarée, furieuse (à juste titre) contre ce disciple de Platon, qui a versé dans le catholicisme. Son besoin d'aimer c'était surtout, je pense, son besoin fiévreux de l'*Imitation*. D'ailleurs, ce roman pose un amu-

sant problème sous les yeux des jeunes gens : faut-il être chaste quand on veut être aimé, au moins sur terre?

Un Belge, par Henri Davignon. La lutte de l'âme wallonne avec l'âme flamande. Au fond, pour faire un bon Belge, il me paraît nécessaire de mélanger intimement les deux races et c'est pourquoi, après le leurre de la femme-artiste, François Chantraine épouse la douce Walburge, image de la Vierge.

Le Glas des monarchies, par Henri Baraude. Histoire de la république portugaise. J'ose dire que c'est une très vilaine histoire, et les francs-maçons, s'ils existent, sont de très inutiles démolisseurs. Il est certain qu'un roi n'est jamais qu'un homme, mais ce qui est plus redoutable que la volonté d'un homme, c'est celle de douze cents.

L'Echo du passé, par Maryan. Tout ce roman est échafaudé sur la terreur qu'une famille, des plus honorables, éprouve à l'idée que son chef sera un jour obligé d'avouer qu'il fut un membre, d'ailleurs insignifiant, de la *Commune!* Est-ce que l'auteur ne connaîtrait pas bien son histoire? Il y eut, sous le gouvernement actuel, des gens qui auraient pu ne pas marier leur fils ou leur fille pour de pareils scrupules?...

La Route s'éclaire, par Henri Soulié. Un joli petit livre, une jolie petite image, une route lavée par des averses où le soleil encore lointain envoie sa bonne promesse de chaleur. La route qui s'éclaire est celle de la vie, sur sa fin, quand on a la foi ou de nobles illusions.

L'Illustre Athanase Bonsang, par René des Pomeys. Un M. Homais, politicien, bourgeois ambitieux et pas très subtil qui essaye de remuer son pays pour sa plus grande gloire. C'est un Tartarin à la petite botte, un buveur de sang qui fabrique surtout des boules de gomme. Après avoir brigué sans succès, malgré sa faconde méridionale, un siège à la députation, il retombe dans son fauteuil de pharmacien et se contente de terroriser son village par ses discours tonitruants.

Le Double amour de Patrice Legrand. Un jeune fat, car il faut être un peu au-dessous de la dignité de l'amour et n'en connaître que les grimaces pour supposer qu'on peut diviser son cœur en deux à un âge aussi tendre, s'éprend à la fois d'une reine et d'une bergère. Il perd la meilleure part de son gâteau de roi par la brutalité de ses appétits.

Visages voilés, par Paul-Louis Garnier. Dans un style familier, plein de jolis détails et qui hésite perpétuellement entre le sourire et les larmes, des nouvelles dont la plus attachante est celle du *Lion et de la tourterelle.*

Les Abeilles, par Yvonne Durand. Un conte moral où l'on

voit le paresseux s'inspirer de la vie des abeilles pour bâtir la ruche de sa bien-aimée.

Mère et enfant, par Ange Desroses. Souvenirs d'une enfance pieuse que la vie n'a pas encore pu ternir de ses réalités. Des fleurs sous la rosée.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Œuvres de Lucile de Chateaubriand, publiées par Louis Thomas, 1 vol. in-12, « Société des Trente », Messein. — Louis Thomas : *Curiosités sur Baudelaire*, 1 vol. in-12, 4 fr., Messein.— « *Les Maîtres du Livre* » : *Les Confessions de J.-J. Rousseau, édition intégrale*, 2 vol. in 18, Georges Crès. — *Divers jeux rustiques et autres œuvres poétiques de Joachim du Bellay*, publiés sur l'édition originale par Ad. van Bever, 1 vol. in-18, 3.50, Sansot. — Frédéric Masson : *L'Académie française, 1629-1793*, 1 vol. in-8°, 7.50, Ollendorff.

M. Louis Thomas réunit en ce volume de la « Société des Trente » les **Œuvres de Lucile de Chateaubriand**, l'être le plus délicat et le plus troublant qui vive dans notre souvenir. Que ne donnerions-nous pas, écrit M. L. Thomas, pour avoir un portrait, une image de cette sœur mélancolique du mélancolique René? Nous ne la connaîtrons jamais qu'à travers l'admiration tendre de son frère, qu'à travers l'amour de Chênedollé : « Auprès de cette femme céleste, je n'ai jamais formé un désir, j'étais pur comme elle, j'étais heureux de la voir, heureux de me sentir près d'elle. C'était l'espèce de bonheur que j'aurais goûté auprès d'un ange. » Celui qui n'a pas connu Lucile, écrit encore le pauvre Chênedollé, « ne peut pas savoir ce qu'il y a d'admirable et de délicat dans le cœur d'une femme... Il n'y a jamais eu de sensibilité égale à la sienne. Elle n'a point trouvé d'âme qui fût en harmonie avec la sienne... ». Si, peut-être : l'âme de René. Relisons avec M. Louis Thomas les pages des *Mémoires* que Chateaubriand a consacrées à son enfance auprès de Lucile, à l'éveil de leurs deux sensibilités, l'une par l'autre : « Les pensées de Lucile, écrit-il, n'étaient que des sentiments ; elles sortaient avec difficulté de son âme ; mais quand elle parvenait à les exprimer, il n'y avait rien au-dessus. Elle a laissé une trentaine de pages manuscrites ; il est impossible de les lire sans en être profondément ému. L'élégance, la suavité, la rêverie, la sensibilité passionnée de ces pages offrent un mélange du génie grec et du génie germanique. »

Ce sont ces trente pages que nous donne ici M. Louis Thomas, parmi lesquelles se trouvent les quelques lettres, d'un cœur et d'un style si pur, qui nous restent de Lucile et qui sont demeurées plus vivantes que ses poèmes en prose, peut-être. D'ailleurs, ces œuvres ne sont qu'une bien faible réalisation de cet être rêveur et inquiet, d'une inquiétude et d'une susceptibilité maladives. Ce qui nous reste d'elle surtout, c'est l'influence qu'elle aura exercée sur la sensi-

bilité naissante de son illustre frère ; c'est cette affection incestueuse, on ne sait jusqu'à quel point, qui se révèle dans René ; c'est cet amour mystique et pourtant si maladivement sensuel qu'elle inspira à Chênedollé ; c'est, encore le tragique de sa vie, si mystérieusement interrompue. Lucile, ce visage pâle enveloppé de longs cheveux noirs, demeure pour nous une énigme.

§

M. Louis Thomas a recueilli en ce petit livre luxueusement édité et tiré à quatre cents exemplaires ces **Curiosités sur Baudelaire** ; on y trouvera des lettres inédites, des anecdotes et des vers inédits ou peu connus. M. Louis Thomas, qui félicite M. Feli Gautier d'avoir réuni les *Lettres* de Baudelaire, lui reproche aimablement sa modestie « d'avoir volontairement omis son nom dans l'ouvrage qu'il nous donnait ». Cette discrétion touchante était peut-être exagérée, dit-il. Cependant M. Louis Thomas adresse deux critiques à l'auteur trop modeste du recueil : d'avoir trop allégé son volume de références, et surtout d'avoir négligé de consulter les collections d'autographes. Après un dépouillement rapide des fiches de M. Noël Charavay, M. L. Thomas a recueilli quelques fragments de lettres de Baudelaire, qu'il publie. Dans l'une de ces lettres, Baudelaire annonce l'envoi d'une clé dévoilant le nom des personnages des *Scènes de la vie de Bohême* de Murger. Voici un jugement sur Banville : « Le seul écrivain réellement maltraité dans le présent volume et, quoi qu'en dise l'auteur, le poète le plus habile de la jeune école nouvelle, à ce point qu'il a réduit l'art de la poésie à de gros procédés mécaniques, et qu'il peut enseigner à devenir poète en vingt-cinq leçons. — Inventeur de marbre. »

Parmi les anecdotes, les excentricités de Baudelaire que rapporte M. Thomas, quelques-unes sont connues. Baudelaire, raconte-t-il, invité à dîner par un riche parvenu qui lui présentait sa famille, lui dit : « Vous avez, Monsieur, de belles filles. Pourquoi n'en faites-vous pas des courtisanes ? »

La version de cette histoire, qui est restée dans ma mémoire, est celle-ci, peut-être plus délicate dans son impertinence, sinon plus exacte. C'est à une dame qu'il s'adresse, et demande d'un air grave : « Laquelle de Mesdemoiselles vos filles destinez-vous à la prostitution ? »

Je cueillerai encore, dans le petit livre de M. Thomas, ces deux belles strophes retrouvées sur une feuille d'album et qui sont presque inédites :

Noble femme au bras fort qui, durant les longs jours,
Sans penser bien ni mal dors ou rêves toujours,
Fièrement troussée à l'antique,

Toi que depuis dix ans qui pour moi se font lents
Ma bouche bien apprise aux baisers succulents
Choya d'un amour monastique,

Prêtresse de débauche et ma sœur de plaisir,
Qui toujours dédaignas de porter et nourrir
Un homme en tes cavités saintes,
Tant tu crains et tu fuis le stigmate alarmant
Que la vertu creusa de son soc infamant
Au flanc des matrones enceintes.

§

M. Van Bever nous donne aujourd'hui, dans la belle collection des « Maîtres du Livre », une nouvelle édition intégrale des **Confessions de J.-J. Rousseau.** On sait, lit-on en tête de ce volume, que, malgré l'affirmation des éditeurs qui tour à tour s'emparèrent des *Confessions*, aucune leçon fournie par ces derniers n'est satisfaisante et par cela digne de justifier ce titre d'édition définitive.

Le texte original de Rousseau est représenté par deux manuscrits autographes, l'un offert par Thérèse Le Vasseur à la Convention et conservé à la Bibliothèque de la Chambre des Députés, l'autre, postérieur au premier et appartenant à la Bibliothèque de Genève. De l'examen de ces deux manuscrits précieux à divers titres, écrit M. Van Bever, « il ressort clairement que le second seul présente une rédaction propre à être mise au jour. Or, que possédons-nous de l'immortel chef-d'œuvre de Rousseau? De médiocres reproductions du manuscrit de Paris ou bien un extraordinaire mélange du texte de ce dernier et de celui de Genève. »

La présente édition, ajoute-t-il, a été collationnée sur le texte de la Bibliothèque de Genève. Publiée avec les notes transcrites par Rousseau de son premier manuscrit ou ajoutées ultérieurement, de sa main, au bas des pages de la rédaction définitive, « elle a pour but d'offrir intégralement, avec son orthographe familière, le plus extraordinaire document qu'ait jamais apporté sur lui-même un homme de génie ». L'éditeur a voulu compléter cette édition par un choix de variantes tirées du Manuscrit de la Chambre des Députés et par un index des noms et ouvrages cités qui rendra son étude plus aisée.

Mais n'est-il pas curieux qu'il ait fallu attendre jusqu'à maintenant cette édition intégrale des *Confessions*? Songeons que l'édition considérée jusqu'à ce jour comme la meilleure de toutes, l'édition Petitain, « fourmille de mots mal copiés, d'interpolations, d'erreurs » et même de suppressions. Et pourtant on sait combien de volumes a provoqués l'œuvre de Rousseau. Parmi les inédits que contient cet ouvrage, nous citerons ces deux fragments que l'auteur a placés,

comme avertissement, en tête de chacune des deux parties de ses *Confessions*.

Voici le seul portrait d'homme, peint exactement d'après nature et dans toute sa vérité, qui existe et qui probablement existera jamais. Qui que vous soyez, que ma destinée ou ma confiance ont fait l'arbitre de ce cahier, je vous conjure par mes malheurs, par vos entrailles, et au nom de toute l'espèce humaine, de ne pas anéantir un ouvrage utile et unique, lequel peut servir de première pièce de comparaison pour l'étude des hommes, qui certainement est encore à commencer, et de ne pas ôter à l'honneur de ma mémoire le seul monument sûr de mon caractère qui n'ait pas été défiguré par mes ennemis. Enfin, fussiez-vous, vous-même, un de mes ennemis implacables, cessez de l'être envers ma cendre, et ne portez pas votre cruelle injustice jusqu'au tems où ni vous ni moi ne vivrons plus, afin que vous puissiez vous rendre au moins une fois le noble témoignage d'avoir été généreux et bon quand vous pouviez être malfaisant et vindicatif ; si tant est que le mal qui s'adresse à un homme qui n'en a jamais fait ou voulu faire puisse porter le nom de vengeance...

Au début de la *seconde partie* on lit ces lignes encore :

Ces cahiers, pleins de fautes de toute espèce, et que je n'ai pas même le tems de relire, suffisent pour mettre tout ami de la vérité sur sa trace et lui donner les moyens de s'en assurer par ses propres informations. Malheureusement, il me paroît difficile et même impossible qu'ils échappent à la vigilance de mes ennemis. S'ils tombent entre les mains d'un honnête homme [ou des amis de M. de Choiseul, s'ils parviennent à M. de Choiseul lui-même, je ne crois pas l'honneur de ma mémoire encore sans ressource. Mais, ô ciel, protecteur de l'innocence, garantis ces derniers renseignemens de la mienne des mains des Dames de Boufflers, de Verdelin, et de celles de leurs amis. Dérobe du moins à ces deux furies la mémoire d'un infortuné que tu leur as abandonné de son vivant].

§

Dans ce recueil : **Divers jeux rustiques et autres œuvres poétiques** de Joachim du Bellay on trouvera, comme l'écrit M. Van Bever dans son avertissement, « des spécimens de presque tous les genres en lesquels s'exerça brillamment le grand poète angevin ». Ce sont, en effet, là jeux poétiques, souvent sur des sentiments fictifs, et cela gâte à peine la douceur de ces chants. On peut encore dire avec Colletet, dont on nous donne ici une Vie de du Bellay : « Cet auteur, considéré comme l'un des ornements de son siècle, fait encore les délices du nôtre. » Les poètes actuels trouveront dans ces pages de belles images et une sensualité qui a conservé tout son parfum. On sourit lorsque le poète demande à sa Columbelle un bayser, non pas à la française, mais à l'italienne. C'était donc chose nouvelle, que ce baiser sur la bouche. Il le décrit :

Puis quand j'approche de la tienne
Ma lèvre, et que si près je suis,

Que la fleur recueillir je puis
De ton haleine Ambroisienne ;

Quand le soupir de ces odeurs,
Ou noz deux langues qui se jouent
Moitement folastrent et nouent,
Evente mes doulces ardeurs.

Il me semble être assis à table
Avec les dieux, tant suis heureux,
Et boire à longs traits savoureux
Leur doux breuvage délectable.

§

Que dire de ce gros volume de M. Frédéric Masson : **l'Académie Française ?** J'ignore, avec l'auteur, si le public, « qui d'ordinaire s'intéresse aux menus événements dont l'Académie est le théâtre, fera accueil à un livre où se trouvent ainsi rassemblés et mis en note pour la première fois des détails sur l'institution académique qui permettent de comprendre quantité d'usages, de règlements et de traditions essentiels à l'existence de la compagnie ». L'ouvrage de M. Masson me paraît d'une documentation parfaite, et le plus sincère éloge que l'on puisse faire en est de dire que ce livre sur l'Académie est écrit dans le plus pur style académique. M. Frédéric Masson espère que ses confrères trouveront dans ce volume la preuve de « son attachement à une institution qui, étant à présent la seule en France remontant à trois siècles, emprunte de là une autorité et un prestige que nulle autre ne saurait présenter ». Serait-ce un coup de patte à l'Académie Goncourt, qui ne saurait se réclamer de tant de quartiers de noblesse ? Ce serait peu généreux et peu aristocratique de la part d'un Académicien qui a derrière son fauteuil trois siècles d'autorité et de prestige. Mais aussi M. Fréderic Masson serait bien ingrat de n'être pas attaché à cette institution, comme il dit ; et même l'idée que M. Masson pourrait se détacher de l'Académie est inconcevable ; que deviendrait-elle sans lui ? que deviendrait-il sans elle ?

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Vicomte de Noailles : Episodes de la Guerre de Trente ans : *Le Maréchal de Guébriant* (1602 à 1653), Perrin, 7 fr. 50. — Jean Tournyol du Clos : *Richelieu et le Clergé de France*, M. Giard et E. Briere, 9 fr. — Eugène Griselle : *Supplément à la Maison du Roi Louis XIII.* Editions de Documents d'Histoire, Paul Catin, 4 fr. — Eugène Griselle : *Ecurie, Vénerie, Fauconnerie et Louveterie du Roi Louis XIII.* Editions de Documents d'Histoire, Paul Catin, s. p. — Eugène Griselle : *Maisons de la Grande Mademoiselle et de Gaston d'Orléans son père.* Editions de Documents d'Histoire, Paul Catin, s. p. — Gilbert-Augustin Thierry : *La Mystérieuse Affaire Donnadieu*, Plon-Nourrit, 3 fr. 50. — Memento.

Poursuivant ses études sur la période française de la Guerre de

Trente Ans, M. le Vicomte de Noailles ajoute aujourd'hui à ses précédentes biographies du Cardinal de la Valette et du Duc Bernard de Saxe-Weimar (1) celle du successeur de ce dernier, **le Maréchal de Guébriant**. Sans être, comme La Valette, au point de vue militaire, une figure de second plan, le maréchal de Guébriant ne marque pas aussi fortement que Bernard de Weimar ou que Turenne. Mais il faut croire que cela a tenu, en partie, à son humeur peu encline aux démonstrations qui font valoir un homme, ses talents guerriers ayant été considérables. Il semble y avoir aussi un caractère transitoire dans les opérations militaires dont il eut la direction, entre les terribles coups portés avant lui par le duc Bernard, et après lui par les ardents et puissants généraux français sous qui se tirèrent les dernières cartouches de la Guerre de Trente Ans. Mais, et quoique interrompu de plus par une mort prématurée, le rôle du Maréchal de Guébriant n'en a pas moins été très important et ajoutons particulièrement curieux, car Guébriant eut fort à faire avec les généraux suédois qui succédèrent à Gustave-Adolphe; et l'on peut même dire que sa carrière fut passablement agitée par les rivalités françaises et suédoises de cette période de la guerre.

M. de Noailles nous montre Guébriant, — Breton comme son arrière-parent Du Guesclin, — débutant avec éclat, en 1635, pendant la campagne de Mayence, puis en Picardie, où il se signale à la défense de Guise; passant de là dans la Valteline, d'où il conduit, en Franche-Comté, au duc de Longueville, une partie des troupes de Rohan ; puis rejoignant le duc Bernard de Saxe-Weimar au siège de Brisach, où il est de beaucoup de ressource; devenant, après la mort de celui-ci, le lieutenant de Longueville à l'armée d'Allemagne, dans le commandement de laquelle il lui succède enfin (1640), lorsque la maladie force ce général à se retirer.

Il eut, pour ses débuts dans le commandement en chef, à rendre meilleures les dispositions des troupes weimariennes, qui, à l'instigation du feld-maréchal suédois Banner, avaient refusé de prêter le serment au Roi, et celles des Suédois eux-mêmes. Banner, remarquable capitaine mais caractère vaniteux et intraitable, inspirait des craintes de defection. M. de Noailles a bien mis en valeur, à ce sujet, les qualités d'habileté de Guébriant. La campagne se poursuivit à travers des tiraillements que la mort de Banner (1641) ne fit point cesser. La victoire de Wolfenbuttel fut remportée dans ces conditions, ce qui n'est pas un mince éloge pour Guébriant, dont la situation resta néanmoins quelque temps peu brillante. A l'arrivée du successeur de Banner, Torstenson, les alliés se séparèrent. Tandis que le nouveau chef suédois, grand homme de guerre lui aussi, opérait en

(1) Voir *Mercure de France* du 1er septembre 1908.

Saxe, où il allait remporter la victoire de Breitenfeld, début de glorieuses campagnes que devaient marquer la prise de Leipzig, l'envahissement de la Bohême et de la Moravie, la belle retraite du Holstein, la défaite des Danois alliés de l'Autriche, enfin la victoire décisive de Jankowitz, — Guébriant se rapprochait du Rhin. Il gagnait, dans la province rhénane, son bâton de maréchal à la brillante affaire de Kempen, où il fit prisonniers les généraux de Lamboy, de Mercy et de Lodron; assiégeait Lechnich; éprouvait des difficultés nouvelles qui le forçaient d'entrer en Alsace; repassait le Rhin avec les renforts amenés par le duc d'Enghien et commandés par le vaillant Rantzau, — l'alerte stropiat, le désinvolte cavalier à la jambe de bois, sorte de Murat béquillard; — marchait sur Rottweil, et recevait, à l'attaque de cette place, la blessure dont il mourut le 24 novembre 1643, peu de jours après la capitulation de la ville. Le désastre de Tuttlingen, où furent faits prisonniers Rantzau et les officiers généraux et que suivit la reprise de Rottweil, semble comme la conséquence de cette mort prématurée d'un capitaine qui avait la prudence parmi ses qualités maîtresses. Mais, heureusement, le plus grand homme de guerre de ce temps va paraître. Turenne succède à Guébriant comme général de l'armée d'Allemagne.

Ce qu'il faut surtout chercher dans cet ouvrage, comme dans les précédents du même auteur, c'est le récit des opérations militaires. Des cartes et des plans de batailles accompagnent cette description. Les autres parties de cette histoire de la Guerre de Trente Ans (période française) se trouvent un peu sacrifiées à ce tableau des campagnes franco-suédoises; les autres parties, c'est-à-dire : les négociations, le jeu des diplomaties, et surtout, — et cela reste relativement regrettable, — la politique de Richelieu. Mais n'exigeons pas de M. de Noailles ce que ne comportait pas le plan où il s'est renfermé. Très sérieusement documenté, le récit des opérations de guerre est intéressant, curieux, instructif. La valeur en paraît certaine. Je crois que, grâce aux livres de M. de Noailles, on peut de mieux en mieux se représenter ces mouvements de nos anciennes armées dans l'Allemagne de la Guerre de Trente Ans.

D'autre part, M. de Noailles a raison de le dire : la gloire militaire de l'Empire ne devrait pas rejeter dans l'ombre la gloire militaire de la vieille France. C'est toujours cette France qui est là, toujours la même; et pour refuser de voir cela, il faut avoir le jugement borné par le préjugé fat qui fait commencer notre histoire à 89. J'irai même plus loin, et je dirai, en manière de conclusion, qu'à une époque où les grands travaux d'Albert Sorel ont établi la quasi identité politique de la Guerre de Trente Ans (période française) et des Guerres de la République et de l'Empire, l'histoire militaire aussi doit bénéficier de cette unité. Et, de fait, l'étude des opérations

des Bernard de Weimar, des Guébriant et des Turenne ajoute on ne sait quoi de plus intime, et qui lui manquerait sans cela, à notre connaissance de la grande guerre napoléonienne.

On s'accorde assez pour dire que le gouvernement de Richelieu fut, en matière de finance et de fiscalité, arbitraire et avide. L'homme avait un énorme besoin d'argent pour soutenir son immense politique. Il le prit comme il put et où il put : dans le Clergé, notamment, lequel endura, du fait du terrible ministre, une maltôte peu commune, du moins c'est M. Jean Tournyol du Clos qui l'affirme dans ce livre, — **Richelieu et le Clergé de France**, — où l'on ne sait quelle âpreté, qui est plus qu'une simple sévérité d'historien, se perçoit singulièrement. Du côté du peuple, les exigences et les expédients du fisc provoquèrent, on le sait, des révoltes, celles, par exemple, des Croquants du Périgord et des Pieds-Nus de Normandie. Du côté du Clergé, le soulèvement ne prit guère que forme de protestations écrites, et cependant il a laissé là une trace plus durable et plus vengeresse que les dévastations commises par les émotions populaires : nous voulons parler de ces passionnés « Mémoires de Montchal », archevêque de Toulouse, dont M. Tournyol du Clos a évoqué le témoignage. Ils sont très durs pour Richelieu : « Jamais l'Eglise, sous un prince pieux et très chrétien, ne reçut tant de vexations. Richelieu, étant du corps du clergé, lui était moins favorable. L'Eglise est traitée avec moins de respect par les Ecclésiastiques, quand ils gouvernent, que par les Séculiers. Parmi les Turcs, les chrétiens renégats sont les plus cruels aux chrétiens. » Renégat : telle est la virulence de ces Mémoires, écho des colères ecclésiastiques du temps.

M. Tournyol du Clos s'est abondamment servi de cet écrit, complété par d'autres documents de valeur, pour étudier, entre autres actes de la politique fiscale de Richelieu à l'égard du Clergé français, ce que l'on a appelé la « Recherche des Amortissements ». Les « Amortissements » étaient les droits dus par les Communautés religieuses au Trésor royal pour faire déclarer de mainmorte les biens en possession desquels elles entraient de façon ou d'autre. Il paraît qu'à l'époque de Louis XIII cette fiscalité était tombée en désuétude. Depuis un siècle, les acquisitions, plus que jamais nombreuses pour diverses raisons, n'avaient pas été, pour la plupart, « amorties ». C'était donc un « grand trésor », suivant l'expression de Montchal, que Richelieu trouvait là. La levée du « droit d'amortissement » pour le temporel non amorti de l'Eglise et la « Recherche » préalable furent prescrites en 1639, — mesure préparée par plusieurs autres prises au cours des années précédentes (en 1625, 1628, 1635). Elle aboutit, en 1641, au paiement, par l'Eglise, de cinq millions et demi, sans préjudice des levées d'argent faites d'autre part, sur celle-ci,

par la royauté. On sait que Richelieu mourut à la fin de l'année suivante. En moins de vingt ans, il avait « extorqué », selon l'expression de M. Tournyol du Clos, 18 millions aux ecclésiastiques, « alors qu'Henri IV s'était contenté de 150.000 livres en près de 21 ans ».

La querelle des amortissements est la phase la plus aiguë de cette longue lutte entre Richelieu et le Clergé. On en suivra dans ce livre tous les épisodes. Chemin faisant, on trouvera aussi des détails intéressants sur les démêlés de Richelieu avec la papauté, ainsi que sur sa polique financière, dont, à vrai dire, on a fait un tableau tout à fait noir, — au point d'avancer que si le comte de Soissons n'était pas mort à La Marfée, c'en était fait de Richelieu. (Voilà une nouvelle explication du « meurtre » du comte de Soissons). Enfin, l'on verra à l'œuvre les personnages de ce véritable drame fiscal, notamment, pour ne citer que les plus curieux : Bullion, surintendant des finances, « la fiscalité même », habile à munir de moyens Richelieu, avide non seulement pour le Trésor, mais pour lui-même, assure-t-on, brutal et grossier homme qui traitait de « b... » les évêques trop récalcitrants ; puis Léonor d'Etampes, évêque de Chartres, lequel, plein de zèle intéressé pour Richelieu, souleva ce formidable lièvre de la Recherche des amortissements ; vrai « Panurge mitré », caudataire du Cardinal en 1639, président de l'assemblée générale de 1650, où il soutint ces mêmes immunités qu'il avait dénoncées onze ans plus tôt ; enfin, Charles de Berland, cousin de Richelieu et son sous-ordre, « Agent » du Clergé de France dans cette affaire, singulier Agent qui me fait penser involontairement à certain autre Agent du Clergé qui, près de deux siècles plus tard, à la veille d'une crise beaucoup plus formidable, s'appellera Talleyrand.

Je parle assez mal de tous ces gens-là, et il se peut que je subisse, en ceci, l'influence des colères de M. T. du Clos. Je crois, d'ailleurs, qu'on ne peut guère calomnier un homme comme Charles de Berland, qui pilla par effraction les archives du Clergé. Mais pour Richelieu lui-même, c'est autre chose. Quand je considère son œuvre : la France bénéficiant de tout l'effort de la Guerre de Trente Ans ; l'administration intérieure régularisée, fixée pour deux siècles ; l'armée refaite ; la marine créée ; et la puissance française rayonnant, par delà l'Europe, dans le monde entier, au Canada, où Champlain est soutenu, aux Antilles colonisées, à Madagascar, à la Réunion, etc. ; — quand je considère tout cela, je trouve excusable un tel ouvrier de notre grandeur d'avoir emprunté quelque peu la bourse du Clergé, fût-ce en couvrant son geste d'une « théologie spéciale ».

L'érudit M. Eugène Griselle publie une nouvelle série de textes sur la Maison des premiers Rois ou Princes Bourbons. **Le Supplément à la Maison du Roi Louis XIII** comprend le « Règlement géné-

ral, fait par le Roi, de tous les Etats de sa maison », plus l' « Etat général de paiement fait en 1624 ». Le « Règlement », promulgué par Henri III, date de 1585 ; mais, selon M. Griselle, cette réglementation, complétée par les additions ou modifications de Henri IV et de Louis XIII, « a dû continuer à régir les fonctions de la Cour et suffit à renseigner sur les diverses charges constituant l'ensemble de la Maison du Roi ». Dans l'Etat général de paiement pour 1624, nous avons relevé les noms de 1122 individus composant, à cette date le personnel de la maison royale. Sur cet état, des réductions sont indiquées pour l'avenir, et d'ailleurs tous ces offices n'étaient pas payés. Toutefois, même non rétribuée, la fonction restait non seulement honorifique, mais lucrative de bien des manières. De là de nombreux abus, qu'on tâcha de réprimer à diverses reprises, notamment en 1617 (année de la disparition de Concini) et en 1625 (quelques mois après l'entrée de Richelieu au ministère), mais qui durèrent « en dépit des remèdes ». On sait le développement énorme que prit la Maison de Louis XIV (près de 4000 offices) (1). — Les textes relatifs à l'**Ecurie, Vénerie, Fauconnerie et Louveterie du Roi Louis XIII** sont un curieux document sur ces très importants services de la Maison royale. On y trouve, signé par Roger de Saint-Lary et de Termes (Bellegarde), autrement dit M. le Grand, faisant fonction de grand écuyer de France depuis Henri III, l'« Etat de la dépense de l'Escurye du roy » pour 1631, état fournissant la liste des officiers de ce service. Les dépenses, pour cette année, se répartissent sur 517 articles. Puis vient l'« Extrait des Officiers de l'Escurie du Roy » pour l'année 1641 : 258 articles ; enfin « la Venerie et Fauconnerie » (1641) : 464 articles. (Compter à peu près autant de titulaires en charge que d'articles.) L'Introduction donne les « Droits, prérogatives et prééminances (*sic*) appartenans à l'estat de grand escuier de France ». — Une troisième série contient, sous le titre de **Maisons de la Grande Mademoiselle et de Gaston d'Orléans** son père : l'« Estat de la Maison de Gaston, Duc d'Orléans, frère unique du Roy » (1627), et la « Maison de la Grande Mademoiselle, Estat du Payement, etc. » (1630). Là aussi, le train était royal, ou presque, la Maison de Monsieur étant « faite approchante de celle du Roi ».

§

Une méprise, que je regrette bien, m'a fait venir tard au livre de M. Gilbert Augustin-Thierry : **La Mystérieuse Affaire Donnadieu.** Ayant naguère vaguement feuilleté l'ouvrage dans la *Revue des Deux-Mondes*, où les travaux d'histoire n'ont pas d'ha-

(1) Ce chiffre est donné par M. Louis Batiffol, dans ses études sur la maison de Marie de Médicis.

bitude de ces airs alertes, je l'avais pris pour un roman historique. Aujourd'hui, lisant le volume, trop longtemps délaissé pour cette raison, j'y vois tout aussitôt, sous la fantaisie de la mise en œuvre, quelque chose de serré qui est bel et bien d'une étude historique. Oui, c'est de l'Histoire, et très érudite, sous forme, non romanesque, mais romancée, et résolument romancée. M. G. Augustin-Thierry s'est expliqué là-dessus aux dernières pages de son ouvrage. Et, certes, l'on agréera ses raisons, car le talent montré leur donne raison! Tout ceci est pittoresque en diable, spirituel aussi, avec un vocabulaire picaresque très à sa place dans la peinture d'une époque de complots et de bohême enragée et insurgée, — les premières années, si troublées, de la puissance de Bonaparte.

Le bohême d'épée campé par M. G. Augustin-Thierry, ce capitaine Donnadieu, est un type fort complet en son genre. Brave, mais mauvaise tête, mécontent, dépourvu de dignité, et, je crois, ami de Moreau, sa carrière militaire se trouvait fort compromise sous le Consulat. Là-dessus, l'inconscience du personnage le jeta dans des clabauderies et des intrigues qui, — la rencontre de quelques bons compères de la police aidant, et aussi la conjonction avec d'autres mécontents, tels que le galant et loyal Colonel Fournier-Sarlovèze, — prirent facilement un air de complot. De complot, il n'y en eut pas : il y eut seulement les bons offices de quelques mouchards et les mensonges d'une maîtresse dépitée. Mais la conduite de Donnadieu n'en fut pas moins celle d'un intrigant, d'ailleurs tout à fait extravagante, et même ambiguë. Quoique bon soldat, ce fut toujours un personnage peu recommandable. En 1812, rentré en grâce, général, baron, une escroquerie oblige l'Empereur à le mettre en réforme. Sous la Restauration, qui le choie, le fait comte, sa conduite envers le malheureux Didier, lors de la conspiration de Grenoble, est odieuse. Puis, brouillé avec Decazes, il passe à l'Extrême-Droite, en est un des énergumènes, et ose écrire de vertu et de raison à Chateaubriand, à « son cher vicomte » (1). Un inconscient.

Il reste que, sous le Consulat, un tel homme devenait tout naturellement un des êtres les plus représentatifs de certains aspects de cette époque, remarquable — ombre mêlée à tant de gloire, — par le nombre et la turbulence des déclassés que la réorganisation sociale du génial mais sévère Consul laissa en marge. Epoque de trouble et de désagrégation, par là et malgré tout, — le soleil de la gloire et de la puissance à son lever ayant provoqué comme une effervescence envieuse de toutes les destinées manquées, délaissées, une fermentation stygienne des bas-fonds de la société. Quelle que soit l'efficacité de la

(1) La lettre a été reproduite par M. Ernest Daudet.

manière adoptée par M. Gilbert Augustin-Thierry pour traiter un pareil sujet, — le résultat est un livre plein de talent, et un livre amusan , très amusant, bien plus que ceux de M. Paul Adam.

Memento. — Voici des « Pages d'Histoire » présentées d'ingénieuse manière, en volumes reliés, ornés d'éclatantes planches en couleurs (les Arts graphiques, rue Diderot, Vincennes, 3 fr. 50 le vol.), avec un texte soigné, volontiers documentaire, comme c'est l'usage aujourd'hui. M. Guillaume Apollinaire a, de la sorte, mis en valeur des passages de Cellini, l'Etoile, Fénelon, Saint-Simon, etc., dont il a composé, d'exacte et pittoresque manière à la fois, un choix de *Chroniques des Grands Siècles de la France*. Pour la même collection, M. Guy de Téramond, en une suite de récits, a dit *La Guerre sur Mer* à toutes les époques, depuis les courses des pirates grecs et romains jusqu aux croisières du Sumter et de l'Alabama. Les planches en couleurs de ce dernier volume sont d'une truculence magnifique, ainsi qu'il convenait en ces pages pleines de corsaires.

La Révolution Française (14 décembre 1912). Le peuple ouvrier de Paris aux journées du 30 juin et du 30 août 1789 (*suite et fin*), par Marcel Rouff. Le petit Gautier, par Armand Lods. Cinq procès de religion dans l'Eure, par Robert Anchel. Boniments contre-révolutionnaires (par les cicerones des Musées), A. Aulard. Notes de lecture : Le cerveau de Voltaire, Marat et Charlotte Corday; les *Ephémérides politiques;* les églises de Paris en l'an XIV. Chronique et bibliographie.

Revue Historique de la Révolution française et de l'Empire (octobre-décembre 1912). Marquis de Montesquiou : A la recherche de la fortune du duc d'Orléans, 1793-1794 (lettres inédites, publiées et annotées par M. Otto Karmin). Adalbert Wahl : La Politique réaliste de Robespierre. Léon-G. Pélissier : Quelques documents des Archives de Venise (1792-1796). La suite de la Correspondance inédite de Marie-Caroline, reine des Deux-Siciles, avec la marquis de Gallo, publiée et annotée par M. le Commandant Weil. L. P. R. : Essai sur quelques loges du Bas-Dauphiné à la veille de la Révolution (*suite et fin*). Mélanges et documents. Réimpressions. Notes et glanes. Bibliographie.

Revue des Curiosités Révolutionnaires (octobre (*bis*) 1912). Lettres et Documents inédits. Le général Fabre-Fons et les agents provocateurs. La surprise de l'Empire. Le bon concierge royaliste. Jacques Mesmier : Une gravure sur la mort du duc d'Enghien, avec une gravure dans le texte. Le Monument Victor Hugo à Waterloo : Dixième liste des souscriptions. Joachim Kühn. Contribution à l'histoire du baron de Trenck sous la Terreur, d'après des documents allemands. Curiosités révolutionnaires, etc.

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCES MÉDICALES

Dr. Ph. Chaslin : *Elements de sémiologie et de clinique mentales*, Asselin et Houseau, 1912. — Dr Haury : *Les Anormaux et les malades mentaux au régiment*. Masson, 1913, 5 fr. — Dr Lucien Picqué : *Psychopathies et Chirurgie*, tome I. *Doctrines et faits*, Masson, 1912, 5 fr. — Dr Jacques Rolet : *Les Amoureuses de Prêtres*, « Æsculape », mai 1911.

Dans une de ses savoureuses chroniques de *la Presse médicale*,

le Docteur F. Helme, donnant quelques notes sur le Prix Nobel et sur notre compatriote le Dr Alexis Carrel, écrit : « En Amérique, en Angleterre et en Allemagne, la part réservée aux choses scientifiques, et en particulier à la médecine, est réellement extraordinaire, et de cela nous n'avons pas du tout l'air de nous douter. Je pourrais vous citer tels journaux allemands où l'information médicale est aussi bien tenue à jour que dans le meilleur de nos journaux professionnels... Chez nous, avec notre esprit traditionnaliste, nous sommes demeurés rebelles à ce besoin de lueurs sur toutes choses. » Et pourtant, fait-il remarquer, l'information scientifique, vieille de près de trois siècles, est invention éminemment française. Pascal, Bossuet, Gassendi furent des vulgarisateurs que la royauté, dans ce genre, de Fontenelle, ne doit pas faire oublier. Le zèle scientifique du public intellectuel est né chez nous, mais, pour se conformer à l'usage, il y est resté stationnaire tandis qu'il grandissait chaque jour à l'étranger. On nous répète sans cesse que la spécialisation devient une nécessité biologique, et les jeunes gens, déformés par les obligations sociales, s'enferment dans des études limitées comme des geôles. Du monde des idées et des faits ils connaissent quelques détails, inférieurs au point de vue cérébral à celui qui, s'évadant de sa prison, s'élève et, contemplant l'univers scientifique comme une ville étendue à ses pieds, sait en reconnaître les principaux édifices, l'orientation générale et situer dans cet ensemble significatif la cellule où il travaille.

La Médecine est un des plus importants monuments de cette cité des idées et des faits. Et que de modifications remarquables, que d'embellissements ont été faits dans son architecture ! Il n'est pas une nouveauté scientifique où ne puisse s'accrocher un peu de poésie et beaucoup de philosophie.

On a découvert la radio-activité, les propriétés électriques des eaux minérales, on a constaté que certaines eaux mouraient en quelque sorte en bouteille ; comment ne pas penser aux nymphes et aux divinités, amies de poètes ? Les physiologistes, à la suite de Pawlow, ont montré que nos glandes avaient un opportunisme exquis et savaient admirablement modifier la constitution de leur suc suivant les circonstances, que l'action psychique était de premier ordre dans les actes de la vie végétative la plus obscure en apparence, et c'est, semble-t-il, d'une part la résurrection des trois âmes des anciens, νοῦς, ψυχή, πνεῦμα, d'autre part l'action réciproque de chacune d'elles sur les autres, et ceci ressemble singulièrement à certaines formes d'intuition de Bergson ; les progrès de l'histo-physiologie cérébrale permettront d'éclairer bien des points de la psycho-pathologie et secondairement de la psychologie ; l'ultra-microscope nous annonce, au-dessous des microbes connus, un monde

d'une richesse extraordinaire dont les illustrations au cinéma sont saisissantes ; la chirurgie fait œuvre d'audace, sectionnant, avec une autorité inouïe, tailladant la poitrine, décortiquant le rein, suturant le cœur, ouvrant le crâne comme une boîte, tranchant le cerveau comme un fruit gâté, proposant de supprimer le sommet des poumons chez les tuberculeux, puis conservant amoureusement, recréant des organes, empruntant à nos tissus et aux espèces animales étrangères.

L'utilité des connaissances biologiques s'affirme à chaque instant par la découverte, dans les causes des épidémies, des parasites animaux : le rat et la puce pour la peste, les mouches d'Afrique pour la maladie du sommeil, les anophèles des marécages pour la malaria. « Petit à petit, écrit P. Courmont, dans son limpide *Précis de Pathologie générale*, les notions se complètent et, du haut en bas de l'échelle des êtres, l'homme découvre de nouveaux ennemis qui s'allient pour forcer ses défenses naturelles lorsque l'un d'eux n'y parviendrait pas. » Comme une promenade au fil de la médecine est suggestive pour qui sait et veut regarder ! A côté des vues les plus capricieuses, les plus révolutionnaires, nous assistons au triomphe inattendu du passé. C'est ainsi qu'après avoir mis la dégénérescence au premier rang de l'étiologie des affections mentales, les aliénistes contemporains exaltent le rôle de l'intoxication, revenant aux théories d'Hippocrate, qui donnait comme cause à la mélancolie une altération du cerveau produite par la pituite ou la bile (d'où son nom) ; c'est ainsi qu'en thérapeutique, notre siècle paraît être celui de l'opothérapie que les peuples les plus anciens utilisaient. Les Indous, dit le Dr Paul Carnot, se servaient du testicule du lion comme aphrodisiaque quand ils avaient de trop nombreuses épouses à contenter : « Un remède composé de testicules de crocodiles, de rats, de grenouilles et de moineaux donnait à l'homme une puissance de coït indéfinie, pourvu qu'il ne touchât pas le sol. » Les Chinois employaient les matières fécales desséchées contre les maladies d'intestin, le sang de cerf contre la phtisie, le sang d'âne contre la folie ; chez les Hébreux, Tobie rendit la vue à son père en lui frottant les yeux avec du fiel de poisson ; les Grecs étaient des opothérapistes enragés, et Homère nous apprend qu'Achille devait sa vigueur à la moelle de lion que lui préparait Chiron le Centaure (aujourd'hui le lion est remplacé par du lapin) ; le moyen âge vit les pharmacopées les plus extraordinaires : foie de loup, huile de scorpion, cœur de rossignol, graisse de rainette, etc... Avec leurs belles théories sur les glandes à sécrétion interne, nos thérapeutes contemporains font comme leurs aînés ; il n'y a que la forme des discours qui change, et nous n'en absorbons pas moins des extraits de rate, d'estomac, d'intestin, de pancréas, de foie, de

rein, de prostate, de testicule, d'ovaire, de mamelle, de surrénale, de muscle, de poumon, de thymus, de tissu nerveux, d'os, et même de corps ciliaire de l'œil du bœuf, ce qui nous rappelle singulièrement la poudre de crâne humain, la poudre de corne de cerf, les yeux d'écrevisse.

Mais à ceux qui déjà esquissent un sourire ironique sur les retards de la thérapeutique, les médecins répondent victorieusement par les retentissantes découvertes sur la sérothérapie, dont l'idée première — comme de juste — revient à des Français : Ch. Richet, Chauveau, Héricourt : c'est le sérum antidiphtérique, le sérum antitétanique, le sérum anti-méningococcique qui guérit la méningite cérébro-spinale épidémique, le sérum antistreptococcique, le sérum antipesteux qui donne une immunité d'environ quinze jours et permet ainsi d'approcher sans danger les malades, le sérum de Chantemesse contre la fièvre typhoïde, le sérum de Vaillard et Dopter contre la dysenterie, les sérums entrevus contre la tuberculose, le charbon, le choléra, la pneumonie... Puis, comme si la nature ne nous permettait de trop vastes espoirs que pour nous rappeler plus brutalement à l'ordre, voici que ces mêmes sérums guérisseurs créent souvent l'*anaphylaxie* (ἀνά contre, φύλαξις protection), état dans lequel des injections répétées de doses minimes d'un sérum entraînent des accidents parfois mortels.

Et ainsi va de la Médecine, avec ses joies et ses déceptions, ses théories audacieuses et ses reculs, ses réalisations pratiques merveilleuses d'expériences de laboratoire, ses vols surprenants et aussi les coups de vent qui lui cassent les ailes.

Eléments de sémiologie et de clinique mentale, par le Dr Ph. Chaslin. La Psychiatrie est encombrée de bibliographies indigestes, obscurcie par une accumulation de noms barbares qui insultent les symptômes, et déviée par diverses doctrines dans la propagation desquelles l'autorité du Maître joue un rôle réellement curieux à notre époque. Bien des aliénistes croient aujourd'hui en tel premier ténor étranger comme on avait foi jadis en Aristote ; on attend le dogme, on n'ose pas regarder ; quand Morel, vers 1860, eut élucidé la notion de dégénérescence, on s'en intoxiqua et l'on oublia la confusion mentale ; plus près de nous, MM. Deny et Roy, Masselon, en 1903 et 1904, importèrent d'Allemagne une psychose nouvelle appelée la *démence précoce*, et aussitôt, comme par enchantement, les cahiers d'asiles se couvrirent de diagnostics de cette nouveauté qu'on engraissa en lui faisant absorber pas mal de « types » indépendants, puis, quand l'absorption fut arrivée à ses limites extrêmes, Krœpelin, de Munich, décréta le règne d'une folie qu'il nomma fort mal « folie maniaque dépressive » et aussitôt, psychiatres d'adorer la divinité à peine née et par excès de zèle de briser avec fureur les

psychoses les mieux assises et de lui en offrir les morceaux. Ainsi disparaissaient la mélancolie, la manie, ainsi s'évanouissaient bien des notions acquises sur l'importance de l'intoxication. M. Chaslin, avec élégance, s'est débarrassé de tout fatras et a chassé toute suggestion étrangère. On sent qu'il a écrit son œuvre avec plaisir. Il nous livre simplement, avec un doux scepticisme, le résultat de ses études théoriques et de ses observations cliniques, il travaille autant pour « l'honnête homme » que pour le psychiatre et son traité est cependant un ouvrage complet où les psychoses les plus récemment cataloguées comme l'*hallucinose*, « caractérisée par des hallucinations multiples chroniques constituant tout le délire, sans délire surajouté abstrait, sans caractère de rêve », ont la place qu'il convient.

Les Anormaux et les malades mentaux au régiment, par le Dr Haury. Préface de M. le Professeur Régis. Ce consciencieux et volumineux travail est significatif. En 1889, le Pr. Régis ouvrait, avec la thèse de son élève Lacausse (les Dégénérés psychiques étudiés spécialement au point de vue du service militaire) ce chapitre de pathologie mentale, devenu depuis un des plus passionnants et des plus importants au point de vue social. Les études du maître français, de Simonin, de Chavigny, de Granjux, d'Antheaume et Mignot, ont préparé l'ouvrage du Dr Haury. Après avoir montré la nécessité des connaissances psychiatriques, après un exposé clair de la constitution du cerveau et des causes de la folie, l'auteur très clairement, avec ordre, nous dépeint les débiles, les déséquilibrés, les « indisciplinés morbides » ; il nous montre que l'armée améliore certains nerveux et la plupart des petits neurasthéniques, mais est funeste aux « inadaptables » ; il conseille l'utilisation de beaucoup d'anormaux par une surveillance éclairée et une protection efficace contre les autres et contre eux-mêmes ; il décrit minutieusement les moyens de « dépistage » des malades mentaux et, précisant l'action de l'officier, termine en donnant un plan très complet d'examen du sujet. Et ainsi se marque de plus en plus cette heureuse tendance actuelle qui met au même plan l'hygiène mentale et l'hygiène physique du soldat.

Psychopathies et Chirurgie. Tome I. — Doctrines et faits, par le Dr Lucien Picqué. — Le Dr L. Picqué, chirurgien de Lariboisière, chirurgien en chef des asiles de la Seine, s'occupe depuis vingt-cinq ans de ces questions. Il a publié sept gros volumes sur la chirurgie des aliénés et a inspiré des thèses remarquables. Les luttes qu'il a soutenues pour démontrer l'origine périphérique de certains délires, la chaleur de ses convictions l'ont poussé à rédiger sa doctrine beaucoup plus tôt qu'il ne le pensait : « Le livre que je présente aujourd'hui au public, dit-il, devait être dans ma pensée première l'aboutissant de mes études sur les aliénés ; je me proposais

de l'écrire à la fin de ma carrière et pendant les loisirs de ma retraite. Mon but était de discuter avec des documents personnels le problème si intéressant pour le psychologue et le médecin des rapports du corps et de l'esprit.

« Les circonstances en ont décidé autrement.

« L'intransigeance de certains, vis-à-vis des origines extracérébrales de la folie, m'a paru susceptible de compromettre une œuvre à laquelle j'ai consacré ma vie et que je crois utile. » Cela est net. Dans des pages vigoureuses, le docteur Picqué montre que la doctrine de l'origine exclusivement cérébrale de la folie ne peut prétendre à l'heure actuelle dominer la médecine mentale. L'historique qu'il donne des diverses doctrines est vivant et définitif. Belhomme, dès 1836, sous le nom de névropathie utéro-cérébrale, entrevit les rapports des psychoses et des affections périphériques, et, dans son travail, on peut lire deux observations de Lisfranc qui guérit des aliénées par une opération sur la matrice. C'est une observation analogue que nous trouvons dans « la Flamme » de Paul Margueritte : Gilberte, folle, est opérée par Bolduc d'un fibrome, et, « telle une fleur qui s'ouvre », sa raison revient. Loiseau, Grésinger, Guislain établirent peu à peu la notion des « folies sympathiques », c'est-à-dire consécutives à des altérations des organes périphériques, et aujourd'hui, malgré les résistances les plus acharnées, cette notion est admise par de grands psychiatres à la tête desquels, en dehors du docteur Picqué, se trouve le professeur Mairet, de Montpellier.

Quoi qu'il en soit, il n'en demeure pas moins que, dans bien des cas, les interventions chirurgicales furent d'un heureux effet. Chez les femmes l'infection latente de certains organes influence fréquemment les troubles psychiques que le chirurgien a pu, dans des proportions élevées, améliorer ou guérir en supprimant l'infection. Sans préciser ici les conditions particulières que le sujet doit présenter, disons que le champ de la chirurgie peut s'élargir sans cesse ; on sait aujourd'hui les relations qui unissent l'esprit à certaines altérations du corps thyroïde et d'autres glandes spéciales, et l'on entrevoit la possibilité d'agir directement sur ces organes pour rappeler la raison lointaine.

Les Amoureuses de Prêtres, par le Dr Jacques Rolet. Le drame d'Agen rend cette étude d'actualité. Mme Crespy, meurtrière présumée de l'abbé Chassaing, appartient à cette catégorie que les psychiatres ont souvent décrite. L'auteur résume deux observations que MM. Leroy et Juquelier publièrent à la Société Clinique de médecine mentale en 1910. Dans la première, une femme fut arrêtée à la suite d'un esclandre dont une église fut le lieu et le prêtre l'objet : Objet averti, d'ailleurs, et poursuivi depuis dix ans (record que bat difficilement l'amour légal). Les états morbides des amoureuses de prêtres

qui appartiennent à la psychiatrie (ce n'est sans doute pas le cas pour Mme Crespy) sont très complexes. Il ne suffit pas, dit le docteur Rolet, d'appeler ces malades des hystériques et des érotomanes. « Délires systématisés d'interprétation et de revendication des déséquilibrés, psychoses hallucinatoires des dégénérés aboutissant aux idées de persécution et de grandeur, périodes d'excitation à tendances érotiques des paralytiques générales et même des démentes séniles, voilà les diagnostics à établir et à justifier par le médecin consulté comme psychologue ou requis comme expert. »

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

SCIENCE SOCIALE

Henry Leyret : *Le Président de la République, son rôle, ses droits, ses devoirs*, A. Colin, 3.50. — *Revue des Français*, Enquête nationale sur la Présidence de la République, novembre et décembre 1912, janvier 1913, 3 fr. — Joseph Reinach : *La Réforme électorale*, Charpentier, 3.50. — Divers : *La Femme : sa situation réelle, sa situation idéale*, Alcan, 3.50. — Docteur Grasset : *Idées paramédicales et médico-sociales*, Plon, 3.50. — Marcel Hérubel : *La France au travail. En suivant les côtes, de Dunkerque à Saint-Nazaire*, Pierre Roger, 3.50. — Memento.

Livre d'actualité s'il en fut jamais, au lendemain de l'élection présidentielle de M. Poincaré, que le livre de M. Henry Leyret : **Le Président de la République, son rôle, ses droits, ses devoirs** ! C'est la reproduction d'articles fort remarqués du *Temps* enrichis d'appendices et d'un avant-propos où l'auteur se moque des contradictions de nos docteurs contemporains de droit constitutionnel, ce qui, je crois bien, est un peu à mon adresse, car pour une grande enquête que j'ai poursuivie dans les trois derniers nos de la *Revue des Français*, je m'étais surtout adressé à de graves professeurs de droit public en vue de résoudre les trois questions fatidiques : Faut-il changer le mode d'élection du Président ? Faut-il modifier ses attributions ? Faut-il, si rien n'est changé, souhaiter que le nouveau Président se serve de ses pouvoirs autrement que l'ont fait ses devanciers ? M. Henry Leyret aurait certainement répondu, comme l'ont fait beaucoup de mes correspondants, que c'était cette dernière question seule qui importait : tant vaut l'homme tant vaut la fonction ! Et il n'aurait pas eu tort, un bon exécutant pouvant tirer un louable parti d'un instrument défectueux. Mais il n'en est pas moins indéniable, ainsi que mon Enquête l'a établi, que l'instrument est défectueux. De par son élection même, le Président est trop l'homme du Parlement seul, ce qui est fâcheux, et ce qui ne serait plus s'il était nommé soit par les chefs du personnel départemental même au nombre d'une douzaine seulement, soit par un collège où il y aurait autant de parlementaires que de non-parlementaires, et dans ce sens le judicieux Faguet proposait naguère de joindre aux mille sénateurs et députés un autre millier de membres de l'Institut, de membres

des Cours souveraines et des Conseils supérieurs d'administration, de présidents de Chambres de commerce, d'industrie, etc. Quant aux pouvoirs, ils devraient être modifiés aussi. Nos constituants monarchistes de 1875 ont été dominés par des idées de circonstance, et d'ailleurs contradictoires : ils auraient voulu, s'ils avaient pu rétablir la monarchie, un pouvoir royal très faible, car ils se défiaient du comte de Chambord, leur candidat forcé, et se confiaient au contraire dans le corps électoral qui les avait nommés en 1871 ; devant se contenter d'une république, ils continuaient à vouloir très faible le pouvoir exécutif de façon à prévenir toute velléité de dictature bonapartiste, mais, d'autre part, ils voulaient lui conserver sa façade royale pour faciliter une restauration monarchique, en lui assurant toutes les conditions favorables pour réaliser, le cas échéant, cette restauration à laquelle ils ne renonçaient pas. De là les défauts de notre institution : un Président élu pour trop longtemps, entouré de trop d'honneurs, posé par la Constitution même en ennemi de la Chambre, et avec cela dépourvu de pouvoir réel et ne pouvant pas résister à un ministère soutenu par cette Chambre. Tout cela pourrait d'ailleurs changer, en fait sinon en droit, si le Président le voulait, et il suffirait en ce sens de deux choses bien simples : la première que le Président prît l'habitude de parler au public directement, car l'obligation du contreseing ministériel est faite pour les décrets, et décisions, et non pour les simples missives et messages ; la seconde que le Président assurât la stabilité du gouvernement en demandant au Chef du Ministère l'engagement de se retirer à date fixe, comme il se retire lui-même à la fin de son septennat, et jusqu'à cette date de ne pas poser la question de confiance, le Parlement continuant à pouvoir renverser le Ministère, mais par un vote voulu, conscient et non provoqué. Or aucun de nos présidents passés n'ayant été capable de ce léger héroïsme, M. Henry Leyret a raison de réclamer un Président digne de ce nom, opérant la séparation de la *République et des politiciens*, afin de renvoyer à leurs fourneaux les *tyrans ridicules* (on reconnaît les titres des autres ouvrages de l'auteur), car on peut bien le dire, maintenant qu'il est entré dans l'histoire, ce fut un bien médiocre sire que M. Fallières, et le mérite d'avoir appelé au gouvernement M. Poincaré ne compense pas le démérite d'y avoir maintenu tel de ses prédécesseurs, ou seulement de n'avoir pas osé lui déplaire en demandant une seconde délibération pour le rachat de l'Ouest qui n'a passé au Sénat que sous la pression violente de ce prédécesseur. Si celui-ci avait trouvé mauvaise cette initiative présidentielle, il se serait retiré ; il s'est bien retiré par force quelques mois après ! Quand on pense que c'est pour le plaisir de conserver au pouvoir quelques semaines encore ce vieux plaisantin que nous devons payer 150 millions de plus d'impôts par an

pour l'Ouest-Etat, la rente de cinq milliards, on a le droit de faire la grimace ! Trois mois de Clemenceau nous coûtant aussi cher que la Guerre et la Commune, c'est raide ! — Et M. Loubet ne fut pas bien supérieur à M. Fallières, puisque ce fut lui qui institua et maintint le régime Combes. Et sans doute, il laissa deviner qu'il le regrettait, mais est-ce que nous autres contribuables, nous ne devrions pas demander au premier magistrat du pays autre chose qu'une vague désapprobation platonique ? — Et M. Félix Faure ? Et Carnot ? Quel bien ils auraient pu faire, en nous évitant l'un le Panama, l'autre l'Affaire, et qu'ils n'ont pas fait ! — Quant à Casimir Périer, je pense bien que personne ne prendra la défense de ce lamentable raté qui a démissionné par bouderie pure, parce que les journaux s'obstinaient à lui aboyer aux chausses, et qui, quelque temps après son départ, confiait à un banquet d'étudiants « qu'il avait beaucoup souffert de ne pas se faire comprendre ». Eh saprelotte ! si un souverain ne se fait pas comprendre, c'est qu'il a de la bouillie dans la bouche ! — Et pas davantage ne pensera-t-on à hisser au pinacle ce vieux renard de Grévy à qui nous devons, entre autres choses, la perte de l'Egypte. Mais justement le principat de Grévy prouve que le pouvoir personnel de Président n'est pas si vain que ça, puisqu'il a porté par terre un Gambetta et a failli sauver un Wilson ! Il est vrai que ce bel usage de son autorité, venant après celui qu'avaient fait de la leur Thiers si touche-à-tout et Mac Mahon si hanneton dans un tambour, a discrédité pour longtemps le pouvoir présidentiel. Sans cela le sage et digne Carnot aurait sauvé le Panama, notre dernière hypothèque mondiale, et le fringant et troubadour Félix Faure aurait écrasé dans l'œuf la vipère amphisbène que la molle main de Casimir Périer avait laissée naître, et du coup nous aurions eu un autre Loubet et un autre Fallières que ceux que nous avons connus. — Quant à M. Poincaré, attendons-le à l'œuvre. Son ministère a été solide, quoique bâti sur le sable, mais un bon architecte doit forer des puits de soutènement pour l'avenir. L'un aurait consisté à prendre la présidence du Conseil des ministres sans portefeuille, de façon à se réserver un droit de contrôle sur ses collègues. L'autre aurait consisté à la prendre pour une durée précise, comme je l'explique plus haut. Ces deux simples dispositions, très légales, auraient été salvatrices. Ah ! s'il les suggérait à celui qu'il appellera à la présidence du Conseil !

§

Je me suis attardé sur la question présidentielle, ce qui m'oblige à passer vite sur la **Réforme électorale** de M. Joseph Reinach, ouvrage qui n'est pas d'ailleurs un traité *ex professo*, mais la simple reproduction des discours, d'ailleurs louables, de ce député sur

la R. P. De l'avant-propos j'extrais un mot amusant du président Lincoln : « Quand ma femme veut que la fenêtre soit fermée et que je la désire ouverte, elle me propose un compromis, et elle ferme la fenêtre. »

§

Mais depuis ce bon Abraham Lincoln les femmes ont fait des progrès, et ce sont de vraies merveilles de la création qu'on nous prépare, au moins en Angleterre, si nous en croyons les éminentes personnes qui, en 1911, à Edimbourg, ont étudié successivement le rôle de la femme dans la famille, dans la vie professionnelle, dans l'éducation, etc., et dont les conférences traduites par Mlle Terrier ont été réunies sous ce titre **la Femme, sa situation réelle, sa situation idéale.** Une brève préface de M. Olivier Lodge réclame pour nos sœurs la liberté « qui assurera leur affranchissement vis-à-vis des causes extérieures d'incapacité et des disqualifications artificielles »; mais s'il s'agit de donner aux femmes ce puéril bulletin de vote qui consacre beaucoup plus souvent notre servitude que notre affranchissement, le cadeau sera médiocre, et s'il est question de les condamner aux travaux forcés scolaires de nos garçons, on peut trouver, avec un des conférenciers, mâle il est vrai, que « la santé jointe à l'ignorance » serait préférable. Qui sait même, ajoute ce gentleman, que les suffragettes d'Ecosse vont lapider, si l'éducation supérieure, en diminuant chez la femme le goût des relations sociales, ne présente pas de gros inconvénients ? « Les femmes instruites devraient essayer de conserver leur faculté de bavarder à propos de rien et d'y prendre plaisir; autrement elles ne rendront pas les enfants heureux ! » Et rendre les enfants heureux est, en effet, beaucoup plus important que de voter, de plaider ou d'écrivasser.

§

J'ai déjà dit combien les ouvrages du docteur Grasset, le célèbre professeur de Montpellier, sont merveilleux de clarté, de science et de bon sens. Son nouveau livre **Idées paramédicales et médico-sociales**, en dépit de ces adjectifs corinthiens et tumultueux, est digne des précédents. En quelques pages, M. Grasset élucide et résout les problèmes les plus délicats, les devoirs et les droits de la société vis-à-vis des aliénés par exemple, ou l'alcool-aliment et l'alcool-poison, ou encore les arguments que la croyance à la vie future peut trouver dans les faits du spiritisme (aucun ! dit M. Grasset bien que croyant à l'au-delà, mais pour d'autres motifs) ou encore le mode de recrutement du corps enseignant médical. Et ce sont là tous sujets d'importance et sur lesquels il y aurait lieu d'écrire au moins autant de pages que sur l'élection présidentielle, mais la place m'est ici si mesurée !

§

Dans la très utile collection *la France au travail*, M. Marcel Hérubel donne un livre **En suivant les côtes de Dunkerque à Saint-Nazaire**, consacré aux industries de la pêche et du commerce maritime. C'est une portion de notre œuvre économique qui n'est pas aussi en décadence qu'on le dit parfois, mais qui pourrait être beaucoup plus florissante. Pour la pêche, ce qui nous manque : 1° ce sont des ports outillés d'une façon scientifique (Boulogne, notre grand port de pêche, qui est aussi d'ailleurs le premier du continent, est loin d'avoir les installations du port anglais Grimsby); 2° ce sont des tarifs intelligents de chemin de fer et des trains de marée à grande vitesse avec vagons frigorifiques : est-il raisonnable, demande M. Hérubel, qu'une mesure de harengs paie la moitié de sa valeur pour être transportée à Paris ? 3° ce sont des taxes d'octroi qui ne soient pas prohibitives : à Paris les poissons sont taxés à 33 et 18 fr. quand les viandes ne le sont qu'à 10 fr. Conclusion, « pour relever la pêche maritime : ce n'est pas par le littoral qu'il faut commencer, c'est par l'intérieur » : c'est ce qu'ont fait les Suisses, qui sont arrivés à créer à Bâle le grand marché de poisson du continent. — Pour le commerce maritime, autres difficultés très épineuses, il faudrait examiner, tour à tour, le système de l'inscription maritime, les primes à la marine marchande, la question du lest de retour si rare en France; un gros volume y suffirait à peine. Je me contente de noter que, de même que le marasme de nos ports de pêche de la Manche est dû à l'Ouest-Etat, celui de nos ports de commerce tient à la lenteur de « tailleur phtisique » de notre Administration des travaux publics. Si nos Chambres de commerce pouvaient se passer de l'autorisation de l'Etat pour entreprendre de bons travaux, nos grands ports seraient à la hauteur : mais tous sont en retard, Dunkerque comme Dieppe, le Havre comme Caen. A Saint-Brieuc il a fallu quatre ans de promenades dans les bureaux ministériels pour acheter deux grues valant ensemble 45.000 fr., à peu près le temps que la Belgique a mis pour construire et aménager le port maritime de Bruges !

Memento. — Louis Hollman : *La Grève dans les services publics et les industries nécessaires*. Bloud, 0,60. Tous les pays élaborent peu à peu une répression sévère de ces grèves. En Angleterre, une loi de 1875 punit d'amende et de prison les ouvriers dont la grève peut non seulement mettre en danger la vie humaine ou risquer la destruction partielle d'une propriété, mais priver une localité de gaz ou d'eau, ou d'électricité. En Australie, où l'arbitrage est obligatoire, la grève est par contre prohibée. En Suisse, une loi de 1897 interdit la grève aux fonctionnaires et agents des chemins de fer. De même en Hollande, loi de 1903, rigoureuse. De même en Italie, Espagne, Portugal, Turquie, etc. — Henri Joly : *La Hollande sociale*, Bloud, 0,60. Il est difficile de mieux résumer et en moins de pages un tableau plus

complet d'un pays : famille, politique, religion, criminalité, tout y est étudié et par un observateur dont on connaît la compétence et la largeur d'esprit. — M. Wilmotte : *La Culture française en Belgique*, Champion, 3 fr. 50. Plaidoyer chaleureux en faveur de notre influence spirituelle; beaucoup de noms chers aux lecteurs du *Mercure* y sont glorifiés : Verhaeren, Maeterlinck, Mockel, Virrès, etc. — Albert Croquez : *La Flandre Wallonne et les pays de l'intendance de Lillle*, Champion, 10 fr. C'est l'histoire sous Louis XIV de la première conquête du Grand Roi, et de la façon dont a été obtenue une adhésion morale que Guillaume II n'obtiendra jamais dans la conquête de son grand-père. — Theo Dœdalus : *L'Angleterre juive. Israël chez John Bull, étude sur l'histoire et la progressive influence des fils d'Israël dans la société, le négoce, la politique, l'armée, les lettres, les finances et les mœurs britanniques*. Bruxelles, Larrier, et Paris, Fontemoing, 3 fr. 50. Le titre est un peu long, mais explicite. Quant au livre, il est combatif, mais les documents semblent exacts; les israélites comptent une demi-douzaine de lords et une vingtaine de baronnets; dans le gouvernement actuel, le *général post master*, le sous-secrétaire d'Etat des Indes et l'attorney général sont des leurs, et, bien entendu, on ne les compte plus dans le monde des *éditors* de journaux, des managers de théâtres et des barons du Stock Exchange. — Pierre Méline : *Le Play, l'Œuvre et la Science*, Bloud, 0 fr. 60. Excellent travail, mais est-il bien juste de traiter le Play de « savant méconnu » ? — Marguerite Gemahling : *Le Salaire féminin*, Bloud, 0. 60. Est-il bien vrai que la différence du salaire de l'homme et du salaire de la femme ne s'explique que par la non-organisation des femmes et la modicité des revendications féminines ? je n'en suis pas sûr Que, dans certains cas, une action syndicale et surtout coopérative puisse améliorer le salaire féminin, soit, mais que le travail de la femme doive être toujours payé au même taux que celui de l'homme, c'est oublier bien des choses.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS COLONIALES

Augustin Bernard, professeur à la Faculté des lettres d'Alger : *Le Maroc*, un volume in-8 de la Bibliothèque d'histoire contemporaine, avec cinq cartes hors texte. Paris, Félix Alcan, 1913. — Memento.

M. Augustin Bernard, professeur à la Faculté des Lettres d'Alger, chargé de cours à la Sorbonne, s'est, depuis quelques années, heureusement consacré à l'étude des questions relatives à l'Afrique du Nord. C'est ainsi sans parler de travaux spéciaux sur l'Oranie, les chemins de fer d'Algérie, les hautes plaines et steppes de la Berbérie, qu'il publia en 1905 *les Capitales de la Berbérie*, puis, en 1908, en collaboration avec le commandant Lacroix, *la Pénétration algérienne* et *l'Evolution du nomadisme en Algérie*, et, enfin, en 1911, le très remarquable ouvrage intitulé *les Confins algéro-marocains*. Ainsi, M. Augustin Bernard se préparait logiquement, méthodiquement, à écrire la très belle et complète étude qu'il vient de publier sur le Maroc. Depuis près de dix ans que le Maroc est à l'ordre du

jour, nombreuses furent les publications de toutes sortes qui lui furent consacrées. Dans cette rubrique même, au fur et à mesure de leur parution, j'ai signalé les plus intéressantes, et, tout récemment, j'ai dit la valeur de l'ouvrage de M. Couilleaux. Mais ceux qui s'intéressent à l'Afrique du Nord et aux nombreux problèmes politiques et économiques que soulève sa pénétration progressive trouveront dans l'ouvrage de M. Augustin Bernard le livre définitif sur le Maroc, celui qu'ils attendaient et dont les travaux antérieurs de son auteur leur permettaient d'espérer la proche venue. Quand je dis *définitif*, je n'entends pas que ce livre cristallise, à tout jamais, à l'aurore de l'année 1913, nos connaissances passées, présentes et à venir sur le Maroc et que, nouvel évangile, il contienne la vérité révélée. Semblable conception contristerait trop le caractère évidemment méthodique et scientifique de son auteur qui sait combien la géographie historique et politique est sujette à de fréquentes évolutions. Ce que je veux dire simplement, c'est que ce livre est celui qu'il convient de lire si l'on veut prendre de la question marocaine une connaissance logique et en quelque sorte philosophique, et d'ensemble. C'est le livre qui, à la date de ce jour, et, mises de côté certaines études remarquables mais toutes spéciales comme celle que M. André Tardieu consacra à la *Conférence d'Algésiras*, constitue sur le Maroc, sur le pays que, sans trop d'ironie, nous pouvons appeler *notre Maroc*, l'exposé de droit et de fait le plus encyclopédique, exposé auquel vraisemblablement, tous les écrivains de l'avenir devront se référer, car, en matière coloniale comme en toute autre, d'ailleurs, sur telle question déterminée, il existe un bon livre, lequel, repris, commenté et démarqué à satiété, devient la source documentaire à laquelle chacun vient ensuite puiser.

M. Augustin Bernard, qui a divisé son traité en quatre livres consacrés, le premier, à l'étude des conditions géographiques, le second aux conditions historiques, le troisième à la société indigène et le quatrième à l'action des Européens au Maroc, constate, d'abord, dans l'examen des *conditions géographiques* que le Maroc, l'Algérie et la Tunisie pris en bloc constituent une unité géographique, car de nombreux traits sont communs à l'ensemble de ce territoire et le distinguent des territoires environnants. « D'un bout à l'autre de la « Berbérie, le pays et les hommes se ressemblent. On connaît les « montagnards du Kif quand on a étudié ceux de la Kabylie, les « *tirremt* et les *agadir* du Sud marocain, quand on a vu les *guelaâ* « de l'Aurès, Tanger quand on a visité Alger ou Bougie, Mogador « quand on a fait escale à Sfax, les oasis du Sahara marocain quand « on a séjourné dans celles du Sahara algérien ou tunisien. »

Au point de vue *situation et limites*, le Maroc apparaît comme un pays vierge encore de toute civilisation et dont la mise en valeur

a été entravée jusqu'à présent par des difficultés politiques internationales. La transformation de cette contrée demande de longs efforts, mais ces efforts, le Maroc, qui est la partie la plus favorisée de la Berbérie, les mérite assurément. Les difficultés physiques tiennent à la *nature et au relief du sol* qui comprend trois parties distinctes : les massifs littoraux, les plaines et les plateaux du Maroc occidental et l'Atlas marocain.

Le climat, les eaux et la végétation, M. Bernard leur consacre une savante description dont la valeur s'accroît de ce fait qu'il a personnellement étudié le pays sur place. Il constate que la nature et le relief du sol, le climat et la végétation se combinent diversement pour déterminer un certain nombre de régions naturelles, passant les unes aux autres par des transitions graduelles, mais qui sont, néanmoins, bien caractérisées, les unes, agricoles, les autres, d'industrie pastorale, d'autres, enfin, désertiques et ne connaissant que la culture irriguée confinée aux points d'eau. Les plus intéressantes sont celles qui bordent l'Atlantique, le Rarb, le Houz et le Sous, mais ces plaines sont solidaires des régions montagneuses qui les encadrent et qui sont le refuge des populations berbères lesquelles descendent seulement vers les plaines pour s'y ravitailler dans les périodes paisibles, pour piller les agriculteurs et les citadins dans les périodes troublées. L'auteur a divisé l'étude des *conditions historiques* en six chapitres. Le premier concerne les origines berbères. Au cours de ce chapitre, il analyse successivement les données anthropologiques et linguistiques et les textes anciens et la préhistoire : civilisation de la pierre, gravures rupestres et monuments mégalithiques. L'Afrique du Nord ne s'est pas, d'ailleurs, développée spontanément. Par terre et par mer, elle a reçu de nombreux apports dont les plus importants furent ceux des *Phéniciens et des Romains*. Mais l'Afrique du Nord ne fut jamais complètement romanisée et nombreuses étaient au Maroc les réserves de barbarie. Au v^e^ siècle se produit l'invasion vandale. Le christianisme avait fait de rapides progrès dans la Tingitane, mais l'orthodoxie fut vite abandonnée pour le donatisme. Au vii^e^ siècle, le pays divisé, secoué par des révoltes perpétuelles, se détachait de l'Occident et était mûr pour la conquête par l'Islam. Cette conquête, M. Augustin Bernard l'étudie longuement en quatre chapitres documentés et d'un intérêt historique saisissant.

C'est d'abord *la Conquête et les premières dynasties*, les hérésies Kharedjites, les Idrissites, Fatmides et Omniades, puis, *l'invasion hilalienne*, *les Almoravides* et *les Almohades*, ensuite *les Mérinides ;* enfin, *les dynasties chérifiennes :* chérifs saadiens, chérifs filaliens (Moulaye Ismaïl) et les chérifs des xix^e^ et xx^e^ siècles, avec le règne desquels nous arrivons aux événements d'hier, aux accords de 1904 signés par la France avec l'Angleterre et l'Espagne, à

la crise internationale de 1905-1906, enfin, aux deux conventions franco-allemandes de 1909 et de 1911. L'étude de *la Société indigène* est l'objet du livre III, et c'est là certainement la partie le plus intéressante de l'ouvrage. Successivement, en cinq chapitres lourds de matière, d'expérience et d'observations de toutes sortes, l'auteur examine *la vie économique et les groupements :* démographie des indigènes et densité de la population, sédentaires et nomades, l'habitation : maisons et tentes, la nourriture et le vêtement ; puis *le genre de vie :* l'agriculture, l'élevage, les échanges, les villes, l'industrie et le commerce. Il passe *à la vie sociale et à la religion :* organisation de la famille, organisation religieuse : maraboutisme et confréries, situation spéciale des Juifs ; puis *à la vie politique* et à *la constitution des tribus :* le clan, la djemaâ, les sofs, la composition ethnique des tribus, leur classification et leur répartition, Rifains, Beraber et Chleuch. Le cinquième chapitre a pour objet *le Makhzen.* Les tribus marocaines sont, les unes, soumises, les autres, indépendantes. Les premières sont dites *Blad el Makhzen* (pays du gouvernement), les autres, *Blad-es-siba* (pays de l'insoumission). L'auteur nous prévient d'abord que cette division ne doit pas être entendue de façon trop absolue. Ici, tout est en nuances, les nuances de la force selon qu'elle peut ou non nettement s'affirmer. Fondé sur la conquête, le gouvernement marocain la continue sans l'avoir achevée et le *Makhzen* (au sens large, gouvernement marocain, et, dans l'acception ordinaire, le pouvoir central : le sultan, ses vizirs et sa maison militaire) est le centre, le point de ralliement du bloc composé des éléments conquérants « qui tire sa seule force de son union, de son homogénéité, de son organisation, dans la désunion et la désorganisation du pays au milieu duquel il se meut et dont il vit, en tirant pour lui-même le plus grand profit possible, sans se soucier aucunement de l'organiser ». Avec cette définition, nous saisissons l'essence même de la question marocaine : cette organisation politique du *Makhzen,* à la fois très primitive et très compliquée, puissance instable assise sur un pays en perpétuelle anarchie, vieille machine vermoulue, devait évidemment s'effondrer dès qu'on tenterait de transformer le Maroc en état moderne.

« A plus forte raison, dit l'auteur, toute intervention européenne pour pénétrer dans cet organisme devait le réduire en poussière et aboutir à un chaos. Loti exprimait le vœu que le vieux Maroc restât longtemps encore tel qu'il l'avait vu, vœu d'artiste épris de pittoresque et d'archaïsme qui ne s'est pas réalisé, et, sans doute, n'était pas réalisable. » Ainsi s'explique la folie de la thèse *de la pénétration pacifique* qui fut longtemps de mode. Ainsi s'expliquent également les diverses fluctuations de l'intervention européenne, fluctuations

qu'analyse l'auteur dans son livre IV et dernier intitulé : *les Européens au Maroc.*

Voici d'abord l'action des Européens au Maroc au moyen âge, puis la conquête hispano-portugaise aux xv^e^ et xvi^e^ siècles et les relations de la France avec le Maroc avant 1830 et notamment les rapports de Louis XIV et de Moulay Ismaïl, lequel songea un moment à épouser M^lle^ de Blois, fille du Roi et de M^lle^ de la Vallière, ce qui inspira à J.-B. Rousseau ces vers galants :

> Votre beauté, grande princesse,
> Porte les traits dont elle blesse
> Jusques aux plus sauvages lieux;
> L'Afrique avec vous capitule
> Et les conquêtes de vos yeux
> Vont plus loin que celles d'Hercule.

Dans un second chapitre, on étudie *la question du Maroc de 1830 à 1900.* Dès 1830, le Maroc est lié à notre conquête algérienne comme il l'est aujourd'hui encore. Aussi, les difficultés naissent vite. C'est la belle campagne de Bugeaud avec la victoire de l'Isly, le bombardement de Mogador par le prince de Joinville, et la convention de Lalla-Marmia du 18 mars 1845. De 1859 à 1860, a lieu l'expédition espagnole de Tétouan. Le 3 juillet 1880, les Puissances signent le protocole de Madrid. L'auteur consacre deux autres chapitres : *la crise marocaine de 1900 à 1906, de 1906 à 1912*, soit deux périodes, dont la première s'arrête à l'intervention de l'Allemagne et à l'acte d'Algésiras et dont la seconde comprend l'occupation d'Oudjda, celle de Casablanca et du pays des Chaouïa, l'accord franco-marocain de 1910, la campagne espagnole de Melilla et l'accord hispano-marocain de 1910, la convention franco-allemande de 1909, l'expédition de Fez, la convention franco-allemande de 1911 et, enfin, et c'est hier, l'établissement du protectorat français. Les deux derniers chapitres du volume sont relatifs, à *la mise en valeur du Maroc* et au *Protectorat français.* Concluant, M. Augustin Bernard est prêt à reconnaître, avec M. Jules Méline, que les conditions économiques dans lesquelles notre protectorat au Maroc a été reconnu sont pour nous des plus fâcheuses. Le plan de l'Allemagne, ici comme dans d'autres régions du globe, est de nous laisser faire les frais de la mise en valeur pour en retirer elle-même les bénéfices : ses meilleures colonies sont les colonies des autres. C'est à nous de ne point nous soumettre et de retourner la formule allemande *Die Flagge folgt den Handel* et d'obtenir que le commerce suive le pavillon. Mais l'essentiel, qu'on ne l'oublie pas, tient dans cette formule de M. Ribot : « C'est qu'une puissance européenne étant à Alger et à Tunis, une « une autre puissance européenne ne soit pas à Fez. » Je ne sais si,

comme l'a prédit le général Liautey, « l'Afrique du Nord sera pour notre race ce qu'est le Far West pour l'Amérique, c'est-à-dire le champ par excellence de l'énergie, du rajeunissement et de la fécondité », mais il est bien certain que ce que la France a voulu, c'est réaliser entre ses mains, comme l'avaient fait les Romains, *l'unité de la Berbérie*. Quelles que soient les restrictions apportées à l'établissement de notre protectorat au Maroc, on peut dire que cette unité est aujourd'hui *un fait*, et, avec M. Augustin Bernard, nous devons nous en féliciter, car cette unité c'est l'aboutissement logique et nécessaire de notre politique marocaine, c'est la consécration de notre domination dans l'Afrique du Nord, c'est la réalisation d'un rêve noble et impérial, c'est la sanction attendue, la récompense promise à nos efforts, et, j'ajouterai, *la seule excuse* des sacrifices consentis et à consentir encore en argent et en hommes, tant qu'un gouvernement serf de l'opinion publique hésitera à proclamer au grand jour le chiffre réel des crédits qui lui sont nécessaires pour entretenir au Maroc des effectifs qui permettent d'asseoir définitivement notre protectorat en brisant les principales résistances.

Memento. — J'ai reçu de M. René Crayssac un très intéressant *Essai sur la vie et l'œuvre de Jules Boissière*. L'auteur estime que les anciens amis et les admirateurs de Boissière s'honoreraient grandement en prenant l'initiative de constituer un groupe pour l'érection à Hanoï d'un monument destiné à perpétuer le souvenir du génial écrivain. A vrai dire, *Fumeurs d'opium* suffira bien à perpétuer ce souvenir. Mais je ne doute pas que l'initiative de M. Crayssac ne rencontre un excellent accueil et je crois bien que *les Français d'Asie* s'intéressent déjà à cette œuvre de pieuse commémoration.

— A Hanoï, sous ce titre : *les fonctionnaires coloniaux allemands*, étude d'administration coloniale comparée, M. Emile Hückel, administrateur des services civils de l'Indochine, a résumé les caractéristiques du statut des fonctionnaires coloniaux allemands. Ces caractéristiques sont les suivantes : 1° absence presque complète de personnel colonial spécialisé : le recrutement s'opère presque exclusivement parmi le personnel métropolitain détaché ; 2° nombre réduit du personnel européen subalterne, pas de traitement inférieur à 4.500 francs par an ; 3° avancement automatique à l'ancienneté dans chaque catégorie ; avancement au choix ou à la suite d'un examen de catégorie à catégorie ; 4° droit des fonctionnaires coloniaux pendant leur congé en Europe au traitement colonial et, dans la colonie, à l'hospitalisation gratuite en cas de maladie ; 5° garanties spéciales (avocat, droit d'appel) en cas de poursuites disciplinaires ; 6° constitution de pensions par l'Etat sans retenues sur les soldes des fonctionnaires ; 7° droits à une pension après 12 ou 15 ans de services aux colonies sans qu'il soit nécessaire de justifier d'infirmités contractées au service.

Par ce simple exposé, on voit que les fonctionnaires coloniaux allemands sont infiniment mieux traités que les fonctionnaires coloniaux français.

CARL SIGER.

LES REVUES

Le Correspondant : M. E. de Geoffroy parle du canon sous-marin. — *La Vasque :* images sportives par Ye olde Sportman. — *Les Marges :* poèmes de M. Louis Codet. — *Le Double bouquet :* Un portrait de M. de Montesquiou, par M. André Germain. — Memento.

M. E. de Geoffroy, ingénieur des constructions navales, traite dans **Le Correspondant** (10 janvier) du « Canon sous-marin ». Un titre pareil évoque Jules Verne, pour ceux de mon âge. La réalité actuelle dépasse les imaginations de ce grand amuseur, comme la réalité future dépassera les « anticipations » si merveilleusement logiques d'un Wells.

Déjà, M. de Geoffroy donne le vertige à ses lecteurs par la simple vulgarisation de faits acquis dans la pyrotechnie maritime.

Je ne sais pourquoi, jusqu'à présent, — écrit-il, — on s'est toujours refusé, en France, à vouloir considérer la torpille comme une arme de grande portée, de luttes d'escadres.

A l'étranger, on a amélioré la torpille pour cette guerre à longue distance. Voici dans quelle mesure nous sommes devancés :

Dans cette même marine française qui résiste tant à l'idée du combat sous-marin à grande distance, on trouve des torpilles de 45 centimètres, allongées, d'une régulation différente de machine, pouvant soutenir la vitesse de 30 nœuds et capables d'aller jusqu'à 6000 mètres. En Angleterre, il y a mieux. Il existe une torpille longue de 5m. 60 permettant d'atteindre déjà 7000 mètres à 30 nœuds de vitesse, pouvant d'ailleurs dépasser à l'occasion nos 40 nœuds aux courtes portées. La charge d'explosif est montée à 113 kilos. Cette torpille, uniquement destinée aux cuirassés, est construite au « Royal Gun Factory » de Greenock. Mais les Anglais ne se déclarent pas encore satisfaits. Un officier ingénieur du nom de Hardcastle vient d'inventer une nouvelle torpille de 53 centimètres qui court, dit-on, durant 9000 mètres à 30 nœuds de vitesse ; sa charge d'explosif s'est encore accrue jusqu'à 120 kilog.; de tels accroissements, impossibles avec de l'air comprimé, font penser qu'on se trouve en présence de torpilles à vapeur. En résumé, si l'on prend comme terme de comparaison notre torpille de 45 centimètres, armedes sous-marins et torpilleurs, *on peut dire qu'il existe à l'étranger une torpille de 53 centimètres marquant un accroissement de puissance de 50 pour 100 en portée, 20 pour 100 en charge et 10 pour 100 en vitesse.* Les Etats-Unis possèdent également depuis 1908 une torpille de 53 centimètres et le Japon lui-même prétend posséder une torpille de 60 centimètres, mue par un moteur à explosion et pouvant aller jusqu'à 9 kilomètres en bonne trajectoire rectiligne. Quant à l'Allemagne, on ne sait rien, sinon qu'elle est la nation qui a toujours donné à ses cuirassés le plus puissant armement en torpilles : 6 tubes par cuirassé.

Il est donc grand temps qu'en France on s'occupe sérieusement de cette question du canon sous-marin. Il semble qu'on commence à s'en inquiéter ;

c'est ainsi que la société anglaise de torpilles Whitehead, qui est installée à Fiume en Autriche, est en train de transporter à la Foux, dans le golfe de Saint-Tropez, une partie de ses usines où on envisage un champ d'expériences long de 10 kilomètres. Cette société, qui a fourni jusqu'à présent à la France un grand nombre de ses torpilles, essaye également à l'heure actuelle des torpilles de 53 centimètres : on peut donc supposer qu'elles ne vont pas tarder à faire leur première apparition dans notre pays. Mais ce n'est pas encore certain.

M. de Geoffroy définit en ces termes un de ces derniers « progrès » américains :

Voilà que surgit une invention plus diabolique encore, la « torpille-canon » du commander Cleland Davis, de la marine des Etats-Unis. A la place du cône de charge de fulmi-coton, se trouve dans la torpille un gros canon capable de décharger sous le choc un obus de puissant explosif. Contre les obus aériens, nous avons des plaques de blindage qui descendent à 2 ou 3 mètres au-dessous de la flottaison, c'est-à-dire couvrant seulement le tiers de la carène sous-marine.

Les deux autres tiers, même blindés, ne pourraient résister à la torpille. Ils sont donc à découvert et par suite très vulnérables et, comme nous les verrons plus loin, on limite la voie d'eau produite par l'explosion sous-marine en compartimentant intérieurement le navire par des cloisons étanches transversales et longitudinales. On n'a donc plus aucun moyen de défense contre cet obus sous-marin qui provient d'une torpille, car il traverse la coque, et, par derrière elle, les cloisons étanches, absolument comme le ferait un obus aérien sur un navire non cuirassé ; puis une fois au milieu du navire, il éclate contre les parties vitales avec le maximum de violence. Quelle vision d'enfer réserverait dans l'avenir un tel engin quand, arrivé dans une chaufferie, il ferait explosion, tuant les chauffeurs par ses éclats, tandis que la vapeur fuyant de partout les brûlerait vifs, et que l'eau arrivant ensuite les noierait ?

Des essais officiels ont déjà été effectués devant une commission du gouvernement des Etats-Unis et ont démontré que l'obus traverse facilement deux tôles de 5 centimètres d'épaisseur chacune et deux autres cloisons de 1 centimètre d'épaisseur en moyenne. Une telle force de pénétration s'explique, puisque en somme c'est un obus tiré à bout portant. Il est vrai que dans un second essai un blindage épais de 7 centimètres 1/2 en acier spécial très résistant l'a arrêté, mais le choc fut tel que les joints voisins furent ébranlés et cédèrent, de sorte que l'eau envahit rapidement le caisson sous-marin qui servait à l'expérience et qui en coula. En somme, le résultat était le même.

§

Dans **La Vasque** (décembre), où il donne de très émouvantes impressions d'enfance sous ce titre : « Vieilleries pour Noël », Ye olde Sportman, qui, précédemment, avait écrit une relation colorée, exacte, vivante, du match de boxe où Billy Papke triompha de Georges Carpentier, — publie une chronique sportive d'une haute valeur littéraire.

Nous la voudrions citer tout entière. Il y a une impression de course nocturne en auto, une vision de montagne sous la neige, qui sont des pages de premier ordre.

Celles-ci, en vérité, dénotent un écrivain d'une forte personnalité, un prosateur de style :

Colombes — l'herbe chauve, pelée, toute une troupe de Yankees nasillants, couchés enveloppés dans leurs peignoirs. Des faces calmes, hâlées, massives, des yeux de marins ou de cow-boys, où il y a beaucoup de « loin » et d'espace.

A l'appel d'un nom rauque, l'un d'eux se dresse, géant, quitte son peignoir et apparaît d'un bronze chaud fait de soleil, poli par le massage.

Il part à tous petits pas vers le sautoir, et peu à peu se ramasse détendu, mou, les mains seules crispées, ouvertes, puis trois bonds à toute vitesse en demi-cercle, un choc terrible du pied et avec un cri d'effort l'envol par-dessus la barre plus haute que l'homme. En l'air, le corps se plie en une torsion invraisemblable, rase la latte de bois et retombe.

. . . . . .

Tout au fond de Whitechapel, une vieille salle aux poutres luisantes à travers la fumée ; ça sent le gin et l'ammoniaque ; tout autour du ring primitif une houle immonde de casquettes : des masques rasés, brûlés de misère et de wkysky, rongés par le « fog » beurre rance qui guette à la porte... et puis des soigneurs aux faces forcenées, en chandail rouge.

Entre les cordes sales, deux gosses, deux bantams se cognent : par terre il y a de la résine, des flaques d'eau et des gouttes de sang.

Quinzième round...les deux mômes s'épuisent en un style gauche vanné, avec de larges swings qui passent à vide et des clinches où il halètent et se reposent.

Le gong... le vaincu pleure sans bouger, affalé dans son coin, il a faim peut-être aussi, alors l'autre môme radieux empoigne la petite tête tremblante de fatigue et embrasse les deux joues osseuses et sanglantes... bien loin, au fond du mystère jaune de Whitechapel.

. . . . . .

§

M. Louis Codet, l'auteur d'un roman délicieux : *La Petite Chiquette*, publie dans **Les Marges** (janvier) des « Poèmes du Roussillon » qui sont d'un bel et délicat poète :

NOCTURNE

Quand la lune, comme au début d'un beau roman,
Blanchit la vieille tour, les barques et les câbles,
Qu'il me plaît, sur mon lit, d'ouïr languissamment
Ce bruit des flots traînant dans les criques de sable !

J'imagine qu'on voit les Sirènes nageant ;
L'une, comme un serpent, s'approche du rivage,
S'assied sur un rocher bâillant de coquillages
Et fait entre ses doigt goutter une eau d'argent.

O sirènes ! O mer !... Où ma petite amie
Est-elle en ce moment ?... Quand dois-je la revoir ?...
Je voudrais sur mon sein la sentir endormie.

Que son corps jeune et frais m'eût délecté ce soir !
Et que ne puis-je, en écoutant la mer dansante,
Toucher ce jeune corps de ma main caressante !...

VIEILLES MONTAGNES

Montagnes, je peindrai vos échines d'azur
Par-dessus le joli clocher de Marquixane,
Et je veux, au-devant, tracer le feston pur
Des vignes d'or, et le tronc blanc d'un grand platane,
Et puis il a neigé pour la première fois,
Et je veux peindre encor cette neige nouvelle,
Si fine qu'on dirait des barbes de dentelle,
Là-haut, sur les rocs bleus qui dominent ces bois.
Ah ! Je songe à l'hiver, quand je vous vois coiffées !
Vieilles montagnes, aussi vieilles que les fées,
Je songe au temps jadis. J'imagine, en peignant,
Que le roi d'Aragon descend par vos vallées
Avec ses chars et ses mules bariolées
Et regagne son palais rouge, à Perpignan,

§

Jean Lorrain, poète en prose et en vers, l'un des écrivains les plus personnels du siècle dernier, grand conteur et dilettante au goût très sûr, n'a point été remplacé dans la fonction qu'il avait rénovée, et où il excellait, d'historiographe, au jour le jour, de l'époque. Il attachait un prix flatteur, dans sa critique et ses tableaux de la société, à l'œuvre et à la personne de M. de Montesquiou. C'est un peu le souvenir de Jean Lorrain qui nous pousse à donner ces fragments du « Montesquiou ou l'une des dernières merveilles » que M. André Germain publie dans **Le Double bouquet** (janvier), la revue précieuse qu'il dirige depuis plus d'une année déjà et qui, sous sa couverture vert-bronze rehaussé de gris, conserve l'air de rareté que nous cherchions, vers 1895, pour nos « jeunes revues » :

Il me plairait de composer sur M. de Montesquiou quelques pages où je ne l'étudierais que de profil et n'exprimerais de lui que ce qui peut se murmurer, à propos d'un poète, d'agréable et de parfumé. Mais je me suis levé ce matin en veine de sincérité et je vais dire tout ce que je pense de lui, en mal et en bien.

M. de Montesquiou est un ensemble. Ils sont fort à plaindre, ceux qui ne connaissent que ses écrits. Le Temps en dissipera vite l'éclat. Mais sont assurés de survivre, avec les choses précieuses de notre époque, certaines de ses impertinences qui fanèrent le sourire de jolies bouches ou stupéfièrent le cerveau obtus des mondaines arrogantes, certains de ses gestes, prémédités et charmants comme des fleurs teintes.

N'est-ce pas, que ce début est assez typique? Si M. A. Germain parle avec sympathie des impertinences du poète des *Chauves-souris*, c'est qu'il est fort enclin à ce ton-là :

Chez M. de Montesquiou il faut aimer le critique qui s'élève jusqu'au rôle de justicier comme le jour où, à la joie de tous les lettrés, il osa fustiger Madame la Duchesse de Rohan. Le monde parisien se montra fort injuste à ce propos et voulut sans raison l'accabler sous le poids des vertus et des bontés de cette dame que chacun estime et honore en sa vie privée. En quoi les dites vertus servaient-elles d'excuses à un délit poétique? Soyons reconnaissants à M. de Montesquiou d'avoir montré une si grande indépendance en un temps où le prestige d'un salon trouble habituellement les balances littéraires, où l'on voit des vieillards sans pudeur conférencier sur l'ineptie des « Landes Fleuries » et les directeurs des plus illustres revues sanctionner cette prosodie nouvelle qui dompte de façon imprévue les douze syllabes du vers et abrège le nom récalcitrant d'une danseuse pour l'imposer à un hémistiche déconcerté.

Il était jusque-là un ami de « la bonne Duchesse », et cet incident n'est qu'un exemple de la liberté d'esprit qu'il apporte en toutes ses relations. Il la pousse jusqu'à un excès qui est assez curieux, le goût de la brouille. De cette particularité il n'y aurait qu'à le louer s'il demeurait toujours fidèle à son élégant programme de se brouiller avec ses connaissances non pour des griefs personnels, mais pour leurs torts vis-à-vis d'elles-mêmes, transposition de la méthode apostolique qui « châtie bien parce qu'elle aime bien ».

Cela a quelque peu l'accent du papotage ; mais d'un très élégant et raffiné papotage de causeur cultivé. Après un éloge de M. de Montesquiou maître de maison, M. André Germain termine de cette manière :

En notre époque déséquilibrée, qui court avec une sorte de fièvre vers les révolutions futures et la laideur des socialismes, M. de Montesquiou aura été le maître des cérémonies qui ordonna les dernières fêtes et régla le suprême ballet. Et l'avenir indulgent, qui ne retiendra de lui que les poses les plus exquises, le verra affable et toujours jeune de sa grâce, appuyé sur la canne ciselée où se fixe la chimère des crépuscules, respirant avec sa nonchalante étrangeté la fleur sans parfum, la fleur artificielle et charmante qui fut son amie et qui s'irisera des nuances de son souvenir.

Dans le même muméro, « le Sonneur » parle de « la Cruauté Chrétienne », M. Charles Grolleau, poète, de la dernière œuvre de M. C. Francis Caillard, poète, — et M. André Germain publie des proses « Pour les heures de l'arrière Noël ». Pensez que l'une de celles-ci porte ce titre : « La jeune Mère et les Fées » et commence par ces mots : « C'était la nuit de Walpurgis, la nuit parfumée entre toutes, etc... » Et nous sommes en 1913! Que de lecteurs M. André Germain se complaît à rajeunir, en se vieillissant un peu!

§

Memento. — *Le Divan* (janvier) : — « Poèmes d'Italie », par M. J. Sermaize. — « Julien Ochsé », par M. Louis Thomas. — M. F. Eon : « Notes d'Islam », par M. A. Monéry. — Et la chronique stendhalienne, par divers.

La Revue du mois (10 janvier) : — M. A. Cotton : « Les Molécules : leur Symétrie et leur Structure. » — M. A. Cartault : « Du mandat législatif. » — M. H Lebeau : « Visions balkaniques. »

La Grande Revue (10 janvier) : — M. Péladan : « La Doctrine de Gœthe, d'après les deux Faust. » — « La Dernière symphonie », un bien beau conte de poète, par M. Claude Roger Marx.

La Revue de Paris (15 janvier) : — « La Légende des quatre fils Aymon », par M. Joseph Bédier. — M. G. Rozet : « Un éleveur d'hommes : Georges Hébert ». — D'admirables poèmes de M. Henri de Régnier. — « Les Explosifs », par M.L. Houllevigne. — « L'Ennemi des femmes », par M. Ed. Jaloux.

La Revue (15 janvier):— « Les Femmes et l'alcoolisme », par Mme Brada

Les Amitiés françaises (décembre) : — « Les Relations franco-anglaises », par M. Pierre Mille. — « La Morale de nos élites », par M. Paul Adam. — « Les Douanes françaises et la Suisse », par M. J.-H. Rosny aîné. — « Pour l'art décoratif d'aujourd'hui », par M Pascal Forthuny. — « Les Sports et l'énergie française », par M. G. Rozet.

La Controverse (15 janvier) : — M. E. Archdeacon : « Pour un ministère du Progrès (!). »

Les Marches de l'Est (10 janvier) : — « Celtes ou Latins? » par M. Maurice Toussaint. — « Pays clos », poèmes de M. R. d'Avril. — « En écoutant l'hymne de Mockel », par M. G. Ducrocq.

Les Marges (janvier) — « Enquête sur la guerre des deux rives », nombreuses réponses, très curieuses. A la meilleure, il est permis de préférer la forte nouvelle de M. Fernand Fleuret : « Cinéma », « Comprendre », de M. Marcel Coulon, ou bien « les Singularités du Louvre », de M. Michel Puy.

Les Loups (janvier) : — « Les Maîtres de nos intelligences : Henry Bataille », par M. Hector Fleischmann.

La Clarté (janvier) : — « De la personnalité », par M. O. Beliard. — Poèmes de M. M. R. Claude Catroux, Marcel Béliard, F. Bretonnière.

Annales du Progrès (janvier) : — « La Psychométrie », par M. le Dr Ferrua. — « Le Temps et l'espace existent réellement », par M. G. de Tromelin.

Le Quadrige (janvier) : — « La Sincérité » : plaidoyer par M. A. Biguet ; réquisitoire, par M. Marcel Ormoy. — « Erik Satié », par M. L. Claude-Lafontaine.

Revue bleue (18 janvier) : — « L'Ancienneté de l'idée de nation », par M. C. Jullian. — « Un précepteur de l'empereur Frédéric III : Fréderic Godet », par M. A. Bossert.

La Revue Critique (10 janvier) : — « L'Empirisme en peinture » par M. Pierre du Coulombier. — « L'œuvre de F. Le Play », par M. J. d'Anglejan. — « Dialogue sur les poésies de Jules Lemaître », par M. J.-M. Bernard.

La Nouvelle Revue (15 janvier) : — M. J.-H. Audiffred : « Une caisse des monuments historiques. » — « L'Agent littéraire », par M. A. Charpentier.

Revue des Poètes (10 janvier) : — Poèmes de Mmes Marguerite Duportal, Amélie Murat, Hélène Seguin, de MM. A. Sayant, Gauthier-Ferrières, P. de Bouchaud, G. Gandilhon Gens-d'Armes, G Le Brun, etc.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Littérature coloniale (*La Dépêche*, 24 janvier). — Souvenirs sur Renan (*Le Temps* 28 janvier).

Dans un amusant article de **la Dépêche** M. Ajalbert relève quelques-unes des incongruités qui ornent certaine littérature coloniale, ou plutôt celle des voyages aux colonies, et particulièrement en Indo-Chine, qu'il connaît. Il n'épargne pas la littérature officielle.

Voici la *Notice des Colonies françaises* à l'exposition de Bruxelles, 1910. Le rédacteur anonyme, décrivant Saïgon, aligne : « On y remarque, en outre, un champ de courses, un vélodrome, etc. A noter aussi l'existence, à Saïgon, *d'une ligne aérienne indo-chinoise.* »

Un service de transports par biplan ! Si les Cochinchinois ne sont pas contents de la France !

Hanoï est très bien desservi aussi par « une gare dans laquelle circulent de très nombreux trains ».

Pour les voyages en gare c'est évidemment très commode.

— « Toutes les artères fluviales qui desservent le Tonkin aboutissent *soit directement soit indirectement* à Hanoï. »

Dans ces conditions *indirectement*, le Rhône aussi dessert le Tonkin.

Au Cambodge, le Guide officiel signale un tombeau :

— « Elevé en l'honneur *d'une déesse* bouddhique, *Çakya Mouni...* »

Or, Çakya-Mouni est simplement le nom patronymique de Bouddha. Les deux ne font qu'un !

Mais dans la revue pédagodique, *le Volume*, contenant des leçons de géographie à l'usage des écoles primaires, ne lit-on pas ?

« — *Tonkin*... pays dans l'eau, *à cause* des cultures de riz... La pénétration dans l'Indo-Chine est difficile, *les fleuves ayant une saison sèche.* »

Et le général Niox enseigne, dans un manuel de géographie, que :

— « *Haiphong* est le principal port de commerce de la Cochinchine. »

Que l'on ne croie pas que j'exerce des recherches minutieuses pour grouper ces trouvailles. J'ouvre des ouvrages au hasard ; mais *je lis*. Par exemple il n'y a qu'à se baisser pour faire la plus ample récolte, dans l'œuvre de M. Etienne Richet, qui n'est point un romancier obscur, si j'en crois la mention du chiffre de ses éditions à la couverture : *Chéri des dames, 20e mille*, et *Heures d'Asie, 49e mille*. Du paquebot, au large, M. P. Richet entendait le tigre rugir sur les côtes d'Annam. Cela n'a rien d'étrange, si l'on s'arrête à cette phrase des *Iles lointaines* :

« J'ai beau le revoir pour la quatrième fois, le canal de Messine ne cesse

de m'émerveiller. *A tue-tête les cigales lançaient leurs cris stridents...* »

M. P. Richet a l'oreille subtile !

Tout de même, ces dames tiennent le record de la cocasserie la plus abracadabrante.

Voici le plus récent volume d'une lauréate de *la Vie Heureuse*, aujourd'hui de son comité, et qui, en des dédicaces fameuses, associe l'univers à sa production abondante :

Au Vent
A la Lune
A tous les cœurs de femmes trop pitoyables
A tous les héros misérables mouvants et errants,
Et solitaires comme les dunes.

Cette fois, plus de volupté, plus de chanson, plus de romanesque. Une leçon de tante intrépide « à ses petits neveux Carthaginois, Robert, Henry, Coquoline, futurs explorateurs, soldats et colons ». Hurrah ! pour la plus grande France.

— « Jamais pays ne porta mieux son nom que l'Indo-Chine. »

— « L'immense presqu'île fut de tout temps un empire *métisé*. »

(*Métisé*, au lieu de *métissé*, se retrouvera à une vingtaine de phrases.)

— « Les Annamites doivent leur nom, *comme bien l'on pense*, à leur patrie An nam, Sud-Pacifique, désignation bien paradoxale, *si l'on pense...*»

— « Les monstres *amphibiques...* »

— « On enseigne les caractères *idiographiques...* »

(*Idio*graphique est adopté à chaque coup pour *idéo*graphique.)

— « Leur visage *est rond* comme une lune ; on dirait un portrait de *cubiste*. »

— « Décortiquant le *paddy*... (*pains de riz*, explique l'auteur... Or, le *paddy* c'est le riz avec son enveloppe... Il n'y aurait pas à le décortiquer si c'était le pain...)

— « *De façon à ce que* deux personnes... »

— « *Mais à cela*, le génie inventif des Annamites *n'a rien perfectionné...* »

— « Quelques *frêles figurines* qui se suivent à la queue-leu-leu, timides et effacées comme *une rangée de feuilles mortes...* »

— « Les paillotes reposent sur des pilotes élevés... »

— « L'alcool de riz que chacun distille chez soi de la façon la plus primitive. »

(Or, la fabrication de l'alcool est réservée à un monopole contre lequel n'ont cessé de protester les populations et les assemblées consultatives indigènes.)

— « *A moins qu'il ne parvient* à les duper... »

— « Un procédé *devinatoire...* »

— « Le fiancé est *admis de faire sa cour...* »

— « Ces noms ne servent que *dans les actes d'état civil*. »

(Les actes de l'état civil en Indo-Chine !)

— « La faucheuse *squelletique*. »

— « Les famtômnais... »

— « Voguer au fil des *arroyos*... (Canaux, fait-on remarquer en note. » Or, les *arroyos* sont les rivières, les cours d'eau.)

— « *On mange le riz grain par grain*, avec les longues baguettes en bois laqué... »

L'ouvrage est illustré. On aurait tiré les légendes au hasard que pareil résultat n'eût pu être obtenu. Pas une indication exacte. *Jeunes musiciens d'Annam?* Ce sont des Chinois. *Scènes de la rue?* Ce sont des méos, dans la montagne sauvage. *Mandarin du Laos* (où il n'y a pas de mandarin), c'est un dignitaire birman. Etc. C'est une gageure.

Et voilà le bouquin que l'on propose pour les prix et les étrennes à la jeunesse.

Il y a de ces passages cités par M. Ajalbert qui n'ont que le tort d'être en style ridicule, mais d'autres témoignent d'une belle ignorance. Oui, c'est amusant. Mais que je le plains d'avoir lu tout cela!

§

Le Temps a publié des fragments de la conférence de M. Jules Lemaître, *Mon arrivée à Paris*. Voici celui qui raconte sa première entrevue avec Renan.

En octobre 1884, je rentrai à Paris, avec un congé. Eugène Yung m'y accueillit paternellement. Il m'avait, quelques années auparavant, ouvert de lui-même la *Revue bleue* où j'écrivais de loin en loin... Je crois bien que c'est lui qui m'envoya entendre Renan au Collège de France.

Je n'avais jamais vu Renan. J'avoue que je le trouvai d'abord d'un comique extraordinaire. Et je le dis dans la *Revue bleue*, ou à peu près... Je fus frappé par le contraste que formaient sa figure et sa gaieté avec le caractère tragique (à ce qu'il me semblait) de son aventure et de son œuvre. C'était évidemment une vue superficielle, mais je n'étais pas alors sans rhétorique. Je m'amusai donc à développer et à faire saillir ce contraste, sans dissimuler toutefois que c'était un amusement. « J'imagine, avais-je soin d'écrire, qu'un artiste en mouvements oratoires aurait ici une belle occasion d'exercer son talent : Cet homme, dirait-il, a passé par la plus terrible crise morale, etc..., et il est gai ! Cet homme a fait ceci, a pensé cela... et il est gai ! (C'était le refrain.) Non, non, M. Renan n'a pas le droit d'être gai, etc... » Sans doute je répondais à l'orateur supposé, et, ma foi, assez pertinemment (je viens de me relire, après vingt-huit ans). Et depuis il me semble que j'ai toujours parlé de Renan avec vérité. Mais si le public d'alors fit attention à cet article, j'ai bien peur que ce ne soit surtout à cause du petit exercice de rhétorique qui se trouve vers le milieu.

Eugène Yung me dit: « Votre article a du succès. Il faut que vous alliez faire une visite à Renan. — Mais il ne doit pas être très content de moi. — Raison de plus. — Je n'oserai jamais. — Il faut. » Et j'y allai, très intimidé, mais persuadé qu'au fond il ne pouvait pas m'en vouloir et qu'il sentait bien que je l'aimais.

Il me reçut avec sa politesse ecclésiastique. Je lui dis que c'était M. Yung qui m'ayait envoyé, à cause de l'article. Il me dit : « Ah ! oui, oui... Très bien, cet article, oh ! oh ! très bien... Mais pourquoi me reprocher ma bonne humeur ?... Oui, sans doute... Très bien d'ailleurs, oh ! oh ! très bien. » Je lui dis que j'avais entendu parler de lui depuis mon enfance,

ayant été élevé au petit séminaire de Mgr Dupanloup, puis à Paris, à Notre-Dame-des-Champs, sous la direction de l'abbé Cognot, qui justement avait été un des meilleurs camarades de Renan. Nous nous découvrîmes beaucoup de connaissances communes dans le clergé parisien. Nous causâmes d'Issy, où j'étais allé plusieurs fois, et de Saint-Sulpice, où j'avais encore des amis. En somme, nous étions tous deux d'Eglise. Au bout de peu de temps, il me semblait que je causais avec un de mes anciens professeurs. Et il vit bien que j'étais sans malice.

Toutefois, il n'oublia pas tout de suite mon mouvement oratoire de la *Revue bleue;* car, sept ou huit mois après, le 17 avril 1885, à Quimper, dans un dîner de Breton, il disait : « Un critique me soutenait dernièrement que ma philosophie m'obligeait à être toujours éploré. » (Je n'avais pas précisément dit cela.) « Il me reprochait comme une hypocrisie ma bonne humeur, dont il ne voyait pas les vraies causes. Eh bien! je vais vous le dire. Je suis très gai, d'abord parce que, m'étant très peu amusé quand j'étais jeune, j'ai gardé à cet égard toute ma fraîcheur d'illusions ; puis, voici qui est plus sérieux : je suis gai parce que je suis sûr d'avoir fait en ma vie une bonne action ; j'en suis sûr. Il parle sans doute de sa rupture avec l'Eglise.) Je ne suis pas un homme de lettres, je suis un homme du peuple : je suis l'aboutissant de longues files obscures de paysans et de marins. Je jouis de leurs économies de pensées ; je suis reconnaissant à ces pauvres gens qui m'ont procuré, par leur sobriété intellectuelle, de si vives jouissances. »

Ce Renan est bien le Renan traditionnel. Il me semble que M. Jules Lemaître aurait dû voir en lui autre chose que le philosophe de la jovialité. Sachons-lui gré cependant d'avoir bien parlé de Renan et aussi de Flaubert, qu'il eut le bonheur de connaître.

R. DE BURY.

THÉATRE

Renaissance : *La Folle enchère*, comédie en 3 actes, de M. Lucien Besnard (14 janvier). — Odéon : *Sylla*, tragédie en 4 actes, en vers, de M. Alfred Mortier (25 janvier).

On a joué à la Renaissance une comédie de M. Lucien Besnard : **La Folle enchère**. C'était une pièce à la fois agréable et un peu insignifiante. Fort bien faite, au surplus. Mais rien ne montre mieux, souvent, qu'une pièce bien faite, que l'adresse ne suffit pas. Il semble que M. Lucien Besnard vise au succès de MM. de Flers et de Caillavet quand ils écrivent pour la Comédie-Française. Il y a, en effet, quelque chose de *Primerose* dans *La Folle enchère*. Il y a la scène d'amour entre deux jeunes gens, scène qu'on entend depuis si longtemps et qui est devenue décidément fastidieuse, au point qu'on s'étonne qu'un auteur dramatique n'éprouve pas un peu de honte à la répéter, souvent mots pour mots. *Primerose* a mis à la mode les prélats à la scène, et *La Folle enchère*, dans son dernier acte, nous

en offre un, fort bien campé, au reste, et bien supérieur également au fantoche d'opérette de MM. de Flers et de Caillavet. *La Folle enchère* ne comporte d'ailleurs qu'un seul acte un peu intéressant : le dernier. Certes, M. Lucien Besnard est un auteur dramatique, en ce sens qu'il sait faire une pièce, dessiner des personnages et les faire parler. Seulement, voilà : ses personnages, au moins en ce qui concerne *La Folle enchère*, sont un peu connus et ce qu'ils disent n'est pas très neuf.

C'est tout de même, quelquefois, une chose gênante de connaître l'auteur d'une pièce dont on a à rendre compte. Je l'ai déjà senti tout récemment avec *L'Heure des Tziganes*, de M. Léo Larguier. On l'a vu, mes bonnes relations avec ce poète ont influé sur mon compte-rendu. J'ai été gêné. Je n'ai dit qu'à demi, avec mille ménagements, le déplaisir que sa pièce m'avait causé, l'étonnement que j'avais éprouvé qu'il eût produit une pareille chose. Que les purs, les intransigeants, ceux qui ne connaissent que le devoir — la critique dramatique et littéraire est pleine de ces gens-là — me blâment s'ils le veulent. Ils ne connaissent pas les douceurs de l'amitié, les beautés de la camaraderie, et quel plaisir c'est, quelquefois, de leur sacrifier nos opinions les plus fermes. Pour moi, voici une nouvelle fois que ces scrupules m'assaillent, à propos du **Sylla**, de M. Alfred Mortier, représenté à l'Odéon. M. Alfred Mortier aussi je le connais. J'ai avec lui les relations les plus courtoises. Je le tiens pour un poète (il y a de fort jolies choses dans *La Vaine aventure*, — c'est un livre, il est vrai, qui n'est pas d'aujourd'hui, — et des choses, également, qui ont leur saveur, dans *Le Temple sans idoles*). Je le tiens également pour un homme d'esprit, et fort intelligent. Je le rencontre souvent au théâtre. Nous bavardons ensemble aux entr'actes. Pas une fois, M. Alfred Mortier n'a manqué de me dire, sur la pièce que nous écoutions, des choses extrêmement judicieuses, des aperçus curieux, témoignant d'une vision vraiment personnelle. Je le connais peu, mais je puis dire que je ne lui ai jamais entendu dire rien d'insignifiant. Hélas ! on a bien raison de dire que l'homme n'est pas parfait. Tel que je viens de le dépeindre, d'intelligence réelle, d'esprit prompt et amusé, M. Alfred Mortier écrit des tragédies. Vous en êtes confondu, me direz-vous ? Vous ne pouvez l'être toutefois autant que je le suis moi-même. Encore une fois, je regarde le dualisme existant chez un écrivain, qui a tout d'un homme moderne, d'un homme de notre époque pour dire mieux, d'un homme de notre année 1913, et qui, à côté de cela, emploie tout son talent et tout son goût à nous restituer la tragédie du XVII^e^ siècle, le plus exactement possible, dans sa forme, dans son style, dans son ton, dans tout son développement. Qu'il trouve des jouissances dans ce travail, il faut bien le penser. Le contraire serait trop triste. Curieuses jouis-

sances, en tout cas, et qui me restent bien mystérieuses. Quoi ! écrire des tragédies, à notre époque ! et des tragédies exactement imitées des tragédies du XVIIe ! Car le mot imitées n'est pas trop dire. M. Alfred Mortier use du même vocabulaire, de la même coupe de vers, même des mêmes inversions qu'on employait alors. On voit partout chez lui la plus parfaite soumission à ses modèles. Je pense même que s'il lui est venu quelquefois quelques accents personnels, marqués de notre langage et de notre sentiment actuels, il a dû certainement les refouler, comme contraires à son canon. J'aurais le texte de *Sylla* et je pourrais vous citer des vers, que vous jugeriez de cela tout de suite. Alors, que voulez-vous ? Si belle que puisse être une telle œuvre, — et je ne pense pas qu'on puisse dire que c'est une belle œuvre, car il ne peut y avoir de beauté dans la répétition et l'imitation si parfaites qu'elles soient, — je n'y vois, pour ma part, qu'un beau devoir d'homme savant, qu'un beau travail d'érudit, d'homme adroit, qui s'est à merveille assimilé un genre, et qui, son sujet choisi, n'a eu qu'à l'envelopper tout doucement dans une forme bien apprise. Patience, savoir, oui. Création, personnalité, non. C'est une chose que je dis souvent, à laquelle je tiens, et qu'il ne me gêne pas de répéter : ayez des défauts à vous, cela vaut mieux que des perfections empruntées ; parlez comme vous sentez, quitte à choquer, peut-être ; cela vaut mieux que de réciter une leçon connue de tout le monde. M. Alfred Mortier, dans *Sylla*, a bien des perfections, — *Sylla* a même autrement de couleur que l'*Iphigénie* de Moréas, — mais elles ne lui appartiennent pas, et elles ne nous renseignent en rien sur lui. De même, il ne nous choque à aucun moment, pour la bonne raison qu'à aucun moment il ne nous exprime rien que nous n'ayons entendu nombre et nombre de fois. Oserai-je le dire, pour me résumer sur ce point, que c'est être peu un écrivain et vouloir peu l'être que de ne l'être que de cette sorte ? Quand M. Alfred Mortier écrivait *la Vaine aventure*, je pouvais trouver dans ses vers un peu de sa pensée, de ses sentiments, de ses rêveries. Il m'exprimait ses émotions et je pouvais les ressentir après lui. De même, dans un autre genre, avec *Le Temple sans idoles*. Mais quand M. Alfred Mortier écrit *Sylla*, il ne me montre que de l'habileté. C'est un beau tour de force, mais non de la force. Un beau meuble d'époque peut me séduire, même me toucher. Que voulez-vous que me fasse une copie du même meuble par un adroit ébéniste d'aujourd'hui ? Et *Sylla* n'est que cela, une copie de l'ancien par un homme adroit. Après cela, je ne veux pas dire que *Sylla* soit dénué complètement d'intérêt. Les deux premiers actes au moins ont de la vigueur, une grande couleur, et nous présentent des portraits qui se tiennent bien. Le mérite de M. Alfred Mortier est au moins qu'il ne bavarde pas et que chacun de ses vers dit quelque chose. Il a voulu nous donner un por-

trait de Sylla, et il faut reconnaître, si peu, tout de même, qu'on s'y intéresse, que ce portrait est bien peint, et le caractère du personnage assez profondément tracé, dans tous ses détours, toutes ses nuances. L'homme était complexe. L'avoir montré tel, et fidèlement, certes c'est un mérite. Les passages déclamatoires sont rares, mais il y en a. Quelle tragédie, au reste, n'en comporte pas ? Il est vrai que cela tient, le plus souvent, aux acteurs, qui se figurent que certaines choses de menace, de colère, d'indignation, doivent être dites en criant. Il est vrai aussi que le propre de la tragédie est de nous montrer des sortes de héros et que ces gens ne sauraient parler comme tout le monde. Ce qui ne m'empêche pas de penser que ces mêmes choses nous toucheraient, pour dire mieux nous intéresseraient davantage, si elles étaient dites en mettant la force dans l'expression au lieu de la mettre dans le ton. Mais, pour en revenir à *Sylla*, les deux derniers actes ne m'ont pas paru valoir les deux premiers, comme si tout l'intérêt présenté par les personnages que nous montrait l'auteur s'était trouvé épuisé dans ces deux premiers actes. J'ai surtout regretté que M. Alfred Mortier ait introduit dans son troisième acte la scène classique — aujourd'hui — des divertissements de César. Vous savez ce qu'est cela : une danseuse dans ses évolutions, un poète qui dit ses vers, des esclaves qui remplissent des coupes, des roses qu'on effeuille, des propos mi-libertins mi-philosophiques qu'échangent les personnages. Racine, au moins, avait le bon goût de nous épargner ces niaiseries. Je sais bien que M. Alfred Mortier avait besoin d'amener la scène du travestissement de l'acteur Roscius, quand Sylla, par jeu, lui fait revêtir sa toge, travestissement qui est la suite toute naturelle des divertissements en question. Mais rien n'était plus facile que de faire sortir de la coulisse les personnages parlant entre eux des plaisirs qu'ils venaient de prendre, et de faire se produire alors la scène du travestissement. Je sais bien aussi que *Sylla* a d'abord été représenté sur le théâtre de Monaco, et que là, sans doute, cette partie de spectacle avait son objet, qu'elle était même, peut-être, un côté important de la représentation. Il paraît d'ailleurs qu'elle y était beaucoup plus étendue qu'on ne l'a vue à l'Odéon. Mais si M. Alfred Mortier l'a ainsi réduite pour les représentations à Paris, n'est-ce pas qu'il en a senti l'inutilité dans son œuvre ? En si bon chemin, il aurait bien dû alors écouter tout à fait son bon goût et la supprimer complètement. Je le lui assure : sa pièce et nous y aurions gagné. Je ne vois pas trop ce que je pourrais dire encore de *Sylla*. Ces spectacles m'inspirent peu, je dois le reconnaître. J'ai tout de même écrit sur celui-ci, voyons ? trois pages, presque. Allons, ce n'est tout de même pas trop mal. J'ajouterai, pour faire un peu plus, que la pièce a été très bien jouée, de tous points, par les artistes de l'Odéon. M. Desjardins est toujours parfait

dans tous ses rôles. Il l'a été une fois de plus dans celui de Sylla. De même, dans les leurs, MM. Hervé, Grétillat, Vargas, Chambreuil, Bonvallet et Coste et Mme Gilda Darthy. J'ajouterai également ceci, pour faire encore un peu plus. M. Alfred Mortier sait depuis longtemps mon goût pour la tragédie, surtout pour la néo-tragédie, celle du genre de *Sylla*, pour tout dire. Nous en avons parlé souvent dans nos rencontres au théâtre. Plus d'une fois il me l'a dit, en faisant allusion à ce même *Sylla*, dont j'aurais à rendre compte : « Qu'est-ce que je prendrai! Oh ! je m'y attends bien. » Et il en riait à l'avance du meilleur cœur. Je ne sais pas si j'ai été aussi méchant qu'il voulait bien le dire. Je n'ai dit que ce que je pense, et je crois que c'est le moins qu'il pouvait attendre. Mais en rira-t-il aussi bien? Dame ! il était alors un auteur qui attendait d'être joué. Il est aujourd'hui un auteur qui a été joué. Ce n'est plus du tout le même homme, quelquefois.

MAURICE BOISSARD.

ART

Exposition des peintres du Paris moderne (Galerie la Boétie). — Exposition Van Dongen (Bernheim-Jeune). — Exposition Eugène Delestre Devambez. — Exposition de la Société des Aquarellistes (Georges Petit). — Exposition Henri Malangon. — Exposition Franciscovich. — Exposition Miss Cameron (Georges Petit). — Exposition P. E. Colin (aux Editions d'Art). — Exposition Hokousaï et J.-L. Forain (Arts décoratifs).

La promenade dans Paris avec les peintres est toujours curieuse et variée. Elle pourrait parfois être plus instructive et nous mener à des aspects plus nouveaux. Cette Société des **Peintres du Paris moderne**, qui s'est groupée sous la présidence du meilleur évocateur de l'atmosphère parisienne et du pullulement des foules aux boulevards, J.-F. Raffaëlli, se compose pour la plus grande part de bons artistes. On aimerait trouver ces jeunes peintres plus hardis dans leurs notations, plus inquiets dans leurs recherches, moins soucieux de ce qui ne change guère, plus préoccupés de ce que l'ambiance de Paris et le caractère de ses passants offrent de toujours imprévu et renouvelé, moins assidus aux quais, aux berges, aux bateaux de Seine, aux cabarets de nuits, plus souvent en lutte avec les nouveaux éclairages, avec l'allure trépidante de la vie. Les œuvres de ces jeunes peintres nous reportent trop à un Paris d'il y a vingt ans, dont les artistes aimaient alors à rechercher plutôt que les mouvements et les violences, les petites oasis de vie provinciale, pour les traduire et en signaler, non sans insistance, le côté exceptionnel et rare.

On ne trouve pas chez ces descripteurs du Paris moderne la grande ville embrasée, tour à tour, et embrumée, active, travailleuse, fêtarde aussi, parfois houleuse et manifestante qu'on leur voudrait voir attein-

dre. Il ne faut point qu'une exposition des peintres du Paris moderne s'attarde par trop aux vieilles pierres, ni même aux fleurs neuves des vieux jardins. Une exposition où trente-quatre peintres viennent nous donner leur vision du Paris de 1912 devrait avoir la fièvre à quelques coins de ses cimaises. Il n'en est rien, cette fois-ci. Mais, ces réserves faites, il faut admettre le bien fondé de presque toutes les études réfléchies, pondérées, assez établies qui se pressent autour des deux belles toiles de J.-F. Raffaëlli, où la sève de vie afflue, populaire en son Saint-Nicolas-du-Chardonnet, adoucie, enfantine, mondaine dans la belle page des Champs-Elysées, toutes deux superbes de vérité bien caractérisée. Abel Truchet a apporté ses amusants *Serpentins* des bars, et une fête foraine très synthétique. M. Henri Duhem, M. Braquaval contribuent à la solidarité de l'ensemble avec des œuvres qui portent bien leur marque. M. Robert Mortier, en un tableau d'automne, *le Ruisseau*, donne un aspect de nature vraie saisie au Bois de Boulogne ; loin des promeneurs, ce ruisseau anime un frileux aspect de verdures tristes. Un paysage de Ville-d'Avray, *Après l'orage*, du même peintre, est de jolie qualité. Des dessins rehaussés de M. René Olivier un peu âpres et d'un bon mouvement, surtout celui qui a trait à des chanteurs de café-concert, des tableautins de M. Schutzenberger, un peu dans la première manière de Raffaëlli, d'un sentiment intéressant ; beaux dessins de M. Charles Jouas, des visions très détaillées et vives de M. Charles Jacquemot, des tableaux de composition heureuse et de faire incisif de M. Pavil, des jardins de M. Charmaison personnels et agréables, des visions de Paris très sincères et habiles aussi de M. Roger Dévérin complètent cette exposition, où nous revoyons les vingt justices de paix de Paris de M Lefort, dessins adroits, tumultueux, bien observés dont nous avions constaté le succès à l'Exposition de la Comédie humaine.

§

Chez Bernheim-Jeune des toiles de **Van Dongen**, d'un art de plus en plus affiné, de plus en plus concentré, de plus en plus savamment simple. On y voit sous ce titre : *la Coiffure d'Anita*, une fort belle étude féminine, et aussi dans une présentation très stricte deux fillettes bleues, entraînées dans une lecture passionnante, posées sur la toile, sans entour, sans fond diversifié, avec une extraordinaire vérité de lignes. Cet art est évidemment très intéressant ; on pense à Guys, mais à un Guys très savant, très complexe, qui, en plus de la vérité de l'attitude, serait maître du plus savant des ragoûts de couleur. Les harmonies de M. Van Dongen sont exquises et son dessin d'un grand charme. Ce ne sont souvent que des arabesques qu'il indique, mais la valeur suggestive en est très puissante. Il se dégage une incontestable joie de la ligne et de la couleur de ces œuvres qui

paraissent n'être qu'indiquées, parce qu'elles ne contiennent que l'essentiel.

§

M. **Eugène Delestre** a réuni chez Devambez tout un bel ensemble de paysages, coins de Normandie, de Bretagne, visions des entours de Paris, notations de blondes plages de sable et de dunes mélancoliques. Cette peinture relève de l'esthétique impressionniste, mais avec un soin du détail exact et précis, extrêmement assidu. L'auteur n'hésite point à surcharger la page, pour qu'elle contienne le plus possible des éléments de la vision. Il ne simplifie pas, au contraire, il semble qu'il chargerait volontiers et aimerait faire un sort au moindre détail capable de lui assurer de belles lignes décoratives. Toute cette peinture est abondante, détaillée, riche et savoureuse. On y sent un labeur patient, honnête et acharné.

A la **Société des Aquarellistes**, il y a de très bons aquarellistes. Il en est parmi les meilleurs qui ne sont pas fort intéressants. Il est certain que M. Aublet réussit des pages aquarellées qui sont très difficiles à réaliser par les moyens de l'aquarelle ; on y rend justice, mais on aimerait mieux un autre art, une autre esthétique : le beau métier c'est très bien ; ce n'est que la moitié de tout. Ce n'est point la beauté du métier qui relève ici l'esthétique mièvre de M. Jean Geoffroy, qui exaltera les fleurs de M^me^ Faux-Froidure, ni la Venise embrouillée et lustrée de M. Saint-Germier, ni les travaux demi-artistes de tant d'autres exposants. Il demeure à cette exposition, à côté des pages hagiographiques de M. Boutet de Monvel, des paysages du Nord par M. Maurice Courant, une série de Jeanne-d'Arc par M. Guillonnet, travail d'illustration documenté et éclatant, des Loir (Luigi) ; il y a le coin des Maxence et des Elisabeth Sonrel que maintiennent les droits de l'enluminure solennelle ; il y a un coin pour le rire parisien de M. Albert Guillaume ; il y en a un pour les œuvres insupportablement parfaites de M. Vignal ; quelques pages sobres de M. Jeanniot et de M. Duhem rattachent à l'art moderne cette sélection éclatante et vernie.

§

Les paysages de M. **Henri Malançon** sont vus avec une sobre justesse. Des *Temps Pluvieux*, des *Matinées brumeuses* ont été traduites avec un grand souci de la lumière juste et une belle habileté à doser les transparences de la lumière et les émaux légers des reflets. Les variations d'atmosphère d'un orage en Seine apparaissent aussi dans une matière très délicate. La plupart des toiles qui sont ici montrées présentent des coins de Normandie, c'est du paysage très large, très nuancé, avec de beaux arbres en fleurs, et pour les fonds des épaisseurs de frondaisons très variées, souples, changeantes. C'est de la bonne peinture.

§

Des souvenirs de voyage de M. **Franciscovich** dans les Andes, on ne saurait affirmer qu'il se détache une impression très nette ou bien la terre n'est pas très diverse (il y a des peintres qui le disent) et les Andes ressemblent beaucoup au centre de la France, dans la région où tant d'exposants de salon trouvent des lacs de plomb et des coteaux de bois gris.

§

L'œuvre de **Miss Cameron** est très nombreuse et très diverse. Sans doute cette artiste modifie-t-elle de temps à temps sa technique de fond en comble ; on ne l'en saurait blâmer. Le plus grand nombre des tableaux a trait à la vie espagnole, à la vie sportive espagnole (courses detaureaux, toréadoreries, gitaneries, combats de coqs), et non sans un fort accent zuloaguien. Mais Zuloaga présente avec rareté et solidité, et avec un accent espagnol plus autochtone. Il y a néanmoins chez Miss Cameron une incontestable habileté du métier qui lui permet de juxtaposer sans gaucherie sur des toiles de nombreux personnages et des fonds très peuplés.

§

Une exposition générale de l'œuvre de **Paul-Emile Colin** établit une fois de plus la valeur de cet artiste et sa place dans l'art contemporain. Parti de la légende et de l'imagination, passionné pour le détail rare, pour les architectures capricieuses des vieilles villes, Paul-Emile Colin s'est vite acheminé vers la transcription des grands faits quotidiens, des ruralités qui sont le grand lieu commun de l'art plastique et en forment une partie fondamentale. Il a cherché alors non tant le sentiment rare que la belle simplicité des allures et des attitudes. Il a eu aussi l'occasion de voir le paysan dans sa vérité caractéristique avec Jules Renard et de commenter avec détails ces natures âpres, défiantes, obstinées : mais plutôt que l'observation des caractères, c'est la silhouette du travail agreste qui l'occupe, et le voici qui va commenter le texte vénérable d'Hésiode. Il y a dans cet art, en dehors des valeurs techniques, une grande sincérité et une bonne odeur de belle littérature.

§

Aux Arts décoratifs voisinent **Hokousaï** et **Forain**. Il serait peut-être à souhaiter que les organisateurs des expositions d'œuvres japonaises aux Arts décoratifs veuillent bien mettre les profanes un peu au courant de leur science ; sans doute une exposition n'est pas un cours public, mais il faut convenir que la plupart des amateurs d'art parisien n'ont pas sur l'art japonais des données toujours assez précises pour pouvoir regarder l'œuvre d'un Hokousaï, sans être guidés

par le moindre avertissement. En revanche le public est gratifié des renseignements lesplus complets sur les personnes qui ont bien voulu prêter tout ou partie de leurs collections et sait au moins envers qui devront aller ses actions de grâce.

L'exposition de Forain est nombreuse et variée. On y revoit de beaux panneaux décoratifs simples qui ornaient autrefois la façade du café Riche et qui sont très harmonieux. Il y a des tableaux un peu de toutes ses dates, depuis les pochades de ses débuts d'impressionniste jusqu'au *Veuf* et nombre de dessins, et pourtant ce n'est pas l'œuvre complète de cet artiste ingénieux, incisif, d'une exécution si parfaitement audacieuse et d'une cruauté qui a ses justesses et ses injustices, ses passions et donc sa beauté.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES ALLEMANDES

Paul Holzhausen : *Ein Verwandter Gœthes im russischen Feldzuge ;* Berlin, Morawe u. Scheffelt, M. 3.50. — Paul Holzhausen : *Tagebuch des Hauptmanns Joseph Mailinger* (Darstellungen aus der Bayerischen Kriegsgeschichte ; Munich, J. Lindauersche Buchhandlung, M. 3.50. — Gertrude Kircheisen : *Memoiren der Frau von Stael ;* Berlin, Morawe u. Scheffelt, M. 6.50. — Max Brod : *Jüdinnen ;* Berlin, Axel Junker, M. 3. — Heinrich Steinitzer : *Die Tragœdie des Ich ;* Berlin, Egon Fleischel u. Cᵉ, M. 5. — Albert H. Rausch : *Sonnette ;* Berlin, ib., id., M. 3. — Albert H. Rausch : *Das Buch der Trauer ;* Francfort ; Schirmer u. Maldau, M. 3. — Albert H. Rausch : *Platen ;* ib., id., M. 6. — Memento.

Ein Verwandter Gœthes im russischen Feldzuge. — Gœthe séjournait à Karlsbad, au cours de l'été de 1812, en même temps que l'impératrice Marie-Louise. Au nom de la municipalité de la ville, le poète adressa à la souveraine plusieurs poésies de circonstance dont l'une se terminait par ce vers :

« Celui qui peut tout vouloir, veut aussi la paix. »

Dans le même temps, Napoléon s'apprêtait à entreprendre cette fatale Campagne de Russie qui devait lui coûter sa toute-puissance. Un parent du ministre d'Etat du grand-duc de Weimar, très obscur celui-là, le fourrier des hussards Théodore Gœthe, faisait alors partie du contingent saxon qui devait appuyer le corps autrichien placé sous les ordres du prince de Schwarzenberg. Il fit les campagnes de 1812 et 1813, pour ne mourir qu'en 1853, comme fonctionnaire des contributions en retraite à Halle. Le hussard Gœthe a laissé sur les événements auxquels il prit part des Mémoires écrits d'une plume alerte et bourrés de détails aussi précis qu'émouvants, que M. Paul Holzhausen, le plus érudit des napoléoniens allemands, vient de mettre à jour.

M. Paul Holzhausen, dans une copieuse préface, explique tout d'abord la parenté qui existait entre le petit hussard saxon et le grand

poète allemand. A vrai dire, il s'agit d'un cousinage très éloigné. Le bisaïeul de Gœthe, Jean-Chrétien, qui était maréchal ferrant à Artern, avait un frère aîné, Jean-Christophe, lequel mourut en 1669, laissant une très nombreuse famille. Le fourrier Gœthe, l'historien parvient à l'établir avec une quasi-certitude, était un de ses descendants.

Les deux cousins ne se sont jamais vus et ignorèrent, leur vie durant, qu'il y avait entre eux autre chose qu'une simple similitude de nom. Mais enfin le fourrier de la Grande Armée s'appelait Gœthe et c'en était assez pour rendre le public allemand attentif à ses souvenirs. Leur publication a servi de prétexte à M. Holzhausen pour écrire une magistrale introduction consacrée aux opérations du corps austro-saxon auquel appartenait le hussard Gœthe. Le commentateur appelle « singulière » la campagne dirigée par le prince de Schwarzenberg, dont les lenteurs et les hésitations calculées furent une des causes du désastre où finit par s'engloutir l'Armée principale. Nous ne pouvons y insister ici. Les aventures du brave soldat, qu'il nous raconte lui-même par le menu, en insistant sur d'innombrables détails, sont pareilles, ou à peu près, à celles de tous les soldats de l'ancienne armée, où l'avancement était lent et difficile. Alors que nos soldats de la Révolution portaient tous dans leur giberne le bâton de maréchal, les régiments des Alliés que Napoléon utilisa au cours de ses campagnes étaient tous modelés encore sur le type de nos « régiments étrangers », qui, au cours du XVIIIe siècle, rendirent de si utiles services à la Monarchie. Le jeune Théodore Gœthe qui, en 1806, s'engagea à Artern, alors qu'il n'était âgé que de dix-huit ans, dans l'unique régiment de hussards saxons qui comptait 1065 hommes et 1002 chevaux, lorsque la Campagne de Russie s'engagea, n'était encore que fourrier. La vie de garnison qu'il menait ressemblait à celle des anciens Royal-Bavière ou Royal-Deux-Ponts et, au cours des engagements auxquels il prit part, il n'eut jamais l'occasion de se distinguer particulièrement. Il fut à Varsovie en 1808, revint en Pologne en 1811, pour guerroyer médiocrement et suivre les marches et contre-marches du corps de Schwarzenberg. Il n'y avait du reste rien en lui de l'étoffe d'un Fabrice del Dongo, de sorte qu'il ne faut pas s'étonner qu'une fois la guerre terminée il peut être encore, pendant 30 ans, un bon employé des contributions au service de la Prusse, se marier deux fois et mourir à soixante-trois ans, en laissant cinq enfants.

M. Paul Holzhausen a eu entre les mains un autre mémoire inédit, c'est celui du capitaine **Joseph Mailinger**, qui fit campagne avec le contingent bavarois du VIe corps de la Grande Armée et commanda la compagnie chargée spécialement de couvrir la retraite du maréchal Gouvion Saint-Cyr, sur la frontière de la Prusse orientale.

Il ne fut pas à Moscou, mais ses souvenirs sont particulièrement intéressants parce qu'ils aideront à comprendre mieux la psychologie un peu compliquée de Gouvion. Comme toujours, le publicateur rattache avec un art infini et une profonde érudition les épisodes particuliers auxquels sont mêlés ses héros à l'ensemble des événements historiques dont il a pris pour tâche de développer la connaissance.

L'époque napoléonienne étant toujours à la mode en Allemagne, Mme Gertrude Kircheisen s'est appliquée à faire connaître la grande adversaire de l'usurpateur corse. Sous le titre de **Memoiren der Frau von Staël**, elle a donné au public d'outre-Rhin une traduction abrégée et amplement complétée, par des notes et des commentaires judicieux, de l'ouvrage *Dix années d'Exil*. A relire, ainsi présenté, ce plaidoyer *pro domo* contre la toute-puissance de l'empereur, on ne peut s'empêcher de constater combien Napoléon a eu raison d'éloigner de France sa bouillante adversaire. Les éditeurs ont adjoint à ce volume, luxueusement édité une série de portraits et de documents dont quelques-uns sont empruntés aux archives de la famille Kircheisen.

§

Jüdinnen. — C'est, à proprement parler, un roman de collégien. M. Max Brod, qui l'a intitulé *Juives*, n'a voulu donner à cette appellation aucun caractère tendancieux. Un jeune israélite de dix-sept ans fréquente des jeunes filles de son monde et s'engage avec elles dans des aventures toutes platoniques. S'il en reste là, c'est qu'il n'est encore qu'un gamin qui ne connaît rien de la vie, de telle sorte que, bien qu'il se comporte en « petit monsieur », tout ce qui lui arrive est encore fort « prématuré » et qu'il lui faudra user encore quelques paires de culottes sur le banc d'école, avant qu'on se décide à le prendre au sérieux. La figure initiale, parmi toutes ces juives, est une créature singulière, quelque peu hystérique, Irène Popper, difficile à caser, à cause d'une promesse de mariage récemment rompue, mais qui finit cependant par trouver chaussure à son pied. Hugo Rosenthal, le potache, fera sa connaissance d'une façon assez singulière au moment où, en compagnie de sa mère, elle essaie de se dérober au chantage d'un garçon de restaurant. Cela se passe à Teplitz, en Bohême, comme la plupart des scènes de ce roman, où l'étude des milieux israélites qui jouent un rôle si important dans la vie tchèque est particulièrement poussée. M. Max Bord excelle dans l'art du dialogue et sait mettre en relief le caractère de ses personnages par des détails de conversation qui dénotent un art de l'observation particulièrement aigu.

Die Tragœdie des Ich. — Les ravages qu'occasionne l'accoutumance de la solitude sont dépeints sous de sombres couleurs

dans ce roman touffu et vigoureusement mené. M. H. Steinitzer a intitulé sa douloureuse analyse « la tragédie du moi ». C'est une œuvre toute psychologique, où le héros, en un long monologue, raconte ses tentatives toujours avortées de sortir véritablement de lui-même. L'expérience amoureuse n'est chaque fois pour lui qu'une série de cruelles déceptions, parce qu'ayant goûté d'avance, par l'esprit. toutes les joies charnelles, il ne sait pas s'abandonner à l'extase et sortir enfin de lui-même. Le malheur, c'est que l'objet de sa passion toute artificielle finit par s'apercevoir de la double duperie, car il se dupe lui-même,en croyant aimer autre chose que son « moi », et il trompe, en même temps, celle qui s'abandonne à lui, ignorante de toutes ces complications. Finalement le héros s'imagine être la proie de puissances démoniaques qui, au fond de sa conscience, se détruisent les unes les autres,pour renaître sans cesse et entraver ses essais d'extériorisation. Récit poignant et pathétique qui gagnerait à être réduit de moitié.

§

Poète délicat et réservé,M. Albert H. Rausch vient de mettre coup sur coup à la portée du grand public quelques-uns de ses recueils qui jusqu'à présent n'avaient été publiés qu'en éditions privées. **Das Buch der Trauer** et **les Sonnette** le placent au premier rang parmi les lyriques de l'Allemagne d'aujourd'hui. Une langue très expressive et une forme impeccable servent de vêtement à des pensées dont l'affirmation est de tous les temps. L'auteur se plaît aux rythmes savants et difficiles auxquels il plie avec une volonté implacable son imagination ardente.

Ce fanatique de l'expression était prédestiné à élever un monument au seul véritable parnassien que possède la littérature allemande, à Auguste Platen. M. Albert H. Rausch a fait dans l'œuvre de **Platen** un choix judicieux qui lui fait le plus grand honneur. Avec un sens très précis des nuances, il a su mettre en valeur les pièces qui méritent de ne pas tomber dans l'oubli; il les a soumises à un classement nouveau qui permet de les compléter les unes par les autres et, enfin, il a mis en tête de son volume une substantielle préface qui situe admirablement le poète dans l'ensemble de la littérature allemande du siècle dernier. Le travail de M. Rausch est le résultat d'une longue fréquentation. Familier de l'œuvre qu'il se proposait d'écrire,il a su ensuite s'en abstraire,pour rédiger son commentaire, en laissant dormir sur les rayons de sa bibliothèque les volumes qu'il avait si souvent consultés. Il a évoqué avec magnificence l'âme tourmentée du grand malade et les couronnes qu'il lui tresse d'une main pieuse confèrent à Platen une nouvelle immortalité.

§

Memento. — Le génie poétique de Henri Heine exerce toujours une puis-

sante séduction sur l'esprit français. L'auteur du *Buch der Lieder* est le seul poète allemand qui ait publié, lui-même, dans notre langue, une édition de ses œuvres, et pourtant c'est toujours lui que l'on choisit de préférence, quand il s'agit de faire des vers français sur des textes étrangers. Il faut avouer que la tentative de M. Edouard Chanal, pour reconstituer à *Atta Troll* (Figuière, éditeur) son aspect lyrique est particulièrement heureuse. M. Ch. Schweitzer l'a souligné comme il convient dans la préface qu'il a écrite pour ce charmant petit volume : « La grande supériorité de la traduction en vers, dit-il, est qu'elle reproduit à son gré les intentions rythmiques du poète, s'approprie le dessin de la strophe, le piquant des inversions et des rejets, met enfin à sa place le *mot de valeur*, pour lui donner tout son relief, comme aux images tout leur éclat. Il n'est pas jusqu'aux rimes qui, par leur agencement, varié suivant le ton des chapitres, ne conjurent la monotonie à craindre dans une œuvre poétique de longue haleine »... Des exemples suffisent à montrer avec quelle science et quelle conscience M. Chanal a suivi son modèle pas à pas. « Pour être menée à bien, son entreprise exigeait quelque chose de plus que la réunion dans le même homme des deux aptitudes isolées chez Heine et chez Nerval, je veux dire l'égale maîtrise de l'allemand et du français ; elle demandait encore cette piété de l'artiste pour qui tout chef-d'œuvre est chose sacrée, qui le respecte dans son intégralité, dans son entier épanouissement et ne saurait admettre qu'on le mutile ou qu'on le trahisse. »

Si M. Edouard Chanal fait preuve d'une longue familiarité avec le génie de Henri Heine, on ne saurait en dire autant de M. Jean-Victor Pellerin, qui avoue naïvement dans sa préface que « c'est aux vacances dernières, seulement, qu'il a eu l'occasion de faire connaissance avec ce fameux *Buch der Lieder* ». Cet admirateur de récente date en a tiré *Cinquante Lieder* (Ollendorff, éditeur) qu'il accommode à sa façon. Les « jeux poétiques » auxquels il s'est livré ne manquent pas d'agrément. C'est tout ce que l'on peut en dire. — Dans ses *Chefs-d'œuvre lyriques du Nord* (Figuière), M. O. W. Milosz, à côté de quelques poètes anglais, a choisi, pour représenter l'Allemagne, Gœthe et Schiller. Encore que ses traductions, presque juxtalinéaires, ne nous fassent pas pénétrer davantage le génie des deux grands écrivains déjà traduits maintes fois, on peut se demander si, étant nés tous deux entre le 48e et le 50e parallèle (précisément la région de Paris), ils représentent vraiment quelque chose de spécifiquement « nordique ».

Dans *Deutsche Rundschau* (février), M. Albert Leitzmann fait paraître une intéressante étude sur l'éducation littéraire de Beethoven, et il montre avec quelle sûreté de jugement le génial musicien savait parler des écrivains de son époque. — M. Richard M. Meyer rend compte, avec la précision élégante dont il est coutumier, du recueil de lettres de Guillaume et Caroline de Humboldt, qui vient de paraître.

Hochland (février) débute par un article de M. Théodor Brauer sur « le mouvement catholique social en France ». Des reproductions de Humbert et de Puvis de Chavannes illustrent le fascicule.

Die Güldenkammer (février) a confié à M. Otto Flake une revue du mois, où le jeune écrivain signale les actualités berlinoises. Nous y apprenons que MM. Meier-Graefe et Max Osborn ont fait, dans la capitale allemande, des conférences sur « les phases récentes des cubistes et des futuristes ».

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

P. P. Howe : *J.-M. Synge*, 7 s. 6 d., Martin Secker. — Eleanor F. Jourdain : *An Introduction to the French Classical Drama*, 6 s., Clarendon Press. — Hugh Stokes : *A Prince of Pleasure, Philip of France and his Court*, 12 s. 6 d., Herbert Jenkins — Alexander Philip : *The Dynamic Foundation of Knowledge*, 6 s., Kegan Paul. — Edward Legge : *The Comedy and Tragedy of the Second Empire*, 7 s. 6 d., Harpers. — Sir Henry H. Howorth : *Gregory the Great*, 12 s., Murray. — Georges Chatterton-Hill : *The Philosophy of Nietzsche*, 7 s. 6 d., John Ouseley. — Edmund G. Gardner : *Dante and the Mystics*, 7 s. 6 d., J.-M. Dent. — Memento.

Sur une route du comté montagneux de Wicklow, Synge rencontra un vieil Irlandais curieux qui voulut savoir qui il était. « Je lui répondis que j'étais né à Dublin, mais que j'avais voyagé par la suite, habité Paris et Rome et vu le pape Léon XIII. » A part l'œuvre qu'il laisse, c'est là toute sa vie, telle qu'il l'aurait relatée lui-même, ajoute Mr P.-P. Howe, dans l'étude critique qu'il consacre à **J. M. Synge**. Nous pourrons néanmoins ajouter quelques détails à cette biographie par trop sommaire. John Millington Synge naquit à Rathfarnham, comté de Dublin, le 16 avril 1871, d'une famille qui compta parmi ses membres de nombreux évêques et archevêques. Après avoir terminé ses études à Trinity College, il partit pour l'Allemagne dans l'intention de s'y préparer à la profession musicale, mais il préféra se familiariser avec la littérature allemande. En janvier 1895, il s'installait à Paris. De là, il erra à pied à travers la France, alla jusqu'à Rome, se contentant des ressources que lui offrait un revenu d'un millier de francs. A Paris, il habitait une minuscule chambre sous les toits d'un vieil immeuble du quartier latin, étudiant la littérature française, et c'est là, lisant Racine, que Mr W.B. Yeats le découvrit un jour en 1899. Mr Yeats lut quelques-uns des essais dramatiques de Synge et constata que leur auteur n'y avait rien mis de ce qu'il avait pu observer au cours de sa vie aventureuse et de ses pérégrinations ; il lui conseilla de retourner en Irlande, afin de remémorer sur place la langue gaëlique qu'il commençait à oublier, d'exprimer une vie qui n'avait jamais trouvé d'expression, et d'écrire pour le théâtre national que Mr Yeats fondait alors. Synge se laissa persuader et, pendant les années qui suivirent, il alla vivre quelques mois par an dans l'archipel d'Aran, qui ferme la baie de Galway ; il écrivit un livre sur son séjour dans les îles, et publia plusieurs articles sur la littérature irlandaise, dans le *Speaker*, de Londres. Il abandonna définitivement Paris, et, en 1903, Mr. Masefield fit sa connaissance à Londres, dans une chambre du quartier de Bloomsbury, où il recopiait ses premières pièces avec une vieille machine à écrire. Ces pièces furent jouées à Dublin, à la fin de 1903, dans un humble local d'abord, par une petite troupe que le succès força à louer bientôt l'Abbey Theatre. Dès lors, Synge,

avec lady Gregory et Mr W. B. Yeats, consacra la majeure part de son activité à ce théâtre, « vivant, pour ainsi dire, comme à bord d'un vaisseau en mer ». C'est en janvier 1907 que fut joué *The Playboy of the western World*, et Mr Augustine Birrell, qui débarqua alors à Dublin pour y exercer ses fonctions de Chief Secretary to the Lord Lieutenant of Ireland, fut fort étonné de trouver la ville non pas agitée par la question du Home Rule, mais par le problème de savoir si la pièce nouvelle de Synge n'était pas une diffamation des femmes irlandaises. Le conflit violent qui en résulta eut un contre-coup fâcheux sur la santé de l'auteur, qui n'avait jamais été très fort. Il n'en resta pas moins décidé à continuer son œuvre comme il l'entendait, et, en juin 1907, il accompagna à Londres la troupe de l'Abbey Theatre, qui venait représenter son répertoire devant le public de la capitale anglaise. Les pièces de Synge y furent vite appréciées à leur juste mérite. Quand il rentra à Dublin, la santé de Synge était gravement compromise; il termina une pièce qu'il avait commencée, et prépara un recueil de ses poèmes pour l'impression. Finalement, il dut entrer dans une maison de santé et il y mourut le 24 mars 1909. C'est à cet auteur de grand talent que Mr P. P. Howe consacre une monographie un peu trop volumineuse et d'un ton parfois exagéré, mais qui rend toute justice à son sujet. L'exposé critique des pièces et du talent particulier de Synge ne laisse rien à désirer ; ses analyses sont claires et consciencieuses. Les œuvres de Synge ont été publiées en 1910 en quatre volumes, et en 1912, en cinq volumes par Maunsel, l'éditeur de Dublin. Voici la liste des œuvres dramatiques avec la date de leur première représentation : *In the Shadow of the Glen*, 8 octobre 1903, Dublin ; *Riders to the Sea*, 25 février 1904, Dublin ; *The Well of the Saints*, février 1905, Dublin ; *The Playboy of the western World*, 26 janvier 1907, Dublin ; juin 1907, London ; octobre 1911, Etats-Unis ; *The Tinker's Wedding*, 11 novembre 1909, Londres ; *Deirdre of the Sorrows*, 13 janvier 1910, Dublin. Certaines de ces pièces sont traduites en français et seront probablement représentées à Paris. Souhaitons que ce soit le plus tôt possible.

§

La littérature française de la période classique est assez difficilement appréciée par les Anglais, qui insistent sur son caractère artificiel. L'idéal classique est jugé froid, les discours des personnages passent pour des exercices de rhétorique et la forme est condamnée pour son manque d'élasticité et de naturel. Récemment, M. Emile Legouis a magistralement réfuté ces prétentions, et voici à présent **An Introduction to the French Classical Drama**, par Eleanor F. Jourdain, qui offre une base solide pour l'étude plus

approfondie du sujet. L'auteur démontre que, débarrassé de tout élément épique et du souci de montrer, par des épisodes successifs, les vicissitudes d'une existence tout entière, comme dans le drame shakespearien, le drame classique pousse ses racines au plus profond des problèmes de la nature humaine, que malgré la pomposité du style il est tout vibrant de passion, et que l'artificialité apparente de l'ambiance et du décor a une signification artistique indiscutable. Corneille, Racine, Molière, chacun avec ses moyens propres, expriment l'idéal social français par opposition à la subjectivité de l'idée germanique avec son enveloppement de mystère et ses outrances. Ils se sont imposé des limites de sujet et de traitement qui ne les ont pas empêchés d'exprimer leur propre personnalité et de refléter la vie de leur époque, justifiant par là leur art « classique », car l'art ne doit pas seulement être une image de la vie individuelle ou sociale à un moment donné, mais de la vie en activité, en progrès, en plein développement. Or, dans l'évolution de la société, la conscience de l'individu ou du groupe est le principal facteur déterminant. Il faut donc admettre les formes d'art, qui, comme dans la littérature française du XVIIIe siècle, reflètent la vie consciente au lieu des conditions incomplètes de la société. C'est une des caractéristiques du génie français de posséder cette conscience qui est une des conditions constitutives de tout art qui reproduit la vie en action.

§

Pendant plus de deux siècles, la maison d'Orléans est restée en commerce constant avec l'Angleterre. Philippe, frère de Louis XIV, épousa Henriette d'Angleterre, *Madame*, dont Bossuet prononça l'oraison funèbre, et ce n'est que tout récemment que l'actuel duc d'Orléans vendit les propriétés qu'il possédait dans le Worcestershire. C'est au premier duc de la seconde maison d'Orléans, père du Régent, que Mr Hugh Stokes consacre un volumineux ouvrage : **A Prince of Pleasure, Philip of France and his Court**, 1640-1701. Dès le début de son livre, l'auteur cite la phrase de Balzac : « Il y a deux sortes d'histoires, l'histoire officielle et mensongère, l'histoire *ad usum delphini*, enseignée dans les écoles, et l'histoire secrète, l'histoire honteuse, qui révèle les causes véritables des événements. » C'est sur cette dernière que Mr Hugh Stokes s'est basé pour retracer la vie de son principal personnage. Il y a remarquablement réussi ; son livre se lit avec une attention qui ne faiblit jamais ; les innombrables anecdotes qu'il relate et qui ne sont jamais hors de propos donnent une saveur particulièrement agréable et piquante au récit. C'est la reconstitution de toute une époque, une série d'intrigues captivantes, l'activité d'une cour secondaire à côté de celle du roi-soleil qui accapare toute l'attention officielle. L'ou-

vrage est orné de nombreux portraits d'après des tableaux, gravures et miniatures du temps.

§

Mr. Alexander Philip est l'auteur de divers ouvrages dans lesquels il soutient que le concept scientifique d'énergie explique exactement les phénomènes de la nature et que le concept incompatible de la réalité matérielle devait être définitivement abandonné. Cette thèse est admise généralement à l'heure actuelle ; néanmoins, on ne saurait affirmer qu'on ait posé une base de concepts définis sur lesquels édifier la connaissance, et les déviations des théories scientifiques récentes rendent plus nécessaire que jamais la recherche de cette base. C'est ce que s'efforce de faire Mr Alexander Philip dans son livre : **The Dynamic Foundation of Knowledge**. En trente-huit courts chapitres, il envisage les multiples aspects du problème et les diverses solutions applicables, non sans profondeur et non sans clarté. Sans doute, bon nombre de ses propositions sont discutables, mais l'espace, sinon la compétence, nous manque ici pour les contester. Laissons cette tâche aux spécialistes de la métaphysique.

§

Nous ne discuterons pas davantage le livre de Mr. Edward Legge : **The Comedy and Tragedy of the second Empire**. L'auteur a déjà consacré un important volume à l'impératrice Eugénie et il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il manifeste une certaine tendance à la bienveillance envers les protagonistes du drame. Que Napoléon III et l'impératrice, non moins que les personnages qui les entouraient, aient eu des côtés sympathiques, on l'admet, certes, et il eût été surprenant qu'il en fût autrement. Mais ce n'est pas l'effort de Mr. Edward Legge, non plus que ceux de M. Emile Ollivier, à qui il dédie son livre, qui nous feront regretter le régime qui a abouti à la catastrophe de Sedan. Aucune subtilité dialectique ne déchargera Napoléon le Petit du crime du coup d'Etat, et des responsabilités qui lui reviennent dans l'effondrement du pouvoir impérial qui entraîna pour la France de si cruelles conséquences. Comédie, tragédie, où les acteurs s'amusèrent peut-être, mais dont les spectateurs eurent à supporter la ruine, et à reconstruire l'édifice.

§

Après avoir été préteur de Rome, Grégoire, qu'on surnomma le Grand (540-604), embrassa la vie religieuse. C'était à l'époque où la capitale de l'Empire Romain avait été transférée des bords du Tibre aux rives du Bosphore. Rome n'avait plus guère que 40.000 habitants, et en l'absence d'un prince et d'une autorité directe, l'évêque assuma peu à peu une sorte de domination administrative, embryon

du pouvoir temporel de l'Eglise. Par la force même des circonstances, sans un plan concerté de sa part, saint Grégoire le Grand devint, beaucoup plus que le successeur de saint Pierre, le prédécesseur d'Hildebrand, de Jules II et de Pie IX. Dans son remarquable livre **Gregory the Great**, Sir Henry H. Howorth retrace l'activité ecclésiastique de cet évêque de Rome qui envoya le moine bénédictin Augustin convertir l'Angleterre, et qu'on considère comme le véritable fondateur de la papauté médiévale ; c'est lui en effet qui fut le premier à soutenir la prédominance du siège de Rome, prédominance que ses successeurs ont fait tant d'efforts pour confirmer. L'ouvrage est consciencieusement établi, avec une richesse anecdotique et légendaire des plus remarquables.

§

Mr Georges Chatterton-Hill est privat docent de Sociologie à l'Université de Genève. En 1904, il a publié à Paris un ouvrage en français : *la Physiologie morale*, et à Londres : *Heredity and Selection in Sociology*, en 1907, et *The Sociological value of Christianity*, en 1912. Je ne sais si ces deux derniers livres ont paru en français, mais, avec le premier, ils indiquent assez quelles sont les préoccupations de leur auteur et quel but il poursuit dans ses recherches. Il donne maintenant **The Philosophy of Nietzsche**, *an Exposition and an Appreciation*, travail composé en 1905 et qui paraît sans avoir été remanié, bien que l'auteur avoue que ses idées ont pu se modifier sur certains points. Cela, du reste, importe peu, puisqu'il a fait son livre aussi objectif que possible, c'est-à-dire qu'il a essayé d'exposer clairement au lecteur la philosophie de Nietzsche, sans alourdir ses pages de commentaires personnels.

§

Mr Edmund G. Gardner réunit sous ce titre : **Dante and the Mystics**, un certain nombre d'études dans lesquelles il examine les aspects mystiques de *la Divine Comédie*, recherche l'influence qu'eurent sur Dante les mystiques depuis saint Augustin, et essaie de démontrer les tendances mystiques du poème par ses analogies avec les œuvres des contemporains et des maîtres subséquents de cette science de l'amour. Néanmoins, il s'est parfois écarté de ce but, comme lorsqu'il étudie les rapports de Dante avec saint Bernard et son attitude envers le mouvement franciscain. Malgré tout ce qui a été écrit à l'encontre, Mr Gardner admet l'authenticité de la lettre à Can Grande dans laquelle Dante ferait appel à l'autorité de saint Augustin, de saint Bernard et de Richard de Saint-Victor. Il faut reconnaître à l'auteur une connaissance approfondie de son sujet, et une vaste érudition pour tout ce qui regarde Dante et son œuvre ; de même, il

connaît admirablement les travaux de ceux qui l'ont précédé dans ce domaine, et son savant ouvrage, qui n'est jamais touffu ni superficiel, restera une contribution importante à l'étude de Dante et de *la Divine Comédie*.

Memento. — La collection Tauchnitz s'enrichit de deux romans : *The Island Pharisees*, de Mr John Galsworthy, et *The Procession of Life*, d'Horace A. Vachell, et de *A Selection of the Poetry of W. B. Yeats*, ce qui est bien la meilleure idée qu'un éditeur puisse avoir. Le choix des poèmes que contient ce volume a été fait par le poète lui-même.

The British Review, sous la direction de Mr Richard Johnson Walker, publie son intéressant deuxième numéro, où se rencontrent les noms de Maurice Hewlett, d'Hilaire Belloc, du père jésuite Joseph Keating, etc.

Dans le *Cornhill Magazine*, une description du Montenégro, que visita récemment miss Edith Sellers ; *Old Days in Weimar*, où Mrs Moberly raconte des souvenirs de la famille de Gœthe, de Liszt et autres célébrités ; d'intéressants souvenirs personnels aussi relatés par Miss Claudia E. Gale dans *At Canterbury and Amiens with Ruskin*.

De nombreux articles sur le conflit balkanique, ses causes et ses conséquences, dans *The Fortnightly Review*. Le sommaire est fort varié de *The Nineteenth Century and After* : on y trouve des articles de l'évêque Hamilton Baynes, du duc de Bedford, de Sir Ernest Satow, de Yoshio Markino, de lady Blake, de Lord Curzon, de W. S. Lilly, de lord Avebury, etc. Très intéressant numéro de *The World's Work*, avec une étude sur le premier ministre, M. Asquith.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ESPAGNOLES.

La Littérature catalane. — Prudenci Bertrana : *Proses Barbares :* Societat catalana d'edicions, Barcelone. — Pere Corominas : *Les Hores d'amor serenes ;* L'Aveng., Barcelone, 3 pes. — Manuel de Montoliu : *Estudis de Literatura catalana :* Soc. cat. d'edicions. — J.-M. Lopez Pico : *Poèmes del Port :* A. Verdaguer, Barcelona. *Amor, Senyor ;* ibid. — Amedée Pagès : *Auzias March et ses prédécesseurs :* H. Champion, Paris, 12 fr. ; *Les Obres d'Auzias March : edicio critica ;* Institut d'Etudes Catalanes, Barcelone, 20 pes.

En Catalogne plus qu'ailleurs, plus que dans le reste de l'Espagne, la vie est dure pour l'artiste et pour le poète. Je n'ignore point que le marché de langue catalane, comme disent les libraires, ne peut se comparer au marché de langue espagnole, le second du monde ; mais malgré ce désavantage dont je ne me dissimule pas l'importance, **la Littérature catalane**, si vaillamment défendue au temps héroïque de Verdaguer, Guimera, et si vigoureuse encore avec la génération de J. Costa, Alcover, Guanyabens, Maragall, n'aurait pas à redouter de déclin, si la jeune pléiade, fort digne pourtant de l'ancienne, aussi combative, aussi féconde qu'elle, bien qu'attirée vers d'autres directions, était un peu mieux secondée. Malheureusement, le public nationaliste lui-même, si supérieur soit-il à la basse tourbe

lerrouxiste, n'attache point en général assez de prix à l'effort de ceux-là seuls qui pourraient valoir à la Catalogne de nouvelles conquêtes. L'admirable épopée que sut écrire au Moyen-Age la race catalane, en portant ses armes, sa langue et ses lois de Valence et de Majorque à la Sardaigne, la Sicile, la Grèce et jusqu'à l'Asie, ne se renouvellera plus, et il ne faut attendre que de l'art et de la pensée le rayonnement de la patrie. On l'a compris, et nulle part on ne parle autant de poésie « civile » et de culture ; mais nulle part peut-être, on ne consent avec moins de libéralité aux sacrifices sans lesquels ces dernières resteraient de vains mots. Certes, la création de l'Institut d'Etudes Catalanes, due à la magnifique générosité de la Municipalité et de la « Députation », est une bonne preuve de l'effort tenté pour secouer l'apathie générale et faire de la « Renaissance » une entreprise vraiment nationale; mais le bénéfice collectif qu'on est en droit d'attendre de telles initiatives est encore lointain, et il reste encore beaucoup à faire pour informer et policer l'esprit public. D'ailleurs, l'éducation de l'intelligence et du goût serait peut-être insuffisante si l'on ne s'attachait en même temps à corriger certains penchants fâcheux du caractère catalan. Car ceux-là même qui paraissent capables de culture et savent lire ce qu'il faut, et comme il convient, ne se montrent pas assez partisans d'encourager l'écrivain. Un illustre catalaniste, bien placé pour connaître ce travers de ses compatriotes, — car c'est un éditeur, — me le confessait naguère : « A Madrid, on achète des livres, mais on ne lit pas ; à Barcelone, on lit, mais on n'achète pas. » Des deux gestes, quel est le moins noble ? De fait, la vie est à peu près impossible, en Catalogne, à l'artiste qui ne se double pas d'un parfait rentier, et qui voudrait pouvoir compter, au moins un peu, sur ses lecteurs.

§

Ces réflexions nouvelles sur ce que j'ai déjà appelé l'étroit positivisme, le manque de générosité de la mésocratie catalane, me sont inspirées par la récente aventure survenue à l'un des écrivains qui, par la noble indépendance et l'exquise simplicité du caractère autant que par la forte beauté de l'œuvre, honorent le plus son pays. Ce simple fait, qu'ont seuls commenté quelques journalistes barcelonais, sans dégager toutefois la fâcheuse leçon qu'il comportait, le voici : vers la fin de l'an dernier, alors que venait de paraître son beau recueil de **Proses Barbares**, Prudenci Bertrana quittait Gérone, où il avait toujours vécu, pour Barcelone, où il pense sans doute continuer avec plus de bonheur l'âpre lutte pour la vie qui fut jusqu'ici son partage. Ses admirateurs et ses amis se sont en général réjouis de le voir arriver sur un théâtre plus digne de lui. Je ne sais s'il ne conviendrait pas également de s'attrister de ce brusque changement

de vie qui vient ainsi contrarier un grand écrivain en pleine maturité de son talent. Bertrana était l'homme de Gérone, il en était un peu l'âme; en tout autre pays, on l'eût encouragé à y rester pour y parfaire son œuvre. Nul n'avait mieux traduit que lui, en ses nouvelles ou ses romans, la douloureuse méditation que suggère à toute âme d'artiste la vieille cité moribonde qui, en pleine Catalogne, évoque déjà si puissamment l'Espagne; nul n'avait mieux rendu son atmosphère morale si troublante, mieux percé sous les apparences de mort le mystère qu'est la vie; il en avait splendidement campé l'héroïque silhouette; c'était plaisir que de le suivre à travers les rues médiévales, sur les murailles éventrées qui défièrent Napoleon, dans les églises pleines d'ors et d'ombres, pétrifications du silence; et ces bourgeois somnolents, d'une vieillesse aussi avérée que la ville, bien que moins respectable, comme il s'entendait aussi à les croquer, d'un trait précis!

Toute son œuvre, il l'avait écrite à Gérone, presque toute il la lui avait consacrée.

Dans *Josaphat*, c'était la cathédrale et ses ténèbres légendaires qu'un vieux sonneur fanatique anime de visions de luxure. Dans *Naufrecs*, l'histoire passionnelle d'un jeune prêtre façonné par l'austère cité, mais qui, dès qu'il n'en subit plus l'emprise, dans la sérénité complice du paysage natal, ne tarde pas à se voir déchiré entre l'ancienne ferveur religieuse et l'amour naissant. *Les Proses Barbares*, enfin, c'est la campagne environnante qui tantôt, par l'allègre fraîcheur de ses bois et de ses rivières, les suaves ondulations de ses collines ombriennes, proche la mer, contraste avec la tragique tristesse de la cité, tantôt la rappelle au contraire, et se fait grise, sinistre, à son image. Bertrana, qui a su si finement analyser le charme complexe de Gérone, n'a jamais été pourtant qu'un citadin transplanté malgré lui et rebelle: un rebelle sans pose aucune, et surtout sans théories à la Jean-Jacques, sans diatribes contre la société au nom de la nature, et qui ne laisse percer ses révoltes que par des traits d'une ironie malicieuse, amère sans cruauté; la discipline instaurée dans les villes par des bourgeois ordonnés lui a toujours paru chose conventionnelle; et la sociologie n'est pas du tout son fait. Au fond, il est resté le petit paysan, épris de solitude et de vagabondage, qu'il fut dans son enfance: il ne se retrouve chez lui qu'à condition de s'évader à travers champs. *Les Proses Barbares*, écrites dans le plus parfait oubli de toute littérature, ne sont que le récit de ces évasions vers « les beaux chemins qui ne mènent nulle part » et, selon le mot de Bertrana lui-même, le journal de sa liberté; confessions admirables de spontanéité, de force de suggestion, de poésie robuste et simple, elles nous donnent l'image la plus adéquate et la plus sincère de cet original tempérament. C'est là, incontestablement,

une des maîtresses œuvres de la prose catalane. Or, voici Bertrana loin de ses bois et de ses montagnes, loin de Gérone encore propice aux rêves, un peu perdu dans le tumulte de Barcelone. Et je sais bien que là aussi il peut faire œuvre utile : déjà, ses beaux articles de l'*Esquella* et du *Poble* ont révélé en lui un satiriste redoutable, un défenseur ému des justes causes. N'empêche ! Je souhaite respectueusement, pour lui comme pour ses lecteurs, qu'il ait le loisir de s'évader encore quelquefois. Et puisse le recul l'aider à mieux réaliser la belle œuvre qu'il nous doit et que nous attendons !

§

Les Heures d'Amour Sereines. C'est une histoire d'amour, et la sienne propre, que nous conte M. Pere Corominas en ce livre. Il fallait, pour oser écrire sans transposition romanesque, sans le moindre déguisement, des Mémoires aussi intimes, ou beaucoup d'audace ou beaucoup d'ingénuité. Seul, M. Corominas, en qui s'allient si étrangement l'une et l'autre, était capable de tenter pareille aventure et d'y réussir aussi bien. « Toute ma vie se résume en un généreux idéal : être homme », déclare-t-il dans la préface où il explique la genèse de l'œuvre. *Les Heures d'Amour* ont en effet une grande valeur d'humanité : elles continuent les belles gloses idéalistes sur la vie réelle que renfermait déjà *la Vie Austère*, tout en étant allégées de la métaphysique par trop nébuleuse qui déparait parfois ce dernier ouvrage, longuement analysé ici même en son temps. Peut-être M. Corominas eût-il pu se dispenser cependant de reproduire, telles quelles, les poésies assez désuètes qu'il envoyait à sa fiancée, ainsi que certains détails puérils. Je m'empresse de dire que ce grief s'oublie vite devant l'émouvante et simple beauté de l'ensemble : l'œuvre, ardente de foi en la vie humaine, est d'un très noble et pénétrant moraliste, doublé, — dès qu'il consent à écrire en prose, — d'un vrai poète.

§

Voilà plusieurs années déjà que je suis avec autant de plaisir que de profit l'œuvre consciencieuse de l'auteur des récentes **Etudes de Littérature Catalane**. Critique bienveillant et judicieux ensemble, admirablement équilibré, familier avec les classiques aussi bien qu'avec les meilleurs écrivains modernes de tous pays, M. Manuel de Montoliu sait situer à sa juste place, sans flatterie comme sans parti-pris, chacun des poètes ou romanciers, ses compatriotes. Il est de ceux qui m'ont aidé le mieux à apprécier les Lettres catalanes. Je recommande donc volontiers son livre à quiconque désirerait se faire une idée précise de la littérature dont il a si clairement et si impartialement déterminé l'évolution depuis Mila et Verdaguer, et l'actuelle physionomie.

§

Le premier recueil (1) de M. J.-M. Lopez Pico, analysé naguère, permettait de fonder sur le jeune poète barcelonais les plus belles espérances. Les **Poèmes du Port**, parus à la fin de 1911, ont attesté à quel point elles étaient légitimes. Le rendu plastique de ces courtes pièces n'a d'égal que la profondeur du sens spirituel dont elles débordent : les images n'y sont que l'expression lumineuse et juste des sentiments du poète ; toutes choses vues par lui y prennent aussitôt un air humain. Le troisième volume, paru il y a quelques mois, et où l'on retrouve, encore accentuées, ces éminentes qualités, va nous permettre de renouer connaissance avec le plus original parmi les poètes catalans de l'heure présente.

Aux premières pages de chaque recueil de M. Lopez Pico, et surtout du dernier, **Amour, Seigneur**, le lecteur se sent pris d'étonnement et comme de malaise : c'est que, dans ces impeccables poèmes, d'un lyrisme tendu jusqu'à l'âpreté, d'ardeur farouche, de vibration toujours si personnelle, une force nouvelle s'exprime, presque avec la rigueur d'une loi à laquelle il faut se plier. Il ne peut être question de s'installer là comme chez soi, et le poète nous a donné de suite à entendre que nous devions entrer chez lui : sans préambule, sans diplomatique gradation, il nous veut dans son orbite. Mais vite, en raison même de cette force véhémente, qui n'a cure d'obéir qu'à son propre rythme, on est entraîné et conquis ; on s'est fait à cette lumière inhabituelle qui nous précède au fil du livre, si bien même qu'on se demande si ce ne serait pas la seule vraie, l'éternelle, la classique. — L'amour est devenu le maître du poète, qui s'en fait l'analyste minutieux autant qu'emporté ; mais un poète comme M. L. P., en qui la volonté collabore si intimement avec l'instinct, est toujours, pour une bonne part, le créateur de son amour et de sa beauté, même lorsqu'ils sont, comme ici, objectifs et réels, incarnés dans un être vivant, modèle qu'on devine tout proche, agité d'émotion. Sans doute, M. L. P. s'attache t-il à bien rendre ce modèle, anxieusement, innombrablement interrogé ; mais il n'y voit guère se refléter que son propre visage, et ne peut donc nous renseigner, avec une netteté singulière, il est vrai, que sur sa propre façon de concevoir l'amour et de le vivre, en esprit comme dans la chair. L'être en qui et par qui il a ramassé tout l'univers lui est en effet un plus clair miroir de lui-même que ces eaux, ces nuages, ces passantes, ces arbres, toutes ces visions fugaces qu'autrefois il s'amusait à fixer d'une plume ironique, précise et pourtant un peu distraite ; s'il parvenait déjà à animer ces divers paysages, humanisés et ennoblis à sa ressemblance, il réussit mieux encore,

(1) *Torment-Froment*, V. *Mercure de France*, 16 novembre 1910.

maintenant, à tirer de la femme aimée des images plus nettes de lui-même ; et c'est son monde intérieur qu'il va découvrir, puis scruter avec sa pénétration coutumière :

A moi-même j'étais étranger, quand, libre d'amour,
Ma vie se dissipait, vagabonde.
Depuis que je t'ai, je me suis trouvé...

Ainsi, dans la femme aimée, le poète se cherche encore lui-même, et se trouve, mais singulièrement enrichi, lui-même en sa plus heureuse plénitude, tendu dans une exaltation divine de tout son être, ramené, grâce à l'amour, à la clairvoyante unité ; le monde extérieur, bénéficiant, par contre-coup, de cette plénitude, s'ordonne lui aussi en une vision plus claire, plus grave, raccourci prodigieux d'audace et de sobre harmonie. Qu'est ce donc que l'amour, source d'un si fécond renouvellement? Après avoir tenté de le définir, M. P. L. en chante la force et la pérennité ; alors commence la partie maîtresse du livre, tout entière surprenante d'ardeur dans la pureté, de violence dans la sérénité, de foi en la toute-puissance immortelle de l'amour. Non point que le rappel de la douleur et de la mort ne vienne parfois heurter toutes ces forces d'affirmation ; mais le leit-motiv, en sa fougue impétueuse, arrive à triompher des doutes, à envelopper, à fondre en lui les voix contraires. De la douleur même, le poète a fait le serviteur de l'amour, et de la mort, son entrée dans l'éternité.

Les vers feront de ma chair leur pâture,
Ils ne pourront t'effacer de mes os...
Quand l'esprit devant Dieu comparaîtra,
Et que la présence divine l'inondera,
Il dira : — Seigneur, je ne vous vois pas, car elle est d'elle
Cette lumière toute humaine que je garde...
Ne sens-tu pas, amour, que la loi de ta force
Pas même au delà du monde ne peut s'abolir ?

Cri d'une âme bien catalane, pieux blasphème qui rappelle, avec plus de violence, le Chant Spirituel du grand Maragall, et aussi le vers du vieux poète de l'amour au xv^e^ siècle, Auzias March : *Vos, Dona, sou mon Deu e mon delit.*

M. Lopez Pico se rattache décidément à ce maître, comme ce dernier continuait Dante : la condensation souveraine de forme et de pensée à laquelle il est aujourd'hui parvenu le classe, sans conteste, parmi les maîtres de l'ancienne poésie catalane et de la nouvelle. Avec plus de certitude que lors de l'apparition de son premier recueil, nous saluons en lui un pur classique.

§

Précisément un universitaire, M. Amédée Pagès, Catalan de

France puisque roussillonnais, vient de ressusciter la curieuse figure de ce poète classique de l'ancienne Catalogne qui, malgré la rigueur souvent toute scolastique avec laquelle il s'efforça de donner une description scientifique de l'amour, a su exprimer harmonieusement, parfois en des vers d'une émotion indicible, les plus tenues des passions humaines aussi bien que les idées les plus abstraites. Les études de M. Pagès, impatiemment attendues, sont le fruit de longues années de travail. Dans l'excellente thèse, d'une information abondante et sûre, intitulée : **Auzias March et ses prédécesseurs**. *Essai sur la poésie philosophique et amoureuse en Catalogne aux XIVe et XVe siècles*, M. Pagès retrace la physionomie de l'écrivain, détermine les influences qu'ont exercées sur lui la France du midi ou du nord et l'Italie, puis, analysant son œuvre, nous aide à en surprendre le sens parfois caché et à en goûter toute la saveur. La poésie d'A. March — et cela tient non moins à son style raffiné qu'à son caractère nettement philosophique et moralisateur — exige en effet, pour être parfaitement comprise, une véritable initiation. L'obscurité inhérente au texte a d'ailleurs été augmentée par les efforts tentés par les copistes les plus anciens et par les éditeurs du XVIe siècle, pour la dissiper. M. Pagès a pu, grâce à une série de comparaisons minutieuses, rétablir le texte original. Son édition critique des **Œuvres d'Auzias March**, publiée splendidement par les soins de l'Institut d'Études Catalanes, restitue aux idées du poète leur forme la plus authentique : elle est dédiée à M. Morel-Fatio qui, dès 1887, au cours de ses conférences de l'École des Hautes-Études sur le poète-philosophe, donna à M. Pagès l'idée de se consacrer à une aussi belle œuvre, qu'il a ensuite favorisée de son inépuisable et toujours bienveillante érudition.

MARCEL ROBIN.

LETTRES NÉO-GRECQUES

L'Hellénisme. — Manolis Triandaphyllidis : *Die Sprachenfrage in Griechenland* ; aus Süddeutschen Monatsheften, Munich. — J. Zervos : *L'Homme à l'Esprit*. Bibliothèque Fexis Athènes. — D. Solomos : *Ta Erga*. Fexis, Athènes. — A. Varnalis : *Erga* : Fexis, Athènes. — K. Krystallis : *Erga*, Polemos, Oxa. Athènes. — Jean Vlachoyannis : *Sonn.* : Athènes. — J. Vlachoyannis : *L'Amour* : Athènes. — Nikos Santorinios : *Istories tou Pelagou* sur les Archipélagiens. Kassiamis, Alexandrie. — Memento.

Tout l'**Hellénisme** est secoué par la grande convulsion orientale, qui décide actuellement de ses destinées, et les soucis purement littéraires, les querelles linguistiques elles-mêmes, toujours si âpres en pays grec, passent forcément au second plan. Peut-être n'est-il pas mauvais, toutefois, que certaines questions, d'ordre plutôt spéculatif, s'éclairent ainsi d'un jour inattendu. L'Hellénisme, en effet, ne se sert de l'Épée que pour défendre les droits perpétuels par le Livre ;

triple nœud sacré : Foi-Langage-Patrie, était d'essence impérialiste et remontait à Byzance. Or, l'évolution même de l'idée nationale, en fonction de son triomphe, doit amener la victoire du démotique, encore que *la catharévoussa* doive laisser sur le sol abandonné d'abondantes alluvions.

Le démotique a incontestablement pour lui la vérité scientifique, et il est curieux de constater qu'il soit presque exclusivement employé par les nombreux auteurs d'hymnes guerriers, dont les événements actuels ont excité la verve poétique.

A côté du nouveau Tyrtée, S. Matsoukas, citons K. Palamas, S. Skipis, Sikélianos, Lapathiotis, Souris, auprès desquels J. Polémis et G. Stratigis font entendre des accents non moins vibrants encore que plus académiques. Mais ce n'est guère dans le feu de l'action que s'élaborent les chefs-d'œuvre. Au reste, insistons-y, les plus graves problèmes sont en suspens, et puisque la possibilité de reconquête de Constantinople ne saurait être envisagée par la Grece, peut-être le Patriarcat œcuménique doit-il s'efforcer d'assumer dans les Balkans un rôle arbitral, qui réserve l'avenir, sans intervenir dans la politique active. Le successeur de Joachim III aura besoin d'être un homme énergique et souple. Il pourra préparer l'avènement de Constantinople au titre de ville libre et suzeraine de la confédération des Balkans, quand l'Europe et les Destins auront consenti au reflux définitif des Turcs en Asie. Dès 1898, Capodistria avait fait ce rêve, que les événements d'aujourd'hui sont bien près de réaliser.

Et c'est avec émotion qu'on relit les **Perses** d'Eschyle restitués en langue moderne de si vivante façon par le talent de J. Zervos. Partout revit le rythme véhément de l'original, et comme il est actuel cet hymne multiséculaire du triomphe de l'Europe sur l'Asie! Comme on sent que le Poète, avec toute sa ferveur patriotique, avait pris part à l'action ! Ce frisson de fatalité qui traverse toute l'œuvre, n'est-ce pas en pleine bataille qu'il dut le sentir passer quand, face à face avec le Destin, il voyait, sous les coups des Grecs, sombrer la fortune perse ! En vérité, Eschyle n'est nulle part plus poignant et plus vrai. La représentation de son immortelle tragédie devrait servir d'apothéose au retour des vainqueurs d'aujourd'hui en Athènes, et il faut féliciter la maison Fexis d'avoir si rapidement mené à bien sa collection de chefs-d'œuvre antiques.

Déjà nous avons dit les mérites de *l'Orestie*, traduite par Jean Gryparis, et c'est à propos des **Œuvres complètes** de Solomos, publiées à la même librairie, que cette sombre trilogie nous revient en mémoire. Solomos n'est pas seulement le poète enthousiaste de *l'Hymne à la Liberté*, le lyrique attendri de *l'Empoisonnée* et de *la Mort de l'Orpheline ;* il est aussi le chantre mâle et parfait des *Hommes libres assiégés*, le peintre tragique de l'aventure de Lambros, en

même temps que le clairvoyant humoriste du *Dialogue entre le Poète et le Pédant*. A l'heure que tous les yeux sont tournés vers l'Epire et vers Janina, à l'heure que s'évoquent les souvenirs tragiques de Souli des Klephtes et des Armatoles, le personnage de Lambros excite un intérêt particulier. Les Albanais d'Ali-Pacha allaient le capturer avec ses compagnons, quand une jeune fille, à la faveur d'un déguisement, le détourne du guet-apens. Le voilà devenu amoureux de cette héroïne, qu'il reconnaît bientôt pour sa propre fille. La révélation du crime d'inceste porte la malheureuse à mettre fin à ses jours. Comme ils naviguent ensemble sur le lac, le père, tout en ramant, lui confie l'horrible secret. Et tout à coup le bruit d'un plongeon se fait entendre : la jeune fille a noyé sa honte dans l'eau mortelle, où bientôt l'ira rejoindre, déchiré de remords, le père fatal.

Ah ! ce lac de Janina, où se reflète aujourd'hui l'éclair des baïonnettes helléniques, comme il a su inspirer les poètes de la terre épirote ! Bientôt sans doute, à la faveur de la civilisation, les touristes et les curieux d'art l'iront visiter comme on va vers le Léman ou le lac du Bourget, avec la pensée des grandes âmes du passé qui mirèrent leur songe angoissé dans l'eau profonde.

Voici les **Œuvres complètes** d'Aristote Valaoritis, et je relis *Dame Phrosyne*, que célébra également le dramaturge Vernardakis et qu'Ali-Pacha fit noyer dans le lac pour n'avoir pas su la réduire à ses desseins amoureux. Quelle force lyrique, quel déploiement lumineux d'images éblouissantes, quelle grâce attendrie et passionnée ! Il y a bien dans cette œuvre une part de romantisme qui a vieilli ; mais le sentiment qui l'anime est immortel. Les vers grandioses où le chantre de *Vlachavas* et d'*Athanase Diakos* a célébré le charme du lac de Janina sont inoubliables, et il faudra les savoir par cœur pour se rendre là-bas, quand les canons se seront tus définitivement :

Mystérieusement la douce aurore s'avance sur le Pinde, aspergeant de rosée chacun de ses pas. Le lac sommeille en paix et, sur le rivage, on entend tout doucement se jouer l'écume légère, pareille au souffle calme d'un enfant qui dort. Parfois passe, espiègle et joyeux, le zéphyr; soutenu par ses ailes innocentes, il glisse sur l'eau, badine et se mouille et lui prend un baiser. L'onde alors se sent toute honteuse et plisse le front; un moment elle devint sombre et le zéphyr s'enfuit. Tout blanc, blanc comme neige, s'élève alors le brouillard.

Aristote Valaoritis ne fut pas seulement l'un des lyriques les plus véhéments de la terre grecque ; ce fut aussi un historien épris de documents précis, et chacun de ses poèmes est accompagné de commentaires fort instructifs sur les faits et gestes authentiques de chacun des personnages qu'il met en scène.

Mais revenons à Janina et à son lac. C'est lui, c'est le Pinde et ses

troupeaux, c'est l'agreste et idyllique paysage d'Epire, tantôt farouche, tantôt gracieux, qui inspire également Kostis Krystallis, génial précurseur de tout le mouvement contemporain de renaissance poétique en Grèce, et dont on vient de rééditer en deux volumes les **Poèmes** et les **Proses**.

Du haut de la montagne de Kastritsa, dit-il quelque part, on aperçoit le lac calme, uni, étendu en nappe oblongue, avec sa petite île chère et choyée au milieu et sa ceinture de roseaux. De temps en temps quelque barque sillonne les ondes. Une brume légère et clairsemée s'élève de leur surface comme une fumée d'encens. Par delà s'étend sur un large espace la ville de Janina, avec ses dix-huit minarets et ses fortifications antiques fichées dans le sein même du lac. Au loin, les hautes cimes escarpées du Pinde, du mont Souli et du mont Delvino.

C'est là que s'inspira l'incomparable *Chantre du village et de la bergerie*, nouveau Théocrite égal à l'ancien, et qui mourut trop jeune pour tenir toutes ses promesses, mais dont l'œuvre, après vingt ans, apparaît aussi jeune que le premier jour. Au tuf de la terre natale, il sut, par divination pure, retrouver la vraie source de poésie et la question de diglossie ne l'embarrassa point : sa langue maternelle n'était-elle pas la langue des Klephtes? Du haut des montagnes, son regard songeur embrassait toute la patrie, son âme en aspirait les puissants arômes et sa poésie est pareille à cette *Broderie du mouchoir*, où la future épouse dessine tout le paysage en attendant son doux fiancé. Jeune encore, il avait composé *les Ombres de l'Hadès ;* mais ce n'était qu'une tentative pour découvrir la voie qu'il pressentait sans que celle-ci se fût encore précisée suffisamment. De lui tout est précieux : mais surtout les pièces, prose ou vers, qui naquirent vers la fin de sa trop courte vie. Paulos Nirvânas, qui s'y connaît, a dit à son sujet : « La rencontre du poète est un grand « bonheur : on le reconnaît à sa voix. Pour caractériser la poésie « qui fleurit sur les rochers des montagnes épirotes, il n'y a qu'un « nom : Krystallis. »

La grâce de son style est incomparable et si ses proses : *la Fête de Castritsa*, *Dans les ruines*, *la Maîtresse d'école*, n'ont pas la vivacité des contes de Christovassilis, son compatriote fils de Souli, il est partout plus essentiellement poète au sens intime du mot. L'un est l'action, la foi, l'héroïsme ; l'autre le songe.

Peintre, Jean Vlakhoyannis l'est également, mais plutôt de figures que de paysages. Comme Xénopoulos, les âmes aussi l'intéressent avec leurs incertitudes et leurs passions, et parfois de Carcavitsas il a la force concentrée. Conteur, historien, poète, il sait mettre en scène et il connaît à fond les ressources de sa langue. Lui aussi a voulu célébrer **Souli** et, dans un recueil récent qui porte ce titre, il assemble sept récits brefs et puissants qui compteront parmi ses

productions les plus significatives, sans excepter *Pour l'honneur*. Tout l'héroïsme farouche d'une race de braves, à l'exaltation de laquelle s'est voué le talent de Christovassilis, revit aux pages colorées de Vlakhoyannis, qui, dans un autre recueil un peu postérieur, **les Armes**, a voulu compléter la série inaugurée par *Souli*. Toute la vie klephtique est là, et le conte intitulé *le Fils du Klephte* dégage le charme évocateur d'un vrai poème. C'est là un pur chef-d'œuvre, dont la jeune virtuosité de Nikos Santorinéos, auteur des *Histoires de la Mer et du Rivage*, doit envier la perfection. Mais l'écrivain de *Morphoula*, de *Rêve du marin* appartient à la mer comme Carcavitsas. Au cœur des poètes grecs, la mer et la montagne se rejoignent toujours.

Memento. — *Linos Attis* écrit des symphonies verbales qui révèlent déjà le métier sûr d'un véritable poète. Sotiris Skipis, à *Néa Zoï*, la vaillante revue alexandrine, transpose les *Œuvres et les jours* du vieil Hésiode dans le rythme klephtique. Voilà le pendant de la célèbre *Iliade* de Pallis. *Panathinaia* reproduit des fragments de *Kyra Phrosini* ; au *Noumas*, Kostis Palamas donne d'intéressants aperçus sur *le Poète et le Critique*, sur *la Poésie et la Guerre* ; *Pinacothiki* fournit toujours une bibliographie attentive des diverses nouveautés littéraires.

ÉDMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

LETTRES POLONAISES

Stanislaw Witkiewicz : *Juljusz (Jules) Kossak*, 2e éd., Gebethner i Wolff. — Kazimierz Przerwa-Tetmajer : *Poezje (Poésies)*, VIIe série, ibid., Zdzislaw Dębicki : *Oglądam się za siebie (Je regarde derrière moi)*, J. Mortkowicz. — A. Szczesny : *To co się stało (Ce qui est arrivé)*, ibid. — Jozef Jedlicz : *Niezanemu bogu (Au dieu inconnu)*, ibid. — Stanislaw Milaszewski : *Gest wewnętrzny (Geste intérieur)*, Gebethner i Wolff. — Memento.

Stanislaw Witkiewicz est certes une des personnalités les plus marquantes de la littérature et de la critique polonaise moderne. Cet homme (son nom n'est pas inconnu à ceux qui ont voulu prêter une bienveillante attention aux « Lettres polonaises » du *Mercure*), qui s'est vanté jadis de posséder un diplôme unique de « non-achèvement de trois classes du lycée à Szawle », a su acquérir par son travail une grande culture intellectuelle et une science solide qui lui ont permis de soutenir vers 1880-1890 une lutte victorieuse, au nom de l'art pur, contre tous les critiques officiels de son temps, le feu professeur Henri Struwe à leur tête. Il est vrai que, dans cette lutte, il a pu appuyer sa science générale par la connaissance toute particulière de l'art, étant lui-même peintre de talent, et par un tempérament fougueux, par une verve étincelante d'un écrivain de race. Les temps étaient difficiles pour les jeunes artistes au moment où Witkiewicz faisait ses débuts dans la critique artistique. L'académisme régnait alors en maître absolu. Le professeur Henri Struwe, le professeur

comte Stanislaw Tarnowski, l'abbé Morawski représentaient aux yeux des foules la critique officielle, dont les jugements étaient infaillibles et sans appel. Ces trois maîtres distribuaient les couronnes de génie et proclamaient hautement la supériorité incontestable de la peinture « d'histoire », seule digne d'entrer dans le panthéon de l'art universel. Ils dissertaient longuement sur la valeur patriotique et historique de l'œuvre d'un Matejko et analysaient avec grande subtilité le symbolisme de lignes et de couleurs dans « la Bataille de Grunwald ». L'art simple et robuste de toute une lignée de peintres jeunes et ardents, qui sont devenus depuis l'honneur et l'ornement de la peinture polonaise, a été honni. On fermait brutalement les portes du Salon officiel aux toiles d'un Chelmonski. On laissait un Gierymski souffrir la misère et briguer les faveurs des connaisseurs étrangers à Munich. On soutenait avec bienveillance les efforts pénibles des Gerson, des Alchimowcitz et de certains autres qui parodiaient l'œuvre géniale de Matejko, en couvrant les kilomètres de toile de panoramas historiques. On plaidait en faveur de tels tableaux historiques de Gerson qui distillaient le plus exécrable ennui et on fermait aveuglément les yeux sur son talent de paysagiste, franc et ému devant les spectacles de la nature.

Il est donc aisé de comprendre quel effet produisirent les articles de Witkiewicz dans ce monde de quiétude officielle et d'académisme doctoral. Quel était ce jeune audacieux qui se permettait ainsi de renverser les autels, de briser en morceaux les idoles reconnues et sacrées? Une mêlée terrible s'en suivit. Mais la jeunesse artistique et intellectuelle se rendit bientôt compte de quel côté était la raison. L'homme courageux qui osa proclamer la liberté de l'art et de l'artiste créateur, qui proclamait l'indépendance du génie artistique de toutes les entraves de la morale, de la doctrine, de l'histoire, l'homme qui considérait la nature et l'âme d'artiste comme les sources uniques d'inspiration et de la beauté, cet homme a bien vite conquis les cœurs et les esprits jeunes et ardents. Et ses écrits tout vibrant d'enthousiasme et pleins de pensées, réunis après dans un volume sous le titre : *l'Art et la critique chez nous*, sont restés non seulement comme le monument précieux de toute une époque, mais aussi comme une *œuvre* littéraire et artistique d'une grande valeur.

Obligé de quitter Varsovie par suite d'une grave maladie, Witkiewicz s'installe à Zakopane, dans les montagnes de Tatra, et là, éloigné du terrain de la lutte quotidienne, s'adonne à un travail plus calme à l'étude de l'art et de la nature. C'est donc à cet accident tout à fait fortuit que la littérature polonaise est en grande partie redevable des œuvres telles que *Sur la montagne*, *Dans les Tatra*, des études magistrales sur *Alexandre Gierymski*, sur *Matejko*, sur

Jules Kossak.

Je l'avoue: je ne peux partager complètement et sans restriction l'enthousiasme de Witkiewicz pour Jules Kossak. Je ne peux surtout souscrire à l'opinion que cet artiste a été un de ceux dont « l'œuvre reflète le plus universellement, le plus absolument, le plus directement le caractère et l'esprit de la race, les particularités et la culture ancienne et le monde extérieur, dans lesquels la nation a vécu et agi. » Certes, Jules Kossak était un grand artiste. Certes, il était doué d'une sensibilité extraordinaire. Son œil saisissait avec une précision admirable les mouvements de l'homme et du cheval, les changements de leurs attitudes, toute la variété fuyante des choses, des lignes et des couleurs. Mais le champ d'observation de Kossak est étroit; son monde a des frontières délimitées rigoureusement. Il est par excellence peintre de la vie du *gentilhomme* polonais, à travers les âges. Et encore cette vie elle-même est restreinte par la volonté et le tempérament de l'artiste. C'est en vain que nous voudrions surprendre ce gentilhomme dans son intimité. L'artiste ne le montre qu'à la chasse ou à la guerre, à cheval (ou parmi les chevaux) et l'arme à la main. Le paysage lui-même que Kossak semble d'ailleurs « sentir », comme le prouvent certaines de ses études, se réduit dans ses tableaux à une décoration nécessaire, mais notée hâtivement, avec négligence. C'est dans l'acte brutal, beau d'une beauté farouche, de chasseur et de soldat que gît tout l'intérêt de son œuvre.

Et le peuple? Le « vilain » ? C'est en vain que nous le chercherons dans l'œuvre de Kossak. Il nous en donne par ci, par là, une spirituelle caricature, ou bien il nous le montrera dans un apparat théâtral suivant à cheval l'équipage de l'empereur François-Joseph aux *Blonie* de Cracovie.

D'ailleurs, malgré l'affirmation, citée plus haut, par laquelle Witkiewicz cherche à établir l'universalité du génie de Kossak, il semble se rendre compte plus tard de l'emportement de son enthousiasme. Il explique le manque de sensibilité de l'artiste envers certains côtés de la vie par les influences du milieu, où vivait Kossak et où se développait son talent, et ainsi il oppose un démenti à un autre passage de son livre, dans lequel il vient de proclamer hautement l'indépendance du génie de son milieu.

Mais qu'importent ces quelques contradictions et jugements trop prompts, dus à l'impatience de l'enthousiasme et au tempérament de polémiste! Le livre de Witkiewicz est une des plus belles monographies artistiques qui ont été écrites en polonais (à côté de *Matejko* du même auteur), pleine d'aperçus profonds, richement documentée et dont certains chapitres (par exemple celui consacré à l'histoire du cheval dans l'histoire de l'art) sont pour eux-mêmes d'admirables études de critique esthétique.

Les éditeurs ont fait leur devoir. L'œuvre de Witkiewicz est publiée avec luxe et ornée de quelques centaines d'illustrations et de hors-texte exécutés avec le plus grand soin.

§

Il n'y a pas de doute possible : nous subissons aujourd'hui ce qu'on pourrait appeler une crise de lyrisme. Ce n'est pas que les poètes nous manquent ; les recueils de poésie qui s'amoncellent sur les rayons des librairies semblent prouver le contraire. Mais nous sommes néanmoins loin de ces temps où presque chaque saison nous révélait un nom inconnu, apportait un talent nouveau. Où faut-il chercher les causes de la crise actuelle ? — je ne sais. Peut-être la secousse profonde qu'a subie la nation dans les années 1905-1906 y est-elle pour quelque chose ? Nos poètes pâtissent-ils des suites funestes de cet exil volontaire de la vie qu'ils se sont imposé eux-mêmes ? Peut-être, si j'emprunte le mot célèbre d'un poète, « le temps n'est plus pour pleurer la rose quand les forêts brûlent ». Quoi qu'il en soit, la source d'inspiration a tari.

Certes, les aînés écrivent encore. Les années n'ont pas éteint le feu qui éclaire l'âme d'un Tetmajer. Sa VII^e^ série de **Poésies** prouve qu'il est capable encore de faire vibrer les cordes de sa lyre. Ce n'est plus peut-être le Tetmajer d'il y a vingt ans, chanteur ardent de l'amour sensuel, de la passion juvénile, de la beauté nue des nymphes, de la fougue amoureuse des faunes. Le temps, en semant la neige sur les tempes du poète, a fait son œuvre. C'est l'effort gigantesque d'un Michel-Ange qu'il exalte aujourd'hui. C'est devant l'acte suprême d'un Zawisza, ce Bayard polonais, qu'il incline son front. La sagesse de l'âge mûr a vaincu les emportements de la jeunesse. Mais il est loin de maudire les lois inexorables de la vie. Il sait la nécessité des choses et il se résigne à comprendre que le jour viendra, où « l'ennemi sera plus proche du fils vivant que le père qui gît sous terre ». Et sa sensibilité reste toute fraîche, toute vibrante devant l'unique beauté à laquelle il a toujours été fidèle — celle de la Nature.

C'est encore un aîné qu'est Zdzislaw Debicki. Il reste ce qu'il a été — délicat « constructeur des palais dans le pays d'imagination ». Lorsqu'il **Regarde derrière lui**, il ne regrette qu'une chose : « d'avoir coupé avec la hache de la raison les forêts des pressentiments secrets ». Regrets injustifiés, car, à vrai dire, c'est toujours dans ces forêts de rêve et de pressentiments que se promène le plus volontiers son âme de poète. Son aimable inspiration aime à vagabonder dans les salles vides des vieux châteaux, à surprendre un astrologue dans sa tour haut perchée, un vieux moine, chroniqueur fidèle du passé, penché au-dessus d'un manuscrit patiemment illuminé... Il

aime pour ses amours le décor connu des lagunes vénitiennes et des printemps d'Italie... Il aime à rêver devant les vieux gobelins déteints d'où descendent les folles marquises pour danser au clair de la lune les tendres menuets que leur joue l'âme languissante du poète...

Parmi les jeunes, c'est Stanislaw Milaszewski qui débute presque seul dans cette époque de la crise. Il cherche à découvrir le charme et le secret du **Geste intérieur**, de cette « parole toute particulière des contrées inaccessibles même à l'inspiration ». M. Milaszewski est surtout l'élève de Rimbaud, auquel il ressemble par sa rare qualité de poétiser les choses les plus rebelles en apparence au génie transformateur du poète. Son « Moment cédé » vibre des échos lointains d' « A la musique », et ses préférences vont certainement au chanteur douloureux du « Dormeur du Val », dont il traduit les poèmes avec amour. J'aime beaucoup la délicatesse presque féminine de Milaszewski et je ne lui souhaite qu'une chose : un peu plus d'énergie mâle.

On a fait un certain bruit autour de **Ce qui est arrivé**, de A. Szczesny. Vraiment, je crois qu'il y a ici un malentendu. Szczesny appartient à cette pléiade de jeunes poètes qui ont forcé, il y a quelques années, les portes de *Chimera* au déclin de sa vie. C'était une époque où on prenait volontiers quelques rimes rares librement alignées pour la beauté, et l'obscurité — pour la profondeur. Toute la poésie de Szczesny se ressent de cette fausse conception de l'art. Et pourtant, certaines pièces telles que « la Nostalgie des moribonds » sont là pour le prouver, ce jeune poète pourrait donner un jour des choses vraiment belles, s'il ne voulait pas faire son art *trop* beau et trop obscur.

Je trouve quelques jolis poèmes dans le recueil **Au dieu inconnu** de Jozef Jedlicz. Et, chose curieuse et rare aujourd'hui, c'est qu'il ne donne toute la mesure de son talent que dans les pièces où il exalte l'énergie et la force. Il se rencontre ainsi avec cet autre chanteur de la puissance qu'a été Léopold Staff. Mais il est moins philosophe et plus humain. Et c'est dommage que, conseillant aux autres de ne regarder la douleur que lorsqu'elle est « déjà passée », il se plonge lui-même trop souvent dans sa souffrance de l'heure présente.

Memento. — Volumes reçus. Stanislaw Witkiewicz : *Juljusz Kossak*, 2e éd., Gebethner i Wolff. — Marja Konopnicka : *Imagina*, ibid. — Wl. Orkan : *Drzewiej*, société d'édition « Ksiazka ». — Le même : *Nad Urwiskiem*, ibid. — Stefan Zeromski : *Wierna Rzeka*, ibid. — Gustaw Danilowski : *Marja Magdalena*, ibid. — Andrzej Strug : *Portret*, ibid.

MICHEL MUTERMILCH.

LETTRES TCHÈQUES

Hanus Jelinek : *La Littérature tchèque contemporaine*. Paris, *Mercure de France*. — Zdenek Wirth : *Umelecké poklady Cech*. Prague, Jean Stenc. — Dusan Jurkovic : *Les Travaux décoratifs slovaques*. — Jakub Arbes : *Episody z roku* 1848 ; Elegie Zivota ; Z dusevni dilny basnika ; Z galerie *ceskeho herectva*. Prague, J. Otto. — Jiri Sumin : *Kroky osudu* et *Poupata*. Prague, Vilimek.

Voici poindre enfin, semble-t-il, l'heure si ardemment souhaitée par mon prédécesseur à cette place, où il se trouvera des Tchèques, comme il est depuis longtemps des Russes, des Polonais et des Roumains capables d'écrire en français de beaux livres sur les choses de leur pays. Le volume de M. Jelinek sur la **Littérature tchèque contemporaine** marque donc une étape nouvelle du développement des études françaises à Prague, en même temps qu'il permet à la France d'acquérir quelques notions simples et claires sur l'état de notre littérature et ce qu'en pense la moyenne de notre public lettré. Par quoi j'entends qu'il ne faille pas chercher ici les hardiesses iconoclastes d'un F. X. Salda ou d'un Machar. Du moins M. Jelinek s'est-il efforcé de tenir la balance égale pour tous et de ne pas trop donner à l'étranger le spectacle de nos plus violentes querelles. Toutefois ce livre étant fait de leçons professées en Sorbonne, une pointe d'anticléricalisme et les vieilles sempiternelles accusations à l'égard du catholicisme et des Jésuites ne messeyaient point, cela va sans dire. M. Ernest Denis, qui a préfacé l'ouvrage et dont la préface s'efforce de déguiser tant bien que mal une véritable amende honorable à l'égard de M. Masaryk, jadis plus ou moins malmené par lui, M. Ernest Denis donnait du reste soigneusement l'exemple. Me sera-t-il permis de regretter, pour ne pas dire plus, les lignes où il accuse en bloc l'aristocratie contemporaine de Bohême, « élevée par les Jésuites », d'être « ignorante, désœuvrée » et sans lecture. Quelque chose de pareil revient dans le texte de M. Jelinek. Et c'est une pure et simple calomnie qu'une telle généralisation. En ce qui concerne la génération actuelle, ces Messieurs ont presque tous en poche leur doctorat pris en des universités qui ne passent pas pour être gouvernées par des ordres religieux, et nous aurions au moins à recevoir d'eux ces leçons de courtoisie et de bonne tenue qui, encore aujourd'hui, font un si regrettable défaut à beaucoup d'entre nous. Enfin il serait peut-être désirable que l'on commençât à parler un peu moins de notre long martyre ; car enfin de ce long martyre nous sommes aussi jusqu'à un certain point responsables et notre caractère, à aucune époque de notre histoire, n'a passé pour facile. Il ne paraît pas l'être devenu beaucoup plus aujourd'hui et il suffit de lire quelques-unes des biographies si expertement résumées par M. Jelinek pour s'en convaincre.

Ce que je regrette le plus, c'est que ce livre, si bien établi en son

plan et classé avec tant de méthode ne puisse pas rendre suffisamment explicables aux Français nos raisons d'admirer certains de nos grands poètes. Notamment en ce qui concerne Vrchlicky. De même les fragments cités en traduction ne nous semblent pas toujours d'un choix très heureux (trop de mélodramatiques), et même en ce qui concerne cette traduction, ils nous inciteraient parfois à de grosses réserves. La réponse de M. Sova à Mommsen devient presque ridicule, hélas ! Et aussi la traduction de certains titres. Il ne m'appartient certes pas de juger le français d'un professeur à qui je dois trois ans de leçons, encore faut-il bien mettre sur le compte de l'étourderie ou d'une rédaction hâtive des *lapsus* de ce genre : « D'après les recherches de l'archéologie moderne, les Slovaques *sont venus* en Hongrie vers l'an 600 avant notre ère en même temps que les Tchèques en Bohême et en Moravie : *ils sont donc* autochtones. » J'entends très bien ce que veut dire M. Jelinek, que les Slovaques furent chez eux en Hongrie avant l'arrivée des Madyars, encore n'était-ce pas, semble-t-il, la façon la plus heureuse de nous l'affirmer. Je devrais avoir garde du reste de relever de telles vétilles alors qu'il y a tant à louer dans ce livre. Il était nécessaire et il inaugure bien, nous l'espérons, une série de travaux français sur l'histoire, l'art et la littérature tchèques, dignes de ceux que nous devons par exemple à M. K. Waliszewski sur la littérature et l'histoire russes, à M. Pompiliu Eliade sur la littérature roumaine.

N'est-il pas caractéristique, du reste, que MM. Jean Stenc et le Dr Zdenek Wirth éprouvent le besoin de donner une édition française de leur **Trésor artistique tchèque?** Il est vrai qu'elle aurait joliment besoin d'une correction de M. Jelinek ! N'importe : voici encore un ouvrage qui vient à son heure. Cela veut être un inventaire révélateur des richesses inconnues ou méconnues, éparses dans un pays qu'on se représente trop facilement appauvri et ravagé sans merci. Dès la première livraison nous prenons contact avec cette Bohême qui eut jadis le verbe haut en matière d'architecture et d'arts du dessin et dont il est tout à fait inique de supprimer de toutes les histoires de l'art, comme on l'a fait jusqu'ici, le souvenir du grand rôle. Si d'autre part nous ouvrons les fastueuses livraisons, publiées par Anton Schroll à Vienne, où l'architecte Dusan Jurkovitch a réuni, sous le titre **Travaux décoratifs slovaques**, des exemples charmants de l'architecture de bois, de chaux et de pisé des paysans slaves de la Moravie orientale et du nord-ouest de la Hongrie, nous avons les deux côtés de la question. Art des villes et art des campagnes, inspiration artistique des individus et des corporations et inspiration du peuple livré à lui-même... Et à son génie! Auxquels donner la palme? Je les estime inséparables. M. William Ritter me paraît avoir raison de parler « d'une loi de la circulation

de la sève artistique qui va et revient des uns aux autres, des extrémités du pays à la cité et de la cité aux extrémités ». Cela se passe de tous points comme dans la circulation du sang. Le malheur est qu'en Bohême même on trouve des artistes et critiques, pas toujours sans valeur, qui systématisent étroitement et veulent à tout prix rendre inconciliables l'art et ce qu'ils appellent l'ethnographie. Or,à quoi bon vouloir créer un conflit qui ne peut pas exister ? S'il s'agit vraiment d'ethnographie sous prétexte de vie rurale et religieuse dans un cas, s'agit-il pas aussi bien d'ethnographie alors que, dans l'autre, de vie mondaine, sociale et civique ? L'art comme la musique vit partout et s'accommode de n'importe quels sol et milieu. Sa place légitime n'est pas ici ou là. Elle est partout. La beauté ne demande à personne la permission d'entrer où il lui plaît. Sur le pont de Prague ou aux murs (intérieurs) de la *Maison représentative* je la rencontre aussi bien que dans la *Kopanica* de Myava ou le *laz* de Dietva. Et les églisettes de bois de Tycha ou de Velka Paludza ne me sont pas moins chères que la grandiose église abbatiale de Kladruby ou que l'unique, la miraculeuse Sainte Barbara de Kutna Hora.

L'éditeur J. Otto continue la publication des œuvres complètes de Jakub Arbes, un des auteurs que M. Jelinek a le plus sainement caractérisés. Des **Episodes de 1848**, sorte d'histoire populaire et bien sage, fortement documentée et assez impartiale des événements politiques en Pologne, Bohême et Hongrie, enrichie de portraits de Kossuth et de Metternich faits à coups de citations de contemporains, je voudrais bien retenir l'épisode de l'exécution du comte Eugène Zichy et du mauvais quart d'heure que le sentiment d'avoir commis une injustice atroce fit ensuite passer à Gœrgey, blâmé par le silence de ses troupes. Ce fut le violon de Remenyi qui sauva la situation. Les **Elégies de la vie** sont des contes d'une donnée cruelle ou tendre, parfois vraiment originale, mais racontés un peu verbeusement et, semble-t-il, sans aucun souci de finesse artistique ni de rigoureuse auto-critique. Mais ce sont là les défauts plus de l'époque de Arbes que de l'écrivain lui-même. Il faut d'autant plus les regretter que, dans les trente-trois volumes de ses œuvres, se manifestent souvent un véritable créateur et aussi un profond connaisseur de l'humanité. De ce sentiment d'une continuelle charge d'âmes, de cette volonté d'instruire un public d'une moyenne assez peu élevée, se ressentent aussi des études rien moins que compendieuses sur Shakespeare, Molière, Cervantès, d'autres sur de célèbres acteurs tchèques dont certains jouèrent un rôle indiscutable dans le réveil national. Et toujours le même procédé : au lieu de traits décisifs,une sorte de jalouse objectivité, étayée de citations, de documents critiques et historiques du temps. Cela inspire, après tout, une certaine

confiance et vaut au moins autant que le subjectivisme neurasthénique à la mode aujourd'hui parmi la jeunesse tchèque.

Si quelque maniaque émérite éprouvait l'envie de classifier les littérateurs qui sont arrivés à sauver de la banalité quotidienne des sujets cent fois ressassés, peut-être M. Jiri Sumin (*Jirji Soumine*) aurait-il quelque droit, en Bohême, de prétendre à l'une des premières places. N'a-t-on pas vu partout qu'un homme taillé en hercule finisse par céder à des tentations qui le conduisent à l'assassinat; qu'un jeune paysan se pende pour avoir été surpris par une mère très autoritaire avec une servante à demi tsigane; qu'une belle paysanne lâche son mari au premier soupçon d'infidélité; qu'un cocher, après avoir accablé d'injures son maître, s'enivre jusqu'à la mort pour l'amour d'une femme qu'il a crue infidèle et qui se trouvait n'être que morte; que dans sa cage un grand-duc prisonnier rêvasse somnolent et finisse par crever; qu'une jeune fille de bonne famille, réduite à la condition de servante, subisse moult humiliations et tentations... Mais rarement chez nous de telles données ont fourni le prétexte à réalisation artistique de plus de fermeté réaliste tantôt et tantôt de plus de délicatesse mystérieuse et tragiquement railleuse. Une psychologie décisive et résumée, mais à qui tout est bon et qui ne laisse rien perdre, amène M. Sumin à rendre sensible en chaque histoire les **Pas du sort** d'un titre qui, chez lui, sonne de si loyale paysannerie. Et c'est une telle satisfaction d'être délivré de ce style laborieux où tant de nos auteurs s'appliquent avant tout à faire montre de leurs connaissances des langues et des auteurs étrangers. Je n'ai, Dieu merci, plus le sentiment d'un écrivain qui veuille coûte que coûte faire table rase du « bon vieux temps ». Du modernisme en cours M. Sumin ne tient qu'un sens du pittoresque de bon aloi et quelque chose d'incisif qui sait se rendre intelligible et évocateur à demi mot. Ces sept nouvelles, prises dans sept milieux différents, pourraient servir à démontrer aux Tchèques qui affectent aujourd'hui, au nom de leur culture, un tel mépris du peuple, et c'est une autre forme d'un irrémédiable bourgeoisisme, à quel point des sujets populaires peuvent porter un véritable artiste.

Dans son autre livre, **les Boutons de fleurs**, M. Sumin apparaît moins adroit. C'est avec une ironie quelquefois déguisée d'une façon charmante, mais d'autres fois un peu trop facile, qu'il se gausse des parvenus de petite ville aux ambitions escarpées, des pensionnats religieux où les enfants sont traités selon la bourse des parents. Une gamine qui va au couvent avec appréhension y trouve toujours ses devoirs à moitié faits et obtient invariablement les meilleures notes. Vous devinez ce qui s'en suit aux vacances. On penserait de loin à la fameuse comédie de von Vizine, si tout ce petit monde de couvent n'était par ailleurs observé avec une si gentille malice et

s'il ne nous était rendu si bien sensible que, plus tard, quand les boutons seront éclos, il en sera exactement de même dans la vie. Il s'en est fallu de bien peu que le livre fût tout à fait joli ; il s'en est fallu d'une humeur ironique ici un peu moins lourde, là un peu moins prolongée.

JANKO CADRA.

LA VIE ANECDOTIQUE

Bibliothèques.— Je me souviens, me dit-il, de lassitudes profondes dans ces villes où j'errais et afin de me reposer, de me retrouver en famille, j'entrais dans une bibliothèque.

— C'est ainsi que vous en connaissez beaucoup.

—Elles forment une part importante de mes souvenirs de voyages. Je ne vous parlerai pas de mes longues stations dans les Bibliothèques de Paris ; l'admirable bibliothèque Nationale aux trésors encore ignorés, aux encriers marqués E.F. (Empire Français) ; la Mazarine, où j'ai connu des lettrés charmants : Léon Cahun, auteur de romans de premier ordre qu'on ne lit pas assez, André Walckenaer, Albert Delacour, les deux premiers sont morts, le troisième semble avoir aussi bien renoncé aux lettres qu'aux bibliothèques ; la lointaine bibliothèque de l'Arsenal, une des plus précieuses qui soit au monde pour la poésie et, enfin, la Bibliothèque de Sainte-Geneviève, chère aux Scandinaves.

Je crois que, pour ce qui est de la lumière, la bibliothèque de Lyon est une des plus agréables. Le jour y pénètre mieux que dans toutes les bibliothèques de Paris.

A la petite bibliothèque de Nice, j'ai lu avec volupté *l'Histoire de Provence* de Nostradame et m'inquiétais du Fraxinet des Sarrasins, loin des musiques, des confettis de plâtre et des chars carnavalesques.

A la Bibliothèque de Quimper, on conserve une collection de coquillages. Un jour que j'étais là, un monsieur fort bien mis entra et se mit à les examiner. « Est-ce vous qui avez peint ces babioles ? » demanda-t-il à voix très haute en s'adressant au conservateur. « Non, répondit avec calme celui-ci, non, Monsieur, c'est la nature qui a orné ces coquillages des plus délicates couleurs. » « Nous ne nous entendrons jamais, repartit le visiteur élégant, je vous cède la place. » Et il s'en alla.

A Oxford, il y a une bibliothèque (je ne sais plus laquelle), où l'on a brûlé tous les ouvrages ayant trait à la sexualité, entre autres : *la Physique de l'Amour*, de Remy de Gourmont, *Force et Matière*, de Ludwig Büchner.

A Berlin, où je fus récemment, je vis à la Bibliothèque force pe-

dants, mais je me liai avec un lecteur dont le visage me parut sympathique. Il voulut bien me renseigner sur les préférences littéraires des jeunes Allemands et je lui laisse toute la responsabilité de ses déclarations : « Les auteurs français que l'on préfère ici, disait-il, sont André Gide, Verhaeren, Maeterlinck et Paul Claudel. Pour ce qui concerne les lettres allemandes, je ne vous parlerai ni de Dehmel, ni de Mombert, qui sont très connus en France. Nous mettons en avant, parmi nos aînés, un petit nombre d'écrivains peu connus à Paris. Peter Altenberg, malade, vit, depuis deux ans, dans un sanatorium, près de Vienne. Peter Hille n'a réuni aucun volume de son vivant, c'était un bohême. Depuis sa mort, on retrouve, de temps en temps, un des nombreux manuscrits qu'il avait dû laisser avec ses bagages chez les logeuses ; on a déjà publié quatre de ses volumes. Paul Scherbart, qui a maintenant atteint la cinquantaine, écrit des nouvelles cosmiques, planétaires. Karl Kraus est un excellent prosateur, il a écrit des essais estimés. Ses ouvrages principaux sont *Die chinesische Mauer*, *Sprueche und Widersprueche*. Il vient d'écrire une brochure contre Henri Heine. A Berlin, je suis lié au mouvement du *Sturm*, dont le directeur, Herwarth Walden, est un homme actif, audacieux, qui défend avec courage la jeunesse littéraire et la jeunesse artistique. Les principaux parmi ces jeunes écrivains que défend le *Sturm* sont : Albert Ehrenstein, qui écrira une œuvre importante, car il a un grand talent. Il n'a aucune connaissance musicale et vit en inimitié complète avec le *Berliner Tageblatt*. Peter Baum est un prosateur lyrique d'une fine sensibilité. Il se flatte également de n'avoir pas de base musicale. Paul Zech est un poète, qui commença par être mineur en Westphalie et en Hollande. Alfred Dœblin exerce la profession de psychiatre et écrit des nouvelles. Il fut un des plus ardents défenseurs du futurisme. Ces écrivains vivent à Berlin et se réunissent autour d'Herwarth Walden au café Josty. Il y en a d'autres encore, comme Franz Kafka, qui habite Prague, et Thaddaues Kittner, qui demeure à Vienne. »

Mais laissons Berlin et les lettres pour en revenir aux librairies.

A Iéna, à la Bibliothèque de l'Université, par décision du Sénat universitaire, on a retiré de la salle publique les œuvres d'Henri Heine qui ne sont plus communiquées que sur autorisation spéciale, dans la salle de la Réserve.

A Cassel, j'espérais toujours voir passer l'ombre du marquis de Luchet, qui, vers la fin du XVIII^e^ siècle, en fut le directeur, et au dire des Allemands, la désorganisa en peu de temps, mettant Wiquefort parmi les pères de l'Eglise, inscrivant dans les cartouches des barbarismes comme *exeuropeana*, qui paraissaient inadmissibles non seulement aux latinistes de Cassel, mais encore à ceux de Gœttingue

et de Gotha. Ces derniers menèrent un tel bruit que Luchet dut cesser d'administrer la Bibliothèque.

La Bibliothèque de Neuchâtel, en Suisse, est la mieux située que je connaisse. Toutes ses fenêtres donnent sur le lac. Séjour enchanteur ! La salle de lecture est charmante. Elle est ornée de portraits représentant les Neuchâtelois célèbres. Il faut ajouter qu'on y est fort tranquille pour lire, car on n'y voit presque jamais personne. L'administrateur — et par tradition ce poste est toujours confié à un théologien — dort sur son pupitre. On y trouve une riche collection de livres français du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle. Quand quelqu'un demande des livres difficiles à trouver, il est invité à les chercher lui-même. La Bibliothèque s'honore avant tout de conserver des manuscrits de Rousseau dans une grande enveloppe jaune et c'est bien la seule chose qu'on vous communique sans rechigner, tant on en est fier.

A la bibliothèque de Saint-Pétersbourg, on ne communique pas le *Mercure de France* dans la salle de lecture. Les privilégiés vont le lire dans l'espace réservé aux bibliothécaires. J'y ai vu d'admirables manuscrits slaves écrits sur de l'écorce de bouleau. La bibliothèque est ouverte de 9 heures du matin à 10 heures du soir. Et dans la salle de lecture se tiennent beaucoup d'étudiants pauvres venus là pour se chauffer. Dans les années de la révolution, c'était un vrai centre révolutionnaire. A tout moment, des descentes de police, où chaque lecteur devait montrer son passeport, venaient troubler l'atmosphère studieuse de la bibliothèque. On y voyait des gamines de douze ans qui lisaient Schopenhauer. Grâce à l'influence de *Sanine* d'Artybachew, on y voit aujourd'hui des dames élégantes qui lisent les œuvres des derniers symbolistes français.

L'influence de *Sanine* eut, un moment, les résultats les plus étranges. Des lycéens et des lycéennes de quatorze à dix-sept ans avaient fondé des sociétés de saninistes. Ils se réunissaient dans une salle de restaurant. Chacun d'eux apportait un bout de bougie que l'on allumait. Alors on chantait, on buvait, et lorsque la dernière bougie s'était éteinte, l'orgie commençait.

Aujourd'hui, c'est, chez les jeunes gens du même âge, une lamentable épidémie de suicides.

La bibliothèque d'Helsingfors est très bien fournie de livres français, même les plus récents.

Dans le transsibérien, le wagon-premenoir contient, avec des pots de fleurs et des rocking-chair, une bibliothèque d'environ cinq cents volumes dont plus de la moitié sont des livres français. On y voit les œuvres de Dumas père, de George Sand, de Willy.

A la Martinique, Port-de-France possède une bibliothèque, grande villa coloniale construite après le grand incendie d'il y a une ving-

taine d'années. Quand j'y fus, le conservateur était un vieux brave qui est peint dans le célèbre tableau des *Dernières Cartouches*. Erudit charmant, il faisait lui-même les honneurs de sa bibliothèque, allait chercher les livres, etc. Il se nommait M. Saint-Félix et, s'il vit encore, je lui souhaite une longue vie.

J'ai eu l'occasion de connaître la bibliothèque du savant Edison. Je n'y ai pas vu *l'Eve future*, dont il est un des personnages. Peut-être ignore-t-il encore cette belle œuvre de Villiers de l'Isle-Adam. Par contre, Edison fait sa lecture favorite des romans d'Alexandre Dumas père. *Les Trois Mousquetaires*, *le Comte de Monte-Cristo* sont ses livres de chevet.

A New-York, j'ai fait de longues séances à la Bibliothèque Carnegie. immense bâtiments en marbre blanc qui, d'après les dires de certains habitués, serait tous les jours lavé au savon noir. Les livres sont apportés par un ascenseur. Chaque lecteur a un numéro et quand son livre arrive une lampe électrique s'allume, éclairant un numéro correspondant à celui que tient le lecteur. Bruit de gare continuel. Le livre met environ trois minutes à arriver et tout retard est signalé par une sonnerie. La salle de travail est immense, et, au plafond, trois caissons, destinés à recevoir des fresques contiennent, en attendant, des nuages en grisaille. Tout le monde est admis dans la bibliothèque. Tous les livres allemands sont achetés. Par contre, les achats de livres français sont assez restreints. On n'y achète guère que les auteurs français célèbres. Quand Henri de Régnier fut élu à l'Académie française, on fit venir tous ses ouvrages. Car la bibliothèque n'en contenait pas un seul. On y trouve un livre de Rachilde : *le Meneur de Louves*, dans la traduction russe, et, dans le catalogue, on trouve le nom de l'auteur en russe, avec la traduction en caractères latins suivis de trois points d'interrogation. Cependant, la bibliothèque est abonnée au *Mercure* depuis une dizaine d'années. Comme il n'y a aucun contrôle, on vole 444 volumes par mois, en moyenne. Les livres qui se volent le plus sont les romans populaires, aussi les communique-t-on copiés à la machine. Dans les succursales des quartiers ouvriers il n'y a guère que de ces copies polygraphiées. Toutefois, la succursale de la quatorzième rue (quartier juif) contient une riche collection d'ouvrages en yddich. Outre la grande salle de travail dont j'ai parlé il y a une salle spéciale pour la musique, une salle pour les littératures sémitiques, une salle pour la technologie, une salle pour les patentes des Etats-Unis, une salle pour les aveugles, où j'ai vu une jeune fille lire du bout des doigts *Marie-Claire* de Marguerite Audoux, une salle pour les journaux, une salle pour les machines à écrire à la disposition du public. A l'étage supérieur enfin se trouve une collection de tableaux.

Et voilà les bibliothèques que je connais.

— J'en connais moins que vous, répondis-je. Et prenant l'Errant des Bibliothèques par le bras, je m'efforçai de mettre la conversation sur un autre sujet.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

F. Hutinel et J.-B. Mathey : *Vitteaux* (Côte d'Or) ; Champion. 10 »

L. de Lauzac de Laborie : *Paris sous Napoléon : Spectacles et Musées ;* Plon. 3 50

René Ménard et Claude Sauvageot : *L'Egypte et l'Asie* (les Peuples dans l'Antiquité). Avec 340 documents reproduits d'après les monuments originaux ; Flammarion. 5 »

Esotérisme.

Charles Lancelin : *Méthode de dédoublement personnel ;* Durville. 10 »

Jean Mavéric : *La Magie astrale ;* Daragon. 2 »

Ethnographie

Ad. Cureau : *Les Sociétés primitives et l'Afrique équatoriale.* Avec 9 fig. dans le texte, 18 pl. et 1 carte h. t. ; Colin. 6 »

Histoire

Docteur Cabanès : *Légendes et Curiosités de l'Histoire* (2e série). Illustré de 30 grav. ; Albin Michel. 3 50

Eugène Defrance : *La Conversion d'un Sans-Culotte ;* Mercure de France. 3 50

Jean Dubreton : *La Disgrâce de Nicolas Machiavel.* Florence (1469-1527) ; Mercure de France. 3 50

Paul Feyel : *Histoire politique du XIXe siècle.* Nombreuses illust. Tome Ier. Bloud. 6 »

S. C. Gigon : *Le Général Malet,* d'après des documents inédits des Archives nationales et des Archives de la Guerre, avec un plan de Paris en 1812 pour l'intelligence de la deuxième conjuration ; Lavauzelle. 5 »

Robert Girard : *Une Polémique historique sur Louis XVII ;* chez l'auteur à Troyes. 2 50

René Lauret : *Raymond Poincaré,* Président de la République française. L'Homme, sa Vie, ses Idées ; Albin Michel. 0 75

Henri Malo : *Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart.* Des origines à 1662 ; Mercure de France. 7 50

Général de Piépape : *Histoire des Princes de Condé au XVIIIe siècle.* Avec 3 grav. h. t. ; Plon. 7 50

Maurice Pigallet : *Les Elections de Montalembert dans le Doubs ;* Champion. 1 50

Louis Reynaud : *Les Origines de l'Influence française en Allemagne.* T. I : L'Offensive politique et sociale de la France ; Champion. 12 »

Emile Sevestre : *La Déportation du Clergé orthodoxe pendant la Révolution ;* Ed. de Documents d'histoire. 6 »

Littérature.

Gustave Allais : *Les « Harmonies » de Lamartine ;* Soc. Franç. d'Imp. et de Librairie. 1 50

Maurice Allem : *Les Conteurs français.* Extraits de tous les conteurs depuis les origines jusqu'à nos jours. Notices biographiques et notes ; librairie des Annales. 4 »

Maurice Allem : *L'Eloquence française.* Extraits de tous les orateurs depuis les origines jusqu'à nos jours. Chaire, Barreau, Tribune, Académie. Notices biographiques, bibliographiques et Notes ; Libr. des Annales. 4 »

*** *L'Année du Figaro.* Des faits, des idées, des mots ; Plon. 3 50

Pierre Berger : *Robert Browning ;* Bloud. 2 50

Jean des Cognets : *La Vie intérieure de Lamartine ;* Mercure de France. 3 50

Emile Faguet : *Initiation littéraire ;* Hachette. 2 »

Emile Faguet : *Rousseau artiste ;* Soc. franç. d'Imp. et de Librairie. 3 50

Pierre Gauthiez : *Promenades parisiennes ;* Bloud. 3 50

Emile Gebhart : *Les Siècles de bronze ;* Bloud. 3 50

André Gide : *Le Retour de l'Enfant prodigue*, précédé de cinq autres traités : *Traité du Narcisse, Tentative amoureuse, El Hadj, Philoctète, Bethsabé ;* Nouvelle Revue française. 3 50

Abel Hermant : *Essais de Critique ;* Grasset. 3 50

Maurice Maeterlinck : *La Mort ;* Fasquelle. 3 50

Victor-Emile Michelet : *Figures d'évocateurs ;* Figuière. 3 50

Maurice Mignon : *Etudes de littérature italienne ;* Hachette. 3 50

J. Patouillet : *Ostrovski et son théâtre de mœurs russes ;* Plon. 10 »

J. Patouillet : *Le Théâtre de mœurs russes des origines à Ostrowski ;* Champion. 3 50

Georges Pioch : *Les Dieux chez nous ,* Ollendorff. 3 50

Edgar Poe : *Les Aventures de Arthur Gordon Pym.* Trad. de Armand Masson. Illust. de Maurice Toussaint ; Lafitte. 0 95

Louis Roche : *La Vie de Jean de la Fontaine ;* Plon. 3 50

Joseph Roger : *Variations sur le Carnaval littéraire ;* lib. du Progrès de Paris. » »

Saâdi : *Le Jardin des Roses*, traduit du persan. Préface de la Comtesse de Noailles ; Fayard. 3 50

C. Saint-Saens : *Ecole buissonnière*, Notes et Souvenirs ; Lafitte. 3 50

Musique

Léon Ponzio : *Trois Mélodies : Sapho*, poème de J. F. Louis Merlet. *Manuello*, poème de Daly-Rynès. *Douleur*, poème de Albert Fleury ; Flammarion. » »

Pédagogie

Pierre Lasserre : *La Doctrine officielle de l'Université ;* Mercure de France. 3 50

Philosophie.

Emile Tardieu : *L'Ennui.* Etude psychologique ; Alcan. 5

Poésie

François-Paul Alibert : *Le Buisson ardent ;* Bibl. de « l'Occident ». » »

Thérèse Delore : *Judith*, suivi de *Au bord du Nil ;* Messein. 3 50

Georges Ducrocq : *Les Roses du Valois ;* La Belle Edition. 3 50

Georges Gillet : *Croquis gnoles ;* Figuière. 3 50

Fernand Hubert : *Les Inquiétudes.* Préface de Nicolas Beauduin ; Basset. » »

Jean Jacnal : *Rêves d'Annam ;* Challamel. » »

Philéas Lebesgue : *Servitudes ;* Mercure de France. 3 50

Stéphane Mallarmé : *Poésies.* Edition complète contenant plusieurs poèmes inédits et un portrait ; Nouv. Revue française. 3 50

Mme G. de Montgomery : *La Forêt enchantée ;* Messein. 3 50

Jean Ott : *Les Volontés ;* Ed. du « Monde Illustré ». 3 50

Arthur Rimbaud : *Œuvres de Arthur Rimbaud.* Vers et Proses. Mises en ordre et annotées par Paterne Berrichon. *Poèmes retrouvés.* Préface de Paul Claudel ; Mercure de France. 7 »

Léon Riotor : *Le Pêcheur d'anguilles ;* Figuière. 3 50

Emile Rochard : *Jésus selon les Evangiles.* Préface de Jules Lemaître ; Lemerre. 3 50

P.-N. Roinard : *Hommage à Mallarmé ;* Figuière. 0 50

Jules Romains : *Odes et Prières ;* Mercure de France. 3 50

Sylvain Royé : *L'Ame sans miroir ;* Figuière. 3 50

Henri Thuile : *La Lampe de terre ;* Grasset. 2 50

Questions militaires

Stéphane Lauzanne : *Au Chevet de la Turquie.* 40 jours de guerre ; Fayard. 3 50

Questions religieuses

Jean de Tokary-Tokarzewski-Karaszewicz : *Les Grandes amours travaillent pour le ciel, ou l'amour chez saint François d'Assise, sainte Claire et Jacqueline de Settesoli.* Avec préface du Baron Carl de Crisenoy. Notice et illust. du Frère Angel ; Messein. 5 »

Roman

Adrien Delpech : *Petropolis ;* Flammarion. 3 50

Estienne et Jane Estienne : *Vie et Mort de Rose Amy, enfant ;* Basset. 3 50

Fredh : *Mekhanai ;* Grasset. 3 50

Capitaine A. Garenne : *Ialina,* Idylle malgache ; Plon. 3 50

Goron : *Les Chauffeurs de l'An VIII;* Flammarion. 3 50

Maurice Lair : *La Reprise ;* Grasset. 3 50

Guillaume Livet : *Pietro Darena ;* Tallandier. 3 50

A. J.-A. Lobry : *Une Mésalliance au XX^e siècle ;* Messein. 3 50

Valentin Mandelstamm : *L'Affaire du Grand Théâtre ;* Lafitte. 3 50

Henri Ménabréa: *Une brillante affaire ;* Stock. 3 50

René Milan : *La Race immortelle ;* Plon. 3 50

Antoinette Montaudry : *Leur fille ;* Grasset. 3 50

Jean de Montlaur : *Ben-i'Kelbb ;* Lemerre. 3 50

Henri de Noussanne : *L'Aéroplane sur la Cathédrale ;* Calmann-Lévy. 3 50

Maryo Olivier : *Jeunesse ;* Tallandier. 2 25

Georges Poulet : *Rien n'est...;* Ollendorff. 3 50

Robert Randau : *Celui qui s'endurcit ;* Sansot. 3 50

André Salmon : *Tendres canailles ;* Ollendorff. 3 50

Albert Samain : *Contes.* Frontispice Aug. H. Thomas ; Mercure de France. 12 »

Jean Vignaud : *Notre Maître :* Lafitte. 3 50

Sémène Zemlak : *L'Eternelle fatalité ;* Fontemoing. 3 50

Sciences

Havelock Ellis : *La Sélection sexuelle chez l'homme.* Edition française revue par l'auteur. Trad. par A. Van Gennep ; Mercure de France. 5 »

Henri Poincaré : *Dernières Pensées ;* Flammarion. 3 50

Sociologie

Abbé Célestin Abadie : *Menée du Cardinal Merry del Val faisant expulser d'Italie un Français. Protestation ;* Messein. 1 25

Abbé Charles Boutard : *Lamennais, sa Vie, ses Doctrines. III :* L'Education de la Démocratie (1834-1854) ; Perrin. 5 »

Joseph Danel : *Les Idées sociales de Ruskin.* Préface de M. Georges Goyau ; Bloud. 3 50

Camille Gorju : *Les Centralisations économiques en France ;* Rivière. 2 »

Maurice Halbwachs : *La Classe ouvrière et les niveaux de vie ;* Alcan. 7 50

Ernest Lémonon : *L'Italie économique et sociale (1861-1912) ;* Alcan. 7 »

Pierre Loti : *Turquie agonisante ;* Calmann-Lévy. 2 »

J. Novicow : *L'Alsace-Lorraine. Obstacle à l'expansion allemande.* Préface de M. le Professeur Ch. Richet. Avec un portrait de l'auteur ; Alcan. 3 50

Marc Sangnier : *La jeune République ;* tomes I et II ; libr. de la « Démocratie ». 4 »

Jehan de Witte : *Les Deux Congo.* Preface de M. le Comte de Mun. Avec gravures et cartes ; Plon. 4 »

Sports

Gustave Le Bon : *L'Equitation actuelle et ses principes.* Recherches expérimentales, avec une préface par le lieutenant-colonel Blacque-Belair, écuyer en chef de l'Ecole de Cavalerie de Saumur ; Flammarion. 7 50

Théâtre.

Gabriele d'Annunzio : *Francesca da Rimini,* tragédie en 5 actes, traduite de l'italien par G. Hérelle ; Calmann-Lévy. 3 50

Paul Ginisty : *Mademoiselle Gogo, Mlle Beauménard, de la Comédie-Française, 1730-1799.* Avec 12 pl. h. t. ; Fasquelle. 3 50

O. W. Milosz : *Miguel Manara,* mystère en 6 tableaux ; Nouvelle Revue française. 2 50

Bernard Shaw : *Pièces plaisantes et déplaisantes,* en la version française par Augustin et Henriette Hamon ; Figuière. 5 »

Jacques Vaillant : *Hector ;* Crès et Cie. 2 »

Stanislas Wyspianski : *Protésilas et Laodamie,* tragédie. Trad. autorisée du polonais par Adam de Lada et Lucien Maury. Précédée d'une Etude sur l'Auteur ; Perrin. 1 »

Voyages.

René Bazin : *Nord-Sud* (Amérique, Angleterre, Corse, Spitzberg) ; Calmann-Lévy. 3 50

Louis Carpeaux : *Pékin qui s'en va.* Avec 12 pl. h. t. Préface de J. Claretie ; Maloine. 3 50

MERCVRE.

ECHOS

Traduttore, traditore — « La Flore et la Faune symbolistes. » — Une nouvelle revue régionale : *Rodumna*. — Le XX^e^ Salon de la Libre Esthétique. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

« Traduttore, traditore ».

Monsieur le Directeur.

Vous avez réservé bon accueil aux lettres dans lesquelles M. Olgiati, capitaine au long cours, relevait d'inconcevables bourdes dans les traductions faites par M. Savine de certaines nouvelles de Kipling, — et encore votre correspondant se bornait-il aux termes maritimes, alors qu'il aurait pu signaler d'innombrables contresens dans le langage ordinaire.

Permettez-moi de réveler, à mon tour, d'étranges erreurs dans un ouvrage universellement connu, qui n'est autre que l'*Histoire de la Révolution Française* de Thomas Carlyle. Mon attention fut attirée sur cette version par un paragraphe de *Notes and Queries*, du 20 avril 1912. Un érudit américain, qui a consacré vingt années d'études à Carlyle, Mr Thomas Flint, y protestait contre cette traduction qu'il traitait de « sabotage » : il n'avait que trop raison !

Il existe deux éditions françaises de l'*Histoire de la Révolution* de Carlyle. Le texte en est identique. C'est Germer-Baillière qui publia l'édition originale. Le premier volume, traduit par Elias Regnault et Odysse Barot, parut en 1865 ; le second, traduit par Elias Regnault et Jules Roche, parut en 1866, et le troisième, traduit par Jules Roche seul, en 1867, c'est-à-dire quarante ans après la première édition anglaise. La deuxième édition, parue l'an dernier, se distingue de la première par divers traits. D'abord, on trouve sur la couverture des trois volumes cette mention : « Traduit de l'Anglais par M. Jules Roche. » Deux des traducteurs d'autrefois ont le tort d'être morts et leur nom a disparu. Toutefois, la *notice* sur Carlyle qui préfaçait l'édition épuisée est signée « les Traducteurs », et l'on y a ajouté une brève énumération des ouvrages récents consacrés à Carlyle, entre autres le magistral essai de M. Edmond Barthèlemy et ses scrupuleuses traductions, et celles aussi de M. Emile Masson et de M. Camille Bos.

En outre, cette réimpression est précédée d'un avertissement de douze pages par M. A. Aulard, qui explique la valeur historique de l'œuvre de Carlyle.

Souhaitant qu'il n'ait pas eu que cette traduction pour en juger, nous lui laissons ce rôle, pour lequel il est plus compétent que nous, et nous nous bornerons à indiquer quelques erreurs, pour justifier l'opinion de Mr Thomas Flint. S'il est fait une réimpression, nous espérons que M. Jules Roche allongera sa liste de corrections qui ne contient qu'un seul erratum, au verso de la page de titre du premier volume.

Pour quiconque a la pratique constante des deux langues, il apparaît dès la première page que la traduction n'est pas au ton de l'original ; tout de suite elle est hésitante et plate, timide et sans relief. On y sent l'incompétence totale du traducteur, et trop souvent son ignorance. A la page 3 du tome I, il rend *covered if not with glory yet with meal* par « chargé sinon de gloire au moins de viandes ». Viande pour farine est assez surprenant, et il est évidemment fâcheux de ne pas comprendre l'allusion que fait l'auteur à un mot du grand Frédéric à la bataille de Mollwitz. La page précédente offre un exemple typique de ce qu'on trouvera tout au long de ces trois volumes. Prenons la phrase entière : « Tout au plus, au milieu des flots de parlage français, qui s'accumulent jour par jour, et ne sont refoulés que vers les courtes heures de la nuit, cette nouvelle de la maladie royale peut-elle se produire de temps à autre comme un article de conversation. » Ce charabia dénué de sens prétend traduire ces lignes de Carlyle: *At most, in the immeasurable tide of French Speech (which ceases not day after day, and only ebbs towards the short hours of night) may this of the royal sickness emerge from time to time as an article of news.* Plus loin, page 7, *The man so nourished and decorated, thenceforth named royal, does verily bear rule,* est l'occasion d'un contre-sens, *bear* ici ne signifiant pas « subir », mais « exercer », et le traducteur écrit froidement : « L'homme ainsi nourri et décoré, et nommé par suite *royal*, n'est en réalité qu'un être gouverné. » Page 9. Charlemagne dort à Salzburg *with truncheon grounded*, « avec son sceptre vermoulu », nous dit-on avec le plus comique sérieux, quand il faut lire : avec son sceptre à terre, auprès de lui. » — « Et Charles le Marteau, et Pépin aux jambes torses, — apostrophe le traducteur, s'adressant évidemment à Charles Martel et à Pépin le Bref, — où sont maintenant les menaces de leurs yeux, les commandements de leur voix? *Charles the Hammer, Pepin Bow-legged where now is their eye of menace, their voice of command ?*

Passons au deuxième volume ; comme au précédent, il suffit d'ouvrir au hasard. Voici donc, page 112 : *which cry... ends in the wide simultaneous whirr of shouldered muskets*, traduit par « il finit par une volte-face simultanée », ce qui ne ressemble guère au mouvement simultané d'une troupe qui met l'arme à l'épaule. Page 147, nous lisons : « S'endorme qui veut dans les bras de l'espérance pour jouir d'une courte vision comme Lafayette, qui « toujours regarde le danger auquel il vient d'échapper comme le dernier de ceux qui le menacent ». Il n'est pas l'heure de s'endormir, nous ne sommes pas là pour gaspiller notre temps. » Mais le texte anglais nous rassure : Carlyle n'a pas cette plate vulgarité : *Sleep who will*, écrit-il, *cradled in hope and short vision, like Lafayette who « always in the danger done sees the last danger that will threaten him » — Time is not sleeping, nor Time's seedfield.* « Le Temps ne dort pas, ni ses semences de sédition », ainsi Carlyle termine sa phrase. Quelques lignes plus bas, Carlyle déclare : *for no Placard-Journal that they paste but will convince soul or some souls of men*, mais le traducteur bredouille : « non pas à cause du journal qu'ils placardent, mais parce qu'ils porteront la conviction dans quelques âmes humaines. »

Tournons quelques feuillets : « Il ne faut pas moins de cinq cents louis, beaucoup de temps et de travail pour se procurer un pareil objet de pre-

mière nécessité. » Ces lignes ont la prétention de traduire ceci : *Not without a cost of some five hundred louis, of much precious time, and difficult hoodwinking which does not blind, can this same Necessary of life be forwarded by the Flanders Carriers,— never to get to hand.* « La poussière ne s'attachera pas aux doigts de Fersen », lit-on à la page 225, ce que M. Emile Masson, dans ses *Pages choisies* de Carlyle, transcrit : « La poussière ne collera pas aux sabots des chevaux de Fersen. » *Dust shall not stick to the hoofs of Fersen.*

Le président de l'Assemblée Législative fait retentir une sonnette qu'on n'entend pas, ou, comme suprême signal de détresse, se coiffe violemment : *President jingling his inaudible bell ; or, as utmost signal of distress, clapping on his hat.* Mais nos traducteurs voient les choses autrement : « Le président, racontent-ils, comme dernière marque de désespoir, frappe sur son chapeau ». Tome II, 332. Sans doute a-t-il pour coiffure les cloches de Notre-Dame !

Le « pauvre Gouvion » a trouvé la mort à l'escarmouche de Maubeuge, le 9 juin 1792. Il y eut de plus malins patriotes, aucun de plus sincère, *many a Patriot shiftier, truer none*, dit Carlyle en guise d'oraison funèbre: et nos subtils traducteurs déclarent : « beaucoup de patriotes le regrettèrent, mais pas un sincèrement. » II, 352. Pour en finir avec ce volume, citons encore deux perles. Ne peut-on redouter que la cohue insurgée n'envahisse la loge où s'est réfugiée la famille royale ? Qu'on « renverse la balustrade ! *tear down the railing !* » Allons donc ! « On y voit des larmes au pied de la balustrade », affirme tranquillement M. Jules Roche. Les huissiers se démènent, tirent et arrachent, Sa Majesté elle-même aide du dedans : la balustrade cède ; Majesté et Législative forment unité de lieu : *Ushers tear and tug, his Majesty himself aiding from within : the railing gives way ; Majesty and Legislative are united in place...* Avec un courage qui s'ignore, l'auteur de la version française écrit : « Voici les huissiers précurseurs des pleurs et des tourments ! Sa Majesté s'arme de courage ; royauté et législative sont réunies dans la même salle... »

Il est temps de passer au dernier volume : ici, c'est l'embarras du choix. Dès la première page *like cruel uncalled-for pedagogues* devient « comme de durs pédagogues sans nom ». La page 3 est un fatras indéchiffrable. « Dans le corps des pauvres Tartares cette exécrable histoire romaine est intercalée en lettres alphabétiques », propose-t-on à notre ahurissement, qui se calme quand nous lisons en anglais : *Into the body of the poor Tatars execrative Roman History intercalated an alphabetic letter ; and so they continue Tartars...* A chaque page, le gâchis augmente : *an Andromeda... could only wail there to the Earth and Heavens... a winged Perseus... has dawned out of the wide blue, and cut her loose*, ce qui donne deux contresens en français : « Andromède... ne peut même pas se lamenter en présence du ciel et de la terre... un Persée ailé,.. est sorti du vide bleu, et lui a enlevé sa liberté ». III. 6-7. *The huge cyclopean axe* (l'énorme hache cyclopéenne), « le grand axe cyclopéen ». III, 12. — *Two-thousand stand of arms... are foraged in this way* (Deux mille fusils et accessoires sont ainsi râflés) « deux mille hommes sont sous les armes... pour piller au nom du décret. » — *Nor does the other movement slacken ; the rushing against foreing Despots* (l'autre mouvement ne se ralentit pas non plus ;

la charge contre les despotes étrangers), « l'autre genre de mouvement n'est plus en repos contre les despotes étrangers » III, 13.— *Such a Convention is gathering itself together... Would the weather, as Bertrand is always praying, only mend a little !* (Une pareille Convention se rassemble... Si le temps voulait, selon la constante prière de Bertrand, seulement s'améliorer un peu !) « Une telle Convention est recueillie... Le temps pourrait, attendu que Bertrand est toujours en prière, s'améliorer un peu. » III, 72.

Le commencement du chapitre IV n'est qu'un tissu d'inexactitudes. A chaque ligne on barbote dans l'à-peu-près, on côtoie le contre-sens. C'est à peine pire qu'ailleurs, du reste, et voici quelques spécimens d'erreurs ne portant que sur quelques mots : *Bedlam-storm*, « ouragan de Bedlam », — *an unsophisticated people*, « un peuple incorruptible », — *unclean accumulation of beetles and spiders*, « un tas d'araignées et de sales insectes », — *a lean angry little figure*, « une colérique, maigre et petite face », — *to report progress*, « faire son rapport sur les progrès », — *whom the king knew by good report*, « que le roi connaissait sous de bons rapports », — *she is of stately Norman figure*, « elle a une figure normande magnifique », — *of beautiful still countenance*, « d'une contenance belle et calme », — *a completeness, a decision is in this fair female Figure*, « la résolution, la détermination sont empreintes sur sa belle figure féminine », — *the drowsy diligence lumbers along*, « la lourde diligence est pleine », — *and hunger too*, « la colère, les complots ». Est-il permis de confondre *hunger*, la faim, avec *anger*, la colère, à quoi on ajoute sans raison : les complots ? Dans ce genre, les exemples deviennent innombrables : voici *spinning dervishes* (derviches tourneurs) traduit par « derviches filants », — *sheep-skin* (peau de mouton, basane) par « peau d'âne », — *bull-voice* par « voix de bouledogue », — *unwearied* par « presque nus », — *cowering* par « beuglant », — *his hardness* par « sa hardiesse », — *her softness* par « sa considération », — *wide babble* par « babil vide », — *faring toward Pilnitz* par « étaient en plein festin à Pilnitz », — *before the end of the march* par « avant la fin de mars ». Tout cela est énorme, incroyable, sans doute, mais je n'invente rien ; ce sont eux, les traducteurs, qui inventent ! Ne leur faut-il pas une prodigieuse subtilité, une miraculeuse ingéniosité pour dénicher cette interprétation, la dernière que nous citerons : Jourdan Coupe-Tête *began dealing in madder*, écrit Carlyle, c'est-à-dire exactement : se lança dans le commerce de la garance, et, par la suite Jourdan *shut his madder shop*, ferma sa boutique de garance. Mais nos traducteurs sont plus perspicaces : *mad* en anglais veut dire *fou : a mad dog*, un chien enragé, ah ! nous y voilà, et ils comprennent : « Jourdan commence à devenir plus enragé... Jourdan met un frein à sa férocité. » Nous dirons, pour tout commentaire : *It is even so !* que nos traducteurs rendent aussitôt par : « Il en est souvent ainsi. » D'ailleurs, toute cette page (II-297) est de la haute fantaisie.

C'en est assez. Ajouterai-je cependant que les omissions sont nombreuses ? Dans le second volume, livre I, chap. 3, p. 31, il manque la magnifique évocation de l'amiral Paul Jones qui commence ainsi : *On thee too, for country's sake, O Chevalier John Paul, be a word spent or misspent !* et les quarante lignes qui suivent. Il en est d'autres, mais au moins n'y trouve-

t-on pas de contresens ! « Ce qui est coupé n'est pas sifflé », disait Alexandre Dumas père, corrigeant le manuscrit d'un de ses drames.

Volontiers nous reconnaissons que la traduction de l'*Histoire de la Révolution Française* présentait de grandes difficultés. Mais, pour cette raison même, ceux qui l'entreprenaient devaient-ils être particulièrement outillés pour cette tâche. Qu'ils n'aient pu rendre le style déconcertant de Carlyle, passe encore ; ce qu'on ne peut leur pardonner, c'est de n'avoir pas même su donner le sens exact de la phrase, rendre la pensée de l'auteur. Bien au contraire, ils la travestissent, ils la déforment, ils la défigurent, à chaque instant. Il suffit d'ouvrir l'un de ces trois volumes *au hasard*, pour trouver tout de suite la preuve de ce que j'avance ici. D'autres se sont attaqués à Carlyle ; ils nous ont donné *Sartor Resartus*, *Olivier Cromwell*, les *Pamphlets du Dernier Jour*, les *Lettres*, les *Essais choisis*, et ils se sont au moins efforcés de rendre le texte avec une minutieuse exactitude. Combien il est regrettable que l'*Histoire de la Révolution* ait été massacrée d'aussi indigne façon ! N'en essaiera-t-on pas une traduction plus respectueuse ? On a écrit à diverses reprises que ce sabotage était une bonne traduction ! Vraiment, il y faut de la complaisance ! Quand aura-t-on pour les langues modernes la même sévérité qu'on aurait pour une langue morte ?

Veuillez agréer, monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments très distingués.

H. GABRIEL.

§

« La Flore et la Faune symbolistes ».

Mon cher ami,

Votre collaborateur, M. M. Coulon, après une citation de E. Mikhaël, où voisinent les termes : « dragons », « guivres », « fabuleux oiseaux », « griffons domptés », ajoute :

« Vous reconnaissez la faune et la flore... Elles peupleront, par ordre de date, les *Cantilènes* de Moréas, les *Episodes* d'Henri de Régnier... les *Serres chaudes* de Maeterlinck, les *Cygnes* de Vielé-Griffin... »

Une lecture, la plus cursive, eût évité à l'honorable critique de me citer parmi les pasteurs de bêtes fabuleuses ; si les cygnes m'ont plu, c'est que je les ai beaucoup fréquentés dans mon enfance : ce sont de charmants animaux ; on en rencontre en ce moment de très beaux au Bois.

Il n'est pas utile que le *Mercure*, avec des airs presque officiels, confirme les légendes les moins fondées. La question est d'importance générale ; c'est pour cela que je vous en écris.

Amicalement vôtre,

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

§

Une nouvelle revue régionale : « Rodumna. » — La littérature régionale vient de s'augmenter d'un périodique : *Rodumna*, qui se publie naturellement à Roanne, et dont le premier fascicule, paru en janvier, fait principalement appel aux écrivains, aux poètes, aux artistes, aux savants du pays roannais. Ce premier numéro témoigne de la culture et du mouvement intellectuel qui se sont développés dans cette région circonscrite de la province française.

§

Le XX^e Salon de la Libre Esthétique, qui s'ouvrira au début de mars dans les galeries du Musée moderne, sera exclusivement consacré aux expressions picturales du Midi. Sites méditerranéens, fleurs, fruits, figures évoquant la Provence, le Roussillon, etc., formeront un ensemble lumineux et homogène qui ne manquera pas d'interesser vivement les artistes et le public.

§

Publications du « Mercure de France ».

LES CORSAIRES DUNKERQUOIS ET JEAN BART. *Des Origines à 1662*, par Henri Malo. Vol. in-8, 3.50.

TÉMOIGNAGES, 3^e série, par Marcel Coulon (*J.-H. Fabre : L'Homme et l'œuvre. Moréas dévoilé. L'Hellénisme de Maurice Barrès. L'Entomologie et J.-H. Fabre. André Rouveyre. Ephraïm Mikhaël*). Vol. in-18, 3.50.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE BELGE D'EXPRESSION FRANÇAISE DEPUIS 1880, par Albert Hermann, Préface par M. Camille Jullian, de l'Institut. Vol. in-18, 3.50.

PAUL CLAUDEL, *le Philosophe, le Poète, l'Ecrivain, le Dramaturge*, par George Duhamel. Vol. petit in-8, 2.50.

§

Le Sottisier universel.

Par un miracle incompréhensible, aucun d'eux ne fut blessé dangereusement, sauf Muller et sa femme, qui furent légèrement contusionnés. — *Journal*, 6 septembre.

De toutes parts les races balkaniques envahirent la Turquie comme le tangage un navire blessé. — *Journal*, 25 octobre.

Un musulman, un Bulgare et dix-neuf personnes ont péri dans la bagarre. — Les journaux, 1^er septembre.

A l'heure où l'Europe inquiète voit s'étendre les rumeurs de guerre... — *Marches de l'Est*, 25 août.

Condamnée à une peine de prison, la police se présentait un jour chez elle. — *La Dernière Heure*, 17 octobre.

Le nommé Adolphe Vanackeere a pénétré au domicile de sa femme Juliette Mouny, âgée de trente-cinq ans, avec laquelle il vit séparé depuis neuf ans. — *Journal*, 28 octobre.

Coquilles.

PARIS. — Un mystérieux attentat a mis en émoi le personnel d'aliénés de la Maison-Blanche. — *La Dernière Heure*, 16 octobre.

Ce n'est qu'une sorte de caisse d'épargne, les fonds épargnés étant, toutefois, affectés jusqu'au décès du sociétaire à la constitution d'une route viagère. — *Bulletin de la Société des Poètes Français*, novembre-décembre, p. 5.

Une jeune fille qui incarne l'amour instructif dans son acharnement taciturne et implacable. — *Matin*, 30 janvier.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE [G. Roy], 7, rue Victor-Hugo.

e Home

et la Santé

LE LAITAGE

(*Suite*)

Le lait, le beurre, la crème, — associés aux œufs, — sont la base de te alimentation visant à « l'engraisment ». Le beurre frais, étalé sur du in ou mêlé aux légumes cuits à au, est le corps gras le mieux supérté de tous. Il importe cependant ie ce beurre soit très frais; dans le ute, il sera préférable d'éviter le urre cuit, très souvent mal toléré par plupart des dyspeptiques que nous mmes tous plus ou moins, ou d'emoyer pour la cuisson le beurre végéil tiré du lait de coco, dont la faveur st fort accrue depuis quelques nnées.

Dans le chapitre du laitage, une rge place doit être donnée au froage, mets populaire par excellence, ont l'industrie remonte à la plus aute antiquité. Au temps des Romains, on estimait déjà les fromages de Nîes et de Toulouse. Notre « quart de rie » traditionnel était assez prisé, ès le XIIIe siècle, pour qu'on le transortât jusque dans les royaumes du Nord. Au XVIe siècle, Charles Etienne ante le fromage de Craponne, en uvergne. La banlieue de Paris se disnguait alors, car l'abbé de Marolles, ans sa traduction de Martial, parle vec éloge des fromages de Vanves, de Clamart, de Montreuil et de Grosbois, dont on serait bien en peine aujourd'hui de trouver un échantillon.

On trouve dans le même auteur une liste des fromages les plus estimés de on temps, parmi lesquels figurent les x cœurs » de Gournay, le Cantal, le Brie, le Roquefort, le Livarot, le Pont-Evêque, etc.

Au XVIIe intervient la contrefaçon : la Franche-Comté s'évertue à imiter le fromage de Gruyère, ancien comté du Canton de Fribourg, et on lit dans des Mémoires rédigés en 1698 que ces imitations se débitaient dans toute la France, et que les paysans avaient

ANTISEPTIQUE AU CRYSTOL
CRYSTOL TOILETTE
à l'usage des dames soucieuses de leur santé.
Phie TRAPENARD, 35, rue des Dames, Paris

SIROP PHÉNIQUE VIAL

contre
TOUX, RHUMES
CATARRHES
ENROUEMENTS
GRIPPE
BRONCHITES
PARIS, 8, rue Vivienne et toutes Pharmacies.

GOUTTES DES COLONIES
GUÉRISSENT INSTANTANÉMENT
Maux d'Estomac. Indigestion
Phie CHANDRON, 20, r. Châteaudun, Paris, et toutes Pharmacies

APIOLINE
CHAPOTEAUT

DOULEURS PÉRIODIQUES
IRRÉGULARITÉS
PROMPTEMENT
SUPPRIMÉES
Dans toutes les Pharmacies.
En gros, à Paris, 8, rue Vivienne.

SANTÉ
RÉGULARITÉ

gagné considérablement pendant la guerre à les porter eux-mêmes dans les armées d'Italie et d'Allemagne.

L'introduction des originaux étrangers datait de Charles VIII, qui, à l'époque des guerres d'Italie, passant par Plaisance, reçut des magistrats d' « énormes fromages » qu'il envoya à la reine et au duc de Bourbon. La cour les trouva excellents : c'étaient des *parmesans* de Lodi, des *marsolins* de Florence, dont la réputation est bien tombée aujourd'hui.

Dr Argyre.

Alimentation et régime. — Bien souvent, à la suite d'une maladie quelconque, le médecin recommande de ne reprendre le régime ordinaire que d'une façon lente et progressive.

Je crois répondre à bien des questions qui m'ont été posées en classant ci-après, dans l'ordre de *digestibilité décroissante*, les aliments usuels, sans distinction de régime :

Lait, œufs à la coque mollets, fruits cuits, fruits bien mûrs, légumes verts hachés, herbes cuites, poissons maigres, volaille, viande de boucherie, gibier frais, pain rassis, pommes de terre, féculents et légumes secs, pâtisseries, truffes et champignons.

Viandes de boucherie : jambon frais, mouton, bœuf, agneau, veau, porc.

Poissons maigres : goujon, merlan, sole, limande, hareng frais, truite, perche, éperlan.

Poissons gras (plus indigestes) : thon, esturgeon, saumon, maquereau, lamproie, anguille.

Les poissons fumés et les crustacés (homards, crabes, langoustes) sont lourds et de digestion pénible. Les huîtres, — sauf la *portugaise*, — sont un aliment léger et délicat, mais les autres coquillages, et en particulier les moules, doivent être proscrits.

Tenir compte de ce que le beurre cuit, les graisses, sauces et ragoûts sont de digestion difficile.

Quant aux *condiments*, utiles comme excitants de l'estomac dans certains cas, ne pas oublier que leur excès détermine facilement de la gastrite. Acides : citron, verjus, vinaigre, cornichons, etc. Aromatiques : gir cannelle, vanille, poivre, épices, r cade, etc. Sulfurés : ail, moutar oignons, ciboule.

Enfin le mode culinaire a également son importance. Toujours dans l'o de digestibilité décroissante : la lade, le rôti, le hachis, la cuisso l'étuvée, à l'eau, au four, la fricas le ragoût, les salaisons.

Quand un malade recommenc manger, en sortant du régime lact de la diète complète, il doit s'en t à quelques aliments simples : les œ les poissons maigres, les purées de gumes, les farines.

S'il est tenu à un régime, son m cin lui indiquera toujours les alim proscrits. Le malade pourra à l' du tableau ci-dessus classer lui-m les mets qui lui sont permis. Toutef cette classification n'est pas rigoure aucun de nos organes n'étant peut-ê plus capricieux que l'estomac, ét plat, réputé lourd, peut parfaitem convenir à certains. En ce cas, le lade est le meilleur juge. Dr A

CORONA

Fabriquée a GROTON N.-Y. (U. S. A.)

MACHIN
à
ÉCRIR
PLIANT
en aluminiu
pour
le voyage
Poids : 2 kil.
Prix : 350 f

CORONA pour Ecrivains, Professeu Militaires, Ingenieurs, Arc tectes, Artistes, Savan Voyageurs, Explorateurs, clésiastiques et Commerça

CORONA Encrage bicolore, Touche recul, Clavier Universel 84 caractères, cinq copies à fois, Clé Stencil.

CATALOGUE GÉNÉRAL FRANC

Real LA COMPAGNIE REA
59, rue de Richelieu :-: PARIS

hronique Automobile

Des lecteurs du *Mercure de France* écrivant souvent pour me question- au sujet des avantages ou inconvé- nts du nombre des cylindres d'un teur d'automobile, je ne puis mieux e que de reproduire ci-dessous l'ar- le de l'un de nos techniciens les plus utés, M. Faroux, publié dans le jour- *l'Auto*.

On sait quelle est la considération ntielle, prédominante, qui a amené constructeurs aux polycylindrés.

Dans un monocylindre ordinaire, ictionnant suivant le cycle à 4 temps, fort moteur ne s'exerce que durant seul temps sur quatre ; mais il va isoi que toutes les pièces qui travail- t doivent être calculées en vue de la eur maximum de l'effort ; par con- uent, durant les trois quarts du ps de marche, il y a en quelque te surabondance de matière, ce qui istitue à la fois une cause de perte s le rendement et une raison d'aug- ntation de prix de revient, sans judice, bien entendu, des considé- ons d'équilibrage, de souplesse, etc., se comprennent d'elles-mêmes.

Tout naturellement, on fut amené 4-cylindres qui fait que les efforts teurs se succèdent avec une valeur forme ; la pression moyenne du dia- mme est nettement accrue, mais les rts maximum n'ont pas varié, et, à nensions égales, un 4-cylindres n'a besoin d'avoir des bielles, un vi- requin, un carter plus forts qu'un nocylindre.

En somme, le 4-cylindres constitue solution satisfaisante, en dépit du sage à zéro de l'effort moteur à cha- tour (mais on connaît le rôle de ulariseur que remplit le volant). 4-cylindres demeurera toujours le s employé des moteurs, au moins sur la voiture courante ; il est bien connu maintenant, il ne soulève pas de difficultés d'ordre spécial du côté de l'allumage et de la carburation, et nous devons être reconnaissants à ce fidèle serviteur.

« Cependant, avec le désir de perfection qui est le constant souci de nos constructeurs, il fallait envisager de nouvelles considérations.

« Deux dominaient toutes les autres : l'*équilibre* et la *souplesse*.

« Une voiture de service ordinaire peut se contenter d'une solution approximative en ce qui concerne la souplesse et l'équilibrage ; sur une voiture de luxe, on désire une solution irréprochable.

« Tout naturellement, les constructeurs qui travaillaient la question devaient être amenés à employer un plus grand nombre de cylindres.

« Mais on veut aller au fond des choses, on reconnaît que dans un 6-cylindres les couples d'inertie du second ordre ne sont pas équilibrés ; à vrai dire, leur importance n'est pas bien considérable, et si on prétendait se conformer strictement aux indications de la théorie pure, on rencontrerait souvent de sérieuses difficultés d'ordre constructif.

« En voici un exemple : le 8-cylindres est un moteur totalement équilibré ; si on prétend le construire (avec cylindres en ligne), on est amené à un vilebrequin très long, dans lequel, par conséquent, les effets de torsion deviendront terribles. On aura un moteur équilibré mais qui vibrera de façon désastreuse. Augmenter le diamètre des vilebrequins ne sera jamais qu'un expédient.

« Cependant le 8-cylindres a bien des avantages en dehors de sa régularité cyclique : mieux équilibré, il est aussi infiniment *souple*.

« Entendez ici que je parle de la véritable souplesse, et non pas de cette souplesse banale qu'on procure à une voiture en la démultipliant.

« Comment faire pour conserver tous les avantages techniques du 8-cylindres sans être conduit nécessairement à des hérésies d'ordre pratique ?

La publicité commerciale est reçue par M. P.-C. COURTOIS
90, rue de Varenne, PARIS — Tél. 754.61.

« Il n'y avait qu'un moyen, et c'est celui qu'on trouve appliqué par la maison de Dion-Bouton.

« Tout simplement faire un moteur en V à 90 degrés, ce qui donne un moteur ayant même carter et même encombrement qu'un 4-cylindres de mêmes dimensions ; par surcroît, cette disposition conduirait à une rare simplicité constructive.

« En effet, déjà dans un 6-cylindres, le vilebrequin, avec ses coudes à 120°, devient une pièce délicate à usiner et coûteuse ; combien cet inconvénient allait être plus accusé dans un 8-cylindres avec ses huit coudes à 90° ?

« Mais, en faisant tourner 4 cylindres de 90° autour de l'axe du moteur, il se trouve qu'on ramène 4 manetons dans le plan des quatre autres, et tout naturellement le 8-cylindres de Dion-Bouton a le même vilebrequin qu'un 4 cylindres.

« Même vilebrequin, même carter, même encombrement ; hé ! mais... voici déjà de sérieux avantages.

« Moteur souple, disions-nous tout à l'heure en parlant du 8-cylindres, et ceci nous avait amené à parler de la régularité cyclique. Nous allons reprendre ici une jolie comparaison suggérée naguère par M. Lauret.

« Supposons des rondins ou rouleaux de bois disposés sur le sol parallèlement et à des distances (d'axe en axe) égales à quatre fois leur diamètre ; il sera bien inconfortable de parcourir à bicyclette le sol ainsi jonché de ces obstacles. Mais si les rondins se touchent, ça commencera à aller beaucoup mieux et ça ira tout à fait bien s'ils se pénètrent l'un l'autre de la moitié, le plancher ainsi constitué étant assez roulant. Eh bien ! le premier cas nous représente la marche d'un monocylindre qui donne un à-coup tous les deux tours, tandis que pour le 4-cylindres il n'y a pas de solution de continuité, et les à-coups se suivent sans interruptions ; dans les 8-cylindres, les explosions se recouvrent par moitié : il n'y a pas de choc violent, mais une simple *ondulation* comme celle de notre plancher de rouleaux ! On peut remarquer que la grandeur de la roue de bicyclette par rapport à celle des r leaux de bois représente assez bien l' portance du volant par rapport à puissance du moteur. Plus notre r est grande, moins les chocs sont lents, et si elle est plus petite qu certain diamètre, elle ne pourra pa par-dessus les rouleaux lorsqu'ils s espacés ; de même, pour un mot dont la régularité croît avec les din sions du volant et qui ne peut tou (un ou deux cylindres) si le volant trop faible. »

***

Je crois qu'après un article a documenté, on est tout à fait fixé les avantages du nombre des cylin d'un moteur.

G. CERNAY.

R C... — **E. G...** — **P. L...** — **E. D. E. D.** — L'article ci-dessus répond à demande.

C. D... — Ecrivez-moi avec plus de déta je vous répondrai directement.

CHEMINS DE FER DU MID

BILLETS DE FAMIL

Pour les stations thermales et balnéa des Pyrénées

Billets délivrés toute l'année, dans les des réseaux du Nord, *Paris-Nord ex* de l'Etat, d'Orléans, du Midi et de l Lyon-Méditerranée, suivant l'itinéraire c par le voyageur et avec les réductions su tes sur les prix du tarif général pour un cours *aller et retour compris* d'au moin kilomètres. Pour une famille de 2 perso 20 o/o ; de 3 personnes, 25 o/o ; de 4 sonnes, 30 o/o ; de 5 personnes, 35 o/o 6 personnes ou plus, 40 o/o.

Exceptionnellement, pour les parc empruntant le réseau de Paris-Lyon-M terranée les billets ne sont délivrés q familles d'au moins 4 personnes et le prix tient en ajoutant au prix de 6 billets sim ordinaires le prix d'un de ces billets chaque membre de la famille en plus de

Durée : 33 *jours, non compris les jours de d et d'arrivée.*

Faculté de prolongation moyennant u supplément de 10 0/0.

AVIS. — Un livret indiquant en détail les conc dans lesquelles peuvent être effectués les divers v d'excursions de famille, etc ..., sera envoyé gra ment à toute personne qui fera parvenir au S commercial de la Compagnie, 54, boulevard mann, à Paris (IXe arrond.), le montant du 0 fr. 25.

L'ANNUAIRE
DE LA CURIOSITÉ & DES BEAUX-ARTS
1913

Vient de paraître :

Il contient :

I. Le résumé des principaux événements artistiques de l'année 1912 ; des tableaux détaillés des grandes ventes qui ont eu lieu en 1912 en France et à l'étranger ; une liste des expositions artistiques annoncées pour 1913 et une foule de renseignements pratiques intéressant les amateurs, artistes, antiquaires.

II. Les antiquaires en tous genres du monde entier, ainsi que les professions qui s'y rattachent.

III. Les noms et adresses des amateurs collectionneurs bibliophiles de Paris et des départements, avec des indications sur le genre de leurs collections.

IV. Les noms et adresses des artistes, peintres, aquarellistes, pastellistes, miniaturistes, graveurs, statuaires, habitant en France, avec leurs titres, récompenses aux expositions.

Un volume de 575 pages, donnant environ 25.000 adresses, soigneusement tiré sur beau papier et relié ; l'ouvrage est en vente aux prix suivants : livré à Paris, 8 fr. ; franco départements, 8 fr. 50 ; étranger, 9 fr.

Administration : 90, rue Saint-Lazare, Paris.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Pyrénées et Golfe de Gascogne

Billets d'aller et retour individuels pour les stations thermales, balnéaires et hivernales, délivrés toute l'année de toutes les gares du réseau, valables 33 jours avec faculté de prolongation et comportant une réduction de 25 0/0 en 1re classe et de 20 0/0 en 2e et 3e classes.

Billets d'aller et retour de famille pour les stations thermales, balnéaires et hivernales, délivrés toute l'année de toutes les stations du réseau sous condition d'un minimum de parcours de 300 kilomètres aller et retour, réduction de 20 à 40 0/0 suivant le nombre de personnes, validité 33 jours avec faculté de prolongation.

Billets d'excursion délivrés toute l'année au départ de Paris avec **5 itinéraires** différents *viâ* Bordeaux ou Toulouse, permettant de visiter Bordeaux, Arcachon, Dax, Bayonne, Hendaye, Biarritz, Pau, Lourdes, Bagnères-de-Bigorre, Luchon, etc., validité 30 jours avec faculté de prolongation. Prix, 1er, 3e, 4e et 5e itinéraires : 1re classe, **164** fr. **50** ; 2e classe, **123** fr.— Prix, 2e itinéraire : 1re classe, **163** fr. **50** ; 2e classe, **122** fr. **50**.

Cartes d'excursions individuelles et de famille dans le Centre de la France et les Pyrénées, **divisées en 5 zones**, délivrées au départ de Paris et des principales gares du réseau du 15 Juin au 15 Septembre et donnant aux voyageurs le droit de circuler à leur gré dans la zone de libre circulation choisie par eux, validité un mois avec faculté de prolongation.

Pour les cartes de famille, la réduction varie suivant le nombre des personnes de 10 à 50 0/0.

Chemins de Fer
de Paris à Lyon et à la Méditerranée

L'HIVER
A LA COTE D'AZUR

Billets d'aller et retour collectifs, 1re 2e et 3e classe, valables 33 jours (faculté de prolongation) délivrés jusqu'au 15 Mai dans toutes les gares P.-L.-M. aux familles d'au moins trois personnes, pour :

Cassis, la Ciotat, Saint-Cyr-la-Cadière, Baudol, Toulon, Sanary, La Seyne, Tamaris-sur-Mer, Toulon, Hyères et toutes les gares situées entre Saint-Raphaël, Valescure, Grasse, Nice et Menton.

Minimum de parcours simple : 150 kilomètres.

PRIX : les deux premières personnes paient le plein tarif, la 3e personne bénéficie d'une réduction de 50 0/0, la 4e et chacune des suivantes d'une réduction de 75 0/0.

Arrêts facultatifs

Demander les billets quatre jours à l'avance à la gare de départ.

NOTA. — Pour tous renseignements (prix, horaires, etc.) se reporter au Livret Guide Horaire P.-L.-M. 0 fr. 60 dans toutes les gares du réseau, ou envoi contre 0 fr. 80 adressés en timbres-poste au Service de l'Exploitation de la Compagnie P.-L.-M., 20, boulevard Diderot, Paris.

CHEMIN DE FER DU NORD

Services rapides entre Paris, l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, la Russie, le Danemark, la Suède et la Norvège

PARIS-NORD A LONDRES

Viâ Calais ou Boulogne

Cinq services rapides quotidiens dans chaque sens

VOIE LA PLUS RAPIDE : Trajet en 6 heures 45. — Traversée maritime en 1 heure

PRIX DES PLACES (droits de port compris) :

		1re cl.	2e cl.	3e cl.
Billets simples valables 7 jours :	viâ Boulogne-Folkestone	fr. 62,50	fr. 43.35	fr. 28.35
	viâ Calais-Douvres	70.80	49.55	32,05
Billets d'aller et retour valables 1 mois :	viâ Boulogne-Folkestone	109,85	78,80	46,70
	viâ Boulogne-Folkestone ou Calais-Douvres	119,75	87,35	50,55
Billets d'aller et retour valables 2 mois :	viâ Boulogne-Folkestone ou Calais-Douvres	136,60	95,70	61,90

Le coupon de retour de billets d'un mois peut être prolongé d'un mois moyennant supplément.

Bagages : 25 kilogr. transportés gratuitement.

La gare de Paris-Nord distribue, en outre, conjointement avec des billets à destination de Londres, des billets de Londres aux différentes stations de l'Angleterre desservies par les chemins de fer anglais.

6 express sur Bruxelles	Trajet en	3 h. 55	
3 express sur La Haye	—	7 h. 30	
— et Amsterdam	—	8 h. 30	
5 express sur Francfort-sur-Mein	—	12 h.	
5 express sur Cologne	—	7 h. 29	
4 express sur Hambourg	—	15 h. 19	
3 express sur Berlin	—	15 h. 31	
2 express sur Saint-Pétersbourg	—	50 h.	

Par le Nord-express bi-hebdomadaire	Trajet en	45 h.
1 express sur Moscou	—	60 h.
Par le Nord-express hebdomadaire	—	53 h.
2 express sur Copenhague	—	26 h.
— Stockholm	—	43 h.
— Christiania	—	49 h.

Pour renseignements précis, s'adresser aux gares et bureaux de ville de la Compagnie.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

VENTE au Palais, le 1er mars 1913, à 2 heures. 1er lot : **Maison à Paris,**

26, RUE DE BRUXELLES.

Rev. brut : 16.416 fr. env. **M. à prix : 170.000** fr. 2e lot : **MAISON** à Paris **1, RUE JOUFFROY,** 143 et 145, rue **CARDINET.** Rev. br. : 22.275 fr. env. **Mise à prix : 230.000** fr. ; 3e lot : **Maison** à Paris **132, RUE CARDINET.** Rev. brut : environ. **Mise à prix : 300.000** francs. S'adresser Mes CHAISEMARTIN, JUILLIARD et VERNIER, avoués à Paris, et DUHAU et RAFIN, notaires à Paris.

VAUCRESSON (S.-et-O.). 2 villas et 1 terrain. **M. à pr.: 100.000** fr. **70.000**, et **15.000** fr. Adj. ch. not., 4 mars. Me VALLÉE, not., 204, boul. Voltaire.

PANTIN 2 Maisons de rapp. : 1° R. de Paris, 220 et 197-199 et 201 av. jard. Ces 673 et 1.226m. R.br. 3 635 fr. et 5 640 fr. **M. à pr.: 35.000**f et **60.000**f. Pte prop. 3 terr. à **BAGNOLET** Ces 822-507-635-476m. **M. à pr. : 2.500**f **1.000**f, **1.000**f et **1.000**f. Adj. ch. not., Paris, 11 mars. S'ad. Me THION DE LA CHAUME, 8, b. Sébastopol.

VENTE au Palais, à Paris, le mercredi 5 mars à 2 heures. **MAISON** avec jardin, **39, RUE POUSSIN,** à Paris (16e arrt) en face les gares d'Auteuil et du Métro, près la station des tramways.

Contenance : 297 mètres environ Libre de location.

Mise à prix : 50.000 francs

S'adresser Mes NORGEOT, RÉGNIER, JOLY, BERTRAND, avoués, et Me WILLIAM BAZIN, notaire.

Propriété à Paris **BOULEVARD St-GERMAIN, 122**

Ces : 441m. R. br. : 37.300f. **M. à pr. : 500.000**f. A adj. ch. not., Paris, 4 mars 1913. Mes CONSTANTIN et DAUCHEZ, not., 37, quai Tournelle.

VENTE au Palais, à Paris, le 26 février 1913, deux heures. 1er lot :

Hôtel à Paris **65, BOULEVARD DE CLICHY.**

Rev. brut : 17.220 fr. env. **M. à prix : 175.000** fr. 2e lot : **Maison à Paris, 12, RUE MAGELLAN.** Rev. br. : 22.760 francs environ. **Mise à prix : 225.000** fr. 3e lot : **PROPRIÉTÉ A BOUGIVAL (S.-et-O.).** 9, quai Boissy-d'Anglas. **Mise à pr. : 90.000** fr. 4e lot : **PROPRIÉTÉ A CANNES** (Alpes-Maritimes). Chalet de la Bocca. **Mise à prix : 75.000** francs. S'adresser Mes CHAISEMARTIN et ANCELOT, avoués à Paris, MOREAU et FAROUX, notaires à Paris.

Mon A PARIS (6e), r. Guisarde, 8, ang. r. Princesse, 20. R. br. : 6.695. **M. à pr. : 65.000** fr. Adj., ch. not., Paris, 25 fév. Me A. MOREL D'ARLEUX, no 5, r. Renard.

VILLE DE PARIS

A adj. s. 1 ench., Ch. Not., 25 Février 1913.

TERRAIN Boul[d] **RASPAIL** Surf. : 329 m. 43. **M. à pr. : 650** fr. le mètre. S'adresser : Mes MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS et DELORNE, rue Auber, 11.

Maison Angle **R. MONTMARTRE,** 90, et r. Aboukir 33. Rev. br. : 10.786 fr. **M. à pr. : 80.000** fr. Adj. ch. not., 4 mars. S'adr. not. Mes M. AUBRON et DAUCHEZ, 37, quai Tournelle.

Fondé en 1879

L'ARGUS de la PRESSE

LE PLUS ANCIEN BUREAU D'ARTICLES DE JOURNAUX

37, Rue Bergère, PARIS

lit, dépouille par Jour

14.000 Journaux ou Revues du Monde entier

Publie : L'ARGUS DES REVUES

Collectionne : Les ARCHIVES DE LA PRESSE

Edite : L'ARGUS DE L'OFFICIEL,

contenant tous les votes des hommes politiques et leur dossier public

L'ARGUS recherche articles et tous documents passés, présents, futurs.

L'ARGUS se charge de toutes Publicités dans tous Journaux et Revues :

Publicité Financière | *Publicité commerciale*
Publicité Economique | *Publicité littéraire et mondaine*

TÉL. : 102-62 — ADR. TÉL. : Achambure-Paris

BULLETIN FINANCIER

Il y a un peu plus de quinze jours, personne ne croyait à la reprise des hostilités Orient ; tout le monde, au contraire, comptait fermement sur une prompte signature la paix ; mais les événements ont prouvé qu'il est sage de compter avec l'imprévu. Ta dis que le gouvernement turc présidé par Kiamil pacha s'apprêtait à adhérer aux con tions de paix sanctionnées par les grandes Puissances et présentées par elles à la Por un coup d'Etat se produisait à Constantinople, renversant le gouvernement du vie Kiamil et amenant au pouvoir le parti Jeune Turc dans la personne de Mahmoud Chevk pacha, à la suite d'un drame où périssait Nazim pacha, ministre de la guerre et génér lissime de l'armée de campagne. Un nouveau ministère était constitué ayant pour po principal de son programme de rejeter les propositions des grandes Puissances et reprendre la lutte à outrance. Le canon a donc de nouveau tonné autour d'Andrinople ailleurs. Les alliés balkaniques auront-ils repris assez de souffle pendant l'armistice po réaliser le premier mouvement qui aurait dû les conduire à Constantinople ? Il a qu'à attendre les événements. Chose curieuse, la reprise des hostilités n'a déprimé rien l'ensemble des marchés. Au contraire, le premier moment de surprise passé, cours se sont orientés vers la hausse, sans doute parce que chacun pressent que le con turco-balkanique ne peut que toucher à sa fin.

La rente française fait exception à la tendance générale pour des raisons d'ordre in rieur que nous avons souvent expliquées. Elle cotait, il y a quinze jours, 89,25 ; nous trouvons aujourd'hui à 88,90. Par contre, l'Espagne Extérieure passe de 91,60 à 92, L'Italien est stationnaire à 97,10. Le Turc Unifié, malgré vents et marées, gagne centimes à 87. Le Serbe progresse à 83,70 ; le Bulgare 5 o/o 1902 à 506 ; l'Hellenic 1881 à 303 ; le Roumain 4 o/o 1898 gagne un point à 89,50.

Les fonds russes sont à peu près invariables : le Consolidé à 94,60 ; le 4 o/o 190 91,40 ; le 4 1/2 o/o 1909 à 99,90 ; le 5 o/o 1906 cote 104, en progrès de dix centimes

Les chemins de fer français se comportent à merveille : l'Est passe de 920 à 925 Lyon de 1275 à 1295, l'Orléans de 1349 à 1354, le Midi de 1131 à 1140, le Nord de 1 à 1669.

Les établissements financiers continuent leur essor, malgré le défaut d'émissio Le Crédit Lyonnais s'avance à 1650, le Comptoir d'Escompte à 1065, la Banque de Pa à 1764, l'Union Parisienne à 1192. Les autres banques couchent sur leurs positions Société Générale cote 817, la Banque Française 302, le Crédit Mobilier 660, la Ban Ottomane 653.

Quant aux affaires d'émissions, il va de soi qu'il ne peut pas en être encore questi Signalons, cependant, que la Banque Privée vient de contracter avec succès un empr au bénéfice de l'Etat de Parana, gagé sur les recettes provenant de l'impôt de transm sion des propriétés, sur celles provenant de l'impôt des patentes et sur les recettes venant des droits d'exportation après prélèvement des recettes nécessaires au service l'emprunt 1905. Les obligations nouvelles sont offertes à 478 fr. 50 rapportant un int de 25 fr. nets de tous impôts brésiliens et français.

LE MASQUE D'OR.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 Millions de Francs entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

Succursale : 2, place de l'Opéra, Paris.

Président du Conseil d'Administration : M. Alexis ROSTAND, C. ✱
Vice-Président, Directeur : M. E. ULLMANN, O. ✱
Administrateur Directeur : M. P. BOYER, ✱

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en Province et à l'Étranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de Coupons, etc.

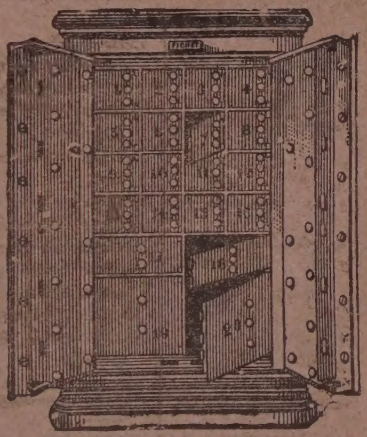
AGENCES

45 Bureaux de Quartier dans Paris — 16 Bureaux de Banlieue — 180 Agences en Province — 11 Agences dans les colonies et pays de Protectorat — 12 Agences à l'Étranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public *14, rue Bergère; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard Saint-Germain; 49, avenue des Champs-Elysées*, et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois ½..... ..... 1 1/2 0/0 | De 1 an à 2 ans..... 2 0/0
Au delà de 2 ans et jusqu'à 4 ans. 3 0/0

Les Bons délivrés par le Comptoir National aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX (Stations estivales et hivernales)

Le Comptoir National a des agences dans les principales *Villes d'Eaux;* ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le Comptoir National d'Escompte délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Succursale, 2, place de l'Opéra

Installation spéciale pour voyageurs. Emission et paiement de Lettres de Crédit. Bureau de change Bureau de poste. Réception et réexpédition des lettres.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Chronique de la Suisse romande : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzeville.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Frithof Palmér.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.25	Le numéro.....	1.50
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.